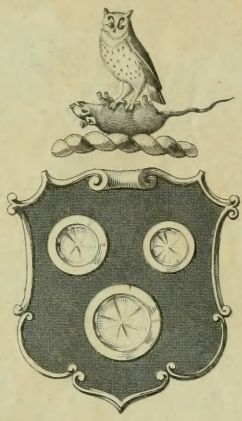
VITAM
IMPENDERE
VERO.

N° 91/5



Henry Standish Esq.

ŒUVRES POSTHUMES

DE

J. J. ROUSSEAU.

TOME CINQUIEME.

ŒUVRES POSTHUMES DE J. J. ROUSSEAU.

TOME CINQUIÈME.

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
JEAN-JAQUES ROUSSEAU,
OU
RECUEIL
DE PIECES MANUSCRITES,

Pour servir de SUPPLÉMENT *aux Editions publiées pendant sa Vie.*

TOME CINQUIEME.

GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresposthumes05rous

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

DU PREMIER DIALOGUE (*).

CET ouvrage me fut confié par ſon Auteur dans le mois d'Avril 1776, avec des conditions que je me ſuis fait un devoir ſacré de remplir.

J'ai cru un moment que ce ſeroit ici la place d'examiner l'effet que le traitement que l'Auteur reçut de ſon ſiecle devoit néceſſairement produire ſur une ame auſſi ſenſible que la ſienne (†); mais après avoir fait quelques

(*) L'Editeur de ce Dialogue eſt Monſieur Brooke Boothby, qui le fit imprimer à Londres en 1780, & qui en dépoſa enſuite l'original dans le BRITISH MUSEUM.

(†) L'hiſtoire des perſécutions excitées contre M. Rouſſeau par les Eccléſiaſtiques à Geneve, à Motiers, à Berne, à Paris, eſt entre les mains

progrès dans ce travail, une conſidération que je n'avois pas prévue, m'obligea à l'abandonner : forcé de citer des faits & d'entrer dans des détails, je voyois que je ne pouvois éviter d'y

---

de tout le monde ; mais j'ai trouvé bien des perſonnes, ſur-tout en Angleterre, où les livres de M. Rouſſeau ſont plus connus que ceux de ſes adverſaires, qui ont ignoré avec quelle cruauté ſa réputation a été déchirée. Pour leur information, je veux bien citer ici deux paſſages, pris au haſard, dans la quantité prodigieuſe de libelles que les Théologiens, les Muſiciens, les Partiſans du deſpotiſme, les Auteurs, les Dévots, & ſur-tout les Philoſophes de l'Ecole moderne n'ont pas ceſſé de vomir contre lui depuis plus de ſeize ans. Le premier eſt pris d'une brochure anonyme, qui a pour titre *Sentimens des Citoyens*, imprimée à Geneve en 1763.

" Eſt-ce un Savant qui diſpute contre les „ Savans ? non : c'eſt l'Auteur d'un opéra, & „ de deux comédies ſifflées. Eſt-ce un homme „ de bien qui, trompé par un faux zele, fait „ des reproches indiſcrets à des hommes ver„ tueux ? Nous avouons avec douleur, & en „ rougiſſant, que c'eſt un homme qui porte en„ core les marques funeſtes de ſes débauches,

mettre un air d'apologie ; & le rôle d'apologiſte eſt trop au-deſſous des ſentimens de vénération que M. Rouſſeau m'a inſpirés, pour que j'aye voulu paroître m'en charger un ſeul

---

„ & qui, déguiſé en Saltimbanque, traîne avec „ lui de village en village, & de montagne en „ montagne, la malheureuſe dont il fit mourir „ la mere, & dont il a expoſé les enfans à la „ porte d'un hôpital, en rejettant les ſoins „ qu'une perſonne charitable vouloit avoir „ d'eux, & en abjurant tous les ſentimens de „ la nature, comme il avoit dépouillé ceux de „ l'honneur & de la Religion „.

A ce paſſage M. Rouſſeau a répondu de la maniere ſuivante.

" Je veux faire, avec ſimplicité, la déclaration „ que ſemble exiger de moi cet article. Jamais „ aucune maladie de celles dont parle ici l'Au- „ teur, ni petite, ni grande, n'a fouillé mon „ corps. Celle dont je ſuis affligé, n'y a pas le „ moindre rapport : elle eſt née avec moi, „ comme le ſavent les perſonnes encore vivan- „ tes qui ont pris ſoin de mon enfance. Cette „ maladie eſt connue de MM. Malouin, Mo- „ rand, Thierry, Daran, & du frere Côme. „ S'il s'y trouve la moindre marque de débau-

inſtant. Au reſte, l'ouvrage eſt aſſez fortement frappé pour pouvoir ſe paſſer de commentaire. Les gens ſenſibles & vertueux, *les habitans du monde idéal*, reconnoîtront à l'inſtant leur

---

„ che, je les prie de me confondre, & de me „ faire honte de ma deviſe. La perſonne ſage „ & généralement eſtimée, qui me ſoigne dans „ mes maux & me conſole dans mes afflictions, „ n'eſt malheureuſe, que parce qu'elle partage „ le ſort d'un homme fort malheureux; ſa mere „ eſt actuellement pleine de vie & en bonne „ ſanté malgré ſa vieilleſſe. Je n'ai jamais ex- „ poſé, ni fait expoſer aucun enfant à la porte „ d'aucun hôpital, ni ailleurs. Une perſonne qui „ auroit eu la charité dont on parle, auroit eu „ celle d'en garder le ſecret; & chacun ſent „ que ce n'eſt pas de Geneve, où je n'ai point „ vécu, & d'où tant d'animoſité ſe répand con- „ tre moi qu'on doit attendre des informations „ fidelles ſur ma conduite. Je n'ajouterai rien „ ſur ce paſſage, ſinon qu'au meurtre près, j'ai- „ merois mieux avoir fait ce dont ſon Auteur „ m'accuſe, que d'en avoir écrit un pareil „.

L'autre ſe trouve dans une eſpece de *Vie de Séneque*, imprimée à Paris depuis la mort de M. Rouſſeau; dans laquelle l'Auteur anonyme,

compatriote, *qui parle ſi bien la langue du pays*; ils pleureront ſur les angoiſſes d'une grande & belle ame, réduite à l'état affreux d'où elle devoit voir toute la terre ſe liguer contre ſon

---

avec un zele digne de ſon école, ſous prétexte de défendre la mémoire d'un homme mort depuis 1500 ans, ſe permet de noircir impitoyablement celle d'un contemporain. Cet écrivain parle d'un *Suilius*, qu'il qualifie de *Délateur par état*; puis il ajoute cette note.

" Si par une bizarrerie qui n'eſt pas ſans „ exemple, il paroiſſoit jamais un ouvrage où „ d'honnêtes gens fuſſent impitoyablement dé- „ chirés par un artificieux ſcélérat, qui pour „ donner quelque vraiſemblance à ſes injuſtes „ & cruelles imputations, ſe peindroit lui-même „ de couleurs odieuſes, anticipez ſur le mo- „ ment & demandez-vous à vous-même: ſi un „ impudent, un Cardan, qui s'avoueroit cou- „ pable de mille méchancetés, ſeroit un garant „ bien digne de foi; ce que la calomnie auroit „ dû lui coûter, & ce qu'un forfait de plus ou „ de moins ajouteroit à la turpitude ſecrete „ d'une vie cachée pendant plus de cinquante „ ans ſous le maſque le plus épais de l'hypo- „ criſie. Jettez loin de vous ſon infâme libelle,

repos & ſon honneur; & ils commenceront la vengeance qui attend ſes lâches perſécuteurs dans le mépris & l'exécration de toute la poſtérité.

Je dois avertir tous ceux à qui le nom célebre de l'Auteur pourroit faire chercher de l'amuſement dans ces feuilles, qu'ils n'y trouveront rien, ni pour flatter leur goût, ni pour ſatisfaire à leur curioſité. Le froid Philoſophe daignera peut-être y voir un morceau intéreſſant pour ſervir à l'hiſtoire de l'eſprit humain.

„ & craignez que, ſéduit par une éloquence „ perfide, & entraîné par les exclamations „ auſſi puériles qu'inſenſées de ſes enthouſiaſ„ tes, vous ne finiſſiez par devenir ſes complices. „ Déteſtez l'ingrat qui dit du mal de ſes bien„ faiteurs; déteſtez l'homme atroce qui ne ba„ lance pas à noircir ſes anciens amis; déteſtez „ le lâche qui laiſſe ſur ſa tombe la révélation „ des ſecrets qui lui ont été confiés, ou qu'il a „ ſurpris de ſon vivant. Pour moi, je jure que „ mes yeux ne ſeroient jamais ſouillés de la

S'il eſt une plume capable de peindre les mœurs les plus ſimples & les plus ſublimes, une bienveillance qui partageoit toutes les miſeres du genre-humain, un courage toujours prêt à ſe ſacrifier pour la cauſe de la vérité, & ſur-tout ces aſpirations continuelles après la plus haute vertu, trop élevée peut-être pour que notre foibleſſe puiſſe y atteindre, mais qui tiennent celui qui les reſſent dans une aſſiette bien au-deſſus de celle des

---

„ lecture de ſon ouvrage ; je proteſte que je „ préférerois ſes invectives à ſon éloge „.

Eſſai ſur la vie de Sénèque, *p.* 128.

Qui peut lire ces deux paſſages, écrits à la diſtance de ſeize ans l'un de l'autre, dont tout l'intervalle a été rempli de pareilles horreurs, ſans féliciter leur objet infortuné, d'avoir enfin trouvé le ſeul aſyle où il ſera également à l'abri de la rage, du fanatiſme & des traits empoiſonnés de l'envie !

ames ordinaires, -- que cette plume écrive la Vie de JEAN-JAQUES ROUSSEAU (*).

(*) Socrate vivoit dans un ſiecle où ſes préceptes & ſon exemple lui attirerent une foule de diſciples, & c'eſt à quelques-uns d'entr'eux que nous devons tout ce que nous ſavons de cet homme admirable. Rouſſeau a été ſeul dans le ſien; mais ſes livres nous reſtent, & ceux qui ſavent les lire n'ont pas beſoin d'autre hiſtoire, ni de ſa vie, ni de ſes mœurs.

TABLE

DES

MATIERES.

I. *Du ſujet & de la forme de cet Ecrit.*

II. *Du ſyſtême de conduite envers J. J. adopté par l'adminiſtration avec l'approbation du public.* Premier Dialogue.

III. *Du naturel de J. J. & de ſes habitudes.* Second Dialogue.

IV. *De l'eſprit de ſes livres & concluſion.* Troiſieme Dialogue.

QUI que vous ſoyez que le Ciel a fait l'arbitre de cet Ecrit, quelque uſage que vous ayez réſolu d'en faire, & quelque opinion que vous ayez de l'Auteur, cet Auteur infortuné vous conjure par vos entrailles humaines, & par les angoiſſes qu'il a ſouffertes en l'écrivant, de n'en diſpoſer qu'après l'avoir lu tout entier. Songez que cette grace que vous demande un cœur briſé de douleur, eſt un devoir d'équité que le Ciel vous impoſe.

DU SUJET
ET DE LA FORME
DE CET ÉCRIT.

J'Ai ſouvent dit que ſi l'on m'eût donné d'un autre homme les idées qu'on a données de moi à mes contemporains, je ne me ſerois pas conduit avec lui comme ils font avec moi. Cette aſſertion a laiſſé tout le monde fort indifférent ſur ce point, & je n'ai vu chez perſonne la moindre curioſité de ſavoir en quoi ma conduite eût différé de celle des autres, & quelles euſſent été mes raiſons. J'ai conclu de-là que le public, parfaitement ſûr de l'impoſſibilité d'en uſer plus juſtement, ni plus honnêtement qu'il ne fait à mon égard, l'étoit par conſéquent que dans ma ſuppoſition j'aurois eu tort de ne pas l'imiter. J'ai cru même appercevoir dans ſa confiance une hauteur dédaigneuſe qui ne pouvoit venir que d'une grande opinion de la vertu de ſes guides & de la ſienne dans cette affaire. Tout cela, cou-

vert pour moi d'un myſtere impénétrable, ne pouvant s'accorder avec mes raiſons, m'a engagé à les dire pour les ſoumettre aux réponſes de quiconque auroit la charité de me détromper : car mon erreur, ſi elle exiſte, n'eſt pas ici ſans conſéquence : elle me force à mal penſer de tous ceux qui m'entourent ; & comme rien n'eſt plus éloigné de ma volonté que d'être injuſte & ingrat envers eux, ceux qui me déſabuſeroient, en me ramenant à de meilleurs jugemens, ſubſtitueroient dans mon cœur la gratitude à l'indignation, & me rendroient ſenſible & reconnoiſſant en me montrant mon devoir à l'être : ce n'eſt pas-là, cependant, le ſeul motif qui m'ait mis la plume à la main. Un autre encore plus fort & non moins légitime ſe fera ſentir dans cet écrit. Mais je proteſte qu'il n'entre plus dans ces motifs l'eſpoir, ni preſque le deſir d'obtenir enfin de ceux qui m'ont jugé la juſtice qu'ils me refuſent, & qu'ils ſont bien déterminés à me refuſer toujours.

En voulant exécuter cette entrepriſe, je me ſuis vu dans un bien ſingulier embarras. Ce n'étoit pas de trouver des raiſons

raiſons en faveur de mon ſentiment, c'étoit d'en imaginer de contraires, c'étoit d'établir ſur quelque apparence d'équité des procédés où je n'en appercevois aucune. Voyant cependant tout Paris, toute la France, toute l'Europe ſe conduire à mon égard avec la plus grande confiance ſur des maximes ſi nouvelles, ſi peu concevables pour moi, je ne pouvois ſuppoſer que cet accord unanime n'eût aucun fondement raiſonnable ou du moins apparent, & que toute une génération s'accordât à vouloir éteindre à plaiſir toutes les lumieres naturelles, violer toutes les loix de la juſtice, toutes les regles du bon ſens, ſans objet, ſans profit, ſans prétexte, uniquement pour ſatisfaire une fantaiſie dont je ne pouvois pas même appercevoir le but & l'occaſion. Le ſilence profond, univerſel, non moins inconcevable que le myſtere qu'il couvre, myſtere que depuis quinze ans on me cache avec un ſoin que je m'abſtiens de qualifier, & avec un ſuccès qui tient du prodige; ce ſilence effrayant & terrible ne m'a pas laiſſé ſaiſir la moindre idée qui pût m'éclairer ſur ces étranges diſpo-

ſitions. Livré pour toute lumiere à mes conjectures, je n'en ai ſu former aucune qui pût expliquer ce qui m'arrive de maniere à pouvoir croire avoir démêlé la vérité. Quand de forts indices m'ont fait penſer quelquefois avoir découvert avec le fond de l'intrigue ſon objet & ſes auteurs, les abſurdités ſans nombre que j'ai vu naître de ces ſuppoſitions m'ont bientôt contraint de les abandonner, & toutes celles que mon imagination s'eſt tourmentée à leur ſubſtituer n'ont pas mieux ſoutenu le moindre examen.

Cependant pour ne pas combattre une chimere, pour ne pas outrager toute une génération, il falloit bien ſuppoſer des raiſons dans le parti approuvé & ſuivi par tout le monde. Je n'ai rien épargné pour en chercher, pour en imaginer de propres à ſéduire la multitude; & ſi je n'ai rien trouvé qui dût avoir produit cet effet, le Ciel m'eſt témoin que ce n'eſt faute ni de volonté ni d'efforts, & que j'ai raſſemblé ſoigneuſement toutes les idées que mon entendement m'a pu fournir pour cela. Tous mes ſoins n'aboutiſſant à rien qui pût me ſatisfaire, j'ai pris

le ſeul parti qui me reſtoit à prendre pour m'expliquer : c'étoit, ne pouvant raiſonner ſur des motifs particuliers qui m'étoient inconnus & incompréhenſibles, de raiſonner ſur une hypotheſe générale qui pût tous les raſſembler : c'étoit entre toutes les ſuppoſitions poſſibles de choiſir la pire pour moi, la meilleure pour mes adverſaires, & dans cette poſition, ajuſtée autant qu'il m'étoit poſſible aux manœuvres dont je me ſuis vu l'objet, aux allures que j'ai entrevues, aux propos myſtérieux que j'ai pu ſaiſir çà & là, d'examiner quelle conduite de leur part eût été la plus raiſonnable & la plus juſte. Epuiſer tout ce qui ſe pouvoit dire en leur faveur, étoit le ſeul moyen que j'euſſe de trouver ce qu'ils diſent en effet, & c'eſt ce que j'ai tâché de faire, en mettant de leur côté tout ce que j'y ai pu mettre de motifs plauſibles & d'argumens ſpécieux, & cumulant contre moi toutes les charges imaginables. Malgré tout cela, j'ai ſouvent rougi, je l'avoue, des raiſons que j'étois forcé de leur prêter. Si j'en avois trouvé de meilleures, je les aurois employées de tout mon cœur &

de toute ma force, & cela avec d'autant moins de peine qu'il me paroît certain qu'aucune n'auroit pu tenir contre mes réponſes ; parce que celles-ci dérivent immédiatement des premiers principes de la juſtice, des premiers élémens du bon ſens & qu'elles ſont applicables à tous les cas poſſibles d'une ſituation pareille à celle où je ſuis.

La forme du dialogue m'ayant paru la plus propre à diſcuter le pour & le contre, je l'ai choiſie pour cette raiſon. J'ai pris la liberté de reprendre dans ces entretiens mon nom de famille que le public a jugé à propos de m'ôter, & je me ſuis déſigné en tiers à ſon exemple par celui de baptême auquel il lui a plu de me réduire. En prenant un François pour mon autre interlocuteur, je n'ai rien fait que d'honnête & d'obligeant pour le nom qu'il porte, puiſque je me ſuis abſtenu de le rendre complice d'une conduite que je déſapprouve, & je n'aurois rien fait d'injuſte en lui donnant ici le perſonnage que toute ſa nation s'empreſſe de faire à mon égard. J'ai même eu l'attention de le ramener à des ſentimens plus raiſon-

nables que je n'en ai trouvé dans aucun de ſes compatriotes, & celui que j'ai mis en ſcene eſt tel, qu'il ſeroit auſſi heureux pour moi qu'honorable à ſon pays qu'il s'y en trouvât beaucoup qui l'imitaſſent. Que ſi quelquefois je l'engage en des raiſonnemens abſurdes, je proteſte derechef en ſincérité de cœur que c'eſt toujours malgré moi, & je crois pouvoir défier toute la France d'en trouver de plus ſolides pour autoriſer les ſingulieres pratiques dont je ſuis l'objet, & dont elle paroît ſe glorifier ſi fort.

Ce que j'avois à dire étoit ſi clair & j'en étois ſi pénétré, que je ne puis aſſez m'étonner des longueurs, des redites, du verbiage & du déſordre de cet écrit. Ce qui l'eût rendu vif & véhément ſous la plume d'un autre eſt préciſément ce qui l'a rendu tiede & languiſſant ſous la mienne. C'étoit de moi qu'il s'agiſſoit, & je n'ai plus trouvé pour mon propre intérêt ce zele & cette vigueur de courage qui ne peut exalter une ame généreuſe que pour la cauſe d'autrui. Le rôle humiliant de ma propre défenſe eſt trop au-deſſous de moi, trop peu digne des ſentimens qui

m'animent pour que j'aime à m'en charger. Ce n'eſt pas non plus, on le ſentira bientôt, celui que j'ai voulu remplir ici. Mais je ne pouvois examiner la conduite du public à mon égard, ſans me contempler moi-même dans la poſition du monde la plus déplorable & la plus cruelle. Il falloit m'occuper d'idées triſtes & déchirantes, de ſouvenirs amers & révoltans, de ſentimens les moins faits pour mon cœur ; & c'eſt en cet état de douleur & de détreſſe qu'il a fallu me remettre, chaque fois que quelque nouvel outrage forçant ma répugnance m'a fait faire un nouvel effort pour reprendre cet écrit ſi ſouvent abandonné. Ne pouvant ſouffrir la continuité d'une occupation ſi douloureuſe, je ne m'y ſuis livré que durant des momens très-courts, écrivant chaque idée quand elle me venoit & m'en tenant là, écrivant dix fois la même quand elle m'eſt venue dix fois, ſans me rappeller jamais ce que j'avois précédemment écrit, & ne m'en appercevant qu'à la lecture du tout, trop tard pour pouvoir rien corriger, comme je le dirai tout-à-l'heure. La colere anime quelquefois le talent,

mais le dégoût & le ſerrement de cœur l'etouffent ; & l'on ſentira mieux après m'avoir lu que c'étoient là les diſpoſitions conſtantes où j'ai dû me trouver durant ce pénible travail.

Une autre difficulté me l'a rendu fatigant ; c'étoit, forcé de parler de moi ſans ceſſe, d'en parler avec juſtice & vérité, ſans louange & ſans dépreſſion. Cela n'eſt pas difficile à un homme à qui le public rend l'honneur qui lui eſt dû : il eſt par-là diſpenſé d'en prendre le ſoin lui-même. Il peut également & ſe taire ſans s'avilir, & s'attribuer avec franchiſe les qualités que tout le monde reconnoît en lui. Mais celui qui ſe ſent digne d'honneur & d'eſtime & que le public défigure & diffame à plaiſir, de quel ton ſe rendra-t-il ſeul la juſtice qui lui eſt due ? Doit-il ſe parler de lui-même avec des éloges mérités, mais généralement démentis ? Doit-il ſe vanter des qualités qu'il ſent en lui, mais que tout le monde refuſe d'y voir ? Il y auroit moins d'orgueil que de baſſeſſe à proſtituer ainſi la vérité. Se louer alors, même avec la plus rigoureuſe juſtice, ſeroit plutôt ſe dé-

grader que s'honorer, & ce ſeroit bien mal connoître les hommes que de croire les ramener d'une erreur dans laquelle ils ſe complaiſent, par de telles proteſtations. Un ſilence fier & dédaigneux eſt en pareil cas plus à ſa place, & eût été bien plus de mon goût : mais il n'auroit pas rempli mon objet, & pour le remplir il falloit néceſſairement que je diſſe de quel œil, ſi j'étois un autre, je verrois un homme tel que je ſuis. J'ai tâché de m'acquitter équitablement & impartialement d'un ſi difficile devoir, ſans inſulter à l'incroyable aveuglement du public, ſans me vanter fiérement des vertus qu'il me refuſe, ſans m'accuſer non plus des vices que je n'ai pas & dont il lui plaît de me charger, mais en expliquant ſimplement ce que j'aurois déduit d'une conſtitution ſemblable à la mienne, étudiée avec ſoin dans un autre homme. Que ſi l'on trouve dans mes deſcriptions de la retenue & de la modération, qu'on n'aille pas m'en faire un mérite. Je déclare qu'il ne m'a manqué qu'un peu plus de modeſtie pour parler de moi beaucoup plus honorablement.

Voyant l'exceſſive longueur de ces Dialogues, j'ai tenté pluſieurs fois de les élaguer, d'en ôter les fréquentes répétitions, d'y mettre un peu d'ordre & de ſuite ; jamais je n'ai pu ſoutenir ce nouveau tourment. Le vif ſentiment de mes malheurs, ranimé par cette lecture, étouffe toute l'attention qu'elle exige. Il m'eſt impoſſible de rien retenir, de rapprocher deux phraſes & de comparer deux idées. Tandis que je force mes yeux à ſuivre les lignes, mon cœur ſerré gémit & ſoupire. Après de fréquens & vains efforts, je renonce à ce travail dont je me ſens incapable, &, faute de pouvoir faire mieux, je me borne à tranſcrire ces informes eſſais que je ſuis hors d'état de corriger. Si tels qu'ils ſont, l'entrepriſe en étoit encore à faire, je ne la ferois pas quand tous les biens de l'univers y ſeroient attachés ; je ſuis même forcé d'abandonner des multitudes d'idées meilleures & mieux rendues que ce qui tient ici leur place, & que j'avois jettées ſur des papiers détachés dans l'eſpoir de les encadrer aiſément ; mais l'abattement m'a gagné au point de me rendre même im-

poſſible ce léger travail. Après tout, j'ai dit à-peu-près ce que j'avois à dire : il eſt noyé dans un cahos de déſordre & de redites, mais il y eſt : les bons eſprits ſauront l'y trouver. Quant à ceux qui ne veulent qu'une lecture agréable & rapide, ceux qui n'ont cherché, qui n'ont trouvé que cela dans mes confeſſions, ceux qui ne peuvent ſouffrir un peu de fatigue, ni ſoutenir une attention ſuivie pour l'intérêt de la juſtice & de la vérité, ils feront bien de s'épargner l'ennui de cette lecture; ce n'eſt pas à eux que j'ai voulu parler, & loin de chercher à leur plaire, j'éviterai du moins cette derniere indignité que le tableau des miſeres de ma vie ſoit pour perſonne un objet d'amuſement.

Que deviendra cet écrit? Quel uſage en pourrai-je faire? Je l'ignore, & cette incertitude a beaucoup augmenté le découragement qui ne m'a point quitté en y travaillant. Ceux qui diſpoſent de moi en ont eu connoiſſance auſſi-tôt qu'il a été commencé, & je ne vois dans ma ſituation aucun moyen poſſible d'empêcher qu'il ne tombe entre leurs mains tôt

ou tard. Ainſi ſelon le cours naturel des choſes toute la peine que j'ai priſe eſt à pure perte. Je ne ſais quel parti le Ciel me ſuggérera, mais j'eſpérerai juſqu'à la fin qu'il n'abandonnera point la cauſe juſte. Dans quelques mains qu'il faſſe tomber ces feuilles, ſi parmi ceux qui les liront peut-être il eſt encore un cœur d'homme, cela me ſuffit, & je ne mépriſerai jamais aſſez l'eſpece humaine pour ne trouver dans cette idée aucun ſujet de confiance & d'eſpoir.

ROUSSEAU

JUGE DE

JEAN-JAQUES.

DIALOGUES.

Barbarus hic ego ſum quia non intelligor illis.
OVID. TRIST.

PREMIER DIALOGUE.

ROUSSEAU.

QUELLES incroyables choſes je viens d'apprendre ! Je n'en reviens pas : non, je n'en reviendrai jamais. Juſte Ciel ! quel abominable homme ! qu'il m'a fait de mal ! que je le vais déteſter !

UN FRANÇOIS.

Et notez bien que c'eſt ce même homme dont les pompeuſes productions vous ont

ſi charmé, ſi ravi par les beaux préceptes de vertu qu'il y étale avec tant de faſte.

ROUSSEAU.

Dites, de force. Soyons juſtes, même avec les méchans. Le faſte n'excite tout au plus qu'une admiration froide & ſtérile, & ſurement ne me charmera jamais. Des écrits qui élevent l'ame & enflamment le cœur, méritent un autre mot.

LE FRANÇOIS.

Faſte ou force, qu'importe le mot, ſi l'idée eſt toujours la même ? Si ce ſublime jargon tiré par l'hypocriſie d'une tête exaltée n'en eſt pas moins dicté par une ame de boue ?

ROUSSEAU.

Ce choix du mot me paroît moins indifférent qu'à vous. Il change pour moi beaucoup les idées, & s'il n'y avoit que du faſte & du jargon dans les écrits de l'Auteur que vous m'avez peint, il m'inſpireroit moins d'horreur. Tel homme pervers s'endurcit à la ſéchereſſe des ſermons & des prônes, qui rentreroit peut-être en lui-même & deviendroit honnête homme, ſi l'on ſavoit chercher & ranimer dans ſon cœur ces ſentimens de droiture

& d'humanité que la nature y mit en réſerve & que les paſſions étouffent. Mais celui qui peut contempler de ſang-froid la vertu dans toute ſa beauté, celui qui ſait la peindre avec ſes charmes les plus touchans ſans en être ému, ſans ſe ſentir épris d'aucun amour pour elle; un tel être, s'il peut exiſter, eſt un méchant ſans reſſource, c'eſt un cadavre moral.

LE FRANÇOIS.

Comment, s'il peut exiſter? Sur l'effet qu'ont produit en vous les écrits de ce miſérable, qu'entendez-vous par ce doute, après les entretiens que nous venons d'avoir? Expliquez-vous.

ROUSSEAU.

Je m'expliquerai. Mais ce ſera prendre le ſoin le plus inutile ou le plus ſuperflu: car tout ce que je vous dirai ne ſauroit être entendu que par ceux à qui l'on n'a pas beſoin de le dire.

Figurez-vous donc un monde idéal ſemblable au nôtre, & néanmoins tout différent. La nature y eſt la même que ſur notre terre, mais l'économie en eſt plus ſenſible, l'ordre en eſt plus marqué, le ſpectacle plus admirable; les formes ſont

plus élégantes, les couleurs plus vives, les odeurs plus ſuaves, tous les objets plus intéreſſans. Toute la nature y eſt ſi belle que ſa contemplation enflammant les ames d'amour pour un ſi touchant tableau, leur inſpire avec le deſir de concourir à ce beau ſyſtême la crainte d'en troubler l'harmonie; & de-là naît une exquiſe ſenſibilité, qui donne à ceux qui en ſont doués des jouiſſances immédiates, inconnues aux cœurs que les mêmes contemplations n'ont point avivés.

Les paſſions y ſont comme ici le mobile de toute action, mais plus vives, plus ardentes, ou ſeulement plus ſimples & plus pures, elles prennent par cela ſeul un caractere tout différent. Tous les premiers mouvemens de la nature ſont bons & droits. Ils tendent le plus directement qu'il eſt poſſible à notre conſervation & à notre bonheur : mais bientôt manquant de force pour ſuivre à travers tant de réſiſtance leur premiere direction, ils ſe laiſſent déflêchir par mille obſtacles qui, les détournant du vrai but, leur ſont prendre des routes obliques où l'homme oublie ſa premiere deſtination. L'erreur du jugement, la

la force des préjugés, aident beaucoup à nous faire prendre ainſi le change ; mais cet effet vient principalement de la foibleſſe de l'ame qui, ſuivant mollement l'impulſion de la nature, ſe détourne au choc d'un obſtacle, comme une boule prend l'angle de réflexion ; au lieu que celle qui ſuit plus vigoureuſement ſa courſe ne ſe détourne point, mais comme un boulet de canon, force l'obſtacle, ou s'amortit & tombe à ſa rencontre.

Les habitans du monde idéal dont je parle ont le bonheur d'être maintenus par la nature, à laquelle ils ſont plus attachés, dans cet heureux point de vue où elle nous a placés tous, & par cela ſeul leur ame garde toujours ſon caractere originel. Les paſſions primitives, qui toutes tendent directement à notre bonheur, ne nous occupent que des objets qui s'y rapportent, & n'ayant que l'amour de ſoi pour principe, ſont toutes aimantes & douces par leur eſſence ; mais quand, détournées de leur objet par des obſtacles, elles s'occupent plus de l'obſtacle pour l'écarter que de l'objet pour l'atteindre, alors elles changent de nature & deviennent

iraſcibles & haineuſes, & voilà comment l'amour de ſoi, qui eſt un ſentiment bon & abſolu, devient amour-propre, c'eſt-à-dire, un ſentiment relatif par lequel on ſe compare, qui demande des préférences, dont la jouiſſance eſt purement négative, & qui ne cherche plus à ſe ſatisfaire par notre propre bien, mais ſeulement par le mal d'autrui.

Dans la ſociété humaine, ſi-tôt que la foule des paſſions & des préjugés qu'elle engendre a fait prendre le change à l'homme, & que les obſtacles qu'elle entaſſe l'ont détourné du vrai but de notre vie, tout ce que peut faire le ſage, battu du choc continuel des paſſions d'autrui & des ſiennes, & parmi tant de directions qui l'égarent, ne pouvant plus démêler celle qui le conduiroit bien ; c'eſt de ſe tirer de la foule autant qu'il lui eſt poſſible, & de ſe tenir ſans impatience à la place où le haſard l'a poſé ; bien ſûr qu'en n'agiſſant point, il évite au moins de courir à ſa perte & d'aller chercher de nouvelles erreurs. Comme il ne voit dans l'agitation des hommes que la folie qu'il veut éviter, il plaint leur aveuglement encore plus qu'il ne hait leur

malice ; il ne ſe tourmente point à leur rendre mal pour mal, outrage pour outrage, & ſi quelquefois il cherche à repouſſer les atteintes de ſes ennemis, c'eſt ſans chercher à les leur rendre, ſans ſe paſſionner contre eux, ſans ſortir ni de ſa place, ni du calme où il veut reſter.

Nos habitans ſuivant des vues moins profondes, arrivent preſque au même but par la route contraire, & c'eſt leur ardeur même qui les tient dans l'inaction. L'état céleſte auquel ils aſpirent & qui fait leur premier beſoin par la force avec laquelle il s'offre à leurs cœurs, leur fait raſſembler & tendre ſans ceſſe toutes les puiſſances de leur ame pour y parvenir. Les obſtacles qui les retiennent ne ſauroient les occuper au point de le leur faire oublier un moment ; & de-là ce mortel dégoût pour tout le reſte, & cette inaction totale quand ils déſeſpérent d'atteindre au ſeul objet de tous leurs vœux.

Cette différence ne vient pas ſeulement du genre des paſſions, mais auſſi de leur force ; car les paſſions fortes ne ſe laiſſent pas dévoyer comme les autres. Deux amans, l'un très-épris, l'autre aſſez tiede,

ſouffriront néanmoins un rival avec la même impatience, l'un à cauſe de ſon amour, l'autre à cauſe de ſon amour-propre. Mais il peut très-bien arriver que la haine du ſecond, devenue ſa paſſion principale, ſurvive à ſon amour & même s'accroiſſe après qu'il eſt éteint; au lieu que le premier, qui ne hait qu'à cauſe qu'il aime, ceſſe de haïr ſon rival ſi-tôt qu'il ne le craint plus. Or ſi les ames foibles & tiedes ſont plus ſujettes aux paſſions haineuſes qui ne ſont que des paſſions ſecondaires & défléchies, & ſi les ames grandes & fortes ſe tenant dans leur premiere direction, conſervent mieux les paſſions douces & primitives, qui naiſſent directement de l'amour de ſoi, vous voyez comment d'une plus grande énergie dans les facultés & d'un premier rapport mieux ſenti, dérivent dans les habitans de cet autre monde des paſſions bien différentes de celles qui déchirent ici-bas les malheureux humains. Peut-être n'eſt-on pas dans ces contrées plus vertueux qu'on ne l'eſt autour de nous, mais on y ſait mieux aimer la vertu. Les vrais penchans de la nature étant tous bons, en s'y livrant ils ſont bons

eux-mêmes : mais la vertu parmi nous oblige ſouvent à combattre & vaincre la nature, & rarement ſont-ils capables de pareils efforts. La longue inhabitude de réſiſter peut même amollir leurs ames au point de faire le mal par foibleſſe, par crainte, par néceſſité : ils ne ſont exempts ni de fautes ni de vices ; le crime même ne leur eſt pas étranger, puiſqu'il eſt des ſituations déplorables où la plus haute vertu ſuffit à peine pour s'en défendre & qui forcent au mal l'homme foible malgré ſon cœur. Mais l'expreſſe volonté de nuire, la haine envenimée, l'envie, la noirceur, la trahiſon, la fourberie y ſont inconnues ; trop ſouvent on y voit des coupables, jamais on n'y vit un méchant. Enfin s'ils ne ſont pas plus vertueux qu'on ne l'eſt ici, du moins par cela ſeul qu'ils ſavent mieux s'aimer eux-mêmes, ils ſont moins malveillans pour autrui.

Ils ſont auſſi moins actifs, ou pour mieux dire, moins remuans. Leurs efforts pour atteindre à l'objet qu'ils contemplent conſiſtent en des élans vigoureux ; mais ſi-tôt qu'ils en ſentent l'impuiſſance ils s'arrêtent, ſans chercher à leur portée des équivalens

à cet objet unique, lequel ſeul peut les tenter.

Comme ils ne cherchent pas leur bonheur dans l'apparence mais dans le ſentiment intime, en quelque rang que les ait placés la fortune, ils s'agitent peu pour en ſortir; ils ne cherchent gueres à s'élever, & deſcendroient ſans répugnance à des relations plus de leur goût, ſachant bien que l'état le plus heureux n'eſt pas le plus honoré de la foule, mais celui qui rend le cœur plus content. Les préjugés ont ſur eux très-peu de priſe, l'opinion ne les mene point, & quand ils en ſentent l'effet ce n'eſt pas eux qu'elle ſubjugue, mais ceux qui influent ſur leur ſort.

Quoique ſenſuels & voluptueux, ils font peu de cas de l'opulence, & ne font rien pour y parvenir, connoiſſant trop bien l'art de jouir pour ignorer que ce n'eſt pas à prix d'argent que le vrai plaiſir s'achete; & quant au bien que peut faire un riche, ſachant auſſi que ce n'eſt pas lui qui le fait, mais ſa richeſſe, qu'elle le feroit ſans lui mieux encore, répartie entre plus de mains, ou plutôt anéantie par ce partage, & que

tout ce bien qu'il croit faire par elle, équivaut rarement au mal réel qu'il faut faire pour l'acquérir. D'ailleurs aimant encore plus leur liberté que leurs aiſes, ils craindroient de les acheter par la fortune, ne fût-ce qu'à cauſe de la dépendance & des embarras attachés au ſoin de la conſerver. Le cortege inſéparable de l'opulence leur ſeroit cent fois plus à charge que les biens qu'elle procure ne leur ſeroient doux. Le tourment de la poſſeſſion empoiſonneroit pour eux tout le plaiſir de la jouiſſance.

Ainſi bornés de toutes parts par la nature & par la raiſon, ils s'arrêtent, & paſſent la vie à en jouir en faiſant chaque jour ce qui leur paroît bon pour eux & bien pour autrui, ſans égard à l'eſtimation des hommes & aux caprices de l'opinion.

LE FRANÇOIS.

Je cherche inutilement dans ma tête ce qu'il peut y avoir de commun entre les êtres fantaſtiques que vous décrivez & le monſtre dont nous parlions tout-à-l'heure.

ROUSSEAU.

Rien ſans doute, & je le crois ainſi : mais permettez que j'acheve.

Des êtres ſi ſinguliérement conſtitués doivent néceſſairement s'exprimer autrement que les hommes ordinaires. Il eſt impoſſible qu'avec des ames ſi différemment modifiées, ils ne portent pas dans l'expreſſion de leurs ſentimens & de leurs idées l'empreinte de ces modifications. Si cette empreinte échappe à ceux qui n'ont aucune notion de cette maniere d'être, elle ne peut échapper à ceux qui la connoiſſent & qui en ſont affectés eux-mêmes. C'eſt un ſigne caractériſtique auquel les initiés ſe reconnoiſſent entr'eux, & ce qui donne un grand prix à ce ſigne ſi peu connu & encore moins employé, eſt qu'il ne peut ſe contrefaire, que jamais il n'agit qu'au niveau de ſa ſource, & que quand il ne part pas du cœur de ceux qui l'imitent, il n'arrive pas non plus aux cœurs faits pour le diſtinguer ; mais ſi-tôt qu'il y parvient, on ne ſauroit s'y méprendre ; il eſt vrai dès qu'il eſt ſenti. C'eſt dans toute la conduite de la vie plutôt que dans quelques actions éparſes, qu'il ſe manifeſte le plus ſurement. Mais dans des ſituations vives où l'ame s'exalte involontairement, l'initié diſtingue bientôt ſon frere de celui

qui ſans l'être veut ſeulement en prendre l'accent, & cette diſtinction ſe fait ſentir également dans les écrits. Les habitans du monde enchanté font généralement peu de livres, & ne s'arrangent point pour en faire ; ce n'eſt jamais un métier pour eux. Quand ils en font, il faut qu'ils y ſoient forcés par un ſtimulant plus fort que l'intérêt & même que la gloire. Ce ſtimulant, difficile à contenir, impoſſible à contrefaire, ſe fait ſentir dans tout ce qu'il produit. Quelque heureuſe découverte à publier, quelque belle & grande vérité à répandre, quelque erreur générale & pernicieuſe à combattre, enfin quelque point d'utilité publique à établir ; voilà les ſeuls motifs qui puiſſent leur mettre la plume à la main : encore faut-il que les idées en ſoient aſſez neuves, aſſez belles, aſſez frappantes pour mettre leur zele en effervescence & le forcer à s'exhaler. Il n'y a point pour cela chez eux de tems, ni d'âge propre. Comme écrire n'eſt point pour eux un métier, ils commenceront ou ceſſeront de bonne heure ou tard, ſelon que le ſtimulant les pouſſera. Quand chacun aura dit ce qu'il avoit à dire, il

reſtera tranquille comme auparavant, ſans s'aller fourrant dans le tripot littéraire, ſans ſentir cette ridicule démangeaiſon de rabâcher, & barbouiller éternellement du papier, qu'on dit être attachée au métier d'auteur, & tel, né peut-être avec du génie ne s'en doutera pas lui-même & mourra ſans être connu de perſonne, ſi nul objet ne vient animer ſon zele au point de le contraindre à ſe montrer.

LE FRANÇOIS.

Mon cher Monſieur Rouſſeau, vous m'avez bien l'air d'être un des habitans de ce monde-là !

ROUSSEAU.

J'en reconnois un du moins ſans le moindre doute dans l'Auteur d'Emile & d'Héloïſe.

LE FRANÇOIS.

J'ai vu venir cette concluſion ; mais pour vous paſſer toutes ces fictions peu claires, il faudroit premiérement pouvoir vous accorder avec vous-même : mais après avoir paru convaincu des abominations de cet homme, vous voilà maintenant le plaçant dans les aſtres parce qu'il a fait des romans. Pour moi je n'entends

rien à ces énigmes. De grace, dites-moi donc une fois votre vrai ſentiment ſur ſon compte.

ROUSSEAU.

Je vous l'ai dit ſans myſtere & je vous le répéterai ſans détour. La force de vos preuves ne me laiſſe pas douter un moment des crimes qu'elles atteſtent, & là-deſſus je penſe exactement comme vous : mais vous uniſſez des choſes que je ſépare. L'Auteur des livres & celui des crimes vous paroît la même perſonne ; je me crois fondé à en faire deux. Voilà, Monſieur, le mot de l'énigme.

LE FRANÇOIS.

Comment cela, je vous prie ? Voici qui me paroît tout nouveau.

ROUSSEAU.

A tort, ſelon moi ; car ne m'avez-vous pas dit qu'il n'eſt pas l'Auteur du Devin du Village ?

LE FRANÇOIS.

Il eſt vrai, & c'eſt un fait dont perſonne ne doute plus : mais quant à ſes autres ouvrages, je n'ai point encore ouï les lui diſputer.

ROUSSEAU.

Le ſecond dépouillement me paroît pourtant une conſéquence aſſez prochaine de l'autre. Mais pour mieux juger de leur liaiſon, il faudroit connoître la preuve qu'on a qu'il n'eſt pas l'Auteur du Devin.

LE FRANÇOIS.

La preuve! Il y en a cent, toutes péremptoires.

ROUSSEAU.

C'eſt beaucoup. Je me contente d'une; mais je la veux, & pour cauſe, indépendante du témoignage d'autrui.

LE FRANÇOIS.

Ah très-volontiers! Sans vous parler donc des pillages bien atteſtés dont on a prouvé d'abord que cette piece étoit compoſée, ſans même inſiſter ſur le doute s'il ſait faire des vers, & par conſéquent s'il a pu faire ceux du Devin du Village, je me tiens à une choſe plus poſitive & plus ſure; c'eſt qu'il ne ſait pas la muſique; d'où l'on peut, à mon avis, conclure avec certitude qu'il n'a pas fait celle de cet Opéra.

ROUSSEAU.

Il ne ſait pas la muſique! Voilà encore

une de ces découvertes auxquelles je ne me ſerois pas attendu.

LE FRANÇOIS.

N'en croyez là-deſſus ni moi ni perſonne, mais vérifiez par vous-même.

ROUSSEAU.

Si j'avois à ſurmonter l'horreur d'approcherdu perſonnage que vous venez de peindre, ce ne ſeroit aſſurément pas pour vérifier s'il ſait la muſique : la queſtion n'eſt pas aſſez intéreſſante lorſqu'il s'agit d'un pareil ſcélérat.

LE FRANÇOIS.

Il faut qu'elle ait paru moins indifférente à nos Meſſieurs qu'à vous : car les peines incroyables qu'ils ont priſes & prennent encore tous les jours pour établir de mieux en mieux dans le public cette preuve, paſſent encore ce qu'ils ont fait pour mettre en évidence celle de ſes crimes.

ROUSSEAU.

Cela me paroît aſſez bizarre ; car quand on a ſi bien prouvé le plus, d'ordinaire on ne s'agite pas ſi fort pour prouver le moins.

LE FRANÇOIS.

Oh vis-à-vis d'un tel homme on ne doit négliger ni le plus ni le moins. A l'horreur du vice ſe joint l'amour de la vérité, pour détruire dans toutes ſes branches une réputation uſurpée, & ceux qui ſe ſont empreſſés de montrer en lui un monſtre exécrable ne doivent pas moins s'empreſſer aujourd'hui d'y montrer un petit pillard ſans talent.

ROUSSEAU.

Il faut avouer que la deſtinée de cet homme a des ſingularités bien frappantes : ſa vie eſt coupée en deux parties qui ſemblent appartenir à deux individus différens, dont l'époque qui les ſépare, c'eſt-à-dire, le tems où il a publié des livres marque la mort de l'un & la naiſſance de l'autre.

Le premier, homme paiſible & doux, fut bien voulu de tous ceux qui le connurent, & ſes amis lui reſterent toujours. Peu propre aux grandes ſociétés par ſon humeur timide & ſon naturel tranquille, il aima la retraite, non pour y vivre ſeul, mais pour y joindre les douceurs de l'étude aux charmes de l'intimité. Il conſa-

cra sa jeunesse à la culture des belles connoissances & des talens agréables, & quand il se vit forcé de faire usage de cet acquis pour subsister, ce fut avec si peu d'ostentation & de prétention, que les personnes auprès desquelles il vivoit le plus n'imaginoient pas même qu'il eût assez d'esprit pour faire des livres. Son cœur fait pour s'attacher se donnoit sans réserve ; complaisant pour ses amis jusqu'à la foiblesse, il se laissoit subjuguer par eux au point de ne pouvoir plus secouer ce joug impunément.

Le second, homme dur, farouche & noir, se fait abhorrer de tout le monde qu'il fuit, & dans son affreuse misanthropie, ne se plaît qu'à marquer sa haine pour le genre-humain. Le premier, seul, sans étude & sans maître, vainquit toutes les difficultés à force de zele, & consacra ses loisirs, non à l'oisiveté, encore moins à des travaux nuisibles, mais à remplir sa tête d'idées charmantes, son cœur de sentimens délicieux, & à former des projets, chimériques peut-être à force d'être utiles, mais dont l'exécution, si elle eût été possible, eût fait le bonheur du gen-

re-humain. Le ſecond, tout occupé de ſes odieuſes trames, n'a ſu rien donner de ſon tems ni de ſon eſprit à d'agréables occupations, encore moins à des vues utiles. Plongé dans les plus brutales débauches, il a paſſé ſa vie dans les tavernes & les mauvais lieux, chargé de tous les vices qu'on y porte ou qu'on y contracte, n'ayant nourri que les goûts crapuleux & bas qui en ſont inſéparables; il fait ridiculement contraſter ſes inclinations rampantes avec les altieres productions qu'il a l'audace de s'attribuer. En vain a-t-il paru feuilleter des livres & s'occuper de recherches philoſophiques, il n'a rien ſaiſi, rien conçu que ſes horribles ſyſtêmes; & après de prétendus eſſais qui n'avoient pour but que d'en impoſer au genre-humain, il a fini comme il avoit commencé, par ne rien ſavoir que mal faire.

Enfin, ſans vouloir ſuivre cette oppoſition dans toutes ſes branches & pour m'arrêter à celle qui m'y a conduit; le premier, d'une timidité qui alloit juſqu'à la bêtiſe, oſoit à peine montrer à ſes amis les productions de ſes loiſirs : le

ſecond,

fécond, d'une impudence encore plus bête s'approprioit fiérement & publiquement les productions d'autrui ſur les choſes qu'il entendoit le moins. Le premier aima paſſionnément la muſique, en fit ſon occupation favorite & avec aſſez de ſuccès pour y faire des découvertes, trouver les défauts, indiquer les corrections. Il paſſa une grande partie de ſa vie parmi les artiſtes & les amateurs, tantôt compoſant de la muſique dans tous les genres en diverſes occaſions, tantôt écrivant ſur cet Art, propoſant des vues nouvelles, donnant des leçons de compoſition, conſtatant par des épreuves l'avantage des méthodes qu'il propoſoit, & toujours ſe montrant inſtruit dans toutes les parties de l'Art, plus que la plupart de ſes contemporains, dont pluſieurs étoient à la vérité plus verſés que lui dans quelque partie, mais dont aucun n'en avoit ſi bien ſaiſi l'enſemble & ſuivi la liaiſon. Le ſecond, inepte au point de s'être occupé de muſique pendant quarante ans, ſans pouvoir l'apprendre, s'eſt réduit à l'occupation d'en copier faute d'en ſavoir faire; encore lui-même ne ſe trouve-t-il pas

assez savant pour le métier qu'il a choisi ; ce qui ne l'empêche pas de se donner avec la plus stupide effronterie pour l'auteur de choses qu'il ne peut exécuter. Vous m'avouerez que voilà des contradictions difficiles à concilier.

LE FRANÇOIS.

Moins que vous ne croyez, & si vos autres énigmes ne m'étoient pas plus obscures que celle-là, vous me tiendriez moins en haleine.

ROUSSEAU.

Vous m'éclaircirez donc celle-ci quand il vous plaira, car pour moi, je déclare que je n'y comprends rien.

LE FRANÇOIS.

De tout mon cœur, & très-facilement; mais commencez vous-même par m'éclaircir votre question.

ROUSSEAU.

Il n'y a plus de question sur le fait que vous venez d'exposer. A cet égard nous sommes parfaitement d'accord, & j'adopte pleinement votre conséquence, mais je la porte plus loin. Vous dites qu'un homme qui ne sait faire ni musique ni vers, n'a pas fait le Devin du Village,

& cela eſt inconteſtable : moi j'ajoute que celui qui ſe donne fauſſement pour l'auteur de cet Opéra, n'eſt pas même l'auteur des autres écrits qui portent ſon nom, & cela n'eſt gueres moins évident ; car s'il n'a pas fait les paroles du Devin, puiſqu'il ne ſait pas faire des vers, il n'a pas fait non plus l'Allée de Sylvie, qui difficilement en effet peut être l'ouvrage d'un ſcélérat ; & s'il n'en a pas fait la muſique, puiſqu'il ne ſait pas la muſique, il n'a pas fait non plus la lettre ſur la Muſique Françoiſe, encore moins le Dictionnaire de Muſique qui ne peut être que l'ouvrage d'un homme verſé dans cet Art & ſachant la compoſition.

LE FRANÇOIS.

Je ne ſuis pas là-deſſus de votre ſentiment non plus que le public, & nous avons pour ſurcroît celui d'un grand Muſicien étranger venu depuis peu dans ce pays.

ROUSSEAU.

Et, je vous prie, le connoiſſez-vous bien ce grand Muſicien étranger ? Savez-vous par qui & pour quoi il a été appellé en France, quels motifs l'ont porté

tout-d'un-coup à ne faire que de la muſique Françoiſe, & à venir s'établir à Paris ?

LE FRANÇOIS.

Je ſoupçonne quelque choſe de tout cela ; mais il n'en eſt pas moins vrai que J. J. étant plus que perſonne ſon admirateur, donne lui-même du poids à ſon ſuffrage.

ROUSSEAU.

Admirateur de ſon talent, d'accord, je le ſuis auſſi ; mais quant à ſon ſuffrage, il faudroit premiérement être au fait de bien des choſes avant de ſavoir quelle autorité l'on doit lui donner.

LE FRANÇOIS.

Je veux bien, puiſqu'il vous eſt ſuſpect, ne m'en pas étayer ici, ni même de celui d'aucun Muſicien. Mais je n'en dirai pas moins de moi-même, que pour compoſer de la muſique, il faut la ſavoir ſans doute ; mais qu'on peut bavarder tant qu'on veut ſur cet Art ſans y rien entendre, & que tel qui ſe mêle d'écrire fort doctement ſur la muſique, ſeroit bien embarraſſé de faire une bonne baſſe ſous un menuet, & même de le noter.

ROUSSEAU.

Je me doute bien auſſi de cela. Mais votre intention eſt-elle d'appliquer cette idée au Dictionnaire & à ſon Auteur?

LE FRANÇOIS.

Je conviens que j'y penſois.

ROUSSEAU.

Vous y penſiez! Cela étant, permettez-moi de grace encore une queſtion. Avez-vous lu ce livre?

LE FRANÇOIS.

Je ſerois bien fâché d'en avoir lu jamais une ſeule ligne, non plus que d'aucun de ceux qui portent cet odieux nom.

ROUSSEAU.

En ce cas, je ſuis moins ſurpris que nous penſions vous & moi ſi différemment ſur les points qui s'y rapportent. Ici, par exemple, vous ne confondriez pas ce livre avec ceux dont vous parlez, & qui ne roulant que ſur des principes généraux ne contiennent que des idées vagues ou des notions élémentaires tirées peut-être d'autres écrits, & qu'ont tous ceux qui ſavent un peu de muſique; au lieu que le Dictionnaire entre dans le détail des regles pour en montrer la raiſon, l'application,

l'exception, & tout ce qui doit guider le Compoſiteur dans leur emploi. L'Auteur s'attache même à éclaircir de certaines parties qui juſqu'alors étoient reſtées confuſes dans la tête des Muſiciens & preſque inintelligibles dans leurs écrits. L'article *Enharmonique*, par exemple, explique ce genre avec une ſi grande clarté, qu'on eſt étonné de l'obſcurité avec laquelle en avoient parlé tous ceux qui juſqu'alors avoient écrit ſur cette matiere. On ne me perſuadera jamais que cet article, ceux *d'expreſſion*, *fugue*, *harmonie*, *licence*, *mode*, *modulation*, *préparation*, *récitatif*, *trio* (*), & grand nombre d'autres répandus dans ce Dictionnaire, & qui ſurement ne ſont pillés de perſonne, ſoient l'ou-

(*) Tous les articles de muſique que j'avois promis pour l'Encyclopédie, furent faits dès l'année 1749 & remis par M. Diderot l'année ſuivante à M. d'Alembert, comme entrant dans la partie Mathématique dont il étoit chargé ; quelque tems après parurent ſes Elémens de muſique qu'il n'eut pas beaucoup de peine à faire. En 1768 parut mon Dictionnaire & quelque tems après une nouvelle édition de ſes Elémens avec des augmentations. Dans l'intervalle avoit auſſi paru un Dictionnaire des beaux arts, où je reconnus pluſieurs des articles que j'avois faits pour l'Encyclopédie. M. d'Alembert avoit des bontés ſi tendres pour mon Dictionnaire encore manuſcrit, qu'il offrit obligeamment au ſieur Guy d'en revoir les épreuves, faveur que, ſur l'avis que celui-ci m'en donna, je le priai de ne pas accepter.

vrage d'un ignorant en muſique qui parle de ce qu'il n'entend point, ni qu'un livre, dans lequel on peut apprendre la compoſition, ſoit l'ouvrage de quelqu'un qui ne la ſavoit pas.

Il eſt vrai que pluſieurs autres articles également importans ſont reſtés ſeulement indiqués, pour ne pas laiſſer le vocabulaire imparfait, comme il en avertit dans ſa préface. Mais ſeroit-il raiſonnable de le juger ſur les articles qu'il n'a pas eu le tems de faire, plutôt que ſur ceux où il a mis la derniere main & qui demandoient aſſurément autant de ſavoir que les autres? L'auteur convient, il avertit même de ce qui manque à ſon livre & il dit la raiſon de ce défaut. Mais tel qu'il eſt, il ſeroit cent fois plus croyable encore qu'un homme qui ne ſait pas la muſique eût fait le Devin que le Dictionnaire. Car, combien ne voit-on pas, ſur-tout en Suiſſe & en Allemagne, de gens qui ne ſachant pas une note de muſique, & guidés uniquement par leur oreille & leur goût, ne laiſſent pas de compoſer des choſes très-agréables & même très-régulieres, quoiqu'ils n'aient

nulle connoiſſance des regles & qu'ils ne puiſſent dépoſer leur compoſition que dans leur mémoire. Mais il eſt abſurde de penſer qu'un homme puiſſe enſeigner & même éclaircir dans un livre une ſcience qu'il n'entend point, & bien plus encore dans un Art dont la ſeule langue exige une étude de pluſieurs années avant qu'on puiſſe l'entendre & la parler. Je conclus donc qu'un homme qui n'a pu faire le Devin du Village parce qu'il ne ſavoit pas la muſique, n'a pu faire à plus forte raiſon le Dictionnaire qui demandoit beaucoup plus de ſavoir.

LE FRANÇOIS.

Ne connoiſſant ni l'un ni l'autre ouvrage, je ne puis par moi-même juger de votre raiſonnement. Je ſais ſeulement qu'il y a une différence extrême à cet égard dans l'eſtimation du public, que le Dictionnaire paſſe pour un ramaſſis de phraſes ſonores & inintelligibles, qu'on en cite un article *Génie* que tout le monde prône & qui ne dit rien ſur la muſique. Quant à votre article *enharmonique* & aux autres qui, ſelon vous, traitent pertinemment de l'Art, je n'en ai jamais ouï parler à perſonne,

ſi ce n'eſt à quelques Muſiciens ou Amateurs étrangers qui paroiſſoient en faire cas avant qu'on les eût mieux inſtruits, mais les nôtres diſent & ont toujours dit ne rien entendre au jargon de ce livre.

Pour le Devin, vous avez vu les tranſports d'admiration excités par la derniere repriſe; l'enthouſiaſme du public pouſſé juſqu'au délire fait foi de la ſublimité de cet ouvrage. C'étoit le divin J. J., c'étoit le moderne Orphée; cet Opéra étoit le chef-d'œuvre de l'art & de l'eſprit humain, & jamais cet enthouſiaſme ne fut ſi vif que lorſqu'on ſut que le divin J. J. ne ſavoit pas la muſique. Or, quoique vous en puiſſiez dire, de ce qu'un homme qui ne ſait pas la muſique n'a pu faire un prodige de l'Art univerſellement admiré, il ne s'enſuit pas, ſelon moi, qu'il n'a pu faire un livre peu lu, peu entendu, & encore moins eſtimé.

ROUSSEAU.

Dans les choſes dont je peux juger par moi-même, je ne prendrai jamais pour regles de mes jugemens ceux du public, & ſur-tout quand il s'engoüe, comme il a fait tout-d'un-coup pour le Devin du

Village, après l'avoir entendu pendant vingt ans avec un plaiſir plus modéré. Cet engoüement ſubit, quelle qu'en ait été la cauſe au moment où le ſoi-diſant Auteur étoit l'objet de la dériſion publique, n'a rien eu d'aſſez naturel pour faire autorité chez les gens ſenſés. Je vous ai dit ce que je penſois du Dictionnaire, & cela, non pas ſur l'opinion publique, ni ſur ce célebre article *Génie*, qui n'ayant nulle application particuliere à l'Art, n'eſt là que pour la plaiſanterie; mais après avoir lu attentivement l'ouvrage entier, dont la plupart des articles feront faire de meilleure muſique, quand les Artiſtes en ſauront profiter.

Quant au Devin, quoique je ſois bien ſûr que perſonne ne ſent mieux que moi les véritables beautés de cet ouvrage, je ſuis fort éloigné de voir ces beautés où le public engoüé les place. Ce ne ſont point de celles que l'étude & le ſavoir produiſent, mais de celles qu'inſpirent le goût & la ſenſibilité; & l'on prouveroit beaucoup mieux qu'un ſavant Compoſiteur n'a point fait cette piece, ſi la partie du beau chant & de l'invention lui man-

que, qu'on ne prouveroit qu'un ignorant ne l'a pu faire, parce qu'il n'a pas cet acquis qui ſupplée au génie & ne fait rien qu'à force de travail. Il n'y a rien dans le Devin du Village qui paſſe, quant à la partie ſcientifique, les principes élémentaires de la compoſition ; & non-ſeulement il n'y a point d'écolier de trois mois qui dans ce ſens ne fût en état d'en faire autant ; mais on peut bien douter qu'un ſavant Compoſiteur pût ſe réſoudre à être auſſi ſimple. Il eſt vrai que l'Auteur de cet ouvrage y a ſuivi un principe caché qui ſe fait ſentir ſans qu'on le remarque, & qui donne à ſes chants un effet qu'on ne ſent dans aucune autre Muſique Françoiſe. Mais ce principe, ignoré de tous nos Compoſiteurs, dédaigné de ceux qui en ont entendu parler, poſé ſeulement par l'Auteur de la lettre ſur la Muſique Françoiſe qui en a fait enſuite un article du Dictionnaire, & ſuivi ſeulement par l'Auteur du Devin eſt une grande preuve de plus que ces deux Auteurs ſont le même. Mais tout cela montre l'invention d'un amateur qui a réfléchi ſur l'Art, plutôt que la routine d'un profeſſeur qui le

poſſede ſupérieurement. Ce qui peut faire honneur au Muſicien dans cette piece eſt le récitatif: il eſt bien modulé, bien ponctué, bien accentué, autant que du récitatif François peut l'être. Le tour en eſt neuf, du moins il l'étoit alors à tel point qu'on ne voulut point hazarder ce récitatif à la Cour, quoiqu'adapté à la langue plus qu'aucun autre. J'ai peine à concevoir comment du récitatif peut être pillé, à moins qu'on ne pille auſſi les paroles, & quand il n'y auroit que cela de la main de l'Auteur de la piece, j'aimerois mieux, quant à moi, avoir fait le récitatif ſans les airs, que les airs ſans le récitatif; mais je ſens trop bien la même main dans le tout pour pouvoir le partager à différens Auteurs. Ce qui rend même cet Opéra priſable pour les gens de goût, c'eſt le parfait accord des paroles & de la muſique, c'eſt l'étroite liaiſon des parties qui le compoſent, c'eſt l'enſemble exact du tout qui en fait l'ouvrage le plus un que je connoiſſe en ce genre. Le Muſicien a par-tout penſé, ſenti, parlé comme le Poëte, l'expreſſion de l'un répond toujours ſi fidellement à celle de l'autre,

qu'on voit qu'ils ſont toujours animés du même eſprit ; & l'on me dit que cet accord ſi juſte & ſi rare réſulte d'un tas de pillages fortuitement raſſemblés ? Monſieur, il y auroit cent fois plus d'art à compoſer un pareil tout de morceaux épars & découſus qu'à le créer ſoi-même d'un bout à l'autre.

LE FRANÇOIS.

Votre objection ne m'eſt pas nouvelle ; elle paroît même ſi ſolide à beaucoup de gens, que, revenus des vols partiels, quoique tous ſi bien prouvés, ils ſont maintenant perſuadés que la pïece entiere, paroles & muſique, eſt d'une autre main, & que le charlatan a eu l'adreſſe de s'en emparer & l'impudence de ſe l'attribuer. Cela paroît même ſi bien établi que l'on n'en doute plus gueres ; car enfin il faut bien néceſſairement recourir à quelque explication ſemblable ; il faut bien que cet ouvrage qu'il eſt inconteſtablement hors d'état d'avoir fait, ait été fait par quelqu'un. On prétend même en avoir découvert le véritable Auteur.

ROUSSEAU.

J'entends : après avoir d'abord décou-

vert & très-bien prouvé les vols partiels dont le Devin du Village étoit composé, on prouve aujourd'hui non moins victorieusement qu'il n'y a point eu de vols partiels; que cette piece, toute de la même main, a été volée en entier par celui qui se l'attribue. Soit donc; car l'une & l'autre de ces vérités contradictoires est égale pour mon objet. Mais enfin quel est-il donc ce véritable auteur? Est-il François, Suisse, Italien, Chinois?

LE FRANÇOIS.

C'est ce que j'ignore; car on ne peut gueres attribuer cet ouvrage à Pergolese, comme un *Salve Regina*.....

ROUSSEAU.

Oui, j'en connois un de cet Auteur, & qui même a été gravé.....

LE FRANÇOIS.

Ce n'est pas celui-là. Le *Salve* dont vous parlez, Pergolese l'a fait de son vivant, & celui dont je parle en est un autre qu'il a fait vingt ans après sa mort, & que J. J. s'approprioit en disant l'avoir fait pour Mlle. Fel, comme beaucoup d'autres motets que le même J. J. dit ou dira de même avoir faits depuis-lors, & qui par

autant de miracles de M. d'Alembert, ſont & ſeront toujours tous de Pergoleſe dont il évoque l'ombre quand il lui plaît.

ROUSSEAU.

Voilà qui eſt vraiment admirable. Oh je me doutois depuis long-tems que ce M. d'Alembert devoit être un ſaint à miracles, & je parierois bien qu'il ne s'en tient pas à ceux-là. Mais, comme vous dites, il lui ſera néanmoins difficile, tout ſaint qu'il eſt, d'avoir auſſi fait faire le Devin du Village à Pergoleſe, & il ne faudroit pas multiplier les auteurs ſans néceſſité.

LE FRANÇOIS.

Pourquoi non? Qu'un pillard prenne à droite & à gauche, rien au monde n'eſt plus naturel.

ROUSSEAU.

D'accord; mais dans toutes ces muſiques ainſi pillées on ſent les coutures & les pieces de rapport, & il me ſemble que celle qui porte le nom de J. J. n'a pas cet air-là. On n'y trouve même aucune phyſionomie nationale. Ce n'eſt pas plus de la muſique Italienne que de la muſique Françoiſe. Elle a le ton de la choſe & rien de plus.

LE FRANÇOIS.

Tout le monde convient de cela. Comment l'Auteur du Devin a-t-il pris dans cette piece un accent alors ſi neuf qu'il n'ait employé que là ? & ſi c'eſt ſon unique ouvrage, comment en a-t-il tranquillement cédé la gloire à un autre, ſans tenter de la revendiquer, ou du moins de la partager par un ſecond Opéra ſemblable ? On m'a promis de m'expliquer clairement tout cela; car j'avoue de bonne foi y avoir trouvé juſqu'ici quelque obſcurité.

ROUSSEAU.

Bon! vous voilà bien embarraſſé! Le pillard aura fait accointance avec l'Auteur : il ſe ſera fait confier ſa piece, ou la lui aura volée, & puis il l'aura empoiſonné. Cela eſt tout ſimple.

LE FRANÇOIS.

Vraiment, vous avez là de jolies idées!

ROUSSEAU.

Ah! ne me faites pas honneur de votre bien! Ces idées vous appartiennent; elles ſont l'effet naturel de tout ce que vous m'avez appris. Au reſte, & quoi qu'il en ſoit du véritable Auteur de la piece, il me ſuffit que celui qui s'eſt dit l'être, ſoit par

par ſon ignorance & ſon incapacité hors d'état de l'avoir faite, pour que j'en conclue à plus forte raiſon qu'il n'a fait ni le Dictionnaire qu'il s'attribue auſſi, ni la lettre ſur la Muſique Françoiſe, ni aucun des autres livres qui portent ſon nom & dans leſquels il eſt impoſſible de ne pas ſentir qu'ils partent tous de la même main. D'ailleurs, concevez-vous qu'un homme doué d'aſſez de talens pour faire de pareils ouvrages, aille au fort même de ſon effervescence piller & s'attribuer ceux d'autrui dans un genre qui non-ſeulement n'eſt pas le ſien, mais auquel il n'entend abſolument rien; qu'un homme qui, ſelon vous, eut aſſez de courage, d'orgueil, de fierté, de force pour réſiſter à la démangeaiſon d'écrire ſi naturelle aux jeunes gens qui ſe ſentent quelque talent, pour laiſſer meurir vingt ans ſa tête dans le ſilence, afin de donner plus de profondeur & de poids à ſes productions long-tems méditées, que ce même homme, l'ame toute remplie de ſes grandes & ſublimes vues aille en interrompre le développement, pour chercher par des manœuvres auſſi lâches que puériles une réputation uſur-

pée & très-inférieure à celle qu'il peut obtenir légitimement ? Ce ſont des gens pourvus de bien petits talens par eux-mêmes qui ſe parent ainſi de ceux d'autrui, & quiconque avec une tête active & penſante a ſenti le délire & l'attrait du travail d'eſprit, ne va pas ſervilement ſur la trace d'un autre pour ſe parer ainſi de productions étrangeres par préférence à celles qu'il peut tirer de ſon propre fonds. Allez, Monſieur, celui qui a pu être aſſez vil & aſſez ſot pour s'attribuer le Devin du Village ſans l'avoir fait & même ſans ſavoir la muſique, n'a jamais fait une ligne du Diſcours ſur l'inégalité, ni de l'Emile, ni du Contrat Social. Tant d'audace & de vigueur d'un côté, tant d'ineptie & de lâcheté de l'autre, ne s'aſſocieront jamais dans la même ame.

Voilà une preuve qui parle à tout homme ſenſé. Que d'autres qui ne ſont pas moins fortes ne parlent qu'à moi, j'en ſuis fâché pour mon eſpece ; elles devroient parler à toute ame ſenſible & douée de l'inſtinct moral. Vous me dites que tous ces écrits qui m'échauffent, me touchent, m'attendriſſent, me donnent la volonté

ſincere d'être meilleur, ſont uniquement des productions d'une tête exaltée conduite par un cœur hypocrite & fourbe. La figure de mes êtres ſurlunaires vous aura déjà fait entendre que je n'étois pas là-deſſus de votre avis. Ce qui me confirma encore dans le mien eſt le nombre & l'étendue de ces mêmes écrits, où je ſens toujours & par-tout la même véhémence d'un cœur échauffé des mêmes ſentimens. Quoi ! ce fléau du genre-humain, cet ennemi de toute droiture, de toute juſtice, de toute bonté, s'eſt captivé dix à douze ans dans le cours de quinze volumes à parler toujours le plus doux, le plus pur, le plus énergique langage de la vertu, à plaindre les miſeres humaines, à en montrer la ſource dans les erreurs, dans les préjugés des hommes, à leur tracer la route du vrai bonheur, à leur apprendre à rentrer dans leurs propres cœurs pour y retrouver le germe des vertus ſociales qu'ils étouffent ſous un faux ſimulacre dans le progrès mal entendu des ſociétés, à conſulter toujours leur conſcience pour redreſſer les erreurs de leur raiſon, & à écouter dans le ſilence des

passions cette voix intérieure que tous nos philosophes ont tant à cœur d'étouffer, & qu'ils traitent de chimere parce qu'elle ne leur dit plus rien : il s'est fait siffler d'eux & de tout son siecle pour avoir toujours soutenu que l'homme étoit bon quoique les hommes fussent méchans, que ses vertus lui venoient de lui-même, que ses vices lui venoient d'ailleurs : il a consacré son plus grand & meilleur ouvrage à montrer comment s'introduisent dans notre ame les passions nuisibles, à montrer que la bonne éducation doit être purement négative, qu'elle doit consister, non à guérir les vices du cœur humain, puisqu'il n'y en a point naturellement, mais à les empêcher de naître, & à tenir exactement fermées les portes par lesquelles ils s'introduisent. Enfin, il a établi tout cela avec une clarté si lumineuse, avec un charme si touchant, avec une vérité si persuasive, qu'une ame non dépravée ne peut résister à l'attrait de ses images & à la force de ses raisons ; & vous voulez que cette longue suite d'écrits où respirent toujours les mêmes maximes, où le même langage se soutient toujours

avec la même chaleur, ſoit l'ouvrage d'un fourbe qui parle toujours non-ſeulement contre ſa penſée, mais auſſi contre ſon intérêt, puiſque mettant tout ſon bonheur à remplir le monde de malheurs & de crimes, il devoit conſéquemment chercher à multiplier les ſcélérats pour ſe donner des aides & des complices dans l'exécution de ſes horribles projets; au lieu qu'il n'a travaillé réellement qu'à ſe ſuſciter des obſtacles & des adverſaires dans tous les proſélytes que ſes livres feroient à la vertu.

Autres raiſons non moins fortes dans mon eſprit. Cet Auteur putatif, reconnu par toutes les preuves que vous m'avez fournies, le plus crapuleux, le plus vil débauché qui puiſſe exiſter, a paſſé ſa vie avec les trainées des rues dans les plus infâmes réduits; il eſt hébété de débauche, il eſt pourri de verole, & vous voulez qu'il ait écrit ces inimitables lettres pleines de cet amour ſi brûlant & ſi pur qui ne germa jamais que dans des cœurs auſſi chaſtes que tendres? Ignorez-vous que rien n'eſt moins tendre qu'un débauché, que l'amour n'eſt pas plus connu des liber-

tins que des femmes de mauvaiſe vie, que la crapule endurcit le cœur, rend ceux qui s'y livrent impudens, groſſiers, brutaux, cruels, que leur ſang appauvri dépouillé de cet eſprit de vie qui du cœur porte au cerveau ces charmantes images d'où naît l'ivreſſe de l'amour, ne leur donne par l'habitude que les âcres picotemens du beſoin, ſans y joindre ces douces impreſſions qui rendent la ſenſualité auſſi tendre que vive? Qu'on me montre une lettre d'amour d'une main inconnue, je ſuis aſſuré de connoître à ſa lecture ſi celui qui l'écrit a des mœurs. Ce n'eſt qu'aux yeux de ceux qui en ont que les femmes peuvent briller de ces charmes touchans & chaſtes qui ſeuls ſont le délire des cœurs vraiment amoureux. Les débauchés ne voient en elles que des inſtrumens de plaiſir qui leur ſont auſſi mépriſables que néceſſaires, comme ces vaſes dont on ſe ſert tous les jours pour les plus indiſpenſables beſoins. J'aurois défié tous les coureurs de filles de Paris d'écrire jamais une ſeule des lettres de l'Héloïſe, & le livre entier, ce livre dont la lecture me jette dans les plus angéliques extaſes

ſeroit l'ouvrage d'un vil débauché ! comptez, Monſieur, qu'il n'en eſt rien : ce n'eſt pas avec de l'eſprit & du jargon que ces choſes-là ſe trouvent. Vous voulez qu'un hypocrite adroit qui ne marche à ſes fins qu'à force de ruſe & d'aſtuce, aille étourdiment ſe livrer à l'impétuoſité de l'indignation contre tous les états, contre tous les partis ſans exception, & dire également les plus dures vérités aux uns & aux autres. Papiſtes, huguenots, grands, petits, hommes, femmes, robins, ſoldats, moines, prêtres, dévots, médecins, philoſophes, *Tros Rutulusve fuat*, tout eſt peint, tout eſt démaſqué ſans jamais un mot d'aigreur ni de perſonnalité contre qui que ce ſoit, mais ſans ménagement pour aucun parti. Vous voulez qu'il ait toujours ſuivi ſa fougue au point d'avoir tout ſoulevé contre lui, tout réuni pour l'accabler dans ſa diſgrace, & tout cela ſans ſe ménager ni défenſeur ni appui, ſans s'embarraſſer même du ſuccès de ſes livres, ſans s'informer au moins de l'effet qu'ils produiſoient & de l'orage qu'ils attiroient ſur ſa tête, & ſans en concevoir le moindre ſouci quand le bruit com-

mença d'en arriver juſqu'à lui ? Cette intrépidité, cette imprudence, cette incurie eſt-elle de l'homme faux & fin que vous m'avez peint ? Enfin vous voulez qu'un *miſérable* à qui l'on a ôté le nom de *ſcélérat* qu'on ne trouvoit pas encore aſſez abject, pour lui donner celui de *coquin* comme exprimant mieux la baſſeſſe & l'indignité de ſon ame ; vous voulez que ce reptile ait pris & ſoutenu pendant quinze volumes le langage intrépide & fier d'un écrivain qui, conſacrant ſa plume à la vérité, ne quête point les ſuffrages du public & que le témoignage de ſon cœur met au-deſſus des jugemens des hommes ? Vous voulez que parmi tant de ſi beaux livres modernes, les ſeuls qui pénétrent juſqu'à mon cœur, qui l'enflamment d'amour pour la vertu, qui l'attendriſſent ſur les miſeres humaines, ſoient préciſément les jeux d'un déteſtable fourbe qui ſe moque de ſes lecteurs & ne croit pas un mot de ce qu'il leur dit avec tant de chaleur & de force ; tandis que tous les autres, écrits, à ce que vous m'aſſurez, par de vrais ſages dans de ſi pures intentions, me glacent le cœur, le reſſerrent, & ne m'inſ-

pirent avec des ſentimens d'aigreur, de peine, & de haine, que le plus intolérant eſprit de parti ? Tenez, Monſieur, s'il n'eſt pas impoſſible que tout cela ſoit, il l'eſt du moins que jamais je le croye, fût-il mille fois démontré. Encore un coup, je ne réſiſte point à vos preuves ; elles m'ont pleinement convaincu : mais ce que je ne crois ni ne croirai de ma vie, c'eſt que l'Emile, & ſur-tout l'article du goût dans le quatrieme livre ſoit l'ouvrage d'un cœur dépravé, que l'Héloïſe & ſur-tout la lettre ſur la mort de Julie ait été écrite par un ſcélérat, que celle à M. d'Alembert ſur les ſpectacles ſoit la production d'une ame double, que le ſommaire du projet de paix perpétuelle ſoit celle d'un ennemi du genre-humain, que le recueil entier des écrits du même Auteur ſoit ſorti d'une ame hypocrite & d'une mauvaiſe tête, non du pur zele d'un cœur brûlant d'amour pour la vertu. Non, Monſieur, non Monſieur ; le mien ne ſe prêtera jamais à cette abſurde & fauſſe perſuaſion. Mais je dis & je ſoutiendrai toujours qu'il faut qu'il y ait deux J. J., & que l'Auteur des livres & celui des crimes ne ſont pas le même

homme. Voilà un ſentiment ſi bien enraciné dans le fond de mon cœur que rien ne me l'ôtera jamais.

LE FRANÇOIS.

C'eſt pourtant une erreur ſans le moindre doute ; & une autre preuve qu'il a fait des livres eſt qu'il en fait encore tous les jours.

ROUSSEAU.

Voilà ce que j'ignorois, & l'on m'avoit dit au contraire qu'il s'occupoit uniquement depuis quelques années à copier de la muſique.

LE FRANÇOIS.

Bon, copier ! Il en fait le ſemblant pour faire le pauvre quoiqu'il ſoit riche, & couvrir ſa rage de faire des livres & de barbouiller du papier. Mais perſonne ici n'en eſt la dupe, & il faut que vous veniez de bien loin pour l'avoir été.

ROUSSEAU.

Sur quoi, je vous prie, roulent ces nouveaux livres dont il ſe cache ſi bien, ſi à propos, & avec tant de ſuccès ?

LE FRANÇOIS.

Ce ſont des fadaiſes de toute eſpece : des leçons d'Athéïſme, des éloges de la

philoſophie moderne, des oraiſons funebres, des traductions, des ſatires . . . .

ROUSSEAU.

Contre ſes ennemis, ſans doute ?

LE FRANÇOIS.

Non, contre les ennemis de ſes ennemis.

ROUSSEAU.

Voilà de quoi je ne me ſerois pas douté.

LE FRANÇOIS.

Oh vous ne connoiſſez pas la ruſe du drôle ! Il fait tout cela pour ſe mieux déguiſer. Il fait de violentes ſorties contre la préſente adminiſtration (en 1772) dont il n'a point à ſe plaindre, en faveur du Parlement qui l'a ſi indignement traité, & de l'auteur de toutes ſes miſeres, qu'il devroit avoir en horreur. Mais à chaque inſtant ſa vanité ſe décele par les plus ineptes louanges de lui-même. Par exemple, il a fait derniérement un livre fort plat, intitulé l'an *deux mille deux cents quarante*, dans lequel il conſacre avec ſoin tous ſes écrits à la poſtérité ſans même excepter Narciſſe, & ſans qu'il en manque une ſeule ligne.

ROUSSEAU.

C'eſt en effet une bien étonnante balour-

diſe. Dans les livres qui portent ſon nom, je ne vois pas un orgueil auſſi bête.

LE FRANÇOIS.

En ſe nommant il ſe contraignoit ; à préſent qu'il ſe croit bien caché, il ne ſe gêne plus.

ROUSSEAU.

Il a raiſon, cela lui réuſſit ſi bien ! Mais, Monſieur, quel eſt donc le vrai but de ſes livres que cet homme ſi fin publie avec tant de myſtere en faveur des gens qu'il devroit haïr, & de la doctrine à laquelle il a paru ſi contraire ?

LE FRANÇOIS.

En doutez-vous ? C'eſt de ſe jouer du public & de faire parade de ſon éloquence, en prouvant ſucceſſivement le pour & le contre, & promenant ſes lecteurs du blanc au noir pour ſe moquer de leur crédulité.

ROUSSEAU.

Par ma foi ! voilà, pour la détreſſe où il ſe trouve, un homme de bien bonne humeur, & qui pour être auſſi haineux que vous le faites, n'eſt gueres occupé de ſes ennemis ! Pour moi, ſans être vain ni vindicatif, je vous déclare que ſi j'é-

tois à ſa place, & que je vouluſſe encore faire des livres, ce ne ſeroit pas pour faire triompher mes perſécuteurs & leur doctrine aux dépens de ma réputation & de mes propres écrits. S'il eſt réellement l'Auteur de ceux qu'il n'avoue pas, c'eſt une forte & nouvelle preuve qu'il ne l'eſt pas de ceux qu'il avoue. Car aſſurément il faudroit le ſuppoſer bien ſtupide & bien ennemi de lui-même, pour chanter la palinodie ſi mal à propos.

LE FRANÇOIS.

Il faut avouer que vous êtes un homme bien obſtiné, bien tenace dans vos opinions; au peu d'autorité qu'ont ſur vous celles du public, on voit bien que vous n'êtes pas François. Parmi tous nos ſages ſi vertueux, ſi juſtes, ſi ſupérieurs à toute partialité; parmi toutes nos dames ſi ſenſibles, ſi favorables à un Auteur qui peint ſi bien l'amour, il ne s'eſt trouvé perſonne qui ait fait la moindre réſiſtance aux argumens triomphans de nos Meſſieurs, perſonne qui ne ſe ſoit rendu avec empreſſement, avec joie, aux preuves que ce même Auteur qu'on diſoit tant aimer, que ce même J. J. ſi fêté, mais ſi

rogue & ſi haïſſable, étoit la honte & l'opprobre du genre-humain ; & maintenant qu'on s'eſt ſi bien paſſionné pour cette idée, qu'on n'en voudroit pas changer quand la choſe ſeroit poſſible, vous ſeul, plus difficile que tout le monde, venez ici nous propoſer une diſtinction neuve & imprévue, qui ne le ſeroit pas ſi elle avoit la moindre ſolidité. Je conviens pourtant qu'à travers tout ce pathos, qui, ſelon moi, ne dit pas grand'choſe, vous ouvrez de nouvelles vues qui pourroient avoir leur uſage, communiquées à nos Meſſieurs. Il eſt certain que ſi l'on pouvoit prouver que J. J. n'a fait aucun des livres qu'il s'attribue, comme on prouve qu'il n'a pas fait le Devin, on ôteroit une difficulté qui ne laiſſe pas d'arrêter, ou du moins d'embarraſſer encore bien des gens, malgré les preuves convaincantes des forfaits de ce miſérable. Mais je ſerois auſſi fort ſurpris, pour peu qu'on pût appuyer cette idée, qu'on ſe fût aviſé ſi tard de la propoſer. Je vois qu'en s'attachant à le couvrir de tout l'opprobre qu'il mérite, nos Meſſieurs ne laiſſent pas de s'inquiéter quelquefois de ces livres qu'ils

déteſtent, qu'ils tournent même en ridicule de toute leur force, mais qui leur attirent ſouvent des objections incommodes, qu'on leveroit tout-d'un-coup en affirmant qu'il n'a pas écrit un ſeul mot de tout cela, & qu'il en eſt incapable comme d'avoir fait le Devin. Mais je vois qu'on a pris ici une route contraire qui ne peut gueres ramener à celle-là ; & l'on croit ſi bien que ces écrits ſont de lui, que nos Meſſieurs s'occupent depuis long-tems à les éplucher, pour en extraire le poiſon.

ROUSSEAU.

Le poiſon !

LE FRANÇOIS.

Sans doute. Ces beaux livres vous ont ſéduit comme bien d'autres, & je ſuis peu ſurpris qu'à travers toute cette oſtentation de belle morale, vous n'ayez pas ſenti les doctrines pernicieuſes qu'il y répand ; mais je le ſerois fort qu'elles n'y fuſſent pas. Comment un tel ſerpent n'infecteroit-il pas de ſon venin tout ce qu'il touche ?

ROUSSEAU.

Eh bien, Monſieur, ce venin ! en a-t-on déjà beaucoup extrait de ces livres ?

LE FRANÇOIS.

Beaucoup, à ce qu'on m'a dit ; & même il s'y met tout à découvert dans nombre de paſſages horribles, que l'extrême prévention qu'on avoit pour ces livres empêcha d'abord de remarquer ; mais qui frappent maintenant de ſurpriſe & d'effroi tous ceux qui, mieux inſtruits, les liſent comme il convient.

ROUSSEAU.

Des paſſages horribles ! J'ai lu ces livres avec grand ſoin, mais je n'y en ai point trouvé de tel, je vous jure. Vous m'obligeriez de m'en indiquer quelqu'un.

LE FRANÇOIS.

Ne les ayant pas lus, c'eſt ce que je ne ſaurois faire : mais j'en demanderai la liſte à nos Meſſieurs qui les ont recueillis, & je vous la communiquerai. Je me rappelle ſeulement qu'on cite une note de l'Emile, où il enſeigne ouvertement l'aſſaſſinat.

ROUSSEAU.

Comment, Monſieur, il enſeigne ouvertement l'aſſaſſinat, & cela n'a pas été remarqué de la premiere lecture ! Il falloit qu'il eût en effet des lecteurs bien prévenus ou bien diſtraits. Et où donc avoient

les

les yeux les Auteurs de ces ſages & graves Réquiſitoires ſur leſquels on l'a ſi régulièrement décrété ? Quelle trouvaille pour eux ! quel regret de l'avoir manquée !

LE FRANÇOIS.

Ah ! c'eſt que ces livres étoient trop pleins de choſes à reprendre pour qu'on pût tout relever.

ROUSSEAU.

Il eſt vrai que le bon, le judicieux Joli de Fleuri, tout plein de l'horreur que lui inſpiroit *le Syſtême criminel de la Religion naturelle*, ne pouvoit gueres s'arrêter à des bagatelles comme des leçons d'aſſaſſinat ; ou peut-être, comme vous dites, ſon extrême prévention pour le livre l'empêchoit-elle de les remarquer. Dites, dites, Monſieur, que vos chercheurs de poiſon ſont bien plutôt ceux qui l'y mettent, & qu'il n'y en a point pour ceux qui n'en cherchent pas. J'ai lu vingt fois la note dont vous parlez, ſans y voir autre choſe qu'une vive indignation contre un préjugé gothique, non moins extravagant que funeſte, & je ne me ſerois jamais douté du ſens que vos Meſſieurs lui donnent, ſi je n'avois vu par haſard une lettre inſidieuſe

qu'on a fait écrire à l'Auteur à ce ſujet, & la réponſe qu'il a eu la foibleſſe d'y faire, & où il explique le ſens de cette note, qui n'avoit pas beſoin d'autre explication que d'être lue à ſa place par d'honnêtes gens. Un Auteur qui écrit d'après ſon cœur, eſt ſujet en ſe paſſionnant, à des fougues qui l'entraînent au-delà du but, & à des écarts où ne tombent jamais ces écrivains ſubtils & méthodiſtes qui, ſans s'animer ſur rien au monde, ne diſent jamais que ce qu'il leur eſt avantageux de dire, & qu'ils ſavent tourner ſans ſe commettre, pour produire l'effet qui convient à leur intérêt. Ce ſont les imprudences d'un homme confiant en lui-même, & dont l'ame généreuſe ne ſuppoſe pas même que l'on puiſſe douter de lui. Soyez ſûr que jamais hypocrite ni fourbe n'ira s'expoſer à découvert. Nos Philoſophes ont bien ce qu'ils appellent leur doctrine intérieure, mais ils ne l'enſeignent au public qu'en ſe cachant, & à leurs amis qu'en ſecret. En prenant toujours tout à la lettre, on trouveroit peut-être en effet moins à reprendre dans les livres les plus dangereux, que dans ceux dont nous parlons

ici, & en général que dans tous ceux où l'Auteur, sûr de lui-même, & parlant d'abondance de cœur, s'abandonne à toute sa véhémence, sans songer aux prises qu'il peut laisser au méchant qui le guette de sang-froid, & qui ne cherche dans tout ce qu'il offre de bon & d'utile qu'un côté mal gardé par lequel il puisse enfoncer le poignard. Mais lisez tous ces passages dans le sens qu'ils présentent naturellement à l'esprit du lecteur, & qu'ils avoient dans celui de l'Auteur en les écrivant, lisez-les à leur place avec ce qui précéde & ce qui suit, consultez la disposition de cœur où ces lectures vous mettent; c'est cette disposition qui vous éclairera sur leur véritable sens. Pour toute réponse à ces sinistres interprétateurs & pour leur juste peine, je ne voudrois que leur faire lire à haute voix l'ouvrage entier qu'ils déchirent ainsi par lambeaux pour les teindre de leur venin; je doute qu'en finissant cette lecture, il s'en trouvât un seul assez impudent pour oser renouveller son accusation.

LE FRANÇOIS.

Je sais qu'on blâme en général cette ma-

niere d'iſoler & défigurer les paſſages d'un Auteur pour les interpréter au gré de la paſſion d'un cenſeur injuſte ; mais par vos propres principes, nos Meſſieurs vous mettront ici loin de votre compte, car c'eſt encore moins dans des traits épars que dans toute la ſubſtance des livres dont il s'agit, qu'ils trouvent le poiſon que l'Auteur a pris ſoin d'y répandre : mais il y eſt fondu avec tant d'art, que ce n'eſt que par les plus ſubtiles analyſes qu'on vient à bout de le découvrir.

ROUSSEAU.

En ce cas il étoit fort inutile de l'y mettre : car encore un coup, s'il faut chercher ce venin pour le ſentir, il n'y eſt que pour ceux qui l'y cherchent ou plutôt qui l'y mettent. Pour moi, par exemple, qui ne me ſuis point aviſé d'y en chercher, je puis bien jurer n'y en avoir point trouvé.

LE FRANÇOIS.

Eh qu'importe, s'il fait ſon effet ſans être apperçu ? Effet qui ne réſulte pas d'un tel ou d'un tel paſſage en particulier, mais de la lecture entiere du livre. Qu'avez-vous à dire à cela ?

ROUSSEAU.

Rien, ſinon qu'ayant lu pluſieurs fois en entier les écrits que J. J. s'attribue, l'effet total qu'il en a réſulté dans mon ame a toujours été de me rendre plus humain, plus juſte, meilleur que je n'étois auparavant; jamais je ne me ſuis occupé de ces livres ſans profit pour la vertu.

LE FRANÇOIS.

Oh je vous certifie que ce n'eſt pas là l'effet que leur lecture a produit ſur nos Meſſieurs.

ROUSSEAU.

Ah, je le crois! mais ce n'eſt pas la faute des livres : car pour moi, plus j'y ai livré mon cœur, moins j'y ai ſenti ce qu'ils y trouvent de pernicieux; & je ſuis ſûr que cet effet qu'ils ont produit ſur moi ſera le même ſur tout honnête homme qui les lira avec la même impartialité.

LE FRANÇOIS.

Dites, avec la même prévention; car ceux qui ont ſenti l'effet contraire, & qui s'occupent pour le bien public de ces utiles recherches, ſont tous des hommes de la plus ſublime vertu & de grands philoſophes qui ne ſe trompent jamais.

ROUSSEAU.

Je n'ai rien encore à dire à cela. Mais faites une choſe ; imbu des principes de ces grands philoſophes qui ne ſe trompent jamais, mais ſincere dans l'amour de la vérité, mettez-vous en état de prononcer comme eux avec connoiſſance de cauſe, & de décider ſur cet article entr'eux d'un côté, eſcortés de tous leurs diſciples qui ne jurent que par les maîtres, & de l'autre tout le public avant qu'ils l'euſſent ſi bien endoctriné. Pour cela, liſez vous-même les livres dont il s'agit, & ſur les diſpoſitions où vous laiſſera leur lecture, jugez de celle où étoit l'Auteur en les écrivant, & de l'effet naturel qu'ils doivent produire quand rien n'agira pour le détourner. C'eſt, je crois, le moyen le plus ſûr de porter ſur ce point un jugement équitable.

LE FRANÇOIS.

Quoi ! vous voulez m'impoſer le ſupplice de lire une immenſe compilation de préceptes de vertu rédigés par un coquin ?

ROUSSEAU.

Non, Monſieur, je veux que vous liſiez le vrai ſyſtême du cœur humain rédigé par un honnête homme, & publié ſous

un autre nom. Je veux que vous ne vous préveniez point contre des livres bons & utiles, uniquement parce qu'un homme indigne de les lire a l'audace de s'en dire l'Auteur.

LE FRANÇOIS.

Sous ce point de vue, on pourroit ſe réſoudre à lire ces livres, ſi ceux qui les ont le mieux examinés ne s'accordoient tous, excepté vous ſeul, à les trouver nuiſibles & dangereux; ce qui prouve aſſez que ces livres ont été compoſés, non comme vous dites, par un honnête homme dans des intentions louables, mais par un fourbe adroit, plein de mauvais ſentimens maſqués d'un extérieur hypocrite, à la faveur duquel ils ſurprennent, ſéduiſent, & trompent les gens.

ROUSSEAU.

Tant que vous continuerez de la ſorte à mettre en fait ſur l'autorité d'autrui l'opinion contraire à la mienne, nous ne ſaurions être d'accord. Quand vous voudrez juger par vous-même, nous pourrons alors comparer nos raiſons, & choiſir l'opinion la mieux fondée. Mais dans une queſtion de fait comme celle-ci, je ne vois pour-

quoi je ſerois obligé de croire, ſans aucune raiſon probante, que d'autres ont ici mieux vu que moi.

LE FRANÇOIS.

Comptez-vous pour rien le calcul des voix quand vous êtes ſeul à voir autrement que tout le monde?

ROUSSEAU.

Pour faire ce calcul avec juſteſſe, il faudroit auparavant ſavoir combien de gens dans cette affaire ne voyent, comme vous, que par les yeux d'autrui. Si du nombre de ces bruyantes voix on ôtoit les échos qui ne font que répéter celle des autres, & que l'on comptât celles qui reſtent dans le ſilence, faute d'oſer ſe faire entendre, il y auroit peut-être moins de diſproportion que vous ne penſez. En réduiſant toute cette multitude au petit nombre de gens qui menent les autres, il me reſteroit encore une forte raiſon de ne pas préférer leur avis au mien. Car je ſuis ici parfaitement ſûr de ma bonne foi, & je n'en puis dire autant avec la même aſſurance d'aucun de ceux qui, ſur cet article, diſent penſer autrement que moi. En un mot, je juge ici par moi-même. Nous ne pou-

vons donc raiſonner au pair vous & moi, que vous ne vous mettiez en état de juger par vous-même auſſi.

LE FRANÇOIS.

J'aime mieux pour vous complaire faire plus que vous ne demandez, en adoptant votre opinion préférablement à l'opinion publique; car je vous avoue que le ſeul doute ſi ces livres ont été faits par ce miſérable, m'empêcheroit d'en ſupporter la lecture aiſément.

ROUSSEAU.

Faites mieux encore. Ne ſongez point à l'Auteur en les liſant, & ſans vous prévenir ni pour ni contre, livrez votre ame aux impreſſions qu'elle en recevra. Vous vous aſſurerez ainſi par vous-même de l'intention dans laquelle ont été écrits ces livres, & s'ils peuvent être l'ouvrage d'un ſcélérat qui couvoit de mauvais deſſeins.

LE FRANÇOIS.

Si je fais pour vous cet effort, n'eſpérez pas du moins que ce ſoit gratuitement. Pour m'engager à lire ces livres malgré ma répugnance, il faut malgré la vôtre, vous engager vous-même à voir l'Auteur,

ou ſelon vous celui qui ſe donne pour tel, à l'examiner avec ſoin, & à démêler à travers ſon hypocriſie le fourbe adroit qu'elle a maſqué ſi long-tems.

ROUSSEAU.

Que m'oſez-vous propoſer ? Moi que j'aille chercher un pareil homme ! que je le voye ! que je le hante ! Moi qui m'indigne de reſpirer l'air qu'il reſpire, moi qui voudrois mettre le diametre de la terre entre lui & moi & m'en trouverois trop près encore ! Rouſſeau vous a-t-il donc paru facile en liaiſons, au point d'aller chercher la fréquentation des méchans ? Si jamais j'avois le malheur de trouver celui-ci ſur mes pas, je ne m'en conſolerois qu'en le chargeant des noms qu'il mérite, en confondant ſa morgue hypocrite par les plus cruels reproches, en l'accablant de l'affreuſe liſte de ſes forfaits.

LE FRANÇOIS.

Que dites-vous là ? Que vous m'effrayez ! Avez-vous oublié l'engagement ſacré que vous avez pris de garder avec lui le plus profond ſilence, & de ne lui jamais laiſſer connoître que vous ayez

même aucun ſoupçon de tout ce que je vous ai dévoilé ?

ROUSSEAU.

Comment ? vous m'étonnez. Cet engagement regardoit uniquement, du moins je l'ai cru, le tems qu'il a fallu mettre à m'expliquer les ſecrets affreux que vous m'avez révélés. De peur d'en brouiller le fil, il falloit ne pas l'interrompre juſqu'au bout, & vous ne vouliez pas que je m'expoſaſſe à des diſcuſſions avec un fourbe, avant d'avoir toutes les inſtructions néceſſaires pour le confondre pleinement. Voilà ce que j'ai compris de vos motifs dans le ſilence que vous m'avez impoſé, & je n'ai pu ſuppoſer que l'obligation de ce ſilence allât plus loin que ne le permettent la juſtice & la loi.

LE FRANÇOIS.

Ne vous y trompez donc plus. Votre engagement, auquel vous ne pouvez manquer ſans violer votre foi, n'a, quant à ſa durée, d'autres bornes que celles de la vie. Vous pouvez, vous devez même répandre, publier par-tout l'affreux détail de ſes vices & de ſes crimes, travailler avec zele à étendre & accroître de plus en plus ſa

diffamation, le rendre autant qu'il eſt poſſible, odieux, mépriſable, exécrable à tout le monde. Mais il faut toujours mettre à cette bonne œuvre un air de myſtere & de commiſération qui en augmente l'effet, & loin de lui donner jamais aucune explication qui le mette à portée de répondre & de ſe défendre, vous devez concourir avec tout le monde à lui faire ignorer toujours ce qu'on fait, & comment on le fait.

ROUSSEAU.

Voilà des devoirs que j'étois bien éloigné de comprendre, quand vous me les avez impoſés, & maintenant qu'il vous plaît de me les expliquer, vous ne pouvez douter qu'ils ne me ſurprennent, & que je ne ſois curieux d'apprendre ſur quels principes vous les fondez. Expliquez-vous donc, je vous prie, & comptez ſur toute mon attention.

LE FRANÇOIS.

O mon bon ami! Qu'avec plaiſir votre cœur navré du déshonneur que fait à l'humanité cet homme qui n'auroit jamais dû naître, va s'ouvrir à des ſentimens qui en ſont la gloire dans les nobles ames de ceux

qui ont démaſqué ce malheureux ; ils étoient ſes amis, ils faiſoient profeſſion de l'être. Séduits par un extérieur honnête & ſimple, par une humeur crue alors facile & douce, par la meſure de talens qu'il falloit pour ſentir les leurs, ſans prétendre à la concurrence, ils le rechercherent, ſe l'attacherent, & l'eurent bientôt ſubjugué ; car il eſt certain que cela n'étoit pas difficile. Mais quand ils virent que cet homme ſi ſimple & ſi doux, prenant tout-d'un-coup l'eſſor, s'élevoit d'un vol rapide à une réputation à laquelle ils ne pouvoient atteindre, eux qui avoient tant de hautes prétentions ſi bien fondées, ils ſe douterent bientôt qu'il y avoit là-deſſous quelque choſe qui n'alloit pas bien, que cet eſprit bouillant n'avoit pas ſi long-tems contenu ſon ardeur ſans myſtere, & dès-lors, perſuadés que cette apparente ſimplicité n'étoit qu'un voile qui cachoit quelque projet dangereux, ils formerent la ferme réſolution de trouver ce qu'ils cherchoient, & prirent à loiſir les meſures les plus ſures pour ne pas perdre leurs peines.

Ils ſe concerterent donc pour éclairer

toutes ſes allures, de maniere que rien ne leur pût échapper. Il les avoit mis lui-même ſur la voie par la déclaration d'une faute grave qu'il avoit commiſe, & dont il leur confia le ſecret ſans néceſſité, ſans utilité, non comme diſoit l'hypocrite, pour ne rien cacher à l'amitié, & ne pas paroître à leurs yeux meilleur qu'il n'étoit ; mais plutôt, comme ils diſent très-ſenſément eux-mêmes, pour leur donner le change, occuper ainſi leur attention, & les détourner de vouloir pénétrer plus avant dans le myſtere obſcur de ſon caractere. Cette étourderie de ſa part fut ſans doute un coup du Ciel qui voulut forcer le fourbe à ſe démaſquer lui-même, ou du moins à leur fournir la priſe dont ils avoient beſoin pour cela. Profitant habilement de cette ouverture pour tendre leurs piéges autour de lui, ils paſſerent aiſément de ſa confidence à celle des complices de ſa faute, deſquels ils ſe firent bientôt autant d'inſtrumens pour l'exécution de leur projet. Avec beaucoup d'adreſſe, un peu d'argent & de grandes promeſſes, ils gagnerent tout ce qui l'entouroit, & parvinrent ainſi par degrés à être inſtruits de ce qui le re-

gardoit auſſi bien & mieux que lui-même. Le fruit de tous ces ſoins fut la découverte & la preuve de ce qu'ils avoient preſſenti ſi-tôt que ces livres firent du bruit, ſavoir, que ce grand prêcheur de vertu n'étoit qu'un monſtre chargé de crimes cachés, qui depuis quarante ans maſquoit l'ame d'un ſcélérat ſous les dehors d'un honnête homme.

ROUSSEAU.

Continuez de grace. Voilà vraiment des choſes ſurprenantes que vous me racontez-là.

LE FRANÇOIS.

Vous avez vu en quoi conſiſtoient ces découvertes. Vous pouvez juger de l'embarras de ceux qui les avoient faites. Elles n'étoient pas de nature à pouvoir être tues, & l'on n'avoit pas pris tant de peines pour rien; cependant, quand il n'y auroit eu à les publier d'autre inconvénient que d'attirer au coupable les peines qu'il avoit méritées, c'en étoit aſſez pour empêcher ces hommes généreux de l'y vouloir expoſer. Ils devoient, ils vouloient le démaſquer, mais ils ne vouloient pas le perdre, & l'un ſembloit pourtant ſuivre

néceſſairement de l'autre. Comment le confondre ſans le punir ? Comment l'épargner ſans ſe rendre reſponſable de la continuation de ſes crimes : car pour du repentir, ils ſavoient bien qu'ils n'en devoient point attendre de lui. Ils ſavoient ce qu'ils devoient à la juſtice, à la vérité, à la ſureté publique ; mais ils ne ſavoient pas moins ce qu'ils ſe devoient à eux-mêmes. Après avoir eu le malheur de vivre avec ce ſcélérat dans l'intimité, ils ne pouvoient le livrer à la vindicte publique ſans s'expoſer à quelque blâme, & leurs honnêtes ames, pleines encore de commiſération pour lui, vouloient ſurtout éviter le ſcandale, & faire qu'aux yeux de toute la terre, il leur dût ſon bien-être & ſa conſervation. Ils concerterent donc ſoigneuſement leurs démarches, & réſolurent de graduer ſi bien le développement de leurs découvertes, que la connoiſſance ne s'en répandît dans le public qu'à meſure qu'on y reviendroit des préjugés qu'on avoit en ſa faveur. Car ſon hypocriſie avoit alors le plus grand ſuccès. La route nouvelle qu'il s'étoit frayée, & qu'il paroiſſoit ſuivre avec aſſez de

de courage pour mettre sa conduite d'accord avec ses principes, son audacieuse morale qu'il sembloit prêcher par son exemple encore plus que par ses livres, & sur-tout son désintéressement apparent dont tout le monde alors étoit la dupe ; toutes ces singularités qui supposoient du moins une ame ferme, excitoient l'admiration de ceux mêmes qui les désapprouvoient. On applaudissoit à ses maximes sans les admettre, & à son exemple sans vouloir le suivre.

Comme ces dispositions du public auroient pu l'empêcher de se rendre aisément à ce qu'on lui vouloit apprendre, il fallut commencer par les changer. Ses fautes mises dans le jour le plus odieux commencerent l'ouvrage ; son imprudence à les déclarer auroit pu paroître franchise ; il la fallut déguiser. Cela paroissoit difficile ; car on m'a dit qu'il en avoit fait dans l'Emile un aveu presque formel avec des regrets qui devoient naturellement lui épargner les reproches des honnêtes gens. Heureusement le public qu'on animoit alors contre lui, & qui ne voit rien que ce qu'on veut qu'il voye, n'apperçut point

tout cela, & bientôt avec les renſeignemens ſuffiſans pour l'accuſer & le convaincre, ſans qu'il parût que ce fût lui qui les eut fournis, on eut la priſe néceſſaire pour commencer l'œuvre de ſa diffamation. Tout ſe trouvoit merveilleuſement diſpoſé pour cela. Dans ſes brutales déclamations il avoit, comme vous le remarquez vous-même, attaqué tous les états : tous ne demandoient pas mieux que de concourir à cette œuvre qu'aucun n'oſoit entamer de peur de paroître écouter uniquement la vengeance. Mais à la faveur de ce premier fait bien établi & ſuffiſamment aggravé, tout le reſte devint facile. On put, ſans ſoupçon d'animoſité, ſe rendre l'écho de ſes amis, qui même ne le chargeoient qu'en le plaignant & ſeulement pour l'acquis de leur conſcience ; & voilà comment, dirigé par des gens inſtruits du caractere affreux de ce monſtre, le public, revenu peu-à-peu des jugemens favorables qu'il en avoit portés ſi long-tems, ne vit plus que du faſte où il avoit vu du courage, de la baſſeſſe où il avoit vu de la ſimplicité, de la forfanterie où il avoit vu du déſintéreſſement, & du ridicule où il avoit vu de la ſingularité.

Voilà l'état où il fallut amener les choſes pour rendre croyables, même avec toutes leurs preuves, les noirs myſteres qu'on avoit à révéler, & pour le laiſſer vivre dans une liberté du moins apparente, & dans une abſolue impunité. Car une fois bien connu, l'on n'avoit plus à craindre qu'il pût ni tromper ni ſéduire perſonne, & ne pouvant plus ſe donner des complices, il étoit hors d'état, ſurveillé comme il l'étoit par ſes amis & par leurs amis, de ſuivre ſes projets exécrables, & de faire aucun mal dans la ſociété. Dans cette ſituation, avant de révéler les découvertes qu'on avoit faites, on capitula qu'elles ne porteroient aucun préjudice à ſa perſonne, & que pour le laiſſer même jouir d'une parfaite ſécurité, on ne lui laiſſeroit jamais connoître qu'on l'eût démaſqué. Cet engagement contracté avec toute la force poſſible a été rempli juſqu'ici avec une fidélité qui tient du prodige. Voulez-vous être le premier à l'enfreindre, tandis que le public entier, ſans diſtinction de rang, d'âge, de ſexe, de caractere, & ſans aucune exception, pénétré d'admiration pour la généroſité de ceux qui

ont conduit cette affaire, s'eſt empreſſé d'entrer dans leurs nobles vues, & de les favoriſer par pitié pour ce malheureux : car vous devez ſentir que là-deſſus ſa ſureté tient à ſon ignorance, & que s'il pouvoit jamais croire que ſes crimes ſont connus, il ſe prévaudroit infailliblement de l'indulgence dont on les couvre pour en tramer de nouveaux avec la même impunité, que cette impunité ſeroit alors d'un trop dangereux exemple, & que ces crimes ſont de ceux qu'il faut ou punir ſévérement, ou laiſſer dans l'obſcurité.

ROUSSEAU.

Tout ce que vous venez de me dire m'eſt ſi nouveau, qu'il faut que j'y rêve long-tems pour arranger là-deſſus mes idées. Il y a même quelques points ſur leſquels j'aurois beſoin de plus grande explication. Vous dites, par exemple, qu'il n'eſt pas à craindre que cet homme une fois bien connu ſéduiſe perſonne, qu'il ſe donne des complices, qu'il faſſe aucun complot dangereux. Cela s'accorde mal avec ce que vous m'avez raconté vous-même de la continuation de ſes crimes, & je craindrois fort au contraire qu'affiché

de la ſorte, il ne ſervît d'enſeigne aux méchans pour former leurs aſſociations criminelles, & pour employer ſes funeſtes talens à les affermir. Le plus grand mal & la plus grande honte de l'état ſocial eſt que le crime y faſſe des liens plus indiſſolubles que n'en fait la vertu. Les méchans ſe lient entr'eux plus fortement que les bons, & leurs liaiſons ſont bien plus durables, parce qu'ils ne peuvent les rompre impunément, que de la durée de ces liaiſons dépend le ſecret de leurs trames, l'impunité de leurs crimes, & qu'ils ont le plus grand intérêt à ſe ménager toujours réciproquement. Au lieu que les bons, unis ſeulement par des affections libres qui peuvent changer ſans conſéquence, rompent & ſe ſéparent ſans crainte & ſans riſque dès qu'ils ceſſent de ſe convenir. Cet homme, tel que vous me l'avez décrit, intrigant, actif, dangereux, doit être le foyer des complots de tous les ſcélérats. Sa liberté, ſon impunité, dont vous faites un ſi grand mérite aux gens de bien qui le ménagent, eſt un très-grand malheur public : ils ſont reſponſables de tous les maux qui peuvent en arriver, &

qui même en arrivent journellement selon vos propres récits. Est-il donc louable à des hommes justes de favoriser ainsi les méchans aux dépens des bons?

LE FRANÇOIS.

Votre objection pourroit avoir de la force, s'il s'agissoit ici d'un méchant d'une cathégorie ordinaire. Mais songez toujours qu'il s'agit d'un monstre, l'horreur du genre-humain, auquel personne au monde ne peut se fier en aucune sorte, & qui n'est pas même capable du pacte que les scélérats font entr'eux. C'est sous cet aspect qu'également connu de tous, il ne peut être à craindre à qui que ce soit par ses trames. Détesté des bons pour ses œuvres, il l'est encore plus des méchans pour ses livres: par un juste châtiment de sa damnable hypocrisie, les fripons qu'il démasque pour se masquer, ont tous pour lui la plus invincible antipathie. S'ils cherchent à l'approcher, c'est seulement pour le surprendre & le trahir; mais comptez qu'aucun d'eux ne tentera jamais de l'associer à quelque mauvaise entreprise.

ROUSSEAU.

C'est en effet un méchant d'une espece

bien particuliere que celui qui ſe rend encore plus odieux aux méchans qu'aux bons, & à qui perſonne au monde n'oſeroit propoſer une injuſtice.

LE FRANÇOIS.

Oui, ſans doute, d'une eſpece particuliere, & ſi particuliere que la nature n'en a jamais produit, & j'eſpere n'en reproduira plus un ſemblable. Ne croyez pourtant pas qu'on ſe repoſe avec une aveugle confiance ſur cette horreur univerſelle. Elle eſt un des principaux moyens employés par les ſages qui l'ont excitée, pour l'empêcher d'abuſer par des pratiques pernicieuſes de la liberté qu'on vouloit lui laiſſer, mais elle n'eſt pas le ſeul. Ils ont pris des précautions non moins efficaces, en le ſurveillant à tel point qu'il ne puiſſe dire un mot qui ne ſoit écrit, ni faire un pas qui ne ſoit marqué, ni former un projet qu'on ne pénétre à l'inſtant qu'il eſt conçu. Ils ont fait en ſorte que, libre en apparence au milieu des hommes, il n'eût avec eux aucune ſociété réelle, qu'il vécût ſeul dans la foule, qu'il ne ſût rien de ce qui ſe fait, rien de ce qui ſe dit autour de lui, rien ſur-tout de ce qui le

regarde & l'intéreſſe le plus, qu'il ſe ſentît par-tout chargé de chaînes dont il ne pût ni montrer ni voir le moindre veſtige. Ils ont élevé autour de lui des murs de ténebres impénétrables à ſes regards ; ils l'ont enterré vif parmi les vivans. Voilà peut-être la plus ſinguliere, la plus étonnante entrepriſe qui jamais ait été faite. Son plein ſuccès atteſte la force du génie qui l'a conçue, & de ceux qui en ont dirigé l'exécution ; & ce qui n'eſt pas moins étonnant encore, eſt le zele avec lequel le public entier s'y prête, ſans appercevoir lui-même la grandeur, la beauté du plan dont il eſt l'aveugle & fidelle exécuteur.

Vous ſentez bien néanmoins qu'un projet de cette eſpece, quelque bien concerté qu'il pût être, n'auroit pu s'exécuter ſans le concours du Gouvernement : mais on eut d'autant moins de peine à l'y faire entrer qu'il s'agiſſoit d'un homme odieux à ceux qui en tenoient les rênes, d'un Auteur dont les ſéditieux écrits reſpiroient l'auſtérité républicaine, & qui, dit-on, haïſſoit le Viſirat, mépriſoit les Viſirs, vouloit qu'un Roi gouvernât par lui-même, que les Princes fuſſent juſtes, que

les peuples fuſſent libres, & que tout obéît à la loi. L'adminiſtration ſe prêta donc aux manœuvres néceſſaires pour l'enlacer & le ſurveiller ; entrant dans toutes les vues de l'auteur du projet, elle pourvut à la ſureté du coupable autant qu'à ſon aviliſſement, & ſous un air bruyant de protection, rendant ſa diffamation plus ſolemnelle, parvint par degrés à lui ôter avec toute eſpece de crédit, de conſidération, d'eſtime, tout moyen d'abuſer de ſes pernicieux talens pour le malheur du genre-humain.

Afin de le démaſquer plus complétement, on n'a épargné ni ſoins, ni tems, ni dépenſe pour éclairer tous les momens de ſa vie, depuis ſa naiſſance juſqu'à ce jour. Tous ceux dont les cajoleries l'ont attiré dans leurs piéges, tous ceux qui, l'ayant connu dans ſa jeuneſſe, ont fourni quelque nouveau fait contre lui, quelque nouveau trait à ſa charge, tous ceux en un mot qui ont contribué à le peindre comme on vouloit, ont été récompenſés de maniere ou d'autre, & pluſieurs ont été avancés eux ou leurs proches, pour être entrés de bonne grace dans toutes les

vues de nos Meſſieurs. On a envoyé des gens de confiance chargés de bonnes inſtructions & de beaucoup d'argent à Veniſe, à Turin, en Savoye, en Suiſſe, à Geneve, par-tout où il a demeuré. On a largement récompenſé tous ceux qui travaillant avec ſuccès, ont laiſſé de lui, dans ces pays, les idées qu'on en vouloit donner & en ont rapporté les anecdotes qu'on vouloit avoir. Beaucoup même de perſonnes de tous les états, pour faire de nouvelles découvertes & contribuer à l'œuvre commune, ont entrepris à leurs propres frais & de leur propre mouvement, de grands voyages pour bien conſtater la ſcélérateſſe de J. J. avec un zele.....

ROUSSEAU.

Qu'ils n'auroient ſurement pas eu dans le cas contraire pour le conſtater honnête homme. Tant l'averſion pour les méchans a plus de force dans les belles ames que l'attachement pour les bons!

Voilà, comme vous le dites, un projet non moins admirable qu'admirablement exécuté. Il ſeroit bien curieux, bien intéreſſant de ſuivre dans leur détail toutes

les manœuvres qu'il a fallu mettre en uſage pour en amener le ſuccès à ce point. Comme c'eſt ici un cas unique depuis que le monde exiſte, & d'où naît une loi toute nouvelle dans le code du genre-humain, il importeroit qu'on connût à fond toutes les circonſtances qui s'y rapportent. L'interdiction du feu & de l'eau chez les Romains tomboit ſur les choſes néceſſaires à la vie, celle-ci tombe ſur tout ce qui peut la rendre ſupportable & douce, l'honneur, la juſtice, la vérité, la ſociété, l'attachement, l'eſtime. L'interdiction romaine menoit à la mort; celle-ci ſans la donner la rend deſirable, & ne laiſſe la vie que pour en faire un ſupplice affreux. Mais cette interdiction romaine étoit décernée dans une forme légale par laquelle le criminel étoit juridiquement condamné. Je ne vois rien de pareil dans celle-ci. J'attends de ſavoir pourquoi cette omiſſion, ou comment on y a ſuppléé ?

LE FRANÇOIS.

J'avoue que dans les formes ordinaires, l'accuſation formelle & l'audition du coupable ſont néceſſaires pour le punir: mais au fond qu'importent ces formes quand

le délit eſt bien prouvé. La négation de l'accuſé (car il nie toujours pour échapper au ſupplice) ne fait rien contre les preuves & n'empêche point ſa condamnation. Ainſi, cette formalité, ſouvent inutile, l'eſt ſur-tout dans le cas préſent, où tous les flambeaux de l'évidence éclairent des forfaits inouis.

Remarquez d'ailleurs que quand ces formalités ſeroient toujours néceſſaires pour punir, elles ne le ſont pas du moins pour faire grace, la ſeule choſe dont il s'agit ici. Si n'écoutant que la juſtice, on eût voulu traiter le miſérable comme il le méritoit, il ne falloit que le ſaiſir, le punir, & tout étoit fait. On ſe fût épargné des embarras, des ſoins, des frais immenſes, & ce tiſſu de piéges & d'artifices dont on le tient enveloppé. Mais la généroſité de ceux qui l'ont démaſqué, leur tendre commiſération pour lui ne leur permettant aucun procédé violent, il a bien fallu s'aſſurer de lui ſans attenter à ſa liberté, & le rendre l'horreur de l'univers afin qu'il n'en fût pas le fléau.

Quel tort lui fait-on, & de quoi pourroit-il ſe plaindre? Pour le laiſſer vivre

parmi les hommes il a bien fallu le peindre à eux tel qu'il étoit. Nos Meſſieurs ſavent mieux que vous que les méchans cherchent & trouvent toujours leurs ſemblables pour comploter avec eux leurs mauvais deſſeins ; mais on les empêche de ſe lier avec celui-ci, en le leur rendant odieux à tel point qu'ils n'y puiſſent prendre aucune confiance. Ne vous y fiez pas, leur dit-on, il vous trahira pour le ſeul plaiſir de nuire ; n'eſpérez pas le tenir par un intérêt commun. C'eſt très-gratuitement qu'il ſe plaît au crime ; ce n'eſt point ſon intérêt qu'il y cherche ; il ne connoît d'autre bien pour lui que le mal d'autrui : il préférera toujours le mal plus grand ou plus prompt de ſes camarades, au mal moindre ou plus éloigné qu'il pourroit faire avec eux. Pour prouver tout cela, il ne faut qu'expoſer ſa vie. En faiſant ſon hiſtoire, on éloigne de lui les plus ſcélérats par la terreur. L'effet de cette méthode eſt ſi grand & ſi ſûr que depuis qu'on le ſurveille & qu'on éclaire tous ſes ſecrets, pas un mortel n'a encore eu l'audace de tenter ſur lui l'appât d'une mauvaiſe action, & ce n'eſt jamais qu'au

leurre de quelque bonne œuvre qu'on parvient à le ſurprendre.

ROUSSEAU.

Voyez comme quelquefois les extrêmes ſe touchent! Qui croiroit qu'un excès de ſcélérateſſe pût ainſi rapprocher de la vertu? Il n'y avoit que vos Meſſieurs au monde qui puſſent trouver un ſi bel art.

LE FRANÇOIS.

Ce qui rend l'exécution de ce plan plus admirable, c'eſt le myſtere dont il a fallu le couvrir. Il falloit peindre le perſonnage à tout le monde, ſans que jamais ce portrait paſſât ſous ſes yeux. Il falloit inſtruire l'univers de ſes crimes, mais de telle façon que ce fût un myſtere ignoré de lui ſeul. Il falloit que chacun le montrât au doigt, ſans qu'il crût être vu de perſonne. En un mot, c'étoit un ſecret dont le public entier devoit être dépoſitaire, ſans qu'il parvînt jamais à celui qui en étoit le ſujet. Cela eût été difficile, peut-être impoſſible à exécuter avec tout autre: mais les projets fondés ſur des principes généraux, échouent ſouvent. En les appropriant tellement à l'individu qu'ils ne conviennent qu'à lui, on en rend l'exécution

bien plus sûre. C'est ce qu'on a fait aussi habilement qu'heureusement avec notre homme. On savoit qu'étranger & seul, il étoit sans appui, sans parens, sans assistance, qu'il ne tenoit à aucun parti, & que son humeur sauvage tendoit d'elle-même à l'isoler ; on n'a fait pour l'isoler tout-à-fait que suivre sa pente naturelle, y faire tout concourir, & dès-lors tout a été facile. En le séquestrant tout-à-fait du commerce des hommes qu'il fuit, quel mal lui fait-on ? En poussant la bonté jusqu'à lui laisser une liberté du moins apparente, ne falloit-il pas l'empêcher d'en pouvoir abuser ? Ne falloit-il pas, en le laissant au milieu des citoyens, s'attacher à le leur bien faire connoître ? Peut-on voir un serpent se glisser dans la place publique sans crier à chacun de se garder du serpent ? N'étoit-ce pas sur-tout une obligation particuliere pour les sages qui ont eu l'adresse d'écarter le masque dont il se couvroit depuis quarante ans, & de le voir les premiers à travers ses déguisemens, tel qu'ils le montrent depuis lors à tout le monde ? Ce grand devoir de le faire abhorrer pour l'empêcher de nuire,

combiné avec le tendre intérêt qu'il inſpire à ces hommes ſublimes, eſt le vrai motif des ſoins infinis qu'ils prennent, des dépenſes immenſes qu'ils font, pour l'entourer de tant de piéges, pour le livrer à tant de mains, pour l'enlacer de tant de façons, qu'au milieu de cette liberté feinte, il ne puiſſe ni dire un mot, ni faire un pas, ni mouvoir un doigt qu'ils ne le ſachent & ne le veuillent. Au fond tout ce qu'on en fait n'eſt que pour ſon bien, pour éviter le mal qu'on ſeroit contraint de lui faire, & dont on ne peut le garantir autrement. Il falloit commencer par l'éloigner de ſes anciennes connoiſſances pour avoir le tems de les bien endoctriner ; on l'a fait décréter à Paris ; quel mal lui a-t-on fait ? Il falloit, par la même raiſon, l'empêcher de s'établir à Geneve ; on l'y a fait décréter auſſi ; quel mal lui a-t-on fait ? On l'a fait lapider à Motiers ; mais les cailloux qui caſſoient ſes fenêtres & ſes portes ne l'ont point atteint ; quel mal donc lui ont-ils fait ? On l'a fait chaſſer à l'entrée de l'hiver de l'Iſle ſolitaire où il s'étoit réfugié, & de toute la Suiſſe ; mais c'étoit pour le forcer charitablement d'aller

d'aller en Angleterre (*) chercher l'aſyle qu'on lui préparoit à ſon inſçu depuis long-tems, & bien meilleur que celui qu'il s'étoit obſtiné de choiſir, quoiqu'il ne pût de-là faire aucun mal à perſonne. Mais quel mal lui a-t-on fait à lui-même, & de quoi ſe plaint-il aujourd'hui ? Ne le laiſſe-t-on pas tranquille dans ſon opprobre ? Il peut ſe vautrer à ſon aiſe dans la fange où l'on le tient embourbé. On l'accable d'indignités, il eſt vrai ; mais qu'importe ? quelles bleſſures lui font-elles ? N'eſt-il pas fait pour les ſouffrir, & quand chaque paſſant lui cracheroit au viſage, quel mal après tout, cela lui feroit-il ? Mais ce monſtre d'ingratitude ne ſent rien, ne ſait gré de rien, & tous les ménagemens qu'on a pour lui, loin de le toucher, ne

(*) Choiſir un Anglois pour mon dépoſitaire & mon confident, ſeroit, ce me ſemble, réparer d'une maniere bien authentique le mal que j'ai pu penſer & dire de ſa nation. On l'a trop abuſée ſur mon compte pour que j'aie pu ne pas m'abuſer quelquefois ſur le ſien (†).

(†) *M. Rouſſeau étoit ſi bien revenu de ſes préjugés contre l'Angleterre, que peu de tems avant ſa mort, il donna commiſſion à l'Editeur de lui chercher un aſyle dans ce pays pour y finir ſes jours.*

Note de l'Editeur.

ſont qu'irriter ſa férocité. En prenant le plus grand ſoin de lui ôter tous ſes amis, on ne leur a rien tant recommandé que d'en garder toujours l'apparence & le titre, & de prendre pour le tromper le même ton qu'ils avoient auparavant pour l'accueillir. C'eſt ſa coupable défiance qui ſeule le rend miſérable. Sans elle il ſeroit un peu plus dupe, mais il vivroit tout auſſi content qu'autrefois. Devenu l'objet de l'horreur publique, il s'eſt vu par-là celui des attentions de tout le monde. C'étoit à qui le fêteroit, à qui l'auroit à dîner, à qui lui offriroit des retraites, à qui renchériroit d'empreſſement pour obtenir la préférence. On eût dit à l'ardeur qu'on avoit pour l'attirer, que rien n'étoit plus honorable, plus glorieux que de l'avoir pour hôte, & cela dans tous les états, ſans en excepter les Grands & les Princes, & mon ours n'étoit pas content!

ROUSSEAU.

Il avoit tort, mais il devoit être bien ſurpris! Ces Grands-là ne penſoient pas ſans doute, comme ce Seigneur Eſpagnol, dont vous ſavez la réponſe à Charles-quint

qui lui demandoit un de ſes châteaux pour y loger le Connétable de Bourbon (*).

LE FRANÇOIS.

Le cas eſt bien différent; vous oubliez qu'ici c'eſt une bonne œuvre.

ROUSSEAU.

Pourquoi ne voulez-vous pas que l'hoſpitalité envers le Connétable fût une auſſi bonne œuvre que l'aſyle offert à un ſcélérat?

LE FRANÇOIS.

Eh vous ne voulez pas m'entendre! Le Connétable ſavoit bien qu'il étoit rebelle à ſon Prince.

ROUSSEAU.

Jean-Jaques ne ſait donc pas qu'il eſt un ſcélérat?

LE FRANÇOIS.

Le fin du projet eſt d'en uſer extérieurement avec lui comme s'il n'en ſavoit rien, ou comme ſi on l'ignoroit ſoi-même.

(*) On a, dit-on, rendu inhabitable le château de Tryé depuis que j'y ai logé. Si cette opération a rapport à moi, elle n'eſt pas conſéquente à l'empreſſement qui m'y avoit attiré, ni à celui avec lequel on engageoit M. le Prince de Ligne à m'offrir dans le même tems un aſyle charmant dans ſes terres, par une belle lettre qu'on eut même grand ſoin de faire courir dans tout Paris.

De cette ſorte on évite avec lui le danger des explications, & feignant de le prendre pour un honnête homme, on l'obſéde ſi bien ſous un air d'empreſſement pour ſon mérite, que rien de ce qui ſe rapporte à lui, ni lui-même ne peut échapper à la vigilance de ceux qui l'approchent. Dès qu'il s'établit quelque part, ce qu'on fait toujours d'avance, les murs, les planchers, les ſerrures, tout eſt diſpoſé autour de lui pour la fin qu'on ſe propoſe, & l'on n'oublie pas de l'envoiſiner convenablement; c'eſt-à-dire, de mouches venimeuſes, de fourbes adroits & de filles accortes à qui l'on a bien fait leur leçon. C'eſt une choſe aſſez plaiſante de voir les barboteuſes de nos Meſſieurs prendre des airs de Vierge pour tâcher d'aborder cet ours. Mais ce ne ſont pas apparemment des Vierges qu'il lui faut, car ni les lettres pathétiques qu'on dicte à celles-là, ni les dolentes hiſtoires qu'on leur fait apprendre, ni tout l'étalage de leurs malheurs & de leurs vertus, ni celui de leurs charmes flétris n'ont pu l'attendrir. Ce pourceau d'Epicure eſt devenu tout d'un coup un Xenocrate pour nos Meſſieurs.

ROUSSEAU.

N'en fut-il point un pour vos Dames ? Si ce n'étoit pas là le plus bruyant de ſes forfaits, c'en ſeroit ſurement le plus irrémiſſible.

LE FRANÇOIS.

Ah, Monſieur Rouſſeau, il faut toujours être galant, & de quelque façon qu'en uſe une femme, on ne doit jamais toucher cet article-là !

Je n'ai pas beſoin de vous dire que toutes ſes lettres ſont ouvertes, qu'on retient ſoigneuſement toutes celles dont il pourroit tirer quelque inſtruction, & qu'on lui en fait écrire de toutes les façons par différentes mains, tant pour ſonder ſes diſpoſitions par ſes réponſes, que pour lui ſuppoſer dans celles qu'il rebute & qu'on garde, des correſpondances dont on puiſſe un jour tirer parti contre lui. On a trouvé l'art de lui faire de Paris une ſolitude plus affreuſe que les cavernes & les bois, où il ne trouve au milieu des hommes, ni communication, ni conſolation, ni conſeil, ni lumieres, ni rien de tout ce qui pourroit lui aider à ſe conduire, un labyrinthe immenſe où l'on ne

lui laiſſe appercevoir dans les ténebres que de fauſſes routes qui l'égarent de plus en plus. Nul ne l'aborde qui n'ait déjà ſa leçon toute faite ſur ce qu'il doit lui dire & ſur le ton qu'il doit prendre en lui parlant. On tient note de tous ceux qui demandent à le voir (*), & on ne le leur permet qu'après avoir reçu à ſon égard les inſtructions que j'ai moi-même été chargé de vous donner, au premier deſir que vous avez marqué de le connoître. S'il entre en quelque lieu public, il y eſt regardé & traité comme un peſtiféré : tout le monde l'entoure & le fixe, mais en s'écartant de lui & ſans lui parler, ſeulement pour lui ſervir de barriere, & s'il oſe parler lui-même & qu'on daigne lui répondre, c'eſt toujours ou par un menſonge, ou en éludant ſes queſtions d'un ton ſi rude & ſi mépriſant qu'il perde l'envie d'en faire. Au parterre on a grand ſoin de le recommander à ceux qui l'en-

(*) On a mis pour cela dans la rue un marchand de tableaux tout vis-à-vis de ma porte, & à cette porte qu'on tient fermée un ſecret, afin que tous ceux qui voudront entrer chez moi ſoient forcés de s'adreſſer aux voiſins qui ont leurs inſtructions & leurs ordres.

tourent, & de placer toujours à ſes côtés une garde ou un ſergent qui parle ainſi fort clairement de lui ſans rien dire. On l'a montré, ſignalé, recommandé par-tout aux facteurs, aux commis, aux gardes, aux mouches, aux ſavoyards, dans tous les ſpectacles, dans tous les cafés, aux barbiers, aux marchands, aux colporteurs, aux libraires. S'il cherchoit un livre, un almanac, un roman, il n'y en auroit plus dans tout Paris, le ſeul deſir manifeſté de trouver une choſe telle qu'elle ſoit, eſt pour lui l'infaillible moyen de la faire diſparoître. A ſon arrivée à Paris il cherchoit douze chanſonnettes italiennes qu'il y fit graver il y a une vingtaine d'années, & qui étoient de lui comme le Devin du Village : mais le recueil, les airs, les planches, tout diſparut, tout fut anéanti dès l'inſtant, ſans qu'il en ait pu recouvrer jamais un ſeul exemplaire. On eſt parvenu à force de petites attentions multipliées, à le tenir dans cette ville immenſe toujours ſous les yeux de la populace qui le voit avec horreur. Veut-il paſſer l'eau vis-à-vis les Quatre-nations ? On ne paſſera point pour lui, même en payant la voi-

ture entiere. Veut-il ſe faire décroter ? Les décroteurs, ſur-tout ceux du Temple & du Palais-royal lui refuſeront avec mépris leurs ſervices. Entre-t-il aux Tuileries ou au Luxembourg ? Ceux qui diſtribuent des billets imprimés à la porte, ont ordre de le paſſer avec la plus outrageante affectation, & même de lui en refuſer net, s'il ſe préſente pour en avoir, & tout cela, non pour l'importance de la choſe, mais pour le faire remarquer, connoître & abhorrer de plus en plus.

Une de leurs plus jolies inventions eſt le parti qu'ils ont ſu tirer pour leur objet de l'uſage annuel de brûler en cérémonie un ſuiſſe de paille dans la rue aux Ours. Cette fête populaire paroiſſoit ſi barbare & ſi ridicule en ce ſiecle philoſophe, que, déjà négligée, on alloit la ſupprimer tout-à-fait, ſi nos Meſſieurs ne ſe fuſſent aviſés de la renouveller bien précieuſement pour J. J. A cet effet, ils ont fait donner ſa figure & ſon vêtement à l'homme de paille, ils lui ont armé la main d'un couteau bien luiſant, & en le faiſant promener en pompe dans les rues de Paris, ils ont eu ſoin qu'on le mît en ſtation direc-

tement ſous les fenêtres de J. J. tournant & retournant la figure de tous côtés pour la bien montrer au Peuple, à qui cependant de charitables interpretes font faire l'application qu'on deſire, & l'excitent à brûler J. J. en effigie, en attendant mieux (*). Enfin l'un de nos Meſſieurs m'a même aſſuré avoir eu le ſenſible plaiſir de voir des mendians lui rejetter au nez ſon aumône, & vous comprenez bien.....

ROUSSEAU.

Qu'ils n'y ont rien perdu. Ah quelle douceur d'ame! quelle charité! Le zele de vos Meſſieurs n'oublie rien.

LE FRANÇOIS.

Outre toutes ces précautions, on a mis en œuvre un moyen très-ingénieux pour découvrir s'il lui reſte par malheur quelque perſonne de confiance qui n'aît pas

(*) Il y auroit, à me brûler en perſonne, deux grands inconvéniens qui peuvent forcer ces Meſſieurs à ſe priver de ce plaiſir. Le premier eſt qu'étant une fois mort & brûlé, je ne ſerois plus en leur pouvoir, & ils perdroient le plaiſir plus grand de me tourmenter vif. Le ſecond, bien plus grave, eſt qu'avant de me brûler il faudroit enfin m'entendre, au moins pour la forme, & je doute que malgré vingt ans de précautions & de trames, ils oſent encore en courir le riſque.

encore les inſtructions & les ſentimens néceſſaires pour ſuivre à ſon égard le plan généralement admis. On lui fait écrire par des gens qui, ſe feignant dans la détreſſe, implorent ſon ſecours ou ſes conſeils pour s'en tirer. Il cauſe avec eux, il les conſole, il les recommande aux perſonnes ſur leſquelles il compte. De cette maniere on parvient à les connoître, & delà facilement à les convertir. Vous ne ſauriez croire combien par cette manœuvre on a découvert de gens qui l'eſtimoient encore & qu'il continuoit de tromper. Connus de nos Meſſieurs, ils ſont bientôt détachés de lui, & l'on parvient par un art tout particulier, mais infaillible, à le leur rendre auſſi odieux qu'il leur fut cher auparavant. Mais ſoit qu'il pénétre enfin ce manege, ſoit qu'en effet il ne lui reſte plus perſonne, ces tentatives ſont ſans ſuccès depuis quelque tems. Il refuſe conſtamment de s'employer pour les gens qu'il ne connoît pas, & même de leur répondre, & cela va toujours aux fins qu'on ſe propoſe en le faiſant paſſer pour un homme inſenſible & dur. Car encore une fois rien n'eſt mieux pour éluder ſes pernicieux

deſſeins que de le rendre tellement haïſſable à tous, que dès qu'il deſire une choſe c'en ſoit aſſez pour qu'il ne la puiſſe obtenir, & que dès qu'il s'intéreſſe en faveur de quelqu'un, ce quelqu'un ne trouve plus ni patron ni aſſiſtance.

ROUSSEAU.

En effet tous ces moyens que vous m'avez détaillés, me paroiſſent ne pouvoir manquer de faire de ce J. J. la riſée, le jouet du genre-humain, & de le rendre le plus abhorré des mortels.

LE FRANÇOIS.

Eh! ſans doute. Voilà le grand, le vrai but des ſoins généreux de nos Meſſieurs. Et graces à leur plein ſuccès, je puis vous aſſurer que depuis que le monde exiſte, jamais mortel n'a vécu dans une pareille dépreſſion.

ROUSSEAU.

Mais ne me diſiez-vous pas au contraire que le tendre ſoin de ſon bien-être entroit pour beaucoup dans ceux qu'ils prennent à ſon égard ?

LE FRANÇOIS.

Oui, vraiment, & c'eſt-là ſur-tout ce qu'il y a de grand, de généreux, d'admi-

rable dans le plan de nos Meſſieurs, qu'en l'empêchant de ſuivre ſes volontés & d'accomplir ſes mauvais deſſeins, on cherche cependant à lui procurer les douceurs de la vie, de façon qu'il trouve par-tout ce qui lui eſt néceſſaire, & nulle part ce dont il peut abuſer. On veut qu'il ſoit raſſaſié du pain de l'ignominie & de la coupe de l'opprobre. On affecte même pour lui des attentions moqueuſes & dériſoires (*), des reſpects comme ceux qu'on prodiguoit à Sancho dans ſon Iſle, & qui le rendent encore plus ridicule aux yeux de la populace. Enfin, puiſqu'il aime tant les diſtinctions, il a lieu d'être content, on a ſoin qu'elles ne lui manquent pas, & on le ſert de ſon goût en le faiſant par-tout montrer au doigt. Oui, Monſieur, on veut qu'il vive, & même agréablement, autant qu'il eſt poſſible à un méchant ſans mal faire. On voudroit qu'il ne manquât à ſon bonheur que les moyens de troubler celui des autres. Mais c'eſt un ours qu'il faut

(*) Comme quand on vouloit à toute force m'envoyer le vin d'honneur à Amiens, qu'à Londres les Tambours des Gardes devoient venir battre à ma porte, & qu'au Temple M. le Prince de Conti m'envoya ſa Muſique à mon lever.

enchaîner de peur qu'il ne dévore les paſſans. On craint ſur-tout le poiſon de ſa plume, & l'on n'épargne aucune précaution pour l'empêcher de l'exhaler ; on ne lui laiſſe aucun moyen de défendre ſon honneur, parce que cela lui ſeroit inutile, que ſous ce prétexte il ne manqueroit pas d'attaquer celui d'autrui, & qu'il n'appartient pas à un homme livré à la diffamation d'oſer diffamer perſonne. Vous concevez que parmi les gens dont on s'eſt aſſuré, l'on n'a pas oublié les libraires, ſur-tout ceux dont il s'eſt autrefois ſervi. L'on en a même tenu un très-long-tems à la Baſtille ſous d'autres prétextes, mais en effet pour l'endoctriner plus long-tems à loiſir ſur le compte de J. J. (*). On a recommandé à tout ce qui

(*) On y a détenu de même, en même tems & pour le même effet, un Genevois de mes amis, lequel, aigri par d'anciens griefs contre les magiſtrats de Geneve, excitoit les citoyens contr'eux à mon occaſion. Je penſois bien différemment, & jamais, en écrivant ſoit à eux, ſoit à lui, je ne ceſſai de les preſſer tous d'abandonner ma cauſe & de remettre à de meilleurs tems la défenſe de leurs droits. Cela n'empêcha pas qu'on ne publiât avoir trouvé tout le contraire dans les lettres que je lui écrivois, & que c'étoit moi qui étois le boute-feu. Que peuvent déſormais attendre des gens puiſſans la juſtice, la vérité, l'innocence, quand une fois ils en ſont venus juſques-là ?

l'entoure de veiller particuliérement à ce qu'il peut écrire. On a même tâché de lui en ôter les moyens, & l'on étoit parvenu dans la retraite où on l'avoit attiré en Dauphiné, à écarter de lui toute encre lisible, en sorte qu'il ne put trouver sous ce nom que de l'eau légérement teinte, qui même en peu de tems perdoit toute sa couleur. Malgré toutes ces précautions, le drôle est encore parvenu à écrire ses mémoires qu'il appelle ses confessions, & que nous appellons ses mensonges, avec de l'encre de la Chine, à laquelle on n'avoit pas songé: mais si l'on ne peut l'empêcher de barbouiller du papier à son aise, on l'empêche au moins de faire circuler son venin: car aucun chiffon, ni petit ni grand, pas un billet de deux lignes ne peut sortir de ses mains, sans tomber à l'instant même dans celles des gens établis pour tout recueillir. A l'égard de ses discours, rien n'en est perdu. Le premier soin de ceux qui l'entourent, est de s'attacher à le faire jaser; ce qui n'est pas difficile, ni même de lui faire dire à-peu-près ce qu'on veut, ou du moins comme on le veut, pour en

tirer avantage, tantôt en lui débitant de fauſſes nouvelles, tantôt en l'animant par d'adroites contradictions, & tantôt au contraire en paroiſſant acquieſcer à tout ce qu'il dit. C'eſt alors ſur-tout qu'on tient un regiſtre exact des indiſcretes vivacités qui lui échappent, & qu'on amplifie & commente de ſang-froid. Ils prennent en même tems toutes les précautions poſſibles pour qu'il ne puiſſe tirer d'eux aucune lumiere, ni par rapport à lui ni par rapport à qui que ce ſoit. On ne prononce jamais devant lui le nom de ſes premiers délateurs, & l'on ne parle qu'avec la plus grande réſerve de ceux qui influent ſur ſon ſort, de ſorte qu'il lui eſt impoſſible de parvenir à ſavoir ni ce qu'ils diſent, ni ce qu'ils font, s'ils ſont à Paris ou abſens, ni même s'ils ſont morts ou en vie. On ne lui parle jamais de nouvelles, ou on ne lui en dit que de fauſſes ou de dangereuſes, qui feroient de ſa part de nouveaux crimes s'il s'aviſoit de les répéter. En province on empêchoit aiſément qu'il ne lût aucune gazette. A Paris où il y auroit trop d'affectation, l'on empêche au moins qu'il n'en voye aucune dont il

puiſſe tirer quelque inſtruction qui le regarde, & ſur-tout celles où nos Meſſieurs font parler de lui. S'il s'enquiert de quelque choſe, perſonne n'en ſait rien; s'il s'informe de quelqu'un, perſonne ne le connoît, s'il demandoit avec un peu d'empreſſement le tems qu'il fait, on ne le lui diroit pas. Mais on s'applique en revanche à lui faire trouver les denrées ſinon à meilleur marché, du moins de meilleure qualité qu'il ne les auroit au même prix, ſes bienfaiteurs ſuppléant généreuſement de leur bourſe à ce qu'il en coûte de plus pour ſatisfaire la délicateſſe qu'ils lui ſuppoſent, & qu'ils tâchent même d'exciter en lui par l'occaſion & le bon marché, pour avoir le plaiſir d'en tenir note. De cette maniere mettant adroitement le menu peuple dans leur confidence, ils lui font l'aumône publiquement malgré lui, de façon qu'il lui ſoit impoſſible de s'y dérober; & cette charité, qu'on s'attache à rendre bruyante, a peut-être contribué plus que toute autre choſe, à le déprimer autant que le deſiroient ſes amis.

ROUSSEAU.

ROUSSEAU.

Comment, ſes amis ?

LE FRANÇOIS.

Oui, c'eſt un nom qu'aiment à prendre toujours nos Meſſieurs, pour exprimer toute leur bienveillance envers lui, toute leur ſollicitude pour ſon bonheur, &, ce qui eſt très-bien trouvé, pour le faire accuſer d'ingratitude, en ſe montrant ſi peu ſenſible à tant de bonté.

ROUSSEAU.

Il y a là quelque choſe que je n'entends pas bien. Expliquez-moi mieux tout cela, je vous prie.

LE FRANÇOIS.

Il importoit, comme je vous l'ai dit, pour qu'on pût le laiſſer libre ſans danger, que ſa diffamation fût univerſelle (*).

(*) Je n'ai point voulu parler ici de ce qui ſe fait au théâtre & de ce qui s'imprime journellement en Hollande & ailleurs, parce que cela paſſe toute croyance, & qu'en le voyant & en reſſentant continuellement les triſtes effets, j'ai peine encore à le croire moi-même. Il y a quinze ans que tout cela dure, toujours avec l'approbation publique & l'aveu du Gouvernement. Et moi je vieillis ainſi ſeul parmi ces forcenés, ſans aucune conſolation de perſonne, ſans néanmoins perdre ni courage, ni patience, &, dans l'ignorance où l'on me tient, élevant au Ciel pour toute défenſe un cœur exempt de fraude & des mains pures de tout mal.

Il ne ſuffiſoit pas de la répandre dans les cercles & parmi la bonne compagnie ; ce qui n'étoit pas difficile & fut bientôt fait. Il falloit qu'elle s'étendît parmi tout le peuple, & dans les plus bas étages auſſi bien que dans les plus élevés ; & cela préſentoit plus de difficulté ; non-ſeulement parce que l'affectation de le tympaniſer ainſi à ſon inſçu pouvoit ſcandaliſer les ſimples, mais ſur-tout à cauſe de l'inviolable loi de lui cacher tout ce qui le regarde, pour éloigner à jamais de lui tout éclairciſſement, toute inſtruction, tout moyen de défenſe & de juſtification, toute occaſion de faire expliquer perſonne, de remonter à la ſource des lumieres qu'on a ſur ſon compte, & qu'il étoit moins ſûr pour cet effet de compter ſur la diſcrétion de la populace que ſur celle des honnêtes gens. Or pour l'intéreſſer cette populace, à ce myſtere, ſans paroître avoir cet objet, ils ont admirablement tiré parti d'une ridicule arrogance de notre homme, qui eſt de faire le fier ſur les dons, & de ne vouloir pas qu'on lui faſſe l'aumône.

ROUSSEAU.

Mais, je crois que vous & moi ſerions aſſez capables d'une pareille arrogance : qu'en penſez-vous ?

LE FRANÇOIS.

Cette délicateſſe eſt permiſe à d'honnêtes gens. Mais un drôle comme cela qui fait le gueux, quoiqu'il ſoit riche, de quel droit oſe-t-il rejetter les menues charités de nos Meſſieurs ?

ROUSSEAU.

Du même droit, peut-être, que les mendians rejettent les ſiennes. Quoi qu'il en ſoit, s'il fait le gueux, il reçoit donc ou demande l'aumône ? car voilà tout ce qui diſtingue le gueux du pauvre, qui n'eſt pas plus riche que lui, mais qui ſe contente de ce qu'il a, & ne demande rien à perſonne.

LE FRANÇOIS.

Eh non ! celui-ci ne la demande pas directement. Au contraire, il la rejette inſolemment d'abord ; mais il céde à la fin tout doucement quand on s'obſtine.

ROUSSEAU.

Il n'eſt donc pas ſi arrogant que vous diſiez d'abord, & retournant votre queſ-

tion, je demande à mon tour pourquoi ils s'obſtinent à lui faire l'aumône comme à un gueux, puiſqu'ils ſavent ſi bien qu'il eſt riche ?

LE FRANÇOIS.

Le pourquoi, je vous l'ai déjà dit. Ce ſeroit, j'en conviens, outrager un honnête homme: mais c'eſt le ſort que mérite un pareil ſcélérat d'être avili par tous les moyens poſſibles, & c'eſt une occaſion de mieux manifeſter ſon ingratitude, par celle qu'il témoigne à ſes bienfaiteurs.

ROUSSEAU.

Trouvez-vous que l'intention de l'avilir mérite une grande reconnoiſſance ?

LE FRANÇOIS.

Non, mais c'eſt l'aumône qui la mérite. Car, comme diſent très-bien nos Meſſieurs, l'argent rachete tout, & rien ne le rachete. Quelle que ſoit l'intention de celui qui donne, même par force, il reſte toujours bienfaiteur, & mérite toujours comme tel la plus vive reconnoiſſance. Pour éluder donc la brutale ruſticité de notre homme, on a imaginé de lui faire en détail à ſon inſçu beaucoup de petits dons bruyans, qui demandent le concours

de beaucoup de gens & ſur-tout du menu peuple, qu'on fait entrer ainſi ſans affectation dans la grande confidence, afin qu'à l'horreur pour ſes forfaits ſe joigne le mépris pour ſa miſere & le reſpect pour ſes bienfaiteurs. On s'informe des lieux où il ſe pourvoit des denrées néceſſaires à ſa ſubſiſtance, & l'on a ſoin qu'au même prix on les lui fourniſſe de meilleure qualité, & par conſéquent plus cheres (*).

Au fond, cela ne lui fait aucune économie, & il n'en a pas beſoin, puiſqu'il eſt riche : mais pour le même argent il eſt mieux ſervi, ſa baſſeſſe & la générosité de nos Meſſieurs circulent ainſi parmi le peuple, & l'on parvient de cette ma-

(*) *Voici une explication que la vérité ſemble exiger de moi.*

L'augmentation du prix des denrées, & les commencemens de caducité qui paroiſſoient en M. Rouſſeau vers la fin de ſes jours, faiſoient craindre à ſa femme qu'il ne ſuccombât, faute d'une nourriture ſaine. Elle ſe décida alors, avec l'aveu d'une perſonne en qui elle avoit de la confiance, de tromper pieuſement ſon mari, ſur le prix quon la faiſoit payer ſa petite proviſion de bouche. Voici le fait ; & c'eſt ainſi que cet infortuné voyoit par-tout la confirmation de ſes malheurs. Ses adverſaires s'y ſont pris bien adroitement, en pouſſant à bout ſa ſenſibilité : c'étoit ſeulement de ce côté-là qu'ils pouvoient avoir quelque priſe ſur ſa grande ame.

Note de l'Editeur.

niere à l'y rendre abject & mépriſable, en paroiſſant ne ſonger qu'à ſon bien-être & à le rendre heureux malgré lui. Il eſt difficile que le miſérable ne s'apperçoive pas de ce petit manege, & tant mieux : car s'il ſe fâche, cela prouve de plus en plus ſon ingratitude, & s'il change de marchands on répete auſſi-tôt la même manœuvre, la réputation qu'on veut lui donner ſe répand encore plus rapidement. Ainſi plus il ſe débat dans ſes lacs, & plus il les reſſerre.

ROUSSEAU.

Voilà, je vous l'avoue, ce que je ne comprenois pas bien d'abord. Mais, Monſieur, vous en qui j'ai connu toujours un cœur ſi droit, ſe peut-il que vous approuviez de pareilles manœuvres ?

LE FRANÇOIS.

Je les blâmerois fort pour tout autre ; mais ici je les admire par le motif de bonté qui les dicte, ſans pourtant avoir voulu jamais y tremper. Je hais J. J., nos Meſſieurs l'aiment, ils veulent le conſerver à tout prix ; il eſt naturel qu'eux & moi ne nous accordions pas ſur la conduite à tenir avec un pareil homme. Leur ſyſtême,

injuſte peut-être en lui-même, eſt rectifié par l'intention.

ROUSSEAU.

Je crois qu'il me la rendroit ſuſpecte : car on ne va point au bien par le mal, ni à la vertu par la fraude. Mais puiſque vous m'aſſurez que J. J. eſt riche, comment le public accorde-t-il ces choſes-là ? Car enfin rien ne doit lui ſembler plus bizarre & moins méritoire qu'une aumône faite par force à un riche icélérat ?

LE FRANÇOIS.

Oh le public ne rapproche pas ainſi les idées qu'on a l'adreſſe de lui montrer ſéparément. Il le voit riche pour lui reprocher de faire le pauvre, ou pour le fruſtrer du produit de ſon labeur, en ſe diſant qu'il n'en a pas beſoin. Il le voit pauvre pour inſulter à ſa miſere & le traiter comme un mendiant. Il ne le voit jamais que par le côté qui pour l'inſtant le montre plus odieux ou plus miſérable, quoiqu'incompatible avec les autres aſpects ſous leſquels il le voit en d'autres tems.

ROUSSEAU.

Il eſt certain qu'à moins d'être de la plus brute inſenſibilité, il doit être auſſi péné-

tré que ſurpris de cette aſſociation d'attentions & d'outrages dont il ſent à chaque inſtant les effets. Mais quand, pour l'unique plaiſir de rendre ſa diffamation plus complete, on lui paſſe journellement tous ſes crimes, qui peut être ſurpris s'il profite de cette coupable indulgence pour en commettre inceſſamment de nouveaux ? C'eſt une objection que je vous ai déjà faite & que je répete parce que vous l'avez éludée ſans y répondre. Par tout ce que vous m'avez raconté, je vois que, malgré toutes les meſures qu'on a priſes, il va toujours ſon train comme auparavant, ſans s'embarraſſer en aucune ſorte des ſurveillans dont il ſe voit entouré. Lui qui prit jadis là-deſſus tant de précautions, que pendant quarante ans, trompant exactement tout le monde, il paſſa pour un honnête homme, je vois qu'il n'uſe de la liberté qu'on lui laiſſe, que pour aſſouvir ſans gêne ſa méchanceté, pour commettre chaque jour de nouveaux forfaits dont il eſt bien ſûr qu'aucun n'échappe à ſes ſurveillans, & qu'on lui laiſſe tranquillement conſommer. Eſt-ce donc une vertu

ſi méritoire à vos Meſſieurs d'abandonner ainſi les honnêtes gens à la furie d'un ſcélérat, pour l'unique plaiſir de compter tranquillement ſes crimes, qu'il leur ſeroit ſi aiſé d'empêcher ?

LE FRANÇOIS.

Ils ont leurs raiſons pour cela.

ROUSSEAU.

Je n'en doute point : mais ceux mêmes qui commettent les crimes, ont ſans doute auſſi leurs raiſons ; cela ſuffit-il pour les juſtifier ? Singuliere bonté, convenez-en, que celle qui, pour rendre le coupable odieux, refuſe d'empêcher le crime, & s'occupe à choyer le ſcélérat aux dépens des innocens dont il fait ſa proie. Laiſſer commettre les crimes qu'on peut empêcher, n'eſt pas ſeulement en être témoin, c'eſt en être complice. D'ailleurs, ſi on lui laiſſe toujours faire tout ce que vous dites qu'il fait, que ſert donc de l'eſpionner de ſi près avec tant de vigilance & d'activité ? Que ſert d'avoir découvert ſes œuvres pour les lui laiſſer continuer, comme ſi on n'en ſavoit rien ? Que ſert de gêner ſi fort ſa volonté dans les choſes indifférentes pour la laiſſer en toute

liberté, dès qu'il s'agit de mal faire ? On diroit que vos Meſſieurs ne cherchent qu'à lui ôter tout moyen de faire autre choſe que des crimes. Cette indulgence vous paroît-elle donc ſi raiſonnable, ſi bien entendue, & digne de perſonnages ſi vertueux ?

LE FRANÇOIS.

Il y a dans tout cela, je dois l'avouer, des choſes que je n'entends pas fort bien moi-même ; mais on m'a promis de m'expliquer tout à mon entiere ſatisfaction. Peut-être pour le rendre plus exécrable a-t-on cru devoir charger un peu le tableau de ſes crimes, ſans ſe faire un grand ſcrupule de cette charge qui dans le fond importe aſſez peu ; car puiſqu'un homme coupable d'un crime eſt capable de cent, tous ceux dont on l'accuſe ſont tout au moins dans ſa volonté, & l'on peut à peine donner le nom d'impoſtures à de pareilles accuſations.

Je vois que la baſe du ſyſtême que l'on ſuit à ſon égard eſt le devoir qu'on s'eſt impoſé qu'il fût bien démaſqué, bien connu de tout le monde, & néanmoins de n'avoir jamais avec lui aucune expli-

cation, de lui ôter toute connoiſſance de ſes accuſateurs & toute lumiere certaine des choſes dont il eſt accuſé. Cette double néceſſité eſt fondée ſur la nature des crimes qui rendroit leur déclaration publique trop ſcandaleuſe, & qui ne ſouffre pas qu'il ſoit convaincu ſans être puni. Or voulez-vous qu'on le puniſſe ſans le convaincre? Nos formes judiciaires ne le permettroient pas, & ce ſeroit aller directement contre les maximes d'indulgence & de commiſération qu'on veut ſuivre à ſon égard. Tout ce qu'on peut donc faire pour la ſureté publique eſt, premiérement de le ſurveiller ſi bien qu'il n'entreprenne rien qu'on ne le ſache, qu'il n'exécute rien d'important qu'on ne le veuille, & ſur le reſte d'avertir tout le monde du danger qu'il y a d'écouter & fréquenter un pareil ſcélérat. Il eſt clair qu'ainſi bien avertis, ceux qui s'expoſent à ſes attentats, ne doivent, s'ils y ſuccombent, s'en prendre qu'à eux-mêmes. C'eſt un malheur qu'il n'a tenu qu'à eux d'éviter, puiſque, fuyant comme il fait les hommes, ce n'eſt pas lui qui va les chercher.

ROUSSEAU.

Autant en peut-on dire à ceux qui paſſent dans un bois où l'on ſait qu'il y a des voleurs, ſans que cela faſſe une raiſon valable pour laiſſer ceux-ci en toute liberté d'aller leur train, ſur-tout, quand pour les contenir il ſuffit de le vouloir. Mais quelle excuſe peuvent avoir vos Meſſieurs, qui ont ſoin de fournir eux-mêmes des proies à la cruauté du barbare, par les émiſſaires dont vous m'avez dit qu'ils l'entourent, qui tâchent à toute force de ſe familiariſer avec lui, & dont ſans doute il a ſoin de faire ſes premieres victimes?

LE FRANÇOIS.

Point du tout. Quelque familiérement qu'ils vivent chez lui, tâchant même d'y manger & boire ſans s'embarraſſer des riſques, il ne leur en arrive aucun mal. Les perſonnes ſur leſquelles il aime aſſouvir ſa furie ſont celles pour leſquelles il a de l'eſtime & du penchant; celles auxquelles il voudroit donner ſa confiance pour peu que leurs cœurs s'ouvriſſent au ſien, d'anciens amis qu'il regrette, & dans leſquels il ſemble encore chercher les con-

ſolations qui lui manquent. C'eſt ceux-là qu'il choiſit pour les expédier par préférence ; le lien de l'amitié lui peſe ; il ne voit avec plaiſir que ſes ennemis.

ROUSSEAU.

On ne doit pas diſputer contre les faits ; mais convenez que vous me peignez-là un bien ſingulier perſonnage, qui n'empoiſonne que ſes amis, qui ne fait des livres qu'en faveur de ſes ennemis, & qui fuit les hommes pour leur faire du mal.

Ce qui me paroît encore bien étonnant en tout ceci, c'eſt comment il ſe trouve d'honnêtes gens qui veuillent rechercher, hanter un pareil monſtre, dont l'abord ſeul devroit leur faire horreur. Que la canaille envoyée par vos Meſſieurs, & faite pour l'eſpionnage, s'empare de lui, voilà ce que je comprends ſans peine. Je comprends encore que trop heureux de trouver quelqu'un qui veuille le ſouffrir, il ne doit pas lui, miſanthrope avec les honnêtes gens, mais à charge à lui-même, ſe rendre difficile ſur les liaiſons, qu'il doit voir, accueillir, rechercher avec grand empreſſement les coquins qui lui

reſſemblent, pour les engager dans ſes damnables complots. Eux de leur côté, dans l'eſpoir de trouver en lui un bon camarade bien endurci, peuvent, malgré l'effroi qu'on leur a donné de lui, s'expoſer, par l'avantage qu'ils en eſpérent, au riſque de le fréquenter. Mais que des gens d'honneur cherchent à ſe faufiler avec lui, voilà, Monſieur, ce qui me paſſe. Que lui diſent-ils donc ? Quel ton peuvent-ils prendre avec un pareil perſonnage ? Un auſſi grand ſcélérat peut très-bien être un homme vil qui, pour aller à ſes fins, ſouffre toutes ſortes d'outrages, & pourvu qu'on lui donne à dîner, boit les affronts comme l'eau, ſans les ſentir ou ſans en faire ſemblant. Mais vous m'avouerez qu'un commerce d'inſulte & de mépris d'une part, de baſſeſſe & de menſonge de l'autre, ne doit pas être fort attrayant pour d'honnêtes gens.

LE FRANÇOIS.

Ils en ſont plus eſtimables de ſe ſacrifier ainſi pour le bien public. Approcher de ce miſérable eſt une œuvre méritoire, quand elle mene à quelque nouvelle découverte ſur ſon caractere affreux. Un tel

caractere tient du prodige, & ne ſauroit être aſſez atteſté. Vous comprenez que perſonne ne l'approche pour avoir avec lui quelque ſociété réelle, mais ſeulement pour tâcher de le ſurprendre, d'en tirer quelque nouveau trait pour ſon portrait, quelque nouveau fait pour ſon hiſtoire, quelque indiſcrétion dont on puiſſe faire uſage pour le rendre toujours plus odieux. D'ailleurs, comptez-vous pour rien le plaiſir de le perſifler, de lui donner à mots couverts les noms injurieux qu'il mérite, ſans qu'il oſe ou puiſſe répondre, de peur de déceler l'application qu'on le force à s'en faire : c'eſt un plaiſir qu'on peut ſavourer ſans riſque ; car s'il ſe fâche, il s'accuſe lui-même, & s'il ne ſe fâche pas, en lui diſant ainſi ſes vérités indirectement, on ſe dédommage de la contrainte où l'on eſt forcé de vivre avec lui, en feignant de le prendre pour un honnête homme.

ROUSSEAU.

Je ne ſais ſi ces plaiſirs-là ſont fort doux, pour moi, je ne les trouve pas fort nobles, & je vous crois aſſez du même avis, puiſque vous les avez toujours dé-

daignés. Mais, Monſieur, à ce compte, cet homme chargé de tant de crimes, n'a donc jamais été convaincu d'aucun ?

LE FRANÇOIS.

Eh non vraiment. C'eſt encore un acte de l'extrême bonté dont on uſe à ſon égard de lui épargner la honte d'être confondu. Sur tant d'invincibles preuves, n'eſt-il pas complétement jugé ſans qu'il ſoit beſoin de l'entendre ? Où regne l'évidence du délit, la conviction du coupable n'eſt-elle pas ſuperflue ? Elle ne ſeroit pour lui qu'une peine de plus. En lui ôtant l'inutile liberté de ſe défendre, on ne fait que lui ôter celle de mentir & de calomnier.

ROUSSEAU.

Ah, graces au Ciel, je reſpire ! vous délivrez mon cœur d'un grand poids.

LE FRANÇOIS.

Qu'avez-vous donc ? D'où vous naît cet épanouiſſement ſubit, après l'air morne & penſif qui ne vous a point quitté durant tout cet entretien, & ſi différent de l'air jovial & gai qu'ont tous nos Meſſieurs, quand ils parlent de J. J. & de ſes crimes ?

ROUSSEAU.

ROUSSEAU.

Je vous l'expliquerai, si vous avez la patience de m'entendre ; car ceci demande encore des digressions.

Vous connoissez assez ma destinée pour savoir qu'elle ne m'a gueres laissé goûter les prospérités de la vie : je n'y ai trouvé, ni les biens dont les hommes font cas ; ni ceux dont j'aurois fait cas moi-même ; vous savez à quel prix elle m'a vendu cette fumée dont ils sont si avides, & qui, même eût-elle été plus pure, n'étoit pas l'aliment qu'il falloit à mon cœur. Tant que la fortune ne m'a fait que pauvre, je n'ai pas vécu malheureux. J'ai goûté quelquefois de vrais plaisirs dans l'obscurité : mais je n'en suis sorti que pour tomber dans un gouffre de calamités, & ceux qui m'y ont plongé, se sont appliqués à me rendre insupportables les maux qu'ils feignoient de plaindre, & que je n'aurois pas connus sans eux. Revenu de cette douce chimere de l'amitié dont la vaine recherche a fait tous les malheurs de ma vie, bien plus revenu des erreurs de l'opinion dont je suis la victime, ne trouvant plus parmi les hommes ni

droiture, ni vérité, ni aucun de ces ſentimens que je crus innés dans leurs ames, parce qu'ils l'étoient dans la mienne, & ſans leſquels toute ſociété n'eſt que tromperie & menſonge, je me ſuis retiré au-dedans de moi, & vivant entre moi & la nature, je goûtois une douceur infinie à penſer que je n'étois pas ſeul, que je ne converſois pas avec un être inſenſible & mort, que mes maux étoient comptés, que ma patience étoit meſurée, & que toutes les miſeres de ma vie n'étoient que des proviſions de dédommagemens & de jouiſſances pour un meilleur état. Je n'ai jamais adopté la philoſophie des heureux du ſiecle; elle n'eſt pas faite pour moi; j'en cherchois une plus appropriée à mon cœur, plus conſolante dans l'adverſité, plus encourageante pour la vertu. Je la trouvois dans les livres de J. J. J'y puiſois des ſentimens ſi conformes à ceux qui m'étoient naturels, j'y ſentois tant de rapport avec mes propres diſpoſitions que, ſeul parmi tous les Auteurs que j'ai lus, il étoit pour moi le peintre de la nature & l'hiſtorien du cœur humain. Je reconnoiſſois dans ſes écrits

l'homme que je retrouvois en moi, & leur méditation m'apprenoit à tirer de moi-même la jouiſſance & le bonheur que tous les autres vont chercher ſi loin d'eux.

Son exemple m'étoit ſur-tout utile pour nourrir ma confiance dans les ſentimens que j'avois conſervé ſeul parmi mes contemporains. J'étois croyant, je l'ai toujours été, quoique non pas comme les gens à ſymboles & à formules. Les hautes idées que j'avois de la Divinité me faiſoient prendre en dégoût les inſtitutions des hommes & les religions factices. Je ne voyois perſonne penſer comme moi ; je me trouvois ſeul au milieu de la multitude autant par mes idées que par mes ſentimens. Cet état ſolitaire étoit triſte ; J. J. vint m'en tirer. Ses livres me fortifierent contre la dériſion des eſprits-forts. Je trouvai ſes principes ſi conformes à mes ſentimens, je les voyois naître de méditations ſi profondes, je les voyois appuyés de ſi fortes raiſons que je ceſſai de craindre comme on me le crioit ſans ceſſe qu'ils ne fuſſent l'ouvrage des préjugés & de l'éducation. Je vis que dans ce ſiecle où

la philoſophie ne fait que détruire, cet Auteur ſeul édifioit avec ſolidité. Dans tous les autres livres, je démêlois d'abord la paſſion qui les avoit dictés, & le but perſonnel que l'Auteur avoit eu en vue. Le ſeul J. J. me parut chercher la vérité avec droiture & ſimplicité de cœur. Lui ſeul me parut montrer aux hommes la route du vrai bonheur en leur apprenant à diſtinguer la réalité de l'apparence, & l'homme de la nature de l'homme factice & fantaſtique que nos inſtitutions & nos préjugés lui ont ſubſtitué : lui ſeul en un mot me parut dans ſa véhémence inſpiré par le ſeul amour du bien public ſans vue ſecrete & ſans intérêt perſonnel. Je trouvois d'ailleurs ſa vie & ſes maximes ſi bien d'accord que je me confirmois dans les miennes, & j'y prenois plus de confiance par l'exemple d'un penſeur qui les médita ſi long-tems, d'un écrivain qui mépriſant l'eſprit de parti & ne voulant former ni ſuivre aucune ſecte, ne pouvoit avoir dans ſes recherches d'autre intérêt que l'intérêt public & celui de la vérité. Sur toutes ces idées, je me faiſois un plan de vie dont ſon commerce au-

roit fait le charme, & moi à qui la ſociété des hommes n'offre depuis long-tems qu'une fauſſe apparence ſans réalité, ſans vérité, ſans attachement, ſans aucun véritable accord de ſentimens ni d'idées, & plus digne de mon mépris que de mon empreſſement, je me livrois à l'eſpoir de retrouver en lui tout ce que j'avois perdu, de goûter encore les douceurs d'une amitié ſincere, & de me nourrir encore avec lui de ces grandes & raviſſantes contemplations qui ſont la meilleure jouiſſance de cette vie & la ſeule conſolation ſolide qu'on trouve dans l'adverſité.

J'étois plein de ces ſentimens, & vous l'avez pu connoître, quand avec vos cruelles confidences vous êtes venu reſſerrer mon cœur & en chaſſer les douces illuſions auxquelles il étoit prêt à s'ouvrir encore. Non, vous ne connoîtrez jamais à quel point vous l'avez déchiré. Il faudroit pour cela ſentir à combien de céleſtes idées tenoient celles que vous avez détruites. Je touchois au moment d'être heureux en dépit du ſort & des hommes, & vous me replongez pour jamais dans

toute ma misere ; vous m'ôtez toutes les espérances qui me la faisoient supporter. Un seul homme pensant comme moi nourrissoit ma confiance, un seul homme vraiment vertueux me faisoit croire à la vertu, m'animoit à la chérir, à l'idolâtrer, à tout espérer d'elle ; & voilà qu'en m'ôtant cet appui vous me laissez seul sur la terre englouti dans un gouffre de maux, sans qu'il me reste la moindre lueur d'espoir dans cette vie, & prêt à perdre encore celui de retrouver dans un meilleur ordre de choses le dédommagement de tout ce que j'ai souffert dans celui-ci.

Vos premieres déclarations me bouleverserent. L'appui de vos preuves me les rendit plus accablantes, & vous navrâtes mon ame des plus ameres douleurs que j'aye jamais senties. Lorsqu'entrant ensuite dans le détail des manœuvres systématiques dont ce malheureux homme est l'objet, vous m'avez développé le plan de conduite à son égard tracé par l'auteur de ces découvertes, & fidellement suivi par tout le monde, mon attention partagée a rendu ma surprise plus grande

& mon affliction moins vive. J'ai trouvé toutes ces manœuvres ſi cauteleuſes, ſi pleines de ruſe & d'aſtuce, que je n'ai pu prendre de ceux qui s'en font un ſyſtême, la haute opinion que vous vouliez m'en donner, & lorſque vous les combliez d'éloges, je ſentois mon cœur en murmurer malgré moi. J'admirois comment d'auſſi nobles motifs pouvoient dicter des pratiques auſſi baſſes, comment la fauſſeté, la trahiſon, le menſonge pouvoient être devenus des inſtrumens de bienfaiſance & de charité, comment enfin tant de marches obliques pouvoient s'allier avec la droiture ! Avois-je tort ? Voyez vous-même, & rappellez-vous tout ce que vous m'avez dit. Ah, convenez du moins que tant d'enveloppes ténébreuſes ſont un manteau bien étrange pour la vertu !

La force de vos preuves l'emportoit néanmoins ſur tous les ſoupçons que ces machinations pouvoient m'inſpirer. Je voyois qu'après tout, cette bizarre conduite, toute choquante qu'elle me paroiſſoit, n'en étoit pas moins une œuvre de miſéricorde, & que voulant épargner à

un scélérat les traitemens qu'il avoit mérités, il falloit bien prendre des précautions extraordinaires pour prévenir le scandale de cette indulgence, & la mettre à un prix qui ne tentât ni d'autres d'en desirer une pareille, ni lui-même d'en abuser. Voyant ainsi tout le monde s'empresser à l'envi de le rassasier d'opprobres & d'indignités, loin de le plaindre, je le méprisois davantage d'acheter si lâchement l'impunité au prix d'un pareil destin.

Vous m'avez répété tout cela bien des fois, & je me le disois après vous en gémissant. L'angoisse de mon cœur n'empêchoit pas ma raison d'être subjuguée, & de cet assentiment que j'étois forcé de vous donner, résultoit la situation d'ame la plus cruelle pour un honnête homme infortuné auquel on arrache impitoyablement toutes les consolations, toutes les ressources, toutes les espérances qui lui rendoient ses maux supportables.

Un trait de lumiere est venu me rendre tout cela dans un instant. Quand j'ai pensé, quand vous m'avez confirmé vous-même que cet homme si indignement traité

pour tant de crimes atroces n'avoit été convaincu d'aucun, vous avez d'un seul mot renversé toutes vos preuves, & si je n'ai pas vu l'imposture où vous prétendez voir l'évidence, cette évidence au moins a tellement disparu à mes yeux, que dans tout ce que vous m'aviez démontré, je ne vois plus qu'un problême insoluble, un mystere effrayant, impénétrable, que la seule conviction du coupable peut éclaircir à mes yeux.

Nous pensons bien différemment, Monsieur, vous & moi sur cet article. Selon vous l'évidence des crimes supplée à cette conviction, & selon moi cette évidence consiste si essentiellement dans cette conviction même qu'elle ne peut exister sans elle. Tant qu'on n'a pas entendu l'accusé, les preuves qui le condamnent, quelque fortes qu'elles soient, quelque convaincantes qu'elles paroissent, manquent du sceau qui peut les montrer telles, même lorsqu'il n'a pas été possible d'entendre l'accusé, comme lorsqu'on fait le procès à la mémoire d'un mort, car en présumant qu'il n'auroit rien eu à répondre, on peut avoir raison, mais on a tort de

changer cette préſomption en certitude pour le condamner, & il n'eſt permis de punir le crime que quand il ne reſte aucun moyen d'en douter. Mais quand on vient juſqu'à refuſer d'entendre l'accuſé vivant & préſent, bien que la choſe ſoit poſſible & facile, quand on prend des meſures extraordinaires pour l'empêcher de parler, quand on lui cache avec le plus grand ſoin l'accuſation, l'accuſateur, les preuves, dès-lors toutes ces preuves devenues ſuſpectes, perdent toute leur force ſur mon eſprit. N'oſer les ſoumettre à l'épreuve qui les confirme, c'eſt me faire préſumer qu'elles ne la ſoutiendroient pas. Ce grand principe, baſe & ſceau de toute juſtice, ſans lequel la ſociété humaine crouleroit par ſes fondemens, eſt ſi ſacré, ſi inviolable dans la pratique, que quand toute la ville auroit vu un homme en aſſaſſiner un autre dans la place publique, encore ne puniroit-on point l'aſſaſſin ſans l'avoir préalablement entendu.

LE FRANÇOIS.

Hé quoi ! des formalités judiciaires qui doivent être générales & ſans exception

dans les tribunaux quoique ſouvent ſuperflues ſont-elles loi dans des cas de grace & de bénignité comme celui-ci ? D'ailleurs l'omiſſion de ces formalités peut-elle changer la nature des choſes, faire que ce qui eſt démontré ceſſe de l'être, rendre obſcur ce qui eſt évident, &, dans l'exemple que vous venez de propoſer, le délit ſeroit-il moins avéré, le prévenu ſeroit-il moins coupable quand on négligeroit de l'entendre, & quand ſur la ſeule notoriété du fait on l'auroit roué ſans tous ces interrogatoires d'uſage, en ſeroit-on moins ſûr d'avoir puni juſtement un aſſaſſin ? Enfin toutes ces formes établies pour conſtater les délits ordinaires ſont-elles néceſſaires à l'égard d'un monſtre dont la vie n'eſt qu'un tiſſu de crimes, & reconnu de toute la terre pour être la honte & l'opprobre de l'humanité ? Celui qui n'a rien d'humain mérite-t-il qu'on le traite en homme ?

ROUSSEAU.

Vous me faites frémir. Eſt-ce vous qui parlez ainſi ? Si je le croyois, je fuirois au lieu de répondre. Mais non, je vous connois trop bien. Diſcutons de

ſang-froid avec vos Meſſieurs ces queſtions importantes d'où dépend avec le maintien de l'ordre ſocial la conſervation du genre-humain. D'après eux vous parlez toujours de clémence & de grace : mais avant d'examiner quelle eſt cette grace, il faudroit voir d'abord ſi c'en eſt ici le cas & comment elle y peut avoir lieu. Le droit de faire grace ſuppoſe celui de punir, & par conſéquent la préalable conviction du coupable. Voilà premiérement de quoi il s'agit.

Vous prétendez que cette conviction devient ſuperflue où regne l'évidence ; & moi je penſe, au contraire, qu'en fait de délit l'évidence ne peut réſulter que de la conviction du coupable, & qu'on ne peut prononcer ſur la force des preuves qui le condamnent qu'après l'avoir entendu. La raiſon en eſt que pour faire ſortir aux yeux des hommes la vérité du ſein des paſſions, il faut que ces paſſions s'entrechoquent, ſe combattent, & que celle qui accuſe trouve un contrepoids égal dans celle qui défend, afin que la raiſon ſeule & la juſtice rompent l'équilibre & faſſent pencher la balance. Quand

un homme se fait le délateur d'un autre, il est probable, il est presque sûr qu'il est mû par quelque passion secrete qu'il a grand soin de déguiser. Mais quelque raison qui le détermine, & fût-ce même un motif de pure vertu, toujours est-il certain que du moment qu'il accuse, il est animé du vif desir de montrer l'accusé coupable, ne fût-ce qu'afin de ne pas passer pour calomniateur; & comme d'ailleurs il a pris à loisir toutes ses mesures, qu'il s'est donné tout le tems d'arranger ses machines & de concerter ses moyens & ses preuves, le moins qu'on puisse faire pour se garantir de surprise est de les exposer à l'examen & aux réponses de l'accusé, qui seul a un intérêt suffisant pour les examiner avec toute l'attention possible, & qui seul encore peut donner tous les éclaircissemens nécessaires pour en bien juger. C'est par une semblable raison que la déposition des témoins, en quelque nombre qu'ils puissent être, n'a de poids qu'après leur confrontation. De cette action & réaction & du choc de ces intérêts opposés, doit naturellement sortir aux yeux du juge la lumiere de la vérité,

c'en eſt du moins le meilleur moyen qui ſoit en ſa puiſſance. Mais ſi l'un de ces intérêts agit ſeul avec toute ſa force & que le contrepoids de l'autre manque, comment l'équilibre reſtera-t-il dans la balance ? Le juge, que je veux ſuppoſer tranquille, impartial, uniquement animé de l'amour de la juſtice, qui communément n'inſpire pas de grands efforts pour l'intérêt d'autrui, comment s'aſſurera-t-il d'avoir bien peſé le pour & le contre, d'avoir bien pénétré par lui ſeul tous les artifices de l'accuſateur, d'avoir bien démêlé des faits exactement vrais ceux qu'il controuve, qu'il altere, qu'il colere à ſa fantaiſie, d'avoir même deviné ceux qu'il tait & qui changent l'effet de ceux qu'il expoſe ? Quel eſt l'homme audacieux qui, non moins ſûr de ſa pénétration que de ſa vertu, s'oſe donner pour ce juge-là ? Il faut pour remplir avec tant de confiance un devoir ſi téméraire qu'il ſe ſente l'infaillibilité d'un Dieu.

Que ſeroit-ce ſi, au lieu de ſuppoſer ici un juge parfaitement integre & ſans paſſion, je le ſuppoſois animé d'un deſir ſecret de trouver l'accuſé coupable, & ne

cherchant que des moyens plausibles de justifier sa partialité à ses propres yeux ?

Cette seconde supposition pourroit avoir plus d'une application dans le cas particulier qui nous occupe : mais n'en cherchons point d'autre que la célébrité d'un Auteur dont les succès passés blessent l'amour-propre de ceux qui n'en peuvent obtenir de pareils. Tel applaudit à la gloire d'un homme qu'il n'a nul espoir d'offusquer, qui travailleroit bien vîte à lui faire payer cher l'éclat qu'il peut avoir de plus que lui, pour peu qu'il vît de jour à y réussir. Dès qu'un homme a eu le malheur de se distinguer à certain point, à moins qu'il ne se fasse craindre ou qu'il ne tienne à quelque parti, il ne doit plus compter sur l'équité des autres à son égard, & ce sera beaucoup si ceux-mêmes qui sont plus célebres que lui, lui pardonnent la petite portion qu'il a du bruit qu'ils voudroient faire tout seuls.

Je n'ajouterai rien de plus. Je ne veux parler ici qu'à votre raison. Cherchez à ce que je viens de vous dire une réponse dont elle soit contente, & je me tais. En attendant voici ma conclusion. Il est tou-

jours injuſte & téméraire de juger un accuſé tel qu'il ſoit ſans vouloir l'entendre ; mais quiconque jugeant un homme qui a fait du bruit dans le monde, non-ſeulement le juge ſans l'entendre, mais ſe cache de lui pour le juger, quelque prétexte ſpécieux qu'il allégue & fût-il vraiment juſte & vertueux, fût-il un ange ſur la terre, qu'il rentre bien en lui-même, l'iniquité ſans qu'il s'en doute eſt cachée au fond de ſon cœur.

Etranger, ſans parens, ſans appui, ſeul, abandonné de tous, trahi du plus grand nombre, J. J. eſt dans la pire poſition où l'on puiſſe être pour être jugé équitablement. Cependant, dans les jugemens ſans appel qui le condamnent à l'infamie, qui eſt-ce qui a pris ſa défenſe & parlé pour lui, qui eſt-ce qui s'eſt donné la peine d'examiner l'accuſation, les accuſateurs, les preuves, avec ce zele & ce ſoin que peut ſeul inſpirer l'intérêt de ſoi-même ou de ſon plus intime ami ?

LE FRANÇOIS.

Mais vous-même qui vouliez ſi fort être le ſien, n'avez-vous pas été réduit au ſilence par les preuves dont j'étois armé ?

ROUSSEAU.

ROUSSEAU.

Avois-je les lumieres néceſſaires pour les apprécier & diſtinguer à travers tant de trames obſcures les fauſſes couleurs qu'on a pu leur donner ? Suis-je au fait des détails qu'il faudroit connoître ? Puis-je deviner les éclairciſſemens, les objections, les ſolutions que pourroit donner l'accuſé ſur des faits dont lui ſeul eſt aſſez inſtruit ? D'un mot peut-être il eût levé des voiles impénétrables aux yeux de tout autre, & jetté du jour ſur des manœuvres que nul mortel ne débrouillera jamais. Je me ſuis rendu, non parce que j'étois réduit au ſilence, mais parce que je l'y croyois réduit lui-même. Je n'ai rien, je l'avoue, à répondre à vos preuves. Mais ſi vous étiez iſolé ſur la terre, ſans défenſe & ſans défenſeur, & depuis vingt ans en proie à vos ennemis comme J. J., on pourroit ſans peine me prouver de vous en ſecret ce que vous m'avez prouvé de lui, ſans que j'euſſe rien non plus à répondre. En ſeroit-ce aſſez pour vous juger ſans appel & ſans vouloir vous écouter ?

Monſieur, c'eſt ici depuis que le monde

exiſte la premiere fois qu'on a violé ſi ouvertement, ſi publiquement la premiere & la plus ſainte des loix ſociales, celle ſans laquelle il n'y a plus de ſureté pour l'innocence parmi les hommes. Quoiqu'on en puiſſe dire, il eſt faux qu'une violation ſi criminelle puiſſe avoir jamais pour motif l'intérêt de l'accuſé ; il n'y a que celui des accuſateurs & même un intérêt très-preſſant qui puiſſe les y déterminer, & il n'y a que la paſſion des juges qui puiſſe les faire paſſer outre malgré l'infraction de cette loi. Jamais ils ne ſouffriroient cette infraction s'ils redoutoient d'être injuſtes. Non, il n'y a point, je ne dis pas de juge éclairé, mais d'homme de bon ſens qui, ſur les meſures priſes avec tant d'inquiétude & de ſoin pour cacher à l'accuſé l'accuſation, les témoins, les preuves, ne ſente que tout cela ne peut, dans aucun cas poſſible, s'expliquer raiſonnablement que par l'impoſture de l'accuſateur.

Vous demandez néanmoins quel inconvénient il y auroit, quand le crime eſt évident, à rouer l'accuſé ſans l'entendre ? Et moi je vous demande en réponſe quel

eſt l'homme, quel eſt le juge aſſez hardi pour oſer condamner à mort un accuſé convaincu ſelon toutes les formes judiciaires, après tant d'exemples funeſtes d'innocens bien interrogés, bien entendus, bien confrontés, bien jugés ſelon toutes les formes, & ſur une évidence prétendue mis à mort avec la plus grande confiance pour des crimes qu'ils n'avoient point commis. Vous demandez quel inconvénient il y auroit, quand le crime eſt évident, à rouer l'accuſé ſans l'entendre. Je réponds que votre ſuppoſition eſt impoſſible & contradictoire dans les termes, parce que l'évidence du crime conſiſte eſſentiellement dans la conviction de l'accuſé, & que toute autre évidence ou notoriété peut être fauſſe, illuſoire, & cauſer le ſupplice d'un innocent. En faut-il confirmer les raiſons par des exemples? Par malheur ils ne nous manqueront pas. En voici un tout récent tiré de la gazette de Leyde & qui mérite d'être cité. Un homme accuſé dans un tribunal d'Angleterre d'un délit notoire, atteſté par un témoignage publique & unanime ſe défendit par un *alibi* bien ſingulier. Il ſou-

tint & prouva que le même jour & à la même heure où on l'avoit vu commettre le crime, il étoit en perſonne occupé à ſe défendre devant un autre tribunal & dans une autre ville d'une accuſation toute ſemblable. Ce fait non moins parfaitement atteſté mit les juges dans un étrange embarras. A force de recherches & d'enquêtes dont aſſurément on ne ſe ſeroit pas aviſé ſans cela, on découvrit enfin que les délits attribués à cet accuſé avoient été commis par un autre homme moins connu, mais ſi ſemblable au premier de taille, de figure & de traits, qu'on avoit conſtamment pris l'un pour l'autre. Voilà ce qu'on n'eût point découvert ſi, ſur cette prétendue notoriété, on ſe fût preſſé d'expédier cet homme ſans daigner l'écouter; & vous voyez comment, cet uſage une fois admis, il pourroit aller de la vie à mettre un habit d'une couleur plutôt que d'une autre.

Autre article encore plus récent tiré de la gazette de France du 31 Octobre 1774. « Un malheureux, diſent les lettres de » Londres, alloit ſubir le dernier ſupplice, » & il étoit déjà ſur l'échafaud, quand

» un ſpectateur perçant la foule cria de
» ſuſpendre l'exécution & ſe déclara l'au-
» teur du crime pour lequel cet infortuné
» avoit été condamné, ajoutant que ſa
» conſcience troublée (cet homme appa-
» remment n'étoit pas philoſophe) ne lui
» permettoit pas en ce moment de ſauver
» ſa vie aux dépens de l'innocent". Après une nouvelle inſtruction de l'affaire, le condamné, continue l'article, « a été
» renvoyé abſous, & le Roi a cru de-
» voir faire grace au coupable en faveur
» de ſa généroſité". Vous n'avez pas beſoin, je crois, de mes réflexions ſur cette nouvelle inſtruction de l'affaire, & ſur la premiere en vertu de laquelle l'innocent avoit été condamné à mort.

Vous avez ſans doute ouï parler de cet autre jugement, où, ſur la prétendue évidence du crime onze pairs ayant condamné l'accuſé, le douzieme aima mieux s'expoſer à mourir de faim avec ſes collegues que de joindre ſa voix aux leurs, & cela, comme il l'avoua dans la ſuite, parce qu'il avoit lui-même commis le crime dont l'autre paroiſſoit évidemment coupable. Ces exemples ſont plus fréquens

en Angleterre où les procédures criminelles ſe font publiquement; au lieu qu'en France où tout ſe paſſe dans le plus effrayant myſtere, les foibles ſont livrés ſans ſcandale aux vengeances des puiſſans, & les procédures, toujours ignorées du public ou falſifiées pour le tromper, reſtent, ainſi que l'erreur ou l'iniquité des juges dans un ſecret éternel, à moins que quelque événement extraordinaire ne les en tire.

C'en eſt un de cette eſpece qui me rappelle chaque jour ces idées à mon réveil. Tous les matins avant le jour la meſſe de la Pie que j'entends ſonner à St. Euſtache me ſemble un avertiſſement bien ſolemnel aux juges & à tous les hommes d'avoir une confiance moins téméraire en leurs lumieres, d'opprimer & mépriſer moins la foibleſſe, de croire un peu plus à l'innocence, d'y prendre un peu plus d'intérêt, de ménager un peu plus la vie & l'honneur de leurs ſemblables, & enfin de craindre quelquefois que trop d'ardeur à punir les crimes, ne leur en faſſe commettre à eux-mêmes de bien affreux. Que la ſingularité des cas que je

viens de citer les rende uniques chacun dans ſon eſpece, qu'on les diſpute, qu'on les nie enfin ſi l'on veut, combien d'autres cas non moins imprévus, non moins poſſibles, peuvent être auſſi ſinguliers dans la leur? Où eſt celui qui ſait déterminer avec certitude tous les cas où les hommes, abuſés par de fauſſes apparences, peuvent prendre l'impoſture pour l'évidence, & l'erreur pour la vérité? Quel eſt l'audacieux qui, lorſqu'il s'agit de juger capitalement un homme, paſſe en avant & le condamne ſans avoir pris toutes les précautions poſſibles pour ſe garantir des piéges du menſonge & des illuſions de l'erreur? Quel eſt le juge barbare qui, refuſant à l'accuſé la déclaration de ſon crime, le dépouille du droit ſacré d'être entendu dans ſa défenſe, droit qui, loin de le garantir d'être convaincu ſi l'évidence eſt telle qu'on la ſuppoſe, très-ſouvent ne ſuffit pas même pour empêcher le juge de voir cette évidence dans l'impoſture & de verſer le ſang innocent, même après avoir entendu l'accuſé. Oſez-vous croire que les tribunaux abondent en précautions ſuperflues pour

la ſureté de l'innocence ? Eh qui ne ſait, au contraire, que loin de s'y ſoucier de ſavoir ſi un accuſé eſt innocent & de chercher à le trouver tel, on ne s'y occupe au contraire qu'à tâcher de le trouver coupable à tout prix, & qu'à lui ôter pour ſa défenſe tous les moyens qui ne lui ſont pas formellement accordés par la loi, tellement que ſi, dans quelque cas ſingulier il ſe trouve une circonſtance eſſentielle qu'elle n'ait pas prévue, c'eſt au prévenu d'expier, quoiqu'innocent, cet oubli par ſon ſupplice ? Ignorez-vous que ce qui flatte le plus les juges, eſt d'avoir des victimes à tourmenter, qu'ils aimeroient mieux faire périr cent innocens que de laiſſer échapper un coupable, & que s'ils pouvoient trouver de quoi condamner un homme dans toutes les formes, quoique perſuadés de ſon innocence, ils ſe hâteroient de le faire périr en l'honneur de la loi ? Ils s'affligent de la juſtification d'un accuſé comme d'une perte réelle; avides de ſang à répandre, ils voyent à regret échapper de leurs mains la proie qu'ils s'étoient promiſe, & n'épargnent rien de ce qu'ils

peuvent faire impunément pour que ce malheur ne leur arrive pas. Grandier, Calas, Langlade, & cent autres ont fait du bruit par des circonſtances fortuites; mais quelle foule d'infortunés ſont les victimes de l'erreur ou de la cruauté des juges, ſans que l'innocence étouffée ſous des monceaux de procédures vienne jamais au grand jour, ou n'y vienne que par haſard long-tems après la mort des accuſés, & lorſque perſonne ne prend plus d'intérêt à leur ſort. Tout nous montre ou nous fait ſentir l'inſuffiſance des loix & l'indifférence des juges pour la protection des innocens accuſés, déjà punis avant le jugement par les rigueurs du cachot & des fers, & à qui ſouvent on arrache à force de tourmens l'aveu des crimes qu'ils n'ont pas commis. Et vous, comme ſi les formes établies & trop ſouvent inutiles étoient encore ſuperflues, vous demandez quel inconvénient il y auroit quand le crime eſt évident, à rouer l'accuſé ſans l'entendre! Allez, Monſieur, cette queſtion n'avoit beſoin de ma part d'aucune réponſe, & ſi, quand vous la faiſiez elle eût été ſérieuſe, les

murmures de votre cœur y auroient aſſez répondu.

Mais ſi jamais cette forme ſi ſacrée & ſi néceſſaire pouvoit être omiſe à l'égard de quelque ſcélérat reconnu tel de tous les tems, & jugé par la voix publique avant qu'on lui imputât aucun fait particulier dont il eût à ſe défendre, que puis-je penſer de la voir écartée avec tant de ſollicitude & de vigilance du jugement du monde où elle étoit le plus indiſpenſable, de celui d'un homme accuſé tout-d'un-coup d'être un monſtre abominable, après avoir joui quarante ans de l'eſtime publique & de la bienveillance de tous ceux qui l'ont connu. Eſt-il naturel, eſt-il raiſonnable, eſt-il juſte de choiſir ſeul pour refuſer de l'entendre, celui qu'il faudroit entendre par préférence quand on ſe permettroit de négliger pour d'autres une auſſi ſainte formalité ? Je ne puis vous cacher qu'une ſécurité ſi cruelle & ſi téméraire me déplaît & me choque dans ceux qui s'y livrent avec tant de confiance, pour ne pas dire avec tant de plaiſir. Si dans l'année 1751 quelqu'un eût prédit cette légere & dédaigneuſe fa-

çon de juger un homme alors ſi univerſellement eſtimé, perſonne ne l'eût pu croire, & ſi le public regardoit de ſang-froid le chemin qu'on lui a fait faire pour l'amener par degrés à cette étrange perſuaſion, il ſeroit étonné lui-même de voir les ſentiers tortueux & ténébreux par leſquels on l'a conduit inſenſiblement juſques-là ſans qu'il s'en ſoit apperçu.

Vous dites que les précautions preſcrites par le bon ſens & l'équité avec les hommes ordinaires ſont ſuperflues avec un pareil monſtre, qu'ayant foulé aux pieds toute juſtice & toute humanité, il eſt indigne qu'on s'aſſujettiſſe en ſa faveur aux regles qu'elles inſpirent, que la multitude & l'énormité de ſes crimes eſt telle que la conviction de chacun en particulier entraîneroit dans des diſcuſſions immenſes que l'évidence de tous rend ſuperflues.

Quoi! parce que vous me forgez un monſtre tel qu'il n'en exiſta jamais, vous voulez vous diſpenſer de la preuve qui met le ſceau à toutes les autres! Mais qui jamais a prétendu que l'abſurdité

d'un fait lui ſervît de preuve ; & qu'il ſuffit pour en établir la vérité de montrer qu'il eſt incroyable ? Quelle porte large & facile vous ouvrez à la calomnie & à l'impoſture, ſi pour avoir droit de juger définitivement un homme à ſon inſçu & en ſe cachant de lui, il ſuffit de multiplier, de charger les accuſations, de les rendre noires juſqu'à faire horreur, en ſorte que moins elles ſeront vraiſemblables, & plus on devra leur ajouter de foi. Je ne doute point qu'un homme coupable d'un crime ne ſoit capable de cent ; mais ce que je ſais mieux encore, c'eſt qu'un homme accuſé de cent crimes peut n'être coupable d'aucun. Entaſſer les accuſations n'eſt pas convaincre, & n'en ſauroit diſpenſer. La même raiſon qui ſelon vous rend ſa conviction ſuperflue, en eſt une de plus ſelon moi pour la rendre indiſpenſable. Pour ſauver l'embarras de tant de preuves, je n'en demande qu'une, mais je la veux authentique, invincible, & dans toutes les formes ; c'eſt celle du premier délit qui a rendu tous les autres croyables. Celui-là bien prouvé, je crois tous les autres ſans preuves, mais

jamais l'accuſation de cent mille autres ne ſuppléra dans mon eſprit à la preuve juridique de celui-là.

LE FRANÇOIS.

Vous avez raiſon : mais prenez mieux ma penſée & celle de nos Meſſieurs. Ce n'eſt pas tant à la multitude des crimes de J. J. qu'ils ont fait attention qu'à ſon caractere affreux découvert enfin, quoique tard, & maintenant généralement reconnu. Tous ceux qui l'ont vu, ſuivi, examiné avec le plus de ſoin s'accordent ſur cet article, & le reconnoiſſent unanimement pour être, comme diſoit très-bien ſon vertueux patron Monſieur Hume, la honte de l'eſpece humaine & un monſtre de méchanceté. L'exacte & réguliere diſcuſſion des faits devient ſuperflue quand il n'en réſulte que ce qu'on ſait déjà ſans eux. Quand J. J. n'auroit commis aucun crime, il n'en ſeroit pas moins capable de tous. On ne le punit ni d'un délit ni d'un autre, mais on l'abhorre comme les couvant tous dans ſon cœur. Je ne vois rien là que de juſte. L'horreur & l'averſion des hommes eſt due au méchant qu'ils laiſſent vivre

quand leur clémence les porte à l'épargner.

ROUSSEAU.

Après nos précédens entretiens, je ne m'attendois pas à cette distinction nouvelle. Pour le juger par son caractere indépendamment des faits, il faudroit que je compriſſe comment indépendamment de ces mêmes faits on a ſi ſubitement & ſi ſurement reconnu ce caractere. Quand je ſonge que ce monſtre a vécu quarante ans généralement eſtimé & bien-voulu, ſans qu'on ſe ſoit douté de ſon mauvais naturel, ſans que perſonne ait eu le moindre ſoupçon de ſes crimes, je ne puis comprendre comment tout-à-coup ces deux choſes ont pu devenir ſi évidentes; & je comprends encore moins que l'une ait pu l'être ſans l'autre. Ajoutons que ces découvertes ayant été faites conjointement & tout-d'un-coup par la même perſonne, elle a dû néceſſairement commencer par articuler des faits pour fonder des jugemens ſi nouveaux, ſi contraires à ceux qu'on avoit portés juſqu'alors, & quelle confiance pourrois-je autrement prendre à des apparences va-

gues, incertaines, ſouvent trompeuſes, qui n'auroient rien de précis que l'on pût articuler ? Si vous voyez la poſſibilité qu'il ait paſſé quarante ans pour honnête homme ſans l'être, je vois bien mieux encore celle qu'il paſſe depuis dix ans à tort pour un ſcélérat : car il y a dans ces deux opinions cette différence eſſentielle, que jadis on le jugeoit équitablement & ſans partialité, & qu'on ne le juge plus qu'avec paſſion & prévention.

LE FRANÇOIS.

Eh c'eſt pour cela juſtement qu'on s'y trompoit jadis & qu'on ne s'y trompe plus aujourd'hui, qu'on y regarde avec moins d'indifférence. Vous me rappellez ce que j'avois à répondre à ces deux êtres ſi différens, ſi contradictoires dans leſquels vous l'avez ci-devant diviſé. Son hypocriſie a long-tems abuſé les hommes, parce qu'ils s'en tenoient aux apparences & n'y regardoient pas de ſi près. Mais depuis qu'on s'eſt mis à l'épier avec plus de ſoin & à le mieux examiner on a bientôt découvert la forfanterie ; tout ſon faſte moral a diſparu,

ſon affreux caractere a percé de toutes parts. Les gens mêmes qui l'ont connu jadis, qui l'aimoient, qui l'eſtimoient parce qu'ils étoient ſes dupes, rougiſſent aujourd'hui de leur ancienne bêtiſe, & ne comprennent pas comment d'auſſi groſſiers artifices ont pu les abuſer ſi longtems. On voit avec la derniere clarté que, différent de ce qu'il parut alors parce que l'illuſion s'eſt diſſipée, il eſt le même qu'il fut toujours.

ROUSSEAU.

Voilà de quoi je ne doute point. Mais qu'autrefois on fût dans l'erreur ſur ſon compte, & qu'on n'y ſoit plus aujourd'hui, c'eſt ce qui ne me paroît pas auſſi clair qu'à vous. Il eſt plus difficile que vous ne ſemblez le croire de voir exactement tel qu'il eſt un homme dont on a d'avance une opinion décidée ſoit en bien ſoit en mal. On applique à tout ce qu'il fait, à tout ce qu'il dit l'idée qu'on s'eſt formée de lui. Chacun voit & admet tout ce qui confirme ſon jugement, rejette ou explique à ſa mode tout ce qui le contrarie. Tous ſes mouvemens, ſes regards, ſes geſtes ſont interprétés

ſelon

ſelon cette idée : on y rapporte ce qui s'y rapporte le moins. Les mêmes choſes que mille autres diſent ou font, & qu'on dit ou fait ſoi-même indifféremment, prennent un ſens myſtérieux dès qu'elles viennent de lui. On veut deviner, on veut être pénétrant ; c'eſt le jeu naturel de l'amour-propre : on voit ce qu'on croit & non pas ce qu'on voit. On explique tout ſelon le préjugé qu'on a, & l'on ne ſe conſole de l'erreur où l'on penſe avoir été, qu'en ſe perſuadant que c'eſt faute d'attention non de pénétration qu'on y eſt tombé. Tout cela eſt ſi vrai, que ſi deux hommes ont d'un troiſieme des opinions oppoſées, cette même oppoſition régnera dans les obſervations qu'ils feront ſur lui. L'un verra blanc & l'autre noir ; l'un trouvera des vertus, l'autre des vices dans les actes les plus indifférens qui viendront de lui, & chacun, à force d'interprétations ſubtiles, prouvera que c'eſt lui qui a bien vu. Le même objet regardé en différens tems avec des yeux différemment affectés nous fait des impreſſions très-différentes, & même en convenant que l'erreur vient

de notre organe, on peut s'abuſer encore en concluant qu'on ſe trompoit autrefois tandis que c'eſt peut-être aujourd'hui qu'on ſe trompe. Tout ceci ſeroit vrai quand on n'auroit que l'erreur des préjugés à craindre. Que ſeroit-ce ſi le preſtige des paſſions s'y joignoit encore ? ſi de charitables interpretes toujours alertes alloient ſans ceſſe au-devant de toutes les idées favorables qu'on pourroit tirer de ſes propres obſervations pour tout défigurer, tout noircir, tout empoiſonner ? On ſait à quel point la haine faſcine es yeux. Qui eſt-ce qui fait voir des vertus dans l'objet de ſon averſion, qui eſt-ce qui ne voit pas le mal dans tout ce qui part d'un homme odieux ? On cherche toujours à ſe juſtifier ſes propres ſentimens ; c'eſt encore une diſpoſition très-naturelle. On s'efforce à trouver haïſſable ce qu'on hait, & s'il eſt vrai que l'homme prévenu voit ce qu'il croit, il l'eſt bien plus encore que l'homme paſſionné voit ce qu'il deſire. La différence eſt donc ici que voyant jadis J. J. ſans intérêt, on le jugeoit ſans partialité, & qu'aujourd'hui la prévention & la haine

ne permettent plus de voir en lui que ce qu'on veut y trouver. Auxquels donc, à votre avis, des anciens ou des nouveaux jugemens le préjugé de la raiſon doit-il donner plus d'autorité ?

S'il eſt impoſſible, comme je crois vous l'avoir prouvé, que la connoiſſance certaine de la vérité & beaucoup moins l'évidence réſulte de la méthode qu'on a priſe pour juger J. J. ; ſi l'on a évité à deſſein les vrais moyens de porter ſur ſon compte un jugement impartial, infaillible, éclairé, il s'enſuit que ſa condamnation ſi hautement, ſi fiérement prononcée eſt non-ſeulement arrogante & téméraire, mais violemment ſuſpecte de la plus noire iniquité ; d'où je conclus que n'ayant nul droit de le juger clandeſtinement comme on a fait, on n'a pas non plus celui de lui faire grace, puiſque la grace d'un criminel n'eſt que l'exemption d'une peine encourue & juridiquement infligée. Ainſi la clémence dont vos Meſſieurs ſe vantent à ſon égard, quand même ils uſeroient envers lui d'une bienfaiſance réelle, eſt trompeuſe & fauſſe, & quand ils comptent pour un bienfait

le mal mérité dont ils disent exempter sa personne, ils en imposent & mentent, puisqu'ils ne l'ont convaincu d'aucun acte punissable, qu'un innocent ne méritant aucun châtiment n'a pas besoin de grace & qu'un pareil mot n'est qu'un outrage pour lui. Ils sont donc doublement injustes, en ce qu'ils se font un mérite envers lui d'une générosité qu'ils n'ont point, & en ce qu'ils ne feignent d'épargner sa personne qu'afin d'outrager impunément son honneur.

Venons pour le sentir à cette grace sur laquelle vous insistez si fort, & voyons en quoi donc elle consiste. A traîner celui qui la reçoit d'opprobre en opprobre & de misere en misere, sans lui laisser aucun moyen possible de s'en garantir. Connoissez-vous pour un cœur d'homme de peine aussi cruelle qu'une pareille grace? Je m'en rapporte au tableau tracé par vous-même. Quoi! c'est par bonté, par commisération, par bienveillance qu'on rend cet infortuné le jouet du public, la risée de la canaille, l'horreur de l'univers, qu'on le prive de toute société humaine, qu'on l'étouffe à plaisir dans la fange,

qu'on s'amuſe à l'enterrer tout vivant ? S'il ſe pouvoit que nous euſſions à ſubir vous ou moi le dernier ſupplice, voudrions-nous l'éviter au prix d'une pareille grace ? voudrions-nous de la vie à condition de la paſſer ainſi ? Non ſans doute ; il n'y a point de tourment, point de ſupplice que nous ne préféraſſions à celui-là, & la plus douloureuſe fin de nos maux nous paroîtroit deſirable & douce plutôt que de les prolonger dans de pareilles angoiſſes. Eh ! quelle idée ont donc vos Meſſieurs de l'honneur s'ils ne comptent pas l'infamie pour un ſupplice ? Non, non, quoiqu'ils en puiſſent dire, ce n'eſt point accorder la vie que de la rendre pire que la mort.

LE FRANÇOIS.

Vous voyez que notre homme n'en penſe pas ainſi ; puiſqu'au milieu de tout ſon opprobre, il ne laiſſe pas de vivre & de ſe porter mieux qu'il n'a jamais fait. Il ne faut pas juger des ſentimens d'un ſcélérat par ceux qu'un honnête homme auroit à ſa place. L'infamie n'eſt douloureuſe qu'à proportion de l'honneur qu'un homme a dans le cœur. Les ames

viles, insensibles à la honte y sont dans leur élément. Le mépris n'affecte gueres celui qui s'en sent digne : c'est un jugement auquel son propre cœur l'a déjà tout accoutumé.

ROUSSEAU.

L'interprétation de cette tranquillité stoïque au milieu des outrages dépend du jugement déjà porté sur celui qui les endure. Ainsi ce n'est pas sur ce sang-froid qu'il convient de juger l'homme ; mais c'est par l'homme, au contraire, qu'il faut apprécier le sang-froid. Pour moi, je ne vois point comment l'impénétrable dissimulation, la profonde hypocrisie que vous avez prêtée à celui-ci, s'accorde avec cette abjection presque incroyable dont vous faites ici son élément naturel. Comment, Monsieur, un homme si haut, si fier, si orgueilleux qui, plein de génie & de feu, a pu, selon vous, se contenir & garder quarante ans le silence pour étonner l'Europe de la vigueur de sa plume ; un homme qui met à un si haut prix l'opinion des autres, qu'il a tout sacrifié à une fausse affectation de vertu, un homme dont l'ambitieux amour-

propre vouloit remplir tout l'univers de ſa gloire, éblouir tous ſes contemporains de l'éclat de ſes talens & de ſes vertus, fouler à ſes pieds tous les préjugés, braver toutes les puiſſances, & ſe faire admirer par ſon intrépidité. Ce même homme à préſent inſenſible à tant d'indignités, s'abreuve à longs traits d'ignominie & ſe repoſe mollement dans la fange comme dans ſon élément naturel! De grace, mettez plus d'accord dans vos idées ou veuillez m'expliquer comment cette brute inſenſibilité peut exiſter dans une ame capable d'une telle effervescence. Les outrages affectent tous les hommes, mais beaucoup plus ceux qui les méritent & qui n'ont point d'aſyle en eux-mêmes pour s'y dérober. Pour en être ému le moins qu'il eſt poſſible, il faut les ſentir injuſtes, & s'être fait de l'honneur & de l'innocence un rempart autour de ſon cœur inacceſſible à l'opprobre. Alors on peut ſe conſoler de l'erreur ou de l'injuſtice des hommes : car dans le premier cas les outrages, dans l'intention de ceux qui les font ne ſont pas pour celui qui les reçoit, & dans le ſecond ils ne les lui

font pas dans l'opinion qu'il eſt vil & qu'il les mérite ; mais au contraire parce qu'étant vils & méchans eux-mêmes ils haïſſent ceux qui ne le ſont pas.

Mais la force qu'une ame ſaine emploie à ſupporter des traitemens indignes d'elle ne rend pas ces traitemens moins barbares de la part de ceux qui les lui font eſſuyer. On auroit tort de leur tenir compte des reſſources qu'ils n'ont pu lui ôter & qu'ils n'ont pas même prévues, parce qu'à ſa place ils ne les trouveroient pas en eux. Vous avez beau me faire ſonner ces mots de bienveillance & de grace. Dans le ténébreux ſyſtême auquel vous donnez ces noms, je ne vois qu'un rafinement de cruauté pour accabler un infortuné de miſeres pires que la mort, pour donner aux plus noires perfidies un air de généroſité, & taxer encore d'ingratitude celui qu'on diffame, parce qu'il n'eſt pas pénétré de reconnoiſſance des ſoins qu'on prend pour l'accabler & le livrer ſans aucune défenſe aux lâches aſſaſſins qui le poignardent ſans riſque, en ſe cachant à ſes regards.

Voilà donc en quoi conſiſte cette grace prétendue dont vos Meſſieurs font tant de

bruit. Cette grace n'en ſeroit pas une, même pour un coupable, à moins qu'il ne fût en même tems le plus vil des mortels. Qu'elle en ſoit une pour cet homme audacieux qui, malgré tant de réſiſtance & d'effrayantes menaces, eſt venu fiérement à Paris provoquer par ſa préſence l'inique tribunal qui l'avoit décrété connoiſſant parfaitement ſon innocence; qu'elle en ſoit une pour cet homme dédaigneux qui cache ſi peu ſon mépris aux traîtres cajoleurs qui l'obſédent & tiennent ſa deſtinée en leurs mains; voilà, Monſieur, ce que je ne comprendrai jamais; & quand il ſeroit tel qu'ils le diſent, encore falloit-il ſavoir de lui s'il conſentoit à conſerver ſa vie & ſa liberté à cet indigne prix; car une grace, ainſi que tout autre don n'eſt légitime qu'avec le conſentement, du moins préſumé de celui qui la reçoit, & je vous demande ſi la conduite & les diſcours de J. J. laiſſent préſumer de lui ce conſentement. Or tout don fait par force n'eſt pas un don, c'eſt un vol; il n'y a point de plus maligne tyrannie que de forcer un homme de nous être obligé malgré lui, & c'eſt indignement abuſer du

nom de grace que de le donner à un traitement forcé plus cruel que le châtiment. Je ſuppoſe ici l'accuſé coupable ; que feroit cette grace ſi je le ſuppoſois innocent, comme je le puis & le dois tant qu'on craint de le convaincre ? Mais, dites-vous, il eſt coupable, on en eſt certain puiſqu'il eſt méchant. Voyez comment vous me ballotez ! Vous m'avez ci-devant donné ſes crimes pour preuve de ſa méchanceté, & vous me donnez à préſent ſa méchanceté pour preuve de ſes crimes. C'eſt par les faits qu'on a découvert ſon caractere, & vous m'alléguez ſon caractere pour éluder la réguliere diſcuſſion des faits. Un tel monſtre, me dites-vous, ne mérite pas qu'on reſpecte avec lui les formes établies pour la conviction d'un criminel ordinaire : on n'a pas beſoin d'entendre un ſcélérat auſſi déteſtable, ſes œuvres parlent pour lui ! J'accorderai que le monſtre que vous m'avez peint ne mérite, s'il exiſte, aucune des précautions établies autant pour la ſureté des innocens que pour la conviction des coupables. Mais il les falloit toutes & plus encore pour bien conſtater ſon exiſtence, pour s'aſſurer parfaitement que ce

que vous appellez ſes œuvres ſont bien ſes œuvres. C'étoit par-là qu'il falloit commencer, & c'eſt préciſément ce qu'ont oublié vos Meſſieurs. Car enfin, quand le traitement qu'on lui fait ſouffrir ſeroit doux pour un coupable, il eſt affreux pour un innocent. Alléguer la douceur de ce traitement pour éluder la conviction de celui qui le ſouffre, eſt donc un ſophiſme auſſi cruel qu'inſenſé. Convenez de plus, que ce monſtre, tel qu'il leur a plû de nous le forger, eſt un perſonnage bien étrange, bien nouveau, bien contradictoire, un être d'imagination tel qu'en peut enfanter le délire de la fievre, confuſément formé de parties hétérogenes qui par leur nombre, leur diſproportion, leur incompatibilité ne ſauroient former un ſeul tout, & l'extravagance de cet aſſemblage, qui ſeule eſt une raiſon d'en nier l'exiſtence, en eſt une pour vous de l'admettre ſans daigner la conſtater. Cet homme eſt trop coupable pour mériter d'être entendu ; il eſt trop hors de la nature pour qu'on puiſſe douter qu'il exiſte. Que penſez-vous de ce raiſonnement ? C'eſt pourtant le vôtre ; ou du moins celui de vos Meſſieurs.

Vous m'assurez que c'est par leur grande bonté, par leur excessive bienveillance qu'ils lui épargnent la honte de se voir démasqué. Mais une pareille générosité ressemble fort à la bravoure des fanfarons, qu'ils ne montrent que loin du péril. Il me semble qu'à leur place, & malgré toute ma pitié, j'aimerois mieux encore être ouvertement juste & sévere que trompeur & fourbe par charité, & je vous répéterai toujours que c'est une trop bizarre bienveillance que celle qui faisant porter à son malheureux objet, avec tout le poids de la haine, tout l'opprobre de la dérision, ne s'exerce qu'à lui ôter, innocent ou coupable, tout moyen de s'y dérober. J'ajouterai que toutes ces vertus que vous me vantez dans les arbitres de sa destinée sont telles que non-seulement, graces au Ciel je m'en sens incapable, mais que même je ne les conçois pas. Comment peut-on aimer un monstre qui fait horreur ? Comment peut-on se pénétrer d'une pitié si tendre pour un être aussi malfaisant, aussi cruel, aussi sanguinaire ? Comment peut-on choyer avec tant de sollicitude le fléau du genre-humain, le

ménager aux dépens des victimes de ſa furie, & de peur de le chagriner, lui aider preſque à faire du monde un vaſte tombeau? .... Comment, Monſieur, un traître, un voleur, un empoiſonneur, un aſſaſſin! ..... J'ignore s'il peut exiſter un ſentiment de bienveillance pour un tel être parmi les Démons, mais parmi les hommes un tel ſentiment me paroîtroit un goût puniſſable & criminel bien plutôt qu'une vertu. Non, il n'y a que ſon ſemblable qui le puiſſe aimer.

LE FRANÇOIS.

Ce ſeroit, quoique vous en puiſſiez dire, une vertu de l'épargner, ſi dans cet acte de clémence on ſe propoſoit un devoir à remplir plutôt qu'un penchant à ſuivre.

ROUSSEAU.

Vous changez encore ici l'état de la queſtion, & ce n'eſt pas-là ce que vous diſiez ci-devant: mais voyons.

LE FRANÇOIS.

Suppoſons que le premier qui a découvert les crimes de ce miſérable & ſon caractere affreux ſe ſoit cru obligé, comme il l'étoit ſans contredit, non-ſeulement à

le démaſquer aux yeux du public mais à le dénoncer au Gouvernement, & que cependant ſon reſpect pour d'anciennes liaiſons ne lui ait pas permis de vouloir être l'inſtrument de ſa perte, n'a-t-il pas dû, cela poſé, ſe conduire exactement comme il l'a fait, mettre à ſa dénonciation la condition de la grace du ſcélérat, & le ménager tellement en le démaſquant, qu'en lui donnant la réputation d'un coquin on lui conſervât la liberté d'un honnête homme ?

ROUSSEAU.

Votre ſuppoſition renferme des choſes contradictoires ſur leſquelles j'aurois beaucoup à dire. Dans cette ſuppoſition même je me ſerois conduit & vous auſſi, j'en ſuis très-ſûr, & tout autre homme d'honneur, d'une façon très-différente. D'abord, à quelque prix que ce fût, je n'aurois jamais voulu dénoncer le ſcélérat ſans me montrer & le confondre, vu ſur-tout les liaiſons antérieures que vous ſuppoſez, & qui obligeoient encore plus étroitement l'accuſateur de prévenir préalablement le coupable de ce que ſon devoir l'obligeoit à faire à ſon égard. Encore moins aurois-

je voulu prendre des mesures extraordinaires pour empêcher que mon nom, mes accusations, mes preuves ne parvinssent à ses oreilles; parce qu'en tout état de cause un dénonciateur qui se cache joue un rôle odieux, bas, lâche, justement suspect d'imposture, & qu'il n'y a nulle raison suffisante qui puisse obliger un honnête homme à faire un acte injuste & flétrissant. Dès que vous supposez l'obligation de dénoncer un malfaiteur, vous supposez aussi celle de le convaincre, parce que la premiere de ces deux obligations emporte nécessairement l'autre, & qu'il faut ou se montrer & confondre l'accusé, ou si l'on veut se cacher de lui, se taire avec tout le monde; il n'y a point de milieu. Cette conviction de celui qu'on accuse n'est pas seulement l'épreuve indispensable de la vérité qu'on se croit obligé de déclarer; elle est encore un devoir du dénonciateur envers lui-même, dont rien ne peut le dispenser, sur-tout dans le cas que vous posez. Car il n'y a point de contradiction dans la vertu, & jamais pour punir un fourbe elle ne permettra de l'imiter.

LE FRANÇOIS.

Vous ne penſez pas là-deſſus comme J. J. *C'eſt en le trahiſſant qu'il faut punir un traître.*

Voilà une de ſes maximes ; qu'y répondez-vous ?

ROUSSEAU.

Ce que votre cœur y répond lui-même. Il n'eſt pas étonnant qu'un homme qui ne ſe fait ſcrupule de rien, ne s'en faſſe aucun de la trahiſon : mais il le ſeroit fort que d'honnêtes gens ſe cruſſent autoriſés par ſon exemple à l'imiter.

LE FRANÇOIS.

L'imiter ! non pas généralement ; mais quel tort lui fait-on en ſuivant avec lui ſes propres maximes, pour l'empêcher d'en abuſer ?

ROUSSEAU.

Suivre avec lui ſes propres maximes ! Y penſez-vous ? Quels principes ! Quelle morale ! ſi l'on peut, ſi l'on doit ſuivre avec les gens leurs propres maximes, il faudra donc mentir aux menteurs, voler les fripons, empoiſonner les empoiſonneurs, aſſaſſiner les aſſaſſins, être ſcélérat à l'envi avec ceux qui le ſont, & ſi l'on n'eſt

n'eſt plus obligé d'être honnête homme qu'avec les honnêtes gens, ce devoir ne mettra perſonne en grands frais de vertu dans le ſiecle où nous ſommes. Il eſt digne du ſcélérat que vous m'avez peint de donner des leçons de fourberie & de trahiſon; mais je ſuis fâché pour vos Meſſieurs que parmi tant de meilleures leçons qu'il a données & qu'il eût mieux valu ſuivre, ils n'aient profité que de celle-là.

Au reſte, je ne me ſouviens pas d'avoir rien trouvé de pareil dans les livres de J. J. Où donc a-t-il établi ce nouveau précepte ſi contraire à tous les autres?

LE FRANÇOIS.

Dans un vers d'une comédie.

ROUSSEAU.

Quand eſt-ce qu'il a fait jouer cette comédie?

LE FRANÇOIS.

Jamais.

ROUSSEAU.

Où eſt-ce qu'il l'a fait imprimer?

LE FRANÇOIS.

Nulle part.

ROUSSEAU.

Ma foi je ne vous entends point.

LE FRANÇOIS.

C'eſt une eſpece de farce qu'il écrivit jadis à la hâte & preſque impromptu à la campagne, dans un moment de gaîté, qu'il n'a pas même daigné corriger, & que nos Meſſieurs lui ont volée comme beaucoup d'autres choſes qu'ils ajuſtent enſuite à leur façon pour l'édification publique.

ROUSSEAU.

Mais comment ce vers eſt-il employé dans cette piece? Eſt-ce lui-même qui le prononce?

LE FRANÇOIS.

Non; c'eſt une jeune fille qui ſe croyant trahie par ſon amant, le dit dans un moment de dépit pour s'encourager à intercepter, ouvrir & garder une lettre écrite par cet amant à ſa rivale.

ROUSSEAU.

Quoi, Monſieur, un mot dit par une jeune fille amoureuſe & piquée, dans l'intrigue galante d'une farce écrite autrefois à la hâte, & qui n'a été ni corrigée, ni imprimée, ni repréſentée, ce mot en l'air dont elle appuye dans ſa colere un acte qui de ſa part n'eſt pas même une trahiſon, ce mot dont il vous plaît de faire une

maxime de J. J. eſt l'unique autorité ſur laquelle vos Meſſieurs ont ourdi l'affreux tiſſu de trahiſons dont il eſt enveloppé ? Voudriez-vous que je répondiſſe à cela ſérieuſement ? Me l'avez-vous dit ſérieuſement vous-même ? Non, votre air ſeul en le prononçant me diſpenſoit d'y répondre. Eh qu'on lui doive ou non de ne pas le trahir, tout homme d'honneur ne ſe doit-il pas à lui-même de n'être un traître envers perſonne ? Nos devoirs envers les autres auroient beau varier ſelon les tems, les gens, les occaſions, ceux envers nous-mêmes ne varient point; & je ne puis penſer que celui qui ne ſe croit pas obligé d'être honnête homme avec tout le monde, le ſoit jamais avec qui que ce ſoit.

Mais ſans inſiſter ſur ce point davantage, allons plus loin. Paſſons au dénonciateur d'être un lâche & un traître ſans néanmoins être un impoſteur, & aux juges d'être menteurs & diſſimulés ſans néanmoins être iniques. Quand cette maniere de procéder ſeroit auſſi juſte & permiſe qu'elle eſt inſidieuſe & perfide, quelle en ſeroit l'utilité dans cette occaſion pour la fin que vous alléguez ? Où donc eſt la

néceſſité, pour faire grace à un criminel, de ne pas l'entendre? Pourquoi lui cacher à lui ſeul, avec tant de machines & d'artifices, ſes crimes qu'il doit ſavoir mieux que perſonne, s'il eſt vrai qu'il les ait commis? Pourquoi fuir, pourquoi rejetter avec tant d'effroi la maniere la plus ſure, la plus juſte, la plus raiſonnable & la plus naturelle de s'aſſurer de lui, ſans lui infliger d'autre peine que celle d'un hypocrite qui ſe voit confondu? C'eſt la punition qui naît le mieux de la choſe, qui s'accorde le mieux avec la grace qu'on veut lui faire, avec les ſuretés qu'on doit prendre pour l'avenir, & qui ſeule prévient deux grands ſcandales, ſavoir celui de la publication des crimes & celui de leur impunité. Vos Meſſieurs alléguent néanmoins pour raiſon de leurs procédés frauduleux le ſoin d'éviter le ſcandale. Mais ſi le ſcandale conſiſte eſſentiellement dans la publicité, je ne vois point celui qu'on évite en cachant le crime au coupable qui ne peut l'ignorer, & en le divulgant parmi tout le reſte des hommes qui n'en ſavoient rien. L'air de myſtere & de réſerve qu'on met à cette publication ne

ſert qu'à l'accélérer. Sans doute le public eſt toujours fidelle aux ſecrets qu'on lui confie; ils ne ſortent jamais de ſon ſein. Mais il eſt riſible qu'en diſant ce ſecret à l'oreille à tout le monde, & le cachant très-ſoigneuſement au ſeul qui, s'il eſt coupable, le ſait néceſſairement avant tout autre, on veuille éviter par-là le ſcandale, & faire de ce badin myſtere un acte de bienfaiſance & de généroſité. Pour moi, avec une ſi tendre bienveillance pour le coupable, j'aurois choiſi de le confondre ſans le diffamer, plutôt que de le diffamer ſans le confondre, & il faut certainement, pour avoir pris le parti contraire, avoir eu d'autres raiſons que vous ne m'avez pas dites & que cette bienveillance ne comporte pas.

Suppoſons qu'au lieu d'aller creuſant ſous ſes pas tous ces tortueux ſouterrains, au lieu des triples murs de ténebres qu'on éleve avec tant d'efforts autour de lui, au lieu de rendre le public & l'Europe entiere complice & témoin du ſcandale qu'on feint de vouloir éviter, au lieu de lui laiſſer tranquillement continuer & conſommer ſes crimes en ſe contentant de les

voir & de les compter ſans en empêcher aucun ; ſuppoſons, dis-je, qu'au lieu de tout ce tortillage, on ſe fût ouvertement & directement adreſſé à lui-même & à lui ſeul, qu'en lui préſentant en face ſon accuſateur armé de toutes ſes preuves, on lui eût dit : « miſérable qui fais l'honnête » homme & qui n'es qu'un ſcélérat, te » voilà démaſqué, te voilà connu ; voilà » tes faits, en voilà les preuves, qu'as-tu » à répondre ? Il eût nié, direz-vous, & qu'importe ? Que ſont les négations contre les démonſtrations ? Il fût reſté convaincu & confondu. Alors on eût ajouté en montrant ſon dénonciateur : « remercie cet » homme généreux que ſa conſcience a » forcé de t'accuſer & que ſa bonté porte » à te protéger. Par ſon interceſſion l'on » veut bien te laiſſer vivre & te laiſſer » libre ; tu ne ſeras même démaſqué aux » yeux du public qu'autant que ta con- » duite rendra ce ſoin néceſſaire pour pré- » venir la continuation de tes forfaits. » Songe que des yeux perçans ſont ſans » ceſſe ouverts ſur toi, que le glaive pu- » niſſeur pend ſur ta tête, & qu'à ton pre- » mier crime tu ne lui peux échapper ».

Y avoit-il, à votre avis, une conduite plus ſimple, plus ſure & plus droite pour allier à ſon égard la juſtice, la prudence & la charité? Pour moi je trouve qu'en s'y prenant ainſi l'on ſe fût aſſuré de lui par la crainte beaucoup mieux qu'on n'a fait par tout cet immenſe appareil de machines qui ne l'empêche pas d'aller toujours ſon train. On n'eût point eu beſoin de le traîner ſi barbarement, ou ſelon vous ſi bénignement dans le bourbier; on n'eût point habillé la juſtice & la vertu des honteuſes livrées de la perfidie & du menſonge; ſes délateurs & ſes juges n'euſſent point été réduits à ſe tenir ſans ceſſe enfoncés devant lui dans leurs taneres, comme fuyant en coupables les regards de leur victime & redoutant la lumiere du jour: enfin l'on eût prévenu, avec le double ſcandale des crimes & de leur impunité, celui d'une maxime auſſi funeſte qu'inſenſée que vos Meſſieurs ſemblent vouloir établir par ſon exemple, ſavoir que pourvu qu'on ait de l'eſprit & qu'on faſſe de beaux livres, on peut ſe livrer à toutes ſortes de crimes impunément.

Voilà le ſeul vrai parti qu'on avoit à

prendre ſi l'on vouloit abſolument ménager un pareil miſérable. Mais pour moi je vous déclare que je ſuis auſſi loin d'approuver que de comprendre cette prétendue clémence de laiſſer libre nonobſtant le péril, je ne dis pas un monſtre affreux tel qu'on nous le repréſente, mais un malfaiteur tel qu'il ſoit. Je ne trouve dans cette eſpece de grace ni raiſon, ni humanité, ni ſureté, & j'y trouve beaucoup moins cette douceur & cette bienveillance dont ſe vantent vos Meſſieurs avec tant de bruit. Rendre un homme le jouet du public & de la canaille, le faire chaſſer ſucceſſivement de tous les aſyles les plus reculés, les plus ſolitaires où il s'étoit de lui-même empriſonné & d'où certainement il n'étoit à portée de faire aucun mal, le faire lapider par la populace, le promener par dériſion de lieu en lieu toujours chargé de nouveaux outrages, lui ôter même les reſſources les plus indiſpenſables de la ſociété, lui voler ſa ſubſiſtance pour lui faire l'aumône, le dépayſer ſur toute la face de la terre, faire de tout ce qu'il lui importe le plus de ſavoir autant pour lui de myſteres impénétrables, le

rendre tellement étranger, odieux, mépriſable aux hommes, qu'au lieu des lumieres, de l'aſſiſtance & des conſeils que chacun doit trouver au beſoin parmi ſes freres, il ne trouve par-tout qu'embûches, menſonges, trahiſons, inſultes, le livrer en un mot ſans appui, ſans protection, ſans défenſe à l'adroite animoſité de ſes ennemis, c'eſt le traiter beaucoup plus cruellement que ſi l'on ſe fût une bonne fois aſſuré de ſa perſonne par une détention dans laquelle, avec la ſureté de tout le monde, on lui eût fait trouver la ſienne, ou du moins la tranquillité. Vous m'avez appris qu'il deſira, qu'il demanda lui-même cette détention, & que loin de la lui accorder, on lui fit de cette demande un nouveau crime & un nouveau ridicule. Je crois voir à la fois la raiſon de la demande & celle du refus. Ne pouvant trouver de refuge dans les plus ſolitaires retraites, chaſſé ſucceſſivement du ſein des montagnes & du milieu des lacs, forcé de fuir de lieu en lieu & d'errer ſans ceſſe avec des peines & des dépenſes exceſſives au milieu des dangers & des outrages, réduit à l'entrée de l'hiver à courir l'Eu-

rope pour y chercher un aſyle ſans plus ſavoir où, & ſûr d'avance de n'être laiſſé tranquille nulle part, il étoit naturel que, battu, fatigué de tant d'orages, il deſirât de finir ſes malheureux jours dans une paiſible captivité, plutôt que de ſe voir dans ſa vieilleſſe pourſuivi, chaſſé, balloté ſans relâche de tous côtés, privé d'une pierre pour y poſer ſa tête & d'un aſyle où il pût reſpirer, juſqu'à ce qu'à force de courſes & de dépenſes on l'eût réduit à périr de miſere, ou à vivre, toujours errant, des dures aumônes de ſes perſécuteurs ardens à en venir là pour le raſſaſier enfin d'ignominie à leur aiſe. Pourquoi n'a-t-on pas conſenti à cet expédient ſi ſûr, ſi court, ſi facile qu'il propoſoit lui-même & qu'il demandoit comme une faveur? N'eſt-ce point qu'on ne vouloit pas le traiter avec tant de douceur, ni lui laiſſer jamais trouver cette tranquillité ſi deſirée? N'eſt-ce point qu'on ne vouloit lui laiſſer aucun relâche, ni le mettre dans un état où l'on n'eût pu lui attribuer chaque jour de nouveaux crimes & de nouveaux livres, & où peut-être à force de douceur & de patience eût-il

fait perdre aux gens chargés de ſa garde les fauſſes idées qu'on vouloit donner de lui? N'eſt-ce point enfin que dans le projet ſi chéri, ſi ſuivi, ſi bien concerté de l'envoyer en Angleterre, il entroit des vues dont ſon ſéjour dans ce pays-là & les effets qu'il y a produits ſemblent développer aſſez l'objet? Si l'on peut donner à ce refus d'autres motifs, qu'on me les diſe, & je promets d'en montrer la fauſſeté.

Monſieur, tout ce que vous m'avez appris, tout ce que vous m'avez prouvé eſt à mes yeux plein de choſes inconcevables, contradictoires, abſurdes, qui pour être admiſes demanderoient encore d'autres genres de preuves que celles qui ſuffiſent pour les plus completes démonſtrations, & c'eſt préciſément ces mêmes choſes abſurdes que vous dépouillez de l'épreuve la plus néceſſaire, & qui met le ſceau à toutes les autres. Vous m'avez fabriqué tout à votre aiſe un être tel qu'il n'en exiſta jamais, un monſtre hors de la nature, hors de la vraiſemblance, hors de la poſſibilité, & formé de parties inalliables, incompatibles qui s'excluent mutuellement. Vous avez donné pour prin-

cipe à tous ſes crimes, le plus furieux, le plus intolérant, le plus extravagant amour-propre qu'il n'a pas laiſſé de déguiſer ſi bien depuis ſa naiſſance juſqu'au déclin de ſes ans, qu'il n'en a paru nulle trace pendant tant d'années, & qu'encore aujourd'hui depuis ſes malheurs il étouffe ou contient ſi bien qu'on n'en voit pas le moindre ſigne. Malgré tout cet indomptable orgueil, vous m'avez fait voir dans le même être un petit menteur, un petit fripon, un petit coureur de cabarets & de mauvais lieux, un vil & crapuleux débauché pourri de vérole, & qui paſſoit ſa vie à aller eſcroquant dans les tavernes quelques écus à droite & à gauche aux manans qui les fréquentent. Vous avez prétendu que ce même perſonnage étoit le même homme qui pendant quarante ans a vécu eſtimé, bien voulu de tout le monde, l'Auteur des ſeuls écrits dans ce ſiecle qui portent dans l'ame des lecteurs la perſuaſion qui les a dictés, & dont on ſent en les liſant, que l'amour de la vertu & le zele de la vérité font l'inimitable éloquence. Vous dites que ces livres qui m'émeuvent ainſi le cœur,

ſont les jeux d'un ſcélérat qui ne ſentoit rien de ce qu'il diſoit avec tant d'ardeur & de véhémence, & qui cachoit ſous un air de probité le venin dont il vouloit infecter ſes lecteurs. Vous me forcez même de croire que ces écrits à la fois ſi fiers, ſi touchans, ſi modeſtes ont été compoſés parmi les pots & les pintes, & chez les filles de joie où l'Auteur paſſoit ſa vie, & vous me transformez enfin cet orgueil iraſcible & diabolique en l'abjection d'un cœur inſenſible & vil qui ſe raſſaſie ſans peine de l'ignominie dont l'abreuve à plaiſir la charité du public.

Vous m'avez figuré vos Meſſieurs qui diſpoſent à leur gré de ſa réputation, de ſa perſonne & de toute ſa deſtinée comme des modeles de vertu, des prodiges de généroſité, des anges pour lui de douceur & de bienfaiſance, & vous m'avez appris en même tems que l'objet de tous leurs tendres ſoins avoit été de le rendre l'horreur de l'univers, le plus dépriſé des êtres, de le traîner d'opprobre en opprobre & de miſere en miſere, & de lui faire ſentir à loiſir dans les calamités de la plus malheureuſe vie tous les déchiremens que

peut éprouver une ame fiere en ſe voyant le jouet & le rebut du genre-humain. Vous m'avez appris que par pitié, par grace, tous ces hommes vertueux avoient bien voulu lui ôter tout moyen d'être inſtruit des raiſons de tant d'outrages, s'abaiſſer en ſa faveur au rôle de cajoleurs & de traîtres, faire adroitement le plongeon à chaque éclairciſſement qu'il cherchoit, l'environner de ſouterrains & de piéges tellement tendus que chacun de ſes pas fût néceſſairement une chûte, enfin le circonvenir avec tant d'adreſſe qu'en butte aux inſultes de tout le monde il ne pût jamais ſavoir la raiſon de rien, apprendre un ſeul mot de vérité, repouſſer aucun outrage, obtenir aucune explication, trouver, ſaiſir aucun agreſſeur, & qu'à chaque inſtant atteint des plus cruelles morſures, il ſentît dans ceux qui l'entourent la flexibilité des ſerpens auſſi bien que leur venin.

Vous avez fondé le ſyſtême qu'on ſuit à ſon égard ſur des devoirs dont je n'ai nulle idée, ſur des vertus qui me font horreur, ſur des principes qui renverſent dans mon eſprit tous ceux de la juſtice

& de la morale. Figurez-vous des gens qui commencent par ſe mettre chacun un bon maſque bien attaché, qui s'arment de fer juſqu'aux dents, qui ſurprennent enſuite leur ennemi, le ſaiſiſſent par derriere, le mettent nud, lui lient le corps, les bras, les mains, les pieds, la tête, de façon qu'il ne puiſſe remuer, lui mettent un bâillon dans la bouche, lui crevent les yeux, l'étendent à terre, & paſſent enfin leur noble vie à le maſſacrer doucement, de peur que mourant de ſes bleſſures il ne ceſſe trop tôt de les ſentir. Voilà les gens que vous voulez que j'admire. Rappellez, Monſieur, votre équité, votre droiture, & ſentez en votre conſcience quelle ſorte d'admiration je puis avoir pour eux. Vous m'avez prouvé, j'en conviens, autant que cela ſe pouvoit par la méthode que vous avez ſuivie, que l'homme ainſi terraſſé eſt un monſtre abominable; mais quand cela ſeroit auſſi vrai que difficile à croire, l'auteur & les directeurs du projet qui s'exécute à ſon égard, ſeroient à mes yeux, je le déclare, encore plus abominables que lui.

Certainement vos preuves ſont d'une

grande force ; mais il eſt faux que cette force aille pour moi juſqu'à l'évidence, puiſqu'en fait de délits & de crimes, cette évidence dépend eſſentiellement d'une épreuve qu'on écarte ici avec trop de ſoin pour qu'il n'y ait pas à cette omiſſion, quelque puiſſant motif qu'on nous cache & qu'il importeroit de ſavoir. J'avoue pourtant, & je ne puis trop le répéter, que ces preuves m'étonnent, & m'ébranleroient peut-être encore, ſi je ne leur trouvois d'autres défauts non moins dirimans ſelon moi.

Le premier eſt dans leur force même & dans leur grand nombre de la part dont elles viennent. Tout cela me paroîtroit fort bien dans des procédures juridiques faites par le miniſtere public : mais pour que des particuliers, & qui pis eſt des amis aient pris tant de peine, aient fait tant de dépenſes, aient mis tant de tems à faire tant d'informations, à raſſembler tant de preuves, à leur donner tant de force ſans y être obligés par aucun devoir, il faut qu'ils aient été animés pour cela par quelque paſſion bien vive qui, tant qu'ils s'obſtineront à la cacher me rendra

rendra ſuſpect tout ce qu'elle aura produit.

Un autre défaut que je trouve à ces invincibles preuves, c'eſt qu'elles prouvent trop, c'eſt qu'elles prouvent des choſes qui naturellement ne ſauroient exiſter. Autant vaudroit me prouver des miracles, & vous ſavez que je n'y crois pas. Il y a dans tout cela des multitudes d'abſurdités auxquelles avec toutes leurs preuves il ne dépend pas de mon eſprit d'acquieſcer. Les explications qu'on leur donne & que tout le monde à ce que vous m'aſſurez, trouve ſi claires, ne ſont à mes yeux gueres moins abſurdes & ont le ridicule de plus. Vos Meſſieurs ſemblent avoir chargé J. J. de crimes, comme vos théologiens ont chargé leur doctrine d'articles de foi; l'avantage de perſuader en affirmant, la facilité de faire tout croire les ont ſéduits. Aveuglés par leur paſſion, ils ont entaſſé faits ſur faits, crimes ſur crimes ſans précaution, ſans meſure. Et quand enfin ils ont apperçu l'incompatibilité de tout cela, ils n'ont plus été à tems d'y remédier, le grand ſoin qu'ils avoient pris de tout prouver également les forçant de tout admettre ſous peine de tout

rejetter. Il a donc fallu chercher mille ſubtilités pour tâcher d'accorder tant de contradictions, & tout ce travail a produit ſous le nom de J. J. l'être le plus chimérique & le plus extravagant que le délire de la fievre puiſſe faire imaginer.

Un troiſieme défaut de ces invincibles preuves eſt dans la maniere de les adminiſtrer avec tant de myſtere & de précautions. Pourquoi tout cela ? La vérité ne cherche pas ainſi les ténebres & ne marche pas ſi timidement. C'eſt une maxime en juriſprudence (*), qu'on préſume le dol dans celui qui ſuit au lieu de la droite route des voies obliques & clandeſtines. C'en eſt une autre (†) que celui qui décline un jugement régulier & cache ſes preuves eſt préſumé ſoutenir une mauvaiſe cauſe. Ces deux maximes conviennent ſi bien au ſyſtême de vos Meſſieurs qu'on les croiroit faites exprès pour lui ſi je ne citois pas mon Auteur. Si ce qu'on prouve d'un accuſé en ſon abſence n'eſt

(*) Dolus præſumitur in eo qui recta via non incedit, ſed per anfractus & diverticula. *Menoch. in Præſump.*

(†) Judicium ſubterfugiens & probationes occultans malam cauſam fovere præſumitur. *Ibid.*

jamais régulièrement prouvé, ce qu'on en prouve en se cachant si soigneusement de lui prouve plus contre l'accusateur que contre l'accusé, & par cela seul l'accusation revêtue de toutes ses preuves clandestines doit être présumée une imposture.

Enfin le grand vice de tout ce système est que fondé sur le mensonge ou sur la vérité, le succés n'en seroit pas moins assuré d'une façon que de l'autre. Supposez, au lieu de votre J. J., un véritablement honnête homme, isolé, trompé, trahi, seul sur la terre, entouré d'ennemis puissans, rusés, masqués, implacables, qui sans obstacle de la part de personne dressent à loisir leurs machines autour de lui; & vous verrez que tout ce qui lui arrive méchant & coupable, ne lui arriveroit pas moins innocent & vertueux. Tant par le fond que par la forme des preuves tout cela ne prouve donc rien, précisément parce qu'il prouve trop.

Monsieur, quand les Géometres marchant de démonstration en démonstration parviennent à quelque absurdité, au lieu de l'admettre quoique démontrée ils re-

viennent sur leurs pas, &, sûrs qu'il s'est glissé dans leurs principes ou dans leurs raisonnemens quelque paralogisme qu'ils n'ont pas apperçu, ils ne s'arrêtent pas qu'ils ne le trouvent, & s'ils ne peuvent le découvrir, laissant là leur démonstration prétendue, ils prennent une autre route pour trouver la vérité qu'ils cherchent, sûrs qu'elle n'admet point d'absurdité.

LE FRANÇOIS.

N'appercevez-vous point que pour éviter de prétendues absurdités vous tombez dans une autre, sinon plus forte, au moins plus choquante? Vous justifiez un seul homme dont la condamnation vous déplaît, aux dépens de toute une nation, que dis-je, de toute une génération dont vous faites une génération de fourbes : car enfin tout est d'accord, tout le public, tout le monde sans exception a donné son assentiment au plan qui vous paroît si répréhensible; tout se prête avec zele à son exécution : personne ne l'a désapprouvé, personne n'a commis la moindre indiscrétion qui pût le faire échouer, personne n'a donné le moindre indice, la

moindre lumiere à l'accuſé qui pût le mettre en état de ſe défendre ; il n'a pu tirer d'aucune bouche un ſeul mot d'éclairciſſement ſur les charges atroces dont on l'accable à l'envi ; tout s'empreſſe à renforcer les ténebres dont on l'environne, & l'on ne ſait à quoi chacun ſe livre avec plus d'ardeur de le diffamer abſent ou de le perſifler préſent. Il faudroit donc conclure de vos raiſonnemens qu'il ne ſe trouve pas dans toute la génération préſente un ſeul honnête homme, pas un ſeul ami de la vérité. Admettez-vous cette conſéquence ?

ROUSSEAU.

A Dieu ne plaiſe ! Si j'étois tenté de l'admettre, ce ne ſeroit pas auprès de vous dont je connois la droiture invariable & la ſincere équité. Mais je connois auſſi ce que peuvent ſur les meilleurs cœurs les préjugés & les paſſions & combien leurs illuſions ſont quelquefois inévitables. Votre objection me paroît ſolide & forte. Elle s'eſt préſentée à mon eſprit long-tems avant que vous me la fiſſiez ; elle me paroît plus facile à rétorquer qu'à réſoudre, & vous doit embarraſſer du

moins autant que moi : car enfin ſi le public n'eſt pas tout compoſé de méchans & de fourbes, tous d'accord pour trahir un ſeul homme, il eſt encore moins compoſé ſans exception d'hommes bienfaiſans, généreux, francs de jalouſie, d'envie, de haine, de malignité. Ces vices ſont-ils donc tellement éteints ſur la terre, qu'il n'en reſte pas le moindre germe dans le cœur d'aucun individu ? C'eſt pourtant ce qu'il faudroit admettre ſi ce ſyſtême de ſecret & de ténebres qu'on ſuit ſi fidellement envers J. J. n'étoit qu'une œuvre de bienfaiſance & de charité. Laiſſons à part vos Meſſieurs qui ſont des ames divines & dont vous admirez la tendre bienveillance pour lui. Il a dans tous les états, vous me l'avez dit vous-même, un grand nombre d'ennemis très-ardens, qui ne cherchent aſſurément pas à lui rendre la vie agréable & douce. Concevez-vous que dans cette multitude de gens, tous d'accord pour épargner de l'inquiétude à un ſcélérat qu'ils abhorrent & de la honte à un hypocrite qu'ils déteſtent, il ne s'en trouve pas un ſeul qui, pour jouir au moins de ſa confuſion, ſoit tenté

de lui dire tout ce qu'on fait de lui? Tout s'accorde avec une patience plus qu'angélique à l'entendre provoquer au milieu de Paris ses persécuteurs, donner des noms assez durs à ceux qui l'obsèdent, leur dire insolemment : *Parlez haut, traîtres que vous êtes ; me voilà. Qu'avez-vous à dire ?* A ces stimulantes apostrophes la plus incroyable patience n'abandonne pas un instant un seul homme dans toute cette multitude. Tous insensibles à ses reproches les endurent uniquement pour son bien, & de peur de lui faire la moindre peine, ils se laissent traiter par lui avec un mépris que leur silence autorise de plus en plus. Qu'une douceur si grande, qu'une si sublime vertu anime généralement tous ses ennemis, sans qu'un seul démente un moment cette universelle mansuétude, convenez que dans une génération qui naturellement n'est pas trop aimante, ce concours de patience & de générosité est du moins aussi étonnant que celui de malignité dont vous rejettez la supposition.

La solution de ces difficultés doit se chercher, selon moi, dans quelque inter-

médiaire qui ne ſuppoſe dans toute une génération ni des vertus angéliques, ni la noirceur des Démons, mais quelque diſpoſition naturelle au cœur humain qui produit un effet uniforme par des moyens adroitement diſpoſés à cette fin. Mais en attendant que mes propres obſervations me fourniſſent là-deſſus quelque explication raiſonnable, permettez-moi de vous faire une queſtion qui s'y rapporte. Suppoſant un moment qu'après d'attentives & impartiales recherches, J. J. au lieu d'être l'ame infernale & le monſtre que vous voyez en lui, ſe trouvât au contraire un homme ſimple, ſenſible & bon, que ſon innocence univerſellement reconnue par ceux mêmes qui l'ont traité avec tant d'indignité vous forçât de lui rendre votre eſtime, & de vous reprocher les durs jugemens que vous avez portés de lui : rentrez au fond de votre ame, & dites-moi comment vous ſeriez affecté de ce changement ?

LE FRANÇOIS.

Cruellement, ſoyez-en ſûr. Je ſens qu'en l'eſtimant & lui rendant juſtice, je le haïrois alors, plus peut-être encore

pour mes torts que je ne le hais maintenant pour ses crimes : je ne lui pardonnerois jamais mon injustice envers lui. Je me reproche cette disposition, j'en rougis ; mais je la sens dans mon cœur malgré moi.

ROUSSEAU.

Homme véridique & franc, je n'en veux pas davantage, & je prends acte de cet aveu pour vous le rappeller en tems & lieu ; il me suffit pour le moment de vous y laisser réfléchir. Au reste, consolez-vous de cette disposition qui n'est qu'un développement des plus naturels de l'amour-propre. Elle vous est commune avec tous les juges de J. J., avec cette différence que vous serez le seul peut-être qui ait le courage & la franchise de l'avouer.

Quant à moi, pour lever tant de difficultés & déterminer mon propre jugement, j'ai besoin d'éclaircissemens & d'observations faites par moi-même. Alors seulement je pourrai vous proposer ma pensée avec confiance. Il faut avant tout commencer par voir J. J. & c'est à quoi je suis tout déterminé.

LE FRANÇOIS.

Ah, ah! vous voilà donc enfin revenu à ma propoſition que vous avez ſi dédaigneuſement rejettée ? Vous voilà donc diſpoſé à vous rapprocher de cet homme entre lequel & vous le diametre de la terre étoit encore une diſtance trop courte à votre gré ?

ROUSSEAU.

M'en rapprocher ? Non, jamais du ſcélérat que vous m'avez peint, mais bien de l'homme défiguré que j'imagine à ſa place. Que j'aille chercher un ſcélérat déteſtable pour le hanter, l'épier & le tromper, c'eſt une indignité qui jamais n'approchera de mon cœur; mais que dans le doute ſi ce prétendu ſcélérat n'eſt point peut-être un honnête homme infortuné, victime du plus noir complot, j'aille examiner par moi-même ce qu'il faut que j'en penſe, c'eſt un des plus beaux devoirs que ſe puiſſe impoſer un cœur juſte, & je me livre à cette noble recherche avec autant d'eſtime & de contentement de moi-même, que j'aurois de regret & de honte à m'y livrer avec un motif oppoſé.

LE FRANÇOIS.

Fort bien ; mais avec le doute qu'il vous plaît de conſerver au milieu de tant de preuves, comment vous y prendrez-vous pour apprivoiſer cet ours preſque inabordable ? Il faudra bien que vous commenciez par ces cajoleries que vous avez en ſi grande averſion. Encore ſera-ce un bonheur ſi elles vous réuſſiſſent mieux qu'à beaucoup de gens qui les lui prodiguent ſans meſure & ſans ſcrupule, & à qui elles n'attirent de ſa part que des bruſqueries & des mépris.

ROUSSEAU.

Eſt-ce à tort ? Parlons franchement. Si cet homme étoit facile à prendre de cette maniere, il ſeroit par cela ſeul à demi jugé. Après tout ce que vous m'avez appris du ſyſtême qu'on ſuit avec lui, je ſuis peu ſurpris qu'il repouſſe avec dédain la plupart de ceux qui l'abordent & qui pour cela l'accuſent bien à tort d'être défiant ; car la défiance ſuppoſe du doute, & il n'en ſauroit avoir à leur égard : & que peut-il penſer de ces patelins flagorneurs dont, vu l'œil dont il eſt regardé dans le monde & qui ne peut échapper

au ſien, il doit pénétrer aiſément les motifs dans l'empreſſement qu'ils lui marquent? Il doit voir clairement que leur deſſein n'eſt ni de ſe lier avec lui de bonne foi, ni même de l'étudier & de le connoître, mais ſeulement de le circonvenir. Pour moi qui n'ai ni beſoin ni deſſein de le tromper, je ne veux point prendre les allures cauteleuſes de ceux qui l'approchent dans cette intention. Je ne lui cacherai point la mienne: s'il en étoit alarmé, ma recherche ſeroit finie, & je n'aurois plus rien à faire auprès de lui.

LE FRANÇOIS.

Il vous ſera moins aiſé, peut-être, que vous ne penſez, de vous faire diſtinguer de ceux qui l'abordent à mauvaiſe intention. Vous n'avez point la reſſource de lui parler à cœur ouvert, & de lui déclarer vos vrais motifs. Si vous me gardez la foi que vous m'avez donnée, il doit ignorer à jamais ce que vous ſavez de ſes œuvres criminelles & de ſon caractere atroce. C'eſt un ſecret inviolable qui près de lui doit reſter à jamais caché dans votre cœur. Il appercevra votre réſerve, il l'imitera, & par cela ſeul,

ſe tenant en garde contre vous, il ne ſe laiſſera voir que comme il veut qu'on le voye, & non comme il eſt en effet.

ROUSSEAU.

Et pourquoi voulez-vous me ſuppoſer ſeul aveugle parmi tous ceux qui l'abordent journellement & qui ſans lui inſpirer plus de confiance l'ont vu tous, & ſi clairement à ce qu'ils vous diſent, exactement tel que vous me l'avez peint? S'il eſt ſi facile à connoître & à pénétrer quand on y regarde, malgré ſa défiance & ſon hypocriſie, malgré ſes efforts pour ſe cacher, pourquoi, plein du deſir de l'apprécier, ſerai-je le ſeul à n'y pouvoir parvenir, ſur-tout avec une diſpoſition ſi favorable à la vérité, & n'ayant d'autre intérêt que de la connoître? Eſt-il étonnant que l'ayant ſi décidément jugé d'avance & n'apportant aucun doute à cet examen, ils l'aient vu tel qu'ils le vouloient voir? Mes doutes ne me rendront pas moins attentif & me rendront plus circonſpect. Je ne cherche point à le voir tel que je me le figure, je cherche à le voir tel qu'il eſt.

LE FRANÇOIS.

Bon ! n'avez-vous pas auſſi vos idées ? Vous le deſirez innocent, j'en ſuis très-ſûr. Vous ferez comme eux dans le ſens contraire : vous verrez en lui ce que vous y cherchez.

ROUSSEAU.

Le cas eſt fort différent. Oui, je le deſire innocent, & de tout mon cœur ; ſans doute je ſerois heureux de trouver en lui ce que j'y cherche : mais ce ſeroit pour moi le plus grand des malheurs d'y trouver ce qui n'y ſeroit pas, de le croire honnête homme & de me tromper. Vos Meſſieurs ne ſont pas dans des diſpoſitions ſi favorables à la vérité. Je vois que leur projet eſt une ancienne & grande entrepriſe qu'ils ne veulent pas abandonner, & qu'ils n'abandonneroient pas impunément. L'ignominie dont ils l'ont couvert réjailliroit ſur eux toute entiere, & ils ne ſeroient pas même à l'abri de la vindicte publique. Ainſi ſoit pour la ſureté de leurs perſonnes, ſoit pour le repos de leurs conſciences, il leur importe trop de ne voir en lui qu'un ſcélérat pour qu'eux & les leurs y voyent jamais autre choſe.

LE FRANÇOIS.

Mais enfin, pouvez-vous concevoir, imaginer quelque ſolide réponſe aux preuves dont vous avez été ſi frappé ? Tout ce que vous verrez ou croirez voir pourra-t-il jamais les détruire ? Suppoſons que vous trouviez un honnête homme où la raiſon, le bon ſens, & tout le monde vous montrent un ſcélérat, que s'enſuivra-t-il ? Que vos yeux vous trompent, ou que le genre-humain tout entier, excepté vous ſeul eſt dépourvu de ſens ? Laquelle de ces deux ſuppoſitions vous paroît la plus naturelle, & à laquelle enfin vous en tiendrez-vous ?

ROUSSEAU.

A aucune des deux, & cette alternative ne me paroît pas ſi néceſſaire qu'à vous. Il eſt une autre explication plus naturelle qui leve bien des difficultés. C'eſt de ſuppoſer une ligue dont l'objet eſt la diffamation de J. J. qu'elle a pris ſoin d'iſoler pour cet effet. Et que dis-je, ſuppoſer ? Par quelque motif que cette ligue ſe ſoit formée, elle exiſte. Sur votre propre rapport elle ſembleroit univerſelle. Elle eſt du moins grande, puiſſante, nom-

breuſe ; elle agit de concert & dans le plus profond ſecret pour tout ce qui n'y entre pas & ſur-tout pour l'infortuné qui en eſt l'objet. Pour s'en défendre il n'a ni ſecours, ni ami, ni appui, ni conſeil, ni lumieres ; tout n'eſt autour de lui que piéges, menſonges, trahiſons, ténebres. Il eſt abſolument ſeul & n'a que lui ſeul pour reſſource, il ne doit attendre ni aide ni aſſiſtance de qui que ce ſoit ſur la terre. Une poſition ſi ſinguliere eſt unique depuis l'exiſtence du genre-humain. Pour juger ſainement de celui qui s'y trouve & de tout ce qui ſe rapporte à lui, les formes ordinaires ſur leſquelles s'établiſſent les jugemens humains ne peuvent plus ſuffire. Il me faudroit, quand même l'accuſé pourroit parler & ſe défendre, des ſuretés extraordinaires pour croire qu'en lui rendant cette liberté on lui donne en même tems les connoiſſances, les inſtrumens & les moyens néceſſaires pour pouvoir ſe juſtifier s'il eſt innocent. Car enfin, ſi, quoique fauſſement accuſé, il ignore toutes les trames dont il eſt enlacé, tous les piéges dont on l'entoure, ſi les ſeuls défenſeurs qu'il pourra trouver

trouver & qui feindront pour lui du zele ſont choiſis pour le trahir, ſi les témoins qui pourroient dépoſer pour lui ſe taiſent, ſi ceux qui parlent ſont gagnés pour le charger, ſi l'on fabrique de fauſſes pieces pour le noircir, ſi l'on cache ou détruit celles qui le juſtifient, il aura beau dire, *non*, contre cent faux témoignages à qui l'on fera dire, *oui;* ſa négation ſera ſans effet contre tant d'affirmations unanimes, & il n'en ſera pas moins convaincu aux yeux des hommes de délits qu'il n'aura pas commis. Dans l'ordre ordinaire des choſes, cette objection n'a point la même force, parce qu'on laiſſe à l'accuſé tous les moyens poſſibles de ſe défendre, de confondre les faux témoins, de manifeſter l'impoſture, & qu'on ne préſume pas cette odieuſe ligue de pluſieurs hommes pour en perdre un. Mais ici cette ligue exiſte, rien n'eſt plus conſtant, vous me l'avez appris vous-même, & par cela ſeul non-ſeulement tous les avantages qu'ont les accuſés pour leur défenſe ſont ôtés à celui-ci : mais les accuſateurs en les lui ôtant peuvent les tourner tous contre lui-même ; il eſt pleinement à leur diſcrétion ;

maîtres abſolus d'établir les faits comme il leur plaît ſans avoir aucune contradiction à craindre, ils ſont ſeuls juges de la validité de leurs propres pieces ; leurs témoins, certains de n'être ni confrontés, ni confondus, ni punis ne craignent rien de leurs menſonges : ils ſont ſûrs en le chargeant de la protection des Grands, de l'appui des médecins, de l'approbation des gens de lettres & de la faveur publique ; ils ſont ſûrs en le défendant d'être perdus. Voilà, Monſieur, pourquoi tous les témoignages portés contre lui ſous les chefs de la ligue, c'eſt-à-dire, depuis qu'elle s'eſt formée n'ont aucune autorité pour moi, & s'il en eſt d'antérieurs, de quoi je doute, je ne les admettrai qu'après avoir bien examiné s'il n'y a ni fraude ni antidate, & ſur-tout après avoir entendu les réponſes de l'accuſé.

Par exemple, pour juger de ſa conduite à Veniſe, je n'irai pas conſulter ſottement ce qu'on en dit, & ſi vous voulez ce qu'on en prouve aujourd'hui, & puis m'en tenir là, mais bien ce qui a été prouvé & reconnu à Veniſe, à la cour,

chez les Miniſtres du Roi & parmi tous ceux qui ont eu connoiſſance de cette affaire avant le miniſtere du Duc de C***., avant l'ambaſſade de l'Abbé de B***. à Veniſe & avant le voyage du Conſul Le B***. à Paris. Plus ce qu'on en a penſé depuis eſt différent de ce qu'on en penſoit alors, & mieux je rechercherai les cauſes d'un changement ſi tardif & ſi extraordinaire. De même pour me décider ſur ſes pillages en muſique, ce ne ſera ni à M. d'A***. ni à ſes ſuppôts, ni à tous vos Meſſieurs que je m'adreſſerai, mais je ferai rechercher ſur les lieux par des perſonnes non ſuſpectes, c'eſt-à-dire, qui ne ſoient pas de leur connoiſſance, s'il y a des preuves authentiques que ces ouvrages ont exiſté avant que J. J. les ait donnés pour être de lui.

Voilà la marche que le bon ſens m'oblige de ſuivre pour vérifier les délits, les pillages & les imputations de toute eſpece, dont on n'a ceſſé de le charger depuis la formation du complot, & dont je n'apperçois pas auparavant le moindre veſtige. Tant que cette vérification ne me ſera pas poſſible, rien ne ſera ſi aiſé que de

me fournir tant de preuves qu'on voudra auxquelles je n'aurai rien à répondre, mais qui n'opéreront ſur mon eſprit aucune perſuaſion.

Pour ſavoir exactement quelle foi je puis donner à votre prétendue évidence, il faudroit que je connuſſe bien tout ce qu'une génération entiere, liguée contre un ſeul homme totalement iſolé, peut faire pour ſe prouver à elle-même de cet homme-là tout ce qu'il lui plaît, & par ſurcroît de précaution en ſe cachant de lui très-ſoigneuſement. A force de tems, d'intrigue & d'argent, de quoi la puiſſance & la ruſe ne viennent-elles point à bout, quand perſonne ne s'oppoſe à leurs manœuvres, quand rien n'arrête & ne contremine leurs ſourdes opérations? A quel point ne pourroit-on point tromper le public ſi tous ceux qui le dirigent, ſoit par la force, ſoit par l'autorité, ſoit par l'opinion s'accordoient pour l'abuſer par de ſourdes menées dont il ſeroit hors d'état de pénétrer le ſecret? Qui eſt-ce qui a déterminé juſqu'où des conjurés puiſſans, nombreux & bien unis, comme ils le ſont toujours pour le crime peu-

vent faſciner les yeux, quand des gens qu'on ne croit pas ſe connoître ſe concerteront bien entr'eux ; quand aux deux bouts de l'Europe des impoſteurs d'intelligence & dirigés par quelque adroit & puiſſant intrigant ſe conduiront ſur le même plan, tiendront le même langage, préſenteront ſous le même aſpect un homme à qui l'on a ôté la voix, les yeux, les mains, & qu'on livre pieds & poings liés à la merci de ſes ennemis. Que vos Meſſieurs au lieu d'être tels ſoient ſes amis comme ils le crient à tout le monde, qu'étouffant leur protégé dans la fange, ils n'agiſſent ainſi que par bonté, par généroſité, par compaſſion pour lui, ſoit ; je n'entends point leur diſputer ici ces nouvelles vertus : mais il réſulte toujours de vos propres récits qu'il y a une ligue, & de mon raiſonnement que ſi-tôt qu'une ligue exiſte, on ne doit pas pour juger des preuves qu'elle apporte s'en tenir aux regles ordinaires, mais en établir de plus rigoureuſes pour s'aſſurer que cette ligue n'abuſe pas de l'avantage immenſe de ſe concerter, & par-là d'en impoſer comme elle peut certainement le faire. Ici je vois,

au contraire, que tout se passe entre gens qui se prouvent entr'eux sans résistance & sans contradiction ce qu'ils sont bien aises de croire, que donnant ensuite leur unanimité pour nouvelle preuve à ceux qu'ils desirent amener à leur sentiment, loin d'admettre au moins l'épreuve indispensable des réponses de l'accusé, on lui dérobe avec le plus grand soin la connoissance de l'accusation, de l'accusateur, des preuves & même de la ligue. C'est faire cent fois pis qu'à l'Inquisition: car si l'on y force le prévenu de s'accuser lui-même, du moins on ne refuse pas de l'entendre, on ne l'empêche pas de parler, on ne lui cache pas qu'il est accusé, & on ne le juge qu'après l'avoir entendu. L'Inquisition veut bien que l'accusé se défende s'il peut, mais ici l'on ne veut pas qu'il le puisse.

Cette explication qui dérive des faits que vous m'avez exposés vous-même, doit vous faire sentir comment le public sans être dépourvu de bon sens, mais séduit par mille prestiges peut tomber dans une erreur involontaire & presque excusable, à l'égard d'un homme auquel il

prend dans le fond très-peu d'intérêt, dont la ſingularité révolte ſon amour-propre, & qu'il deſire généralement de trouver coupable plutôt qu'innocent, & comment auſſi avec un intérêt plus ſincere à ce même homme & plus de ſoin à l'étudier ſoi-même, on pourroit le voir autrement que ne fait tout le monde, ſans être obligé d'en conclure que le public eſt dans le délire ou qu'on eſt trompé par ſes propres yeux. Quand le pauvre Lazarille de Tormes attaché dans le fond d'une cuve, la tête ſeule hors de l'eau couronnée de roſeaux & d'algue, étoit promené de ville en ville comme un monſtre marin, les ſpectateurs extravaguoient-ils de le prendre pour tel, ignorant qu'on l'empêchoit de parler, & que s'il vouloit crier qu'il n'étoit pas un monſtre marin, une corde tirée en cachette le forçoit de faire à l'inſtant le plongeon ? Suppoſons qu'un d'entr'eux plus attentif appercevant cette manœuvre & par-là devinant le reſte, leur eût crié, *l'on vous trompe, ce prétendu monſtre eſt un homme*, n'y eût-il pas eu plus que de l'humeur à s'offenſer de cette exclamation, comme d'un

reproche qu'ils étoient tous des inſenſés ? Le public, qui ne voit des choſes que l'apparence, trompé par elle eſt excuſable ; mais ceux qui ſe diſent plus ſages que lui en adoptant ſon erreur ne le ſont pas.

Quoi qu'il en ſoit des raiſons que je vous expoſe, je me ſens digne, même indépendamment d'elles de douter de ce qui n'a paru douteux à perſonne. J'ai dans le cœur des témoignages plus forts que toutes vos preuves que l'homme que vous m'avez peint n'exiſte point, ou n'eſt pas du moins où vous le voyez. La ſeule patrie de J. J. qui eſt la mienne ſuffiroit pour m'aſſurer qu'il n'eſt point cet homme-là. Jamais elle n'a produit des êtres de cette eſpece ; ce n'eſt ni chez les Proteſtans ni dans les Républiques qu'ils ſont connus. Les crimes dont il eſt accuſé ſont des crimes d'eſclaves, qui n'approcherent jamais des ames libres ; dans nos contrées on n'en connoît point de pareils ; & il me faudroit plus de preuves encore que celles que vous m'avez fournies pour me perſuader ſeulement que Geneve a pu produire un empoiſonneur.

Après vous avoir dit pourquoi vos preuves, tout évidentes qu'elles vous paroiſſent ne ſauroient être convaincantes pour moi, qui n'ai ni ne puis avoir les inſtructions néceſſaires pour juger à quel point ces preuves peuvent être illuſoires & m'en impoſer par une fauſſe apparence de vérité, je vous avoue pourtant derechef que ſans me convaincre elles m'inquiétent, m'ébranlent, & que j'ai quelquefois peine à leur réſiſter. Je deſirerois ſans doute, & de tout mon cœur, qu'elles fuſſent fauſſes, & que l'homme dont elles me font un monſtre n'en fût pas un: mais je deſire beaucoup davantage encore de ne pas m'égarer dans cette recherche & de ne pas me laiſſer ſéduire par mon penchant. Que puis-je faire dans une pareille ſituation (*) pour parvenir, s'il eſt poſſible, à démêler la vérité? C'eſt de rejetter dans cette affaire toute auto-

(*) Pour excuſer le public autant qu'il ſe peut, je ſuppoſe par-tout ſon erreur preſque invincible; mais moi qui ſais dans ma conſcience qu'aucun crime jamais n'approcha de mon cœur, je ſuis ſûr que tout homme vraiment attentif, vraiment juſte, découvriroit l'impoſture à travers tout l'art du complot, parce qu'enfin je ne crois pas poſſible que jamais le menſonge uſurpe & s'approprie tous les caracteres de la vérité.

rité humaine, toute preuve qui dépend du témoignage d'autrui, & de me déterminer uniquement ſur ce que je puis voir de mes yeux & connoître par moi-même. Si J. J. eſt tel que l'ont peint vos Meſſieurs, & s'il a été ſi aiſément reconnu tel par tous ceux qui l'ont approché, je ne ſerai pas plus malheureux qu'eux, car je ne porterai pas à cet examen moins d'attention, de zele & de bonne foi, & un être auſſi méchant, auſſi difforme, auſſi dépravé doit en effet être très-facile à pénétrer pour peu qu'on y regarde. Je m'en tiens donc à la réſolution de l'examiner par moi-même & de le juger en tout ce que je verrai de lui, non par les ſecrets deſirs de mon cœur, encore moins par les interprétations d'autrui, mais par la meſure de bon ſens & de jugement que je puis avoir reçue, ſans me rapporter ſur ce point à l'autorité de perſonne. Je pourrai me tromper ſans doute, parce que je ſuis homme; mais après avoir fait tous mes efforts pour éviter ce malheur, je me rendrai, ſi néanmoins il m'arrive, le conſolant témoignage que mes paſſions, ni ma volonté ne ſont point complices de mon

erreur, & qu'il n'a pas dépendu de moi de m'en garantir. Voilà ma réſolution. Donnez-moi maintenant les moyens de l'accomplir & d'arriver à notre homme; car, à ce que vous m'avez fait entendre, ſon accès n'eſt pas aiſé.

LE FRANÇOIS.

Sur-tout pour vous qui dédaignez les ſeuls qui pourroient vous l'ouvrir. Ces moyens ſont, je le répete, de s'inſinuer à force d'adreſſe, de patelinage, d'opiniâtre importunité, de le cajoler ſans ceſſe, de lui parler avec tranſport de ſes talens, de ſes livres, & même de ſes vertus, car ici le menſonge & la fauſſeté ſont des œuvres pies. Le mot d'*admiration* ſurtout, d'un effet admirable auprès de lui, exprime aſſez bien dans un autre ſens l'idée des ſentimens qu'un pareil monſtre inſpire, & ces doubles ententes jéſuitiques ſi recherchées de nos Meſſieurs leur rendent l'uſage de ce mot très-familier avec J. J. & très-commode en lui parlant (*).

(*) En m'écrivant c'eſt la même franchiſe. *J'ai l'honneur d'être avec tous les ſentimens qui vous ſont dûs, avec les ſentimens les plus diſtingués, avec une conſidération très-particulière, avec autant d'eſtime que de reſpect*, &c. Ces Meſſieurs

Si tout cela ne réuſſit pas, on ne ſe rebute point de ſon froid accueil, on compte pour rien ſes rebuffades ; paſſant tout de ſuite à l'autre extrémité, on le tance, on le gourmande, & prenant le ton le plus arrogant qu'il eſt poſſible, on tâche de le ſubjuguer de haute lutte. S'il vous fait des groſſiéretés, on les endure comme venant d'un miſérable dont on s'embarraſſe fort peu d'être mépriſé. S'il vous chaſſe de chez lui, on y revient ; s'il vous ferme la porte on y reſte juſqu'à ce qu'elle ſe rouvre, on tâche de s'y fourrer. Une fois entré dans ſon repaire, on s'y établit, on s'y maintient bon gré malgré. S'il oſoit vous en chaſſer de force, tant mieux : on feroit beau bruit, & l'on iroit crier par toute la terre qu'il aſſaſſine les gens qui lui font l'honneur de l'aller voir. Il n'y a point, à ce qu'on m'aſſure, d'autre voie pour s'inſinuer auprès de lui. Etes-vous homme à prendre celle-là ?

ſont-ils donc avec ces tournures amphibologiques moins menteurs que ceux qui mentent tout rondement ? Non. Ils ſont ſeulement plus faux & plus doubles, ils mentent ſeulement plus traitreuſement.

ROUSSEAU.

Mais vous-même pourquoi ne l'avez-vous jamais voulu prendre ?

LE FRANÇOIS.

Oh moi, je n'avois pas beſoin de le voir pour le connoître. Je le connois par ſes œuvres ; c'en eſt aſſez & même trop.

ROUSSEAU.

Que penſez-vous de ceux qui, tout auſſi décidés que vous ſur ſon compte, ne laiſſent pas de le fréquenter, de l'obſéder, & de vouloir s'introduire à toute force dans ſa plus intime familiarité ?

LE FRANÇOIS.

Je vois que vous n'êtes pas content de la réponſe que j'ai déjà faite à cette queſtion.

ROUSSEAU.

Ni vous non plus, je le vois auſſi. J'ai donc mes raiſons pour y revenir. Preſque tout ce que vous m'avez dit dans cet entretien me prouve que vous n'y parliez pas de vous-même. Après avoir appris de vous les ſentimens d'autrui, n'apprendrai-je jamais les vôtres ? Je le vois, vous feignez d'établir des maximes que vous ſeriez au déſeſpoir d'adopter. Parlez-moi donc enfin plus franchement.

LE FRANÇOIS.

Ecoutez : je n'aime pas J. J. mais je hais encore plus l'injuſtice, encore plus la trahiſon. Vous m'avez dit des choſes qui me frappent & auxquelles je veux réfléchir. Vous refuſiez de voir cet infortuné ; vous vous y déterminez maintenant. J'ai refuſé de lire ſes livres ; je me raviſe ainſi que vous, & pour cauſe. Voyez l'homme, je lirai les livres ; après quoi, nous nous reverrons.

Fin du premier Dialogue.

ROUSSEAU
JUGE DE
JEAN-JAQUES.

DEUXIEME DIALOGUE.

LE FRANÇOIS.

HÉ bien, Monſieur, vous l'avez vu ?

ROUSSEAU.

Hé bien, Monſieur, vous l'avez lu ?

LE FRANÇOIS.

Allons par ordre, je vous prie, & permettez que nous commencions par vous, qui fûtes le plus preſſé. Je vous ai laiſſé tout le tems de bien étudier notre homme. Je ſais que vous l'avez vu par vous-même, & tout à votre aiſe. Ainſi vous êtes maintenant en état de le juger ou vous n'y ſerez jamais. Dites-moi donc enfin ce qu'il faut penſer de cet étrange perſonnage ?

ROUSSEAU.

Non ; dire ce qu'il en faut penſer n'eſt

pas de ma compétence ; mais vous dire ; quant à moi, ce que j'en penſe, c'eſt ce que je ferai volontiers, ſi cela vous ſuffit.

LE FRANÇOIS.

Je ne vous en demande pas davantage. Voyons donc.

ROUSSEAU.

Pour vous parler ſelon ma croyance, je vous dirai donc tout franchement que, ſelon moi, ce n'eſt pas un homme vertueux.

LE FRANÇOIS.

Ah ! vous voilà donc enfin penſant comme tout le monde.

ROUSSEAU.

Pas tout-à-fait, peut-être : car, toujours ſelon moi, c'eſt beaucoup moins encore un déteſtable ſcélérat.

LE FRANÇOIS.

Mais enfin qu'eſt-ce donc ? Car vous êtes déſolant avec vos éternelles énigmes.

ROUSSEAU.

Il n'y a point-là d'énigme que celle que vous y mettez vous-même. C'eſt un homme ſans malice plutôt que bon, une ame ſaine mais foible, qui adore la vertu ſans la pratiquer, qui aime ardemment le

le bien & qui n'en fait gueres. Pour le crime, je ſuis perſuadé comme de mon exiſtence qu'il n'approcha jamais de ſon cœur, non plus que la haine. Voilà le ſommaire de mes obſervations ſur ſon caractere moral. Le reſte ne peut ſe dire en abrégé ; car cet homme ne reſſemble à nul autre que je connoiſſe ; il demande une analyſe à part & faite uniquement pour lui.

LE FRANÇOIS.

Oh faites-la moi donc, cette unique analyſe, & montrez-nous comment vous vous y êtes pris pour trouver cet homme ſans malice, cet être ſi nouveau pour tout le reſte du monde, & que perſonne avant vous n'a ſu voir en lui.

ROUSSEAU.

Vous vous trompez ; c'eſt au contraire votre J. J. qui eſt cet homme nouveau. Le mien eſt l'ancien, celui que je m'étois figuré avant que vous m'euſſiez parlé de lui, celui que tout le monde voyoit en lui avant qu'il eût fait des livres, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'âge de quarante ans. Juſques-là tous ceux qui l'ont connu, ſans en excepter vos Meſſieurs eux-mê-

mes, l'ont vu tel que je le vois maintenant. C'eſt ſi vous voulez un homme que je reſſuſcite, mais que je ne crée aſſurément pas.

LE FRANÇOIS.

Craignez de vous abuſer encore en cela, & de reſſuſciter ſeulement une erreur trop tard détruite. Cet homme a pu, comme je vous l'ai déjà dit, tromper long-tems ceux qui l'ont jugé ſur les apparences, & la preuve qu'il les trompoit eſt qu'eux-mêmes, quand on le leur a fait mieux connoître, ont abjuré leur ancienne erreur. En revenant ſur ce qu'ils avoient vu jadis, ils en ont jugé tout différemment.

ROUSSEAU.

Ce changement d'opinion me paroît très-naturel ſans fournir la preuve que vous en tirez. Ils le voyoient alors par leurs propres yeux, ils l'ont vu depuis par ceux des autres. Vous penſez qu'ils ſe trompoient autrefois; moi je crois que c'eſt aujourd'hui qu'ils ſe trompent. Je ne vois point à votre opinion de raiſon ſolide, & j'en vois à la mienne une d'un très-grand poids; c'eſt qu'alors il n'y

avoit point de ligue, & qu'il en exiſte une aujourd'hui; c'eſt qu'alors perſonne n'avoit intérêt à déguiſer la vérité & à voir ce qui n'étoit pas, qu'aujourd'hui quiconque oſeroit dire hautement de J. J. le bien qu'il en pourroit ſavoir ſeroit un homme perdu, que pour faire ſa cour & parvenir il n'y a point de moyen plus ſûr & plus prompt que de renchérir ſur les charges dont on l'accable à l'envi, & qu'enfin tous ceux qui l'ont vu dans ſa jeuneſſe ſont ſûrs de s'avancer eux & les leurs en tenant ſur ſon compte le langage qui convient à vos Meſſieurs. D'où je conclus que qui cherche en ſincérité de cœur la vérité doit remonter, pour la connoître, aux tems où perſonne n'avoit intérêt à la déguiſer. Voilà pourquoi les jugemens qu'on portoit jadis ſur cet homme ſont autorité pour moi, & pourquoi ceux que les mêmes gens en peuvent porter aujourd'hui n'en ſont plus. Si vous avez à cela quelque bonne réponſe, vous m'obligerez de m'en faire part; car je n'entreprends point de ſoutenir ici mon ſentiment, ni de vous le faire adopter, & je ſerai toujours prêt

à l'abandonner, quoiqu'à regret, quand je croirai voir la vérité dans le ſentiment contraire. Quoi qu'il en ſoit, il ne s'agit point ici de ce que d'autres ont vu, mais de ce que j'ai vu moi-même ou cru voir. C'eſt ce que vous demandez, & c'eſt tout ce que j'ai à vous dire. Sauf à vous d'admettre ou rejetter mon opinion, quand vous ſaurez ſur quoi je la fonde.

Commençons par le premier abord. Je crus, ſur les difficultés auxquelles vous m'aviez préparé, devoir premiérement lui écrire. Voici ma lettre, & voici ſa réponſe.

LE FRANÇOIS.

Comment! Il vous a répondu?

ROUSSEAU.

Dans l'inſtant même.

LE FRANÇOIS.

Voilà qui eſt particulier! Voyons donc cette lettre qui lui a fait faire un ſi grand effort.

ROUSSEAU.

Elle n'eſt pas bien recherchée, comme vous allez voir.

Il lit.

« J'ai besoin de vous voir, de vous » connoître, & ce besoin est fondé sur » l'amour de la justice & de la vérité. » On dit que vous rebutez les nouveaux » visages. Je ne dirai pas si vous avez tort » ou raison : mais si vous êtes l'homme de » vos livres, ouvrez-moi votre porte avec » confiance ; je vous en conjure pour moi ; » je vous le conseille pour vous. Si vous ne » l'êtes pas, vous pouvez encore m'admet- » tre sans crainte ; je ne vous importunerai » pas long-tems ».

Réponse.

« Vous êtes le premier que le motif » qui vous amene ait conduit ici : car de » tant de gens qui ont la curiosité de me » voir, pas un n'a celle de me connoître ; » tous croyent me connoître assez. Venez » donc pour la rareté du fait. Mais que me » voulez-vous, & pourquoi me parler de » mes livres ? Si les ayant lus ils ont pu » vous laisser en doute sur les sentimens de » l'Auteur, ne venez pas : en ce cas je ne » suis pas votre homme, car vous ne sau- » riez être le mien ».

La conformité de cette réponse avec mes

idées ne ralentit pas mon zele. Je vole à lui, je le vois..... Je vous l'avoue ; avant même que je l'abordaſſe, en le voyant j'augurai bien de mon projet.

Sur ces portraits de lui ſi vantés qu'on étale de toutes parts, & qu'on prônoit comme des chefs-d'œuvre de reſſemblance avant qu'il revînt à Paris, je m'attendois à voir la figure d'un cyclope affreux comme celui d'Angleterre ou d'un petit Criſpin grimacier comme celui de Fiquet, & croyant trouver ſur ſon viſage les traits du caractere que tout le monde lui donne, je m'avertiſſois de me tenir en garde contre une premiere impreſſion ſi puiſſante toujours ſur moi, & de ſuſpendre, malgré ma répugnance, le préjugé qu'elle alloit m'inſpirer.

Je n'ai pas eu cette peine. Au lieu du féroce ou doucereux aſpect auquel je m'étois attendu, je n'ai vu qu'une phyſionomie ouverte & ſimple qui promettoit & inſpiroit de la confiance & de la ſenſibilité.

LE FRANÇOIS.

Il faut donc qu'il n'ait cette phyſionomie que pour vous : car généralement tous

ceux qui l'abordent ſe plaignent de ſon air froid & de ſon accueil repouſſant, dont heureuſement ils ne s'embarraſſent gueres.

ROUSSEAU.

Il eſt vrai que perſonne au monde ne cache moins que lui l'éloignement & le dédain pour ceux qui lui en inſpirent. Mais ce n'eſt point-là ſon abord naturel quoiqu'aujourd'hui très-fréquent, & cet accueil dédaigneux que vous lui reprochez eſt pour moi la preuve qu'il ne ſe contrefait pas comme ceux qui l'abordent, & qu'il n'y a point de fauſſeté ſur ſon viſage non plus que dans ſon cœur.

J. J. n'eſt aſſurément pas un bel homme. Il eſt petit & s'apetiſſe encore en baiſſant la tête. Il a la vue courte, de petits yeux enfoncés, des dents horribles; ſes traits, altérés par l'âge, n'ont rien de fort régulier: mais tout dément en lui l'idée que vous m'en aviez donnée; ni le regard, ni le ſon de la voix, ni l'accent, ni le maintien ne ſont du monſtre que vous m'avez peint.

LE FRANÇOIS.

Bon! n'allez-vous pas le dépouiller de ſes traits comme de ſes livres?

ROUSSEAU.

Mais, tout cela va très-bien enſemble & me paroîtroit aſſez appartenir au même homme. Je lui trouve aujourd'hui les traits du Mentor d'Emile. Peut-être dans ſa jeuneſſe lui aurois-je trouvé ceux de St. Preux. Enfin je penſe que ſi ſous ſa phyſionomie la nature a caché l'ame d'un ſcélérat, elle ne pouvoit en effet mieux la cacher.

LE FRANÇOIS.

J'entends; vous voilà livré en ſa faveur au même préjugé contre lequel vous vous étiez ſi bien armé s'il lui eût été contraire.

ROUSSEAU.

Non. Le ſeul préjugé auquel je me livre ici, parce qu'il me paroît raiſonnable, eſt bien moins pour lui que contre ſes bruyans protecteurs. Ils ont eux-mêmes fait faire ces portraits avec beaucoup de dépenſe & de ſoin; ils les ont annoncés avec pompe dans les journaux, dans les gazettes, ils les ont prônés partout. Mais s'ils n'en peignent pas mieux l'original au moral qu'au phyſique, on le connoîtra ſurement fort mal d'après eux.

Voici un quatrain que J. J. mit au-deſſous d'un de ces portraits :

Hommes ſavans dans l'art de feindre
Qui me prêtez des traits ſi doux,
Vous aurez beau vouloir me peindre,
Vous ne peindrez jamais que vous.

LE FRANÇOIS.

Il faut que ce quatrain ſoit tout nouveau ; car il eſt aſſez joli, & je n'en avois point entendu parler.

ROUSSEAU.

Il y a plus de ſix ans qu'il eſt fait ; l'Auteur l'a donné ou récité à plus de cinquante perſonnes, qui toutes lui en ont très-fidellement gardé le ſecret qu'il ne leur demandoit pas, & je ne crois pas que vous vous attendiez à trouver ce quatrain dans le Mercure. J'ai cru voir dans toute cette hiſtoire de portraits des ſingularités qui m'ont porté à la ſuivre, & j'y ai trouvé, ſur-tout pour celui d'Angleterre, des circonſtances bien extraordinaires. David Hume, étroitement lié à Paris avec vos Meſſieurs ſans oublier les Dames, devient, on ne ſait comment, le patron, le zélé protecteur, le bienfaiteur à toute outrance de J. J. & fait tant, de

concert avec eux, qu'il parvient enfin, malgré toute la répugnance de celui-ci, à l'emmener en Angleterre. Là, le premier & le plus important de ſes ſoins eſt de faire faire par Ramſay ſon ami particulier le portrait de ſon ami public J. J. Il déſiroit ce portrait auſſi ardemment qu'un amant bien épris deſire celui de ſa maîtreſſe. A force d'importunités il arrache le conſentement de J. J. On lui fait mettre un bonnet bien noir, un vêtement bien brun, on le place dans un lieu bien ſombre, & là, pour le peindre aſſis on le fait tenir debout, courbé, appuyé d'une de ſes mains ſur une table bien baſſe, dans une attitude où ſes muſcles fortement tendus alterent les traits de ſon viſage. De toutes ces précautions devoit réſulter un portrait peu flatté quand il eût été fidelle. Vous avez vu ce terrible portrait; vous jugerez de la reſſemblance ſi jamais vous voyez l'original. Pendant le ſéjour de J. J. en Angleterre, ce portrait y a été gravé, publié, vendu partout, ſans qu'il lui ait été poſſible de voir cette gravure. Il revient en France & il y apprend que ſon portrait d'An-

gleterre eſt annoncé, célébré, vanté comme un chef-d'œuvre de peinture, de gravure & ſur-tout de reſſemblance. Il parvient enfin, non ſans peine, à le voir : il frémit, & dit ce qu'il en penſe. Tout le monde ſe moque de lui : tout le détail qu'il fait paroît la choſe la plus naturelle, & loin d'y voir rien qui puiſſe faire ſuſpecter la droiture du généreux David Hume, on n'apperçoit que les ſoins de l'amitié la plus tendre dans ceux qu'il a pris pour donner à ſon ami J. J. la figure d'un Cyclope affreux. Penſez-vous comme le public à cet égard ?

LE FRANÇOIS.

Le moyen, ſur un pareil expoſé ! J'avoue au contraire que ce fait ſeul bien avéré me paroîtroit déceler bien des choſes ; mais qui m'aſſurera qu'il eſt vrai ?

ROUSSEAU.

La figure du portrait. Sur la queſtion préſente cette figure ne mentira pas.

LE FRANÇOIS.

Mais ne donnez-vous point auſſi trop d'importance à des bagatelles ? Qu'un portrait ſoit difforme ou peu reſſemblant, c'eſt la choſe du monde la moins extra-

ordinaire. Tous les jours on grave, on contrefait, on défigure des hommes célebres, ſans que de ces groſſieres gravures on tire aucune conſéquence pareille à la vôtre.

ROUSSEAU.

J'en conviens: mais ces copies défigurées ſont l'ouvrage de mauvais ouvriers avides, & non les productions d'Artiſtes diſtingués, ni les fruits du zele & de l'amitié. On ne les prône pas avec bruit dans toute l'Europe, on ne les annonce pas dans les papiers publics, on ne les étale pas dans les appartemens, ornés de glaces & de cadres; on les laiſſe pourrir ſur les quais, ou parer les chambres des cabarets & les boutiques des barbiers.

Je ne prétends pas vous donner pour des réalités toutes les idées inquiétantes que fournit à J. J. l'obſcurité profonde dont on s'applique à l'entourer. Les myſteres qu'on lui fait de tout ont un aſpect ſi noir qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'ils affectent de la même teinte ſon imagination effarouchée. Mais parmi les idées outrées & fantaſtiques que cela peut lui donner, il en eſt qui, vu la maniere extraordinaire dont on procede avec lui, méritent un

examen ſérieux avant d'être rejettées. Il croit, par exemple, que tous les déſaſtres de ſa deſtinée depuis ſa funeſte célébrité ſont les fruits d'un complot formé de longue main dans un grand ſecret entre peu de perſonnes, qui ont trouvé le moyen d'y faire entrer ſucceſſivement toutes celles dont ils avoient beſoin pour ſon exécution : les Grands, les Auteurs, les Médecins, (cela n'étoit pas difficile) tous les hommes puiſſans, toutes les femmes galantes, tous les corps accrédités, tous ceux qui diſpoſent de l'adminiſtration, tous ceux qui gouvernent les opinions publiques. Il prétend que tous les événemens relatifs à lui qui paroiſſent accidentels & fortuits ne ſont que de ſucceſſifs développemens concertés d'avance & tellement ordonnés que tout ce qui lui doit arriver dans la ſuite a déjà ſa place dans le tableau, & ne doit avoir ſon effet qu'au moment marqué. Tout cela ſe rapporte aſſez à ce que vous m'avez dit vous-même & à ce que j'ai cru voir ſous des noms différens. Selon vous c'eſt un ſyſtême de bienfaiſance envers un ſcélérat; ſelon lui c'eſt un complot d'impoſture contre un

innocent ; ſelon moi, c'eſt une ligue dont je ne détermine pas l'objet, mais dont vous ne pouvez nier l'exiſtence puiſque vous-même y êtes entré.

Il penſe que du moment qu'on entreprit l'œuvre complete de ſa diffamation, pour faciliter le ſuccès de cette entrepriſe alors difficile, on réſolut de la graduer, de commencer par le rendre odieux & noir, & de finir par le rendre abject, ridicule & mépriſable. Vos Meſſieurs, qui n'oublient rien, n'oublierent pas ſa figure, & après l'avoir éloigné de Paris, travaillerent à lui en donner une aux yeux du public, conforme au caractere dont ils vouloient le gratifier. Il fallut d'abord faire diſparoître la gravure qui avoit été faite ſur le portrait fait par La Tour. Cela fut bientôt fait. Après ſon départ pour l'Angleterre, ſur un modele qu'on avoit fait faire par Le Moine, on fit faire une gravure telle qu'on la deſiroit ; mais la figure en étoit hideuſe à tel point que pour ne pas ſe découvrir trop ou trop tôt, on fut contraint de ſupprimer la gravure. On fit faire à Londres par les bons offices de l'ami Hume le portrait

dont je viens de parler, & n'épargnant aucun ſoin de l'art pour en faire valoir la gravure, on la rendit moins difforme que la précédente, mais plus terrible & plus noire mille fois. Ce portrait a fait long-tems, à l'aide de vos Meſſieurs, l'admiration de Paris & de Londres, juſqu'à ce qu'ayant gagné pleinement le premier point & rendu aux yeux du public l'original auſſi noir que la gravure, on en vint au ſecond article, & dégradant habilement cet affreux coloris, de l'homme terrible & vigoureux qu'on avoit d'abord peint, on fit peu-à-peu un petit fourbe, un petit menteur, un petit eſcroc, un coureur de tavernes & de mauvais lieux. C'eſt alors que parut le portrait grimacier de Fiquet qu'on avoit tenu long-tems en réſerve juſqu'à ce que le moment de le publier fût venu, afin que la mine baſſe & riſible de la figure répondît à l'idée qu'on vouloit donner de l'original. C'eſt encore alors que parut un petit médaillon en plâtre ſur le coſtume de la gravure Angloiſe, mais dont on avoit eu ſoin de changer l'air terrible & fier en un ſouris traître & ſardonique comme celui de Pa-

nurge achetant les moutons de Dindenaut ; ou comme celui des gens qui rencontrent J. J. dans les rues ; & il eſt certain que depuis lors vos Meſſieurs ſe ſont moins attachés à faire de lui un objet d'horreur qu'un objet de dériſion ; ce qui toutefois ne paroît pas aller à la fin qu'ils diſent avoir de mettre tout le monde en garde contre lui : car on ſe tient en garde contre les gens qu'on redoute, mais non pas contre ceux qu'on mépriſe.

Voilà l'idée que l'hiſtoire de ces différens portraits a fait naître à J. J. : mais toutes ces graduations préparées de ſi loin ont bien l'air d'être des conjectures chimériques, fruits aſſez naturels d'une imagination frappée par tant de myſteres & de malheurs. Sans donc adopter ni rejetter à préſent ces idées, laiſſons tous ces étranges portraits, & revenons à l'original.

J'avois percé juſqu'à lui, mais que de difficultés me reſtoient à vaincre dans la maniere dont je me propoſois de l'examiner ! Après avoir étudié l'homme toute ma vie j'avois cru connoître les hommes ; je m'étois trompé. Je ne parvins jamais à en connoître un ſeul ; non qu'en effet ils ſoient

ſoient difficiles à connoître; mais je m'y prenois mal, & toujours interprétant d'après mon cœur ce que je voyois faire aux autres, je leur prêtois les motifs qui m'auroient fait agir à leur place, & je m'abuſois toujours. Donnant trop d'attention à leurs diſcours & pas aſſez à leurs œuvres, je les écoutois parler plutôt que je ne les regardois agir; ce qui, dans ce ſiecle de philoſophie & de beaux diſcours me les faiſoit prendre pour autant de ſages & juger de leurs vertus par leurs ſentences. Que ſi quelquefois leurs actions attiroient mes regards, c'étoient celles qu'ils deſtinoient à cette fin, lorſqu'ils montoient ſur le théâtre pour y faire une œuvre d'éclat qui s'y fît admirer; ſans ſonger dans ma bêtiſe que ſouvent ils mettoient en avant cette œuvre brillante pour maſquer dans le cours de leur vie un tiſſu de baſſeſſes & d'iniquités. Je voyois preſque tous ceux qui ſe piquent de fineſſe & de pénétration s'abuſer en ſens contraire par le même principe de juger du cœur d'autrui par le ſien. Je les voyois ſaiſir avidement en l'air un trait, un geſte, un mot inconſidéré, & l'interprétant à leur mode

s'applaudir de leur ſagacité en prêtant à chaque mouvement fortuit d'un homme un ſens ſubtil qui n'exiſtoit ſouvent que dans leur eſprit. Eh quel eſt l'homme d'eſprit qui ne dit jamais de ſottiſe? Quel eſt l'honnête homme auquel il n'échappe jamais un propos répréhenſible que ſon cœur n'a point dicté? Si l'on tenoit un regiſtre exact de toutes les fautes que l'homme le plus parfait a commiſes, & qu'on ſupprimât ſoigneuſement tout le reſte, quelle opinion donneroit-on de cet homme-là? Que dis-je, les fautes! Non, les actions les plus innocentes, les geſtes les plus indifférens, les diſcours les plus ſenſés, tout dans un obſervateur qui ſe paſſionne, augmente & nourrit le préjugé dans lequel il ſe complaît; quand il détache chaque mot ou chaque fait de ſa place, pour le mettre dans le jour qui lui convient.

Je voulois m'y prendre autrement pour étudier à-part-moi un homme ſi cruellement, ſi légérement, ſi univerſellement jugé. Sans m'arrêter à de vains diſcours qui peuvent tromper, ou à des ſignes paſſagers plus incertains encore, mais ſi

commodes à la légéreté & à la malignité, je réſolus de l'étudier par ſes inclinations, ſes mœurs, ſes goûts, ſes penchans, ſes habitudes, de ſuivre les détails de ſa vie, le cours de ſon humeur, la pente de ſes affections, de le voir agir en l'entendant parler, de le pénétrer s'il étoit poſſible en dedans de lui-même, en un mot, de l'obſerver moins par des ſignes équivoques & rapides que par ſa conſtante maniere d'être; ſeule regle infaillible de bien juger du vrai caractere d'un homme & des paſſions qu'il peut cacher au fond de ſon cœur. Mon embarras étoit d'écarter les obſtacles que, prévenu par vous, je prévoyois dans l'exécution de ce projet.

Je ſavois qu'irrité des perfides empreſſemens de ceux qui l'abordent, il ne cherchoit qu'à repouſſer tous les nouveaux venus; je ſavois qu'il jugeoit, & ce me ſemble avec aſſez de raiſon, de l'intention des gens par l'air ouvert ou réſervé qu'ils prenoient avec lui, & mes engagemens m'ôtant le pouvoir de lui rien dire, je devois m'attendre que ces myſteres ne le diſpoſeroient pas à la familiarité dont j'avois beſoin pour mon deſſein. Je ne vis

de remede à cela que de lui laiſſer voir mon projet autant que cela pouvoit s'accorder avec ſilence qui m'étoit impoſé, & cela même pouvoit me fournir un premier préjugé pour ou contre lui : car ſi, bien convaincu par ma conduite & par mon langage de la droiture de mes intentions, il s'alarmoit néanmoins de mon deſſein, s'inquiétoit de mes regards, cherchoit à donner le change à ma curioſité & commençoit par ſe mettre en garde, c'étoit dans mon eſprit un homme à demi jugé. Loin de rien voir de ſemblable, je fus auſſi touché que ſurpris non de l'accueil que cette idée m'attira de ſa part, car il n'y mit aucun empreſſement oſtenſible, mais de la joie qu'elle me parut exciter dans ſon cœur. Ses regards attendris m'en dirent plus que n'auroient fait des careſſes. Je le vis à ſon aiſe avec moi, c'étoit le meilleur moyen de m'y mettre avec lui. A la maniere dont il me diſtingua dès le premier abord de tous ceux qui l'obſédoient, je compris qu'il n'avoit pas un inſtant pris le change ſur mes motifs. Car quoique cherchant tous également à l'obſerver, ce deſſein commun dût donner à tous une

allure assez semblable, nos recherches étoient trop différentes par leur objet pour que la distinction n'en fût pas facile à faire. Il vit que tous les autres ne cherchoient, ne vouloient voir que le mal, que j'étois le seul qui cherchant le bien ne voulût voir que la vérité, & ce motif qu'il démêla sans peine m'attira sa confiance.

Entre tous les exemples qu'il m'a donnés de l'intention de ceux qui l'approchent, je ne vous en citerai qu'un. L'un d'eux s'étoit tellement distingué des autres par de plus affectueuses démonstrations & par un attendrissement poussé jusqu'aux larmes, qu'il crut pouvoir s'ouvrir à lui sans réserve & lui lire ses confessions. Il lui permit même de l'arrêter dans sa lecture pour prendre note de tout ce qu'il voudroit retenir par préférence, il remarqua durant cette longue lecture que n'écrivant presque jamais dans les endroits favorables & honorables, il ne manqua point d'écrire avec soin dans tous ceux où la vérité le forçoit à s'accuser & se charger lui-même. Voilà comment se font les remarques de ces Messieurs. Et moi aussi j'ai

fait celle-là, mais je n'ai pas comme eux omis les autres, & le tout m'a donné des réſultats bien différens des leurs.

Par l'heureux effet de ma franchiſe j'avois l'occaſion la plus rare & la plus ſure de bien connoître un homme, qui eſt de l'étudier à loiſir dans ſa vie privée & vivant pour ainſi dire avec lui-même : car il ſe livra ſans réſerve & me rendit auſſi maître chez lui que chez moi.

Une fois admis dans ſa retraite, mon premier ſoin fut de m'informer des raiſons qui l'y tenoient confiné. Je ſavois qu'il avoit toujours fui le grand monde & aimé la ſolitude : mais je ſavois auſſi que dans des ſociétés peu nombreuſes, il avoit jadis joui des douceurs de l'intimité en homme dont le cœur étoit fait pour elle. Je voulus apprendre pourquoi maintenant détaché de tout, il s'étoit tellement concentré dans ſa retraite que ce n'étoit plus que par force qu'on parvenoit à l'aborder.

LE FRANÇOIS.

Cela n'étoit-il pas tout clair ? Il ſe gênoit autrefois parce qu'on ne le connoiſſoit pas encore. Aujourd'hui que bien connu de tous il ne gagneroit plus rien à ſe contrain-

dre, il ſe livre tout-à-fait à ſon horrible miſanthropie. Il fuit les hommes parce qu'il les déteſte ; il vit en loup-garou, parce qu'il n'y a rien d'humain dans ſon cœur.

ROUSSEAU.

Non, cela ne me paroît pas auſſi clair qu'à vous, & ce diſcours que j'entends tenir à tout le monde me prouve bien que les hommes le haïſſent, mais non pas que c'eſt lui qui les hait.

LE FRANÇOIS.

Quoi ! ne l'avez-vous pas vu, ne le voyez-vous pas tous les jours, recherché de beaucoup de gens, ſe refuſer durement à leurs avances ? Comment donc expliquez-vous cela ?

ROUSSEAU.

Beaucoup plus naturellement que vous : car la fuite eſt un effet bien plus naturel de la crainte que de la haine. Il ne fuit point les hommes parce qu'il les hait, mais parce qu'il en a peur. Il ne les fuit pas pour leur faire du mal, mais pour tâcher d'échapper à celui qu'ils lui veulent. Eux au contraire, ne le recherchent pas par amitié, mais par haine. Ils le cherchent & il

les fuit comme dans les fables d'Afrique où ſont peu d'hommes & beaucoup de tigres, les hommes fuient les tigres & les tigres cherchent les hommes; s'enſuit-il de-là que les hommes ſont méchans, farouches, & que les tigres ſont ſociables & humains? Même, quelque opinion que doive avoir J. J. de ceux qui, malgré celle qu'on a de lui, ne laiſſent pas de le rechercher, il ne ferme point ſa porte à tout le monde; il reçoit honnêtement ſes anciennes connoiſſances, quelquefois même les nouveaux-venus, quand ils ne montrent ni patelinage ni arrogance. Je ne l'ai jamais vu ſe refuſer durement qu'à des avances tyranniques, inſolentes & malhonnêtes, qui déceloient clairement l'intention de ceux qui les faiſoient. Cette maniere ouverte & généreuſe de repouſſer la perfidie & la trahiſon ne fut jamais l'allure des méchans. S'il reſſembloit à ceux qui le recherchent, au lieu de ſe dérober à leurs avances il y répondroit pour tâcher de les payer en même monnoie, &, leur rendant fourberie pour fourberie, trahiſon pour trahiſon, il ſe ſerviroit de leurs propres armes pour ſe défendre & ſe venger

d'eux, mais loin qu'on l'ait jamais accusé d'avoir tracassé dans les sociétés où il a vécu, ni brouillé ses amis entr'eux, ni desservi personne avec qui il fut en liaison, le seul reproche qu'aient pu lui faire ses soi-disans amis a été de les avoir quittés ouvertement, comme il a dû faire, si-tôt que les trouvant faux & perfides il a cessé de les estimer.

Non, Monsieur, le vrai misanthrope, si un être aussi contradictoire pouvoit exister (1), ne fuiroit point dans la solitude; quel mal peut & veut faire aux hommes celui qui vit seul? Celui qui les hait veut leur nuire, & pour leur nuire il ne faut pas les fuir. Les méchans ne sont point dans les déserts, ils sont dans le monde. C'est-là qu'ils intriguent & travaillent pour satisfaire leur passion & tourmenter les objets de leur haine. De quelque motif que soit animé celui qui veut s'engager dans la foule & s'y faire jour, il doit s'armer de vigueur pour repousser ceux qui le poussent, pour écarter ceux

(1) Timon n'étoit point naturellement misanthrope, & même ne méritoit pas ce nom. Il y avoit dans son fait plus de dépit & d'enfantillage que de véritable méchanceté: c'étoit un fou mécontent qui boudoit contre le genre-humain.

qui ſont devant lui, pour fendre la preſſe & faire ſon chemin. L'homme débonnaire & doux, l'homme timide & foible qui n'a point ce courage & qui tâche de ſe tirer à l'écart de peur d'être abattu & foulé aux pieds eſt donc un méchant à votre compte, les autres plus forts, plus durs, plus ardens à percer ſont les bons? J'ai vu pour la premiere fois cette nouvelle doctrine dans un diſcours publié par le Philoſophe D***. préciſément dans le tems que ſon ami J. J. s'étoit retiré dans la ſolitude. *Il n'y a que le méchant*, dit-il, *qui ſoit ſeul.* Juſqu'alors on avoit regardé l'amour de la retraite comme un des ſignes les moins équivoques d'une ame paiſible & ſaine exempte d'ambition, d'envie, & de toutes les ardentes paſſions filles de l'amour-propre, qui naiſſent & fermentent dans la ſociété. Au lieu de cela, voici par un coup de plume inattendu, ce goût paiſible & doux, jadis ſi univerſellement admiré, transformé tout-d'un-coup en une rage infernale; voilà tant de Sages reſpectés & Deſcartes lui-même, changés dans un inſtant en autant de miſanthropes affreux & de ſcélérats. Le Philoſophe D***. étoit

ſeul, peut-être, en écrivant cette ſentence, mais je doute qu'il eût été ſeul à la méditer, & il prit grand ſoin de la faire circuler dans le monde. Eh plût à Dieu que le méchant fût toujours ſeul ! il ne ſe feroit gueres de mal.

Je crois bien que des ſolitaires qui le ſont par force, peuvent, rongés de dépit & de regrets dans la retraite où ils ſont détenus, devenir inhumains, féroces, & prendre en haine avec leur chaîne tout ce qui n'en eſt pas chargé comme eux. Mais les ſolitaires par goût & par choix ſont naturellement humains, hoſpitaliers, careſſans. Ce n'eſt pas parce qu'ils haïſſent les hommes, mais parce qu'ils aiment le repos & la paix qu'ils fuient le tumulte & le bruit. La longue privation de la ſociété la leur rend même agréable & douce, quand elle s'offre à eux ſans contrainte. Ils en jouiſſent alors délicieuſement, & cela ſe voit. Elle eſt pour eux ce qu'eſt le commerce des femmes pour ceux qui ne paſſent pas leur vie avec elles, mais qui, dans les courts momens qu'ils y paſſent, y trouvent des charmes ignorés des galans de profeſſion.

Je ne comprends pas comment un homme de bon ſens peut adopter un ſeul moment la ſentence du Philoſophe D***; elle a beau être hautaine & tranchante, elle n'en eſt pas moins abſurde & fauſſe. Eh qui ne voit au contraire qu'il n'eſt pas poſſible que le méchant aime à vivre ſeul & vis-à-vis de lui-même ? Il s'y ſentiroit en trop mauvaiſe compagnie, il y ſeroit trop mal à ſon aiſe, il ne s'y ſupporteroit pas long-tems, ou bien, ſa paſſion dominante y reſtant toujours oiſive, il faudroit qu'elle s'éteignît & qu'il y redevînt bon. L'amour-propre, principe de toute méchanceté, s'avive & s'exalte dans la ſociété qui l'a fait naître & où l'on eſt à chaque inſtant forcé de ſe comparer ; il languit & meurt faute d'aliment dans la ſolitude. *Quiconque ſe ſuffit à lui-même ne veut nuire à qui que ce ſoit.* Cette maxime eſt moins éclatante, & moins arrogante, mais plus ſenſée & plus juſte que celle du Philoſophe D***, & préférable au moins en ce qu'elle ne tend à outrager perſonne. Ne nous laiſſons pas éblouir par l'éclat ſentencieux dont ſouvent l'erreur & le menſonge ſe couvrent : ce n'eſt pas la foule qui fait la ſociété, &

c'eſt en vain que les corps ſe rapprochent lorſque les cœurs ſe repouſſent. L'homme vraiment ſociable eſt plus difficile en liaiſons qu'un autre, celles qui ne conſiſtent qu'en fauſſes apparences ne ſauroient lui convenir. Il aime mieux vivre loin des méchans ſans penſer à eux, que de les voir les haïr; il aime mieux fuir ſon ennemi que de le rechercher, pour lui nuire. Celui qui ne connoît d'autre ſociété que celle des cœurs n'ira pas chercher la ſienne dans vos cercles. Voilà comment J. J. a dû penſer & ſe conduire avant la ligue dont il eſt l'objet; jugez ſi maintenant qu'elle exiſte & qu'elle tend de toutes parts ſes piéges autour de lui, il doit trouver du plaiſir à vivre avec ſes perſécuteurs, à ſe voir l'objet de leur dériſion, le jouet de leur haine, la dupe de leurs perfides careſſes, à travers leſquelles ils font malignement percer l'air inſultant & moqueur qui doit les lui rendre odieuſes. Le mépris, l'indignation, la colere ne ſauroient le quitter au milieu de tous ces gens-là. Il les fuit pour s'épargner des ſentimens ſi pénibles; il les fuit parce qu'ils méritent ſa haine, & qu'il étoit fait pour les aimer.

LE FRANÇOIS.

Je ne puis apprécier vos préjugés en ſa faveur avant d'avoir appris ſur quoi vous les fondez. Quant à ce que vous dites à l'avantage des ſolitaires, cela peut être vrai de quelques hommes ſinguliers qui s'étoient fait de fauſſes idées de la ſageſſe: mais au moins ils donnoient des ſignes non équivoques du louable emploi de leur tems. Les méditations profondes & les immortels ouvrages dont les Philoſophes que vous citez ont illuſtré leur ſolitude, prouvent aſſez qu'ils s'y occupoient d'une maniere utile & glorieuſe, & qu'ils n'y paſſoient pas uniquement leur tems comme votre homme à tramer des crimes & des noirceurs.

ROUSSEAU.

C'eſt à quoi, ce me ſemble, il n'y paſſa pas non plus uniquement le ſien. La lettre à M. d'Alembert ſur les Spectacles, l'Héloïſe, Emile, le Contrat Social, les Eſſais ſur la Paix perpétuelle & ſur l'Imitation théâtrale, & d'autres Ecrits non moins eſtimables qui n'ont point paru, ſont des fruits de la retraite de J. J. Je doute qu'aucun philoſophe ait médité plus

profondément, plus utilement peut-être, & plus écrit en ſi peu de tems. Appellez-vous tout cela des noirceurs & des crimes ?

LE FRANÇOIS.

Je connois des gens aux yeux de qui c'en pourroient bien être : vous ſavez ce que penſent ou ce que diſent nos Meſſieurs de ces livres ; mais avez-vous oublié qu'ils ne ſont pas de lui, & que c'eſt vous-même qui me l'avez perſuadé ?

ROUSSEAU.

Je vous ai dit ce que j'imaginois pour expliquer des contradictions que je voyois alors & que je ne vois plus. Mais ſi nous continuons à paſſer ainſi d'un ſujet à l'autre, nous perdrons notre objet de vue & nous ne l'atteindrons jamais. Reprenons avec un peu plus de ſuite le fil de mes obſervations, avant de paſſer aux concluſions que j'en ai tirées.

Ma premiere attention, après m'être introduit dans la familiarité de J. J., fut d'examiner ſi nos liaiſons ne lui faiſoient rien changer dans ſa maniere de vivre ; & j'eus bientôt toute la certitude poſſible que non-ſeulement il n'y changeoit rien pour

moi ; mais que de tout tems elle avoit toujours été la même & parfaitement uniforme, quand, maître de la choiſir, il avoit pu ſuivre en liberté ſon penchant. Il y avoit cinq ans que, de retour à Paris il avoit recommencé d'y vivre. D'abord, ne voulant ſe cacher en aucune maniere, il avoit fréquenté quelques maiſons dans l'intention d'y reprendre ſes plus anciennes liaiſons & même d'en former de nouvelles. Mais au bout d'un an il ceſſa de faire des viſites, & reprenant dans la Capitale la vie ſolitaire qu'il menoit depuis tant d'années à la campagne, il partagea ſon tems entre l'occupation journaliere dont il s'étoit fait une reſſource, & les promenades champêtres dont il faiſoit ſon unique amuſement. Je lui demandai la raiſon de cette conduite. Il me dit qu'ayant vu toute la génération préſente concourir à l'œuvre de ténebres dont il étoit l'objet, il avoit d'abord mis tous ſes ſoins à chercher quelqu'un qui ne partageât pas l'iniquité publique ; qu'après de vaines recherches dans les provinces, il étoit venu les continuer à Paris, eſpérant qu'au moins parmi ſes anciennes connoiſſances il ſe trouveroit

trouveroit quelqu'un moins dissimulé, moins faux, qui lui donneroit les lumieres dont il avoit besoin pour percer cette obscurité : qu'après bien des soins inutiles il n'avoit trouvé, même parmi les plus honnêtes gens, que trahisons, duplicité, mensonge, & que tous en s'empressant à le recevoir, à le prévenir, à l'attirer, paroissoient si contens de sa diffamation, y contribuoient de si bon cœur, lui faisoient des caresses si fardées, le louoient d'un ton si peu sensible à son cœur, lui prodiguoient l'admiration la plus outrée avec si peu d'estime & de considération, qu'ennuyé de ces démonstrations moqueuses & mensongeres, & indigné d'être ainsi le jouet de ses prétendus amis, il cessa de les voir, se retira sans leur cacher son dédain, & après avoir cherché long-tems sans succès un homme, éteignit sa lanterne & se renferma tout-à-fait au-dedans de lui.

C'est dans cet état de retraite absolue que je le trouvai & que j'entrepris de le connoître. Attentif à tout ce qui pouvoit manifester à mes yeux son intérieur, en garde contre tout jugement précipité, ré-

ſolu de le juger non ſur quelques mots épars, ni ſur quelques circonſtances particulieres, mais ſur le concours de ſes diſcours, de ſes actions, de ſes habitudes, & ſur cette conſtante maniere d'être, qui ſeule décele infailliblement un caractere, mais qui demande pour être apperçue plus de ſuite, plus de perſévérance & moins de confiance au premier coup-d'œil, que le tiede amour de la juſtice, dépouillé de tout autre intérêt & combattu par les tranchantes déciſions de l'amour-propre, n'en inſpire au commun des hommes. Il fallut, par conſéquent, commencer par tout voir, par tout entendre, par tenir note de tout, avant de prononcer ſur rien, juſqu'à ce que j'euſſe aſſemblé des matériaux ſuffiſans pour fonder un jugement ſolide qui ne fût l'ouvrage ni de la paſſion ni du préjugé.

Je ne fus pas ſurpris de le voir tranquille : vous m'aviez prévenu qu'il l'étoit ; mais vous attribuiez cette tranquillité à baſſeſſe d'ame ; elle pouvoit venir d'une cauſe toute contraire ; j'avois à déterminer la véritable. Cela n'étoit pas difficile ; car, à moins que cette tranquillité ne

fût toujours inaltérable, il ne fallait pour en découvrir la cause, que remarquer ce qui pouvoit la troubler. Si c'étoit la crainte, vous aviez raison; si c'étoit l'indignation, vous aviez tort. Cette vérification ne fut pas longue, & je fus bientôt à quoi m'en tenir.

Je le trouvai s'occupant à copier de la musique à tant la page. Cette occupation m'avoit paru, comme à vous, ridicule & affectée. Je m'appliquai d'abord à connoître s'il s'y livroit sérieusement ou par jeu, & puis à savoir au juste quel motif la lui avoit fait reprendre, & ceci demandoit plus de recherche & de soin. Il falloit connoître exactement ses ressources & l'état de sa fortune, vérifier ce que vous m'aviez dit de son aisance, examiner sa maniere de vivre, entrer dans le détail de son petit ménage, comparer sa dépense & son revenu, en un mot connoître sa situation présente autrement que par son dire & le dire contradictoire de vos Messieurs. C'est à quoi je donnai la plus grande attention. Je crus m'apercevoir que cette occupation lui plaisoit, quoiqu'il n'y réussît pas trop bien. Je

cherchai la cauſe de ce bizarre plaiſir, & je trouvai qu'elle tenoit au fond de ſon naturel & de ſon humeur, dont je n'avois encore aucune idée & qu'à cette occaſion je commençai à pénétrer. Il aſſocioit ce travail à un amuſement dans lequel je le ſuivis avec une égale attention. Ses longs ſéjours à la campagne lui avoient donné du goût pour l'étude des plantes: il continuoit de ſe livrer à cette étude avec plus d'ardeur que de ſuccès; ſoit que ſa mémoire défaillante commençît à lui refuſer tout ſervice; ſoit, comme je crus le remarquer, qu'il ſe fît de cette occupation plutôt un jeu d'enfant qu'une étude véritable. Il s'attachoit plus à faire de jolis herbiers qu'à claſſer & caractériſer les genres & les eſpeces. Il employoit un tems & des ſoins incroyables à deſſécher & applatir des rameaux, à étendre & déployer de petits feuillages, à conſerver aux fleurs leurs couleurs naturelles : de ſorte que, collant avec ſoin ces fragmens ſur des papiers qu'il ornoit de petits cadres, à toute la vérité de la nature il joignoit l'éclat de la miniature, & le charme de l'imitation.

Je l'ai vu s'attiédir enfin ſur cet amuſement, devenu trop fatigant pour ſon âge, trop coûteux pour ſa bourſe, & qui lui prenoit un tems néceſſaire dont il ne le dédommageoit pas. Peut-être nos liaiſons ont-elles contribué à l'en détacher. On voit que la contemplation de la nature eut toujours un grand attrait pour ſon cœur : il y trouvoit un ſupplément aux attachemens dont il avoit beſoin ; mais il eût laiſſé le ſupplément pour la choſe, s'il en avoit eu le choix, & il ne ſe réduiſit à converſer avec les plantes qu'après de vains efforts pour converſer avec des humains. Je quitterai volontiers, m'a-t-il dit, la ſociété des végétaux pour celle des hommes, au premier eſpoir d'en retrouver.

Mes premieres recherches m'ayant jetté dans les détails de ſa vie domeſtique, je m'y ſuis particuliérement attaché, perſuadé que j'en tirerois pour mon objet des lumieres plus ſures que de tout ce qu'il pouvoit avoir dit ou fait en public, & que d'ailleurs je n'avois pas vu moi-même. C'eſt dans la familiarité d'un commerce intime, dans la continuité de la

vie privée qu'un homme à la longue ſe laiſſe voir tel qu'il eſt ; quand le reſſort de l'attention ſur ſoi ſe relâche, & qu'oubliant le reſte du monde on ſe livre à l'impulſion du moment. Cette méthode eſt ſure, mais longue & pénible : elle demande une patience & une aſſiduité que peut ſoutenir le ſeul vrai zele de la juſtice & de la vérité, & dont on ſe diſpenſe aiſément en ſubſtituant quelque remarque fortuite & rapide aux obſervations lentes mais ſolides que donne un examen égal & ſuivi.

J'ai donc regardé s'il régnoit chez lui du déſordre ou de la regle, de la gêne ou de la liberté ; s'il étoit ſobre ou diſſolu, ſenſuel ou groſſier, ſi ſes goûts étoient dépravés ou ſains, s'il étoit ſombre ou gai dans ſes repas, dominé par l'habitude ou ſujet aux fantaiſies, chiche ou prodigue dans ſon ménage, entier, impérieux, tyran dans ſa petite ſphere d'autorité, ou trop doux peut-être au contraire & trop mou, craignant les diſſentions encore plus qu'il n'aime l'ordre, & ſouffrant pour la paix les choſes les plus contraires à ſon goût & à ſa vo-

lonté : comment il ſupporte l'adverſité, le mépris, la haine publique : quelles ſortes d'affections lui ſont habituelles ; quels genres de peine ou de plaiſir alterent le plus ſon humeur. Je l'ai ſuivi dans ſa plus conſtante maniere d'être, dans ces petites inégalités, non moins inévitables, non moins utiles peut-être dans le calme de la vie privée que de légeres variations de l'air & du vent dans celui des beaux jours. J'ai voulu voir comment il ſe fâche & comment il s'appaiſe, s'il exhale ou contient ſa colere, s'il eſt rancunier ou emporté, facile ou difficile à appaiſer ; s'il aggrave ou répare ſes torts, s'il ſait endurer & pardonner ceux des autres ; s'il eſt doux & facile à vivre, ou dur & fâcheux dans le commerce familier ; s'il aime à s'épancher au-dehors ou à ſe concentrer en lui-même, ſi ſon cœur s'ouvre aiſément ou ſe ferme aux careſſes, s'il eſt toujours prudent, circonſpect, maître de lui-même, ou ſi ſe laiſſant dominer par ſes mouvemens, il montre indiſcrétement chaque ſentiment dont il eſt ému. Je l'ai pris dans les ſituations d'eſprit les plus diverſes,

les plus contraires qu'il m'a été poſſible de ſaiſir; tantôt calme & tantôt agité; dans un tranſport de colere & dans une effuſion d'attendriſſement; dans la triſteſſe & l'abattement de cœur; dans ces courts mais doux momens de joie que la nature lui fournit encore & que les hommes n'ont pu lui ôter; dans la gaîté d'un repas un peu prolongé; dans ces circonſtances imprévues où un homme ardent n'a pas le tems de ſe déguiſer, & où le premier mouvement de la nature prévient toute réflexion. En ſuivant tous les détails de ſa vie, je n'ai point négligé ſes diſcours, ſes maximes, ſes opinions; je n'ai rien omis pour bien connoître ſes vrais ſentimens ſur les matieres qu'il traite dans ſes écrits. Je l'ai ſondé ſur la nature de l'ame, ſur l'exiſtence de Dieu, ſur la moralité de la vie humaine, ſur le vrai bonheur, ſur ce qu'il penſe de la doctrine à la mode & de ſes auteurs, enfin ſur tout ce qui peut faire connoître avec les vrais ſentimens d'un homme ſur l'uſage de cette vie & ſur ſa deſtination, ſes vrais principes de conduite. J'ai ſoigneuſement comparé tout ce qu'il m'a dit avec ce que

j'ai vu de lui dans la pratique, n'admettant jamais pour vrai que ce que cette épreuve a confirmé.

Je l'ai particuliérement étudié par les côtés qui tiennent à l'amour-propre, bien sûr qu'un orgueil irascible au point d'en avoir fait un monstre, doit avoir de fortes & fréquentes explosions difficiles à contenir & impossibles à déguiser aux yeux d'un homme attentif à l'examiner par ce côté-là, sur-tout dans la position cruelle où je le trouvois.

Par les idées dont un homme pétri d'amour-propre s'occupe le plus souvent, par les sujets favoris de ses entretiens, par l'effet inopiné des nouvelles imprévues, par la maniere de s'affecter des propos qu'on lui tient, par les impressions qu'il reçoit de la contenance & du ton des gens qui l'approchent, par l'air dont il entend louer ou décrier ses ennemis ou ses rivaux, par la façon dont il en parle lui-même, par le degré de joie ou de tristesse dont l'affectent leurs prospérités ou leurs revers, on peut à la longue le pénétrer & lire dans son ame, surtout lorsqu'un tempérament ardent lui

ôte le pouvoir de réprimer ſes premiers mouvemens, (ſi tant eſt néanmoins qu'un tempérament ardent & un violent amour-propre puiſſent compatir enſemble dans un même cœur). Mais c'eſt ſur-tout en parlant des talens & des livres que les auteurs ſe contiennent le moins & ſe décelent le mieux : c'eſt auſſi par-là que je n'ai pas manqué d'examiner celui-ci. Je l'ai mis ſouvent & vu mettre par d'autres ſur ce chapitre en divers tems & à diverſes occaſions : j'ai ſondé ce qu'il penſoit de la gloire littéraire, quel prix il donnoit à ſa jouiſſance, & ce qu'il eſtimoit le plus en fait de réputation, de celle qui brille par les talens ou de celle moins éclatante que donne un caractere eſtimable. J'ai voulu voir s'il étoit curieux de l'hiſtoire des réputations naiſſantes ou déclinantes, s'il épluchoit malignement celles qui faiſoient le plus de bruit, comment il s'affectoit des ſuccès ou des chûtes des livres & des auteurs, & comment il ſupportoit pour ſa part les dures cenſures des critiques, les malignes louanges des rivaux, & le mépris affecté des brillans écrivains de ce ſiecle. Enfin

je l'ai examiné par tous les ſens où mes regards ont pu pénétrer, & ſans chercher à rien interpréter ſelon mon deſir, mais éclairant mes obſervations les unes par les autres pour découvrir la vérité, je n'ai pas un inſtant oublié dans mes recherches qu'il y alloit du deſtin de ma vie à ne pas me tromper dans ma concluſion.

LE FRANÇOIS.

Je vois que vous avez regardé à beaucoup de choſes; apprendrai-je enfin ce que vous avez vu ?

ROUSSEAU.

Ce que j'ai vu eſt meilleur à voir qu'à dire. Ce que j'ai vu me ſuffit, à moi qui l'ai vu, pour déterminer mon jugement, mais non pas à vous pour déterminer le vôtre ſur mon rapport; car il a beſoin d'être vu pour être cru, & après la façon dont vous m'aviez prévenu, je ne l'aurois pas cru moi-même ſur le rapport d'autrui. Ce que j'ai vu ne ſont que des choſes bien communes en apparence, mais très-rares en effet. Ce ſont des récits qui d'ailleurs conviendroient mal dans ma bouche, & pour les faire

avec bienſéance, il faudroit être un autre que moi.

LE FRANÇOIS.

Comment, Monſieur! eſpérez-vous me donner ainſi le change? rempliſſez-vous ainſi vos engagemens, & ne tirerai-je aucun fruit du conſeil que je vous ai donné? Les lumieres qu'il vous a procurées ne doivent-elles pas nous être communes, & après avoir ébranlé la perſuaſion où j'étois, vous croyez-vous permis de me laiſſer les doutes que vous avez fait naître ſi vous avez de quoi m'en tirer?

ROUSSEAU.

Il vous eſt aiſé d'en ſortir à mon exemple en prenant pour vous-même ce conſeil que vous dites m'avoir donné. Il eſt malheureux pour J. J. que Rouſſeau ne puiſſe dire tout ce qu'il ſait de lui. Ces déclarations ſont déſormais impoſſibles parce qu'elles ſeroient inutiles, & que le courage de les faire ne m'attireroit que l'humiliation de n'être pas cru.

Voulez-vous, par exemple, avoir une idée ſommaire de mes obſervations? prenez directement & en tout, tant en bien qu'en mal le contre-pied du J. J. de vos

Meſſieurs, vous aurez très-exactement celui que j'ai trouvé. Le leur eſt cruel, féroce & dur juſqu'à la dépravation ; le mien eſt doux & compatiſſant juſqu'à la foibleſſe. Le leur eſt intraitable, inflexible & toujours repouſſant ; le mien eſt facile & mou, ne pouvant réſiſter aux careſſes qu'il croit ſinceres, & ſe laiſſant ſubjuguer, quand on ſait s'y prendre, par les gens mêmes qu'il n'eſtime pas. Le leur miſanthrope, farouche, déteſte les hommes ; le mien humain juſqu'à l'excès & trop ſenſible à leurs peines, s'affecte autant des maux qu'ils ſe font entr'eux que de ceux qu'ils lui font à lui-même. Le leur ne ſonge qu'à faire du bruit dans le monde aux dépens du repos d'autrui & du ſien ; le mien préfere le repos à tout, & voudroit être ignoré de toute la terre pourvu qu'on le laiſſât en paix dans ſon coin. Le leur dévoré d'orgueil & du plus intolérant amour-propre, eſt tourmenté de l'exiſtence de ſes ſemblables, & voudroit voir tout le genre-humain s'anéantir devant lui ; le mien s'aimant ſans ſe comparer n'eſt pas plus ſuſceptible de vanité que de modeſtie, con-

tent de ſentir ce qu'il eſt, il ne cherche point quelle eſt ſa place parmi les hommes, & je ſuis ſûr que de ſa vie il ne lui entra dans l'eſprit de ſe meſurer avec un autre pour ſavoir lequel étoit le plus grand ou le plus petit. Le leur plein de ruſe & d'art pour en impoſer, voile ſes vices avec la plus grande adreſſe & cache ſa méchanceté ſous une candeur apparente ; le mien emporté, violent même dans ſes premiers momens plus rapides que l'éclair, paſſe ſa vie à faire de grandes & courtes fautes, & à les expier par de vifs & longs repentirs : au ſurplus ſans prudence, ſans préſence d'eſprit, & d'une balourdiſe incroyable, il offenſe quand il veut plaire, & dans ſa naïveté plutôt étourdie que franche, dit également ce qui lui ſert & qui lui nuit ſans même en ſentir la différence. Enfin le leur eſt un eſprit diabolique, aigu, pénétrant ; le mien ne penſant qu'avec beaucoup de lenteur & d'efforts en craint la fatigue, & ſouvent n'entendant les choſes les plus communes qu'en y rêvant à ſon aiſe & ſeul, peut à peine paſſer pour un homme d'eſprit.

N'eſt-il pas vrai que ſi je multipliois ces oppoſitions, comme je le pourrois faire, vous les prendriez pour des jeux d'imagination qui n'auroient aucune réalité ? & cependant je ne vous dirois rien qui ne fût, non comme à vous affirmé par d'autres, mais atteſté par ma propre conſcience. Cette maniere ſimple, mais peu croyable de démentir les aſſertions bruyantes des gens paſſionnés, par les obſervations paiſibles mais ſures d'un homme impartial, ſeroit donc inutile & ne produiroit aucun effet. D'ailleurs la ſituation de J. J. à certains égards eſt même trop incroyable pour pouvoir être bien dévoilée. Cependant pour le bien connoître, il faudroit la connoître à fond; il faudroit connoître & ce qu'il endure & ce qui le lui fait ſupporter. Or tout cela ne peut bien ſe dire; pour le croire il faut l'avoir vu.

Mais eſſayons s'il n'y auroit point quelqu'autre route auſſi droite & moins traverſée pour arriver au même but. S'il n'y auroit point quelque moyen de vous faire ſentir tout-d'un-coup par une impreſſion ſimple & immédiate, ce que dans les

opinions où vous êtes, je ne saurois vous persuader en procédant graduellement; sans attaquer sans cesse par des négations dures les tranchantes assertions de vos Messieurs. Je voudrois tâcher pour cela de vous esquisser ici le portrait de mon J. J. tel qu'après un long examen de l'original l'idée s'en est empreinte dans mon esprit. D'abord vous pourrez comparer ce portrait à celui qu'ils en ont tracé; juger lequel des deux est le plus lié dans ses parties & paroît former le mieux un seul tout, lequel explique le plus naturellement & le plus clairement la conduite de celui qu'il représente, ses goûts, ses habitudes & tout ce qu'on connoît de lui, non-seulement depuis qu'il a fait des livres, mais dès son enfance & de tous les tems; après quoi, il ne tiendra qu'à vous de vérifier par vous-même si j'ai bien ou mal vu.

LE FRANÇOIS.

Rien de mieux que tout cela. Parlez donc; je vous écoute.

ROUSSEAU.

De tous les hommes que j'ai connus, celui dont le caractere dérive le plus pleinement

nement de son seul tempérament est J. J. Il est ce que l'a fait la nature : l'éducation ne l'a que bien peu modifié. Si dès sa naissance ses facultés & ses forces s'étoient tout-à-coup développées, dès-lors on l'eût trouvé tel à-peu-près qu'il fut dans son âge mûr, & maintenant après soixante ans de peines & de miseres, le tems, l'adversité, les hommes l'ont encore très-peu changé. Tandis que son corps vieillit & se casse, son cœur reste jeune toujours ; il garde encore les mêmes goûts, les mêmes passions de son jeune âge, & jusqu'à la fin de sa vie il ne cessera d'être un vieux enfant.

Mais ce tempérament qui lui a donné sa forme morale a des singularités, qui pour être démêlées, demandent une attention plus suivie que le coup-d'œil suffisant qu'on jette sur un homme qu'on croit connoître & qu'on a déjà jugé. Je puis même dire que c'est par son extérieur vulgaire & par ce qu'il a de plus commun qu'en y regardant mieux je l'ai trouvé le plus singulier. Ce paradoxe s'éclaircira de lui-même à mesure que vous m'écouterez.

Si, comme je vous l'ai dit, je fus surpris au premier abord de le trouver si différent de ce que je me l'étois figuré sur vos récits, je le fus bien plus du peu d'éclat pour ne pas dire de la bêtise de ses entretiens : moi qui ayant eu à vivre avec des gens de lettres les ai toujours trouvés brillans, élancés, sentencieux comme des oracles, subjugant tout par leur docte faconde & par la hauteur de leurs décisions. Celui-ci ne disant gueres que des choses communes, & les disant sans précision, sans finesse, & sans force, paroît toujours fatigué de parler, même en parlant peu, soit de la peine d'entendre; souvent même n'entendant point, si-tôt qu'on dit des choses un peu fines, & n'y répondant jamais à propos. Que s'il lui vient par hasard quelque mot heureusement trouvé, il en est si aise, que pour avoir quelque chose à dire il le répete éternellement. On le prendroit dans la conversation, non pour un penseur plein d'idées vives & neuves, pensant avec force & s'exprimant avec justesse, mais pour un écolier embarrassé du choix de ses termes, & subjugué par la suffisance

des gens qui en ſavent plus que lui. Je n'avois jamais vu ce maintien timide & gêné dans nos moindres barbouilleurs de brochures, comment le concevoir dans un auteur qui foulant aux pieds les opinions de ſon ſiecle, ſembloit en toute choſe moins diſpoſé à recevoir la loi qu'à la faire? S'il n'eût fait que dire des choſes triviales & plates, j'aurois pu croire qu'il faiſoit l'imbécille pour dépayſer les eſpions dont il ſe ſent entouré; mais quels que ſoient les gens qui l'écoutent, loin d'uſer avec eux de la moindre précaution, il lâche étourdiment cent propos inconſidérés qui donnent ſur lui de grandes priſes, non qu'au fond ces propos ſoient répréhenſibles, mais parce qu'il eſt poſſible de leur donner un mauvais ſens, qui, ſans lui être venu dans l'eſprit, ne manque pas de ſe préſenter par préférence à celui des gens qui l'écoutent, & qui ne cherchent que cela. En un mot, je l'ai preſque toujours trouvé peſant à penſer, mal-adroit à dire, ſe fatigant ſans ceſſe à chercher le mot propre qui ne lui venoit jamais, & embrouillant des idées déjà peu claires par une mauvaiſe ma-

niere de les exprimer. J'ajoute en paſſant que ſi dans nos premiers entretiens j'avois pu deviner cet extrême embarras de parler, j'en aurois tiré ſur vos propres argumens une preuve nouvelle qu'il n'avoit pas fait ſes livres. Car ſi, ſelon vous, déchiffrant ſi mal la muſique, il n'en avoit pu compoſer, à plus forte raiſon ſachant ſi mal parler, il n'avoit pu ſi bien écrire.

Une pareille ineptie étoit déjà fort étonnante dans un homme aſſez adroit, pour avoir trompé quarante ans par de fauſſes apparences tous ceux qui l'ont approché ; mais ce n'eſt pas tout. Ce même homme dont l'œil terne & la phyſionomie effacée ſemble dans les entretiens indifférens n'annoncer que de la ſtupidité, change tout-à-coup d'air & de maintien, ſi-tôt qu'une matiere intéreſſante pour lui le tire de ſa léthargie. On voit ſa phyſionomie éteinte s'animer, ſe vivifier, devenir parlante, expreſſive, & promettre de l'eſprit. A juger par l'éclat qu'ont encore alors ſes yeux à ſon âge, dans ſa jeuneſſe ils ont dû lancer des éclairs. A ſon geſte impétueux, à ſa contenance agitée on voit que ſon ſang bouillonne, on croiroit que des

traits de feu vont partir de ſa bouche, & point du tout; toute cette effervescence ne produit que des propos communs, confus, mal ordonnés, qui, ſans être plus expreſſifs qu'à l'ordinaire, ſont ſeulement plus inconſidérés. Il éleve beaucoup la voix; mais ce qu'il dit devient plus bruyant ſans être plus vigoureux. Quelquefois, cependant, je lui ai trouvé de l'énergie dans l'expreſſion; mais ce n'étoit jamais au moment d'une exploſion ſubite; c'étoit ſeulement lorſque cette exploſion ayant précédé, avoit déjà produit ſon premier effet. Alors cette émotion prolongée agiſſant avec plus de regle, ſembloit agir avec plus de force & lui ſuggéroit des expreſſions vigoureuſes pleines du ſentiment dont il étoit encore agité. J'ai compris par-là comment cet homme pouvoit, quand ſon ſujet échauffoit ſon cœur, écrire avec force, quoiqu'il parlât foiblement, & comment ſa plume devoit mieux que ſa langue parler le langage des paſſions.

LE FRANÇOIS.

Tout cela n'eſt pas ſi contraire que vous penſez aux idées qu'on m'a données de

ſon caractere. Cet embarras d'abord & cette timidité que vous lui attribuez ſont reconnus maintenant dans le monde pour être les plus ſures enſeignes de l'amour-propre & de l'orgueil.

ROUSSEAU.

D'où il ſuit que nos petits pâtres & nos pauvres villageoiſes regorgent d'amour-propre, & que nos brillans Académiciens, nos jeunes Abbés & nos Dames du grand air ſont des prodiges de modeſtie & d'humilité? Oh malheureuſe nation où toutes les idées de l'aimable & du bon ſont renverſées, & où l'arrogant amour-propre des gens du monde transforme en orgueil & en vices les vertus qu'ils foulent aux pieds!

LE FRANÇOIS.

Ne vous échauffez pas. Laiſſons ce nouveau paradoxe ſur lequel on peut diſputer, & revenons à la ſenſibilité de notre homme, dont vous convenez vous-même, & qui ſe déduit de vos obſervations. D'une profonde indifférence ſur tout ce qui ne touche pas ſon petit individu, il ne s'anime jamais que pour ſon propre intérêt. Mais toutes les fois qu'il

s'agit de lui, la violente intenſité de ſon amour-propre doit en effet l'agiter juſqu'au tranſport, & ce n'eſt que quand cette agitation ſe modere qu'il commence d'exhaler ſa bile & ſa rage, qui dans les premiers momens ſe concentre avec force autour de ſon cœur.

ROUSSEAU.

Mes obſervations, dont vous tirez ce réſultat m'en fourniſſent un tout contraire. Il eſt certain qu'il ne s'affecte pas généralement comme tous nos auteurs de toutes les queſtions un peu fines qui ſe préſentent, & qu'il ne ſuffit pas, pour qu'une diſcuſſion l'intéreſſe, que l'eſprit puiſſe y briller. J'ai toujours vu, j'en conviens, que pour vaincre ſa pareſſe à parler & l'émouvoir dans la converſation, il falloit un autre intérêt que celui de la vanité du babil, mais je n'ai gueres vu que cet intérêt capable de l'animer fût ſon intérêt propre, celui de ſon individu. Au contraire, quand il s'agit de lui, ſoit qu'on le cajole par des flatteries, ſoit qu'on cherche à l'outrager à mots couverts, je lui ai toujours trouvé un air nonchalant & dédaigneux, qui ne mon-

troit pas qu'il fît un grand cas de tous ces diſcours, ni de ceux qui les lui tenoient, ni de leurs opinions ſur ſon compte : mais l'intérêt plus grand, plus noble qui l'anime & le paſſionne eſt celui de la juſtice & de la vérité, & je ne l'ai jamais vu écouter de ſang-froid toute doctrine qu'il crut nuiſible au bien public. Son embarras de parler peut ſouvent l'empêcher de ſe commettre, lui & la bonne cauſe, vis-à-vis ces brillans péroreurs qui ſavent habiller en termes ſéduiſans & magnifiques leur cruelle philoſophie : mais il eſt aiſé de voir alors l'effort qu'il fait pour ſe taire, & combien ſon cœur ſouffre à laiſſer propager des erreurs qu'il croit funeſtes au genre-humain. Défenſeur indiſcret du foible & de l'opprimé qu'il ne connoît même pas, je l'ai vu ſouvent rompre impétueuſement en viſiere au puiſſant oppreſſeur qui, ſans paroître offenſé de ſon audace, s'apprêtoit ſous l'air de la modération à lui faire payer cher un jour cette incartade : de ſorte que tandis qu'au zele emporté de l'un on le prend pour un furieux, l'autre, en méditant en ſecret des noirceurs paroît

un ſage qui ſe poſſede ; & voilà comment, jugeant toujours ſur les apparences, les hommes le plus ſouvent prennent le contre-pied de la vérité.

Je l'ai vu ſe paſſionner de même, & ſouvent juſqu'aux larmes pour les choſes bonnes & belles dont il étoit frappé dans les merveilles de la nature, dans les œuvres des hommes, dans les vertus, dans les talens, dans les beaux-arts & généralement dans tout ce qui porte un caractere de force, de grace ou de vérité, digne d'émouvoir une ame ſenſible. Mais, ſur-tout, ce que je n'ai vu qu'en lui ſeul au monde, c'eſt un égal attachement pour les productions de ſes plus cruels ennemis, & même pour celles qui dépoſoient contre ſes propres idées, lorſqu'il y trouvoit les beautés faites pour toucher ſon cœur, les goûtant avec le même plaiſir, les louant avec le même zele que ſi ſon amour-propre n'en eût point reçu d'atteinte, que ſi l'Auteur eût été ſon meilleur ami, & s'indignant avec le même feu des cabales faites pour leur ôter avec les ſuffrages du public le prix qui leur étoit dû.

Son grand malheur eſt que tout cela n'eſt jamais réglé par la prudence, & qu'il ſe livre impétueuſement au mouvement dont il eſt agité ſans en prévoir l'effet & les ſuites, ou ſans s'en ſoucier. S'animer modérément n'eſt pas une choſe en ſa puiſſance. Il faut qu'il ſoit de flamme ou de glace ; quand il eſt tiede il eſt nul.

Enfin j'ai remarqué que l'activité de ſon ame duroit peu, qu'elle étoit courte à proportion qu'elle étoit vive, que l'ardeur de ſes paſſions les conſumoit, les dévoroit elles-mêmes ; & qu'après de fortes & rapides exploſions elles s'anéantiſſoient auſſi-tôt, & le laiſſoient retomber dans ce premier engourdiſſement qui le livre au ſeul empire de l'habitude & me paroît être ſon état permanent & naturel.

Voilà le précis des obſervations d'où j'ai tiré la connoiſſance de ſa conſtitution phyſique, & par des conſéquences néceſſaires, confirmées par ſa conduite en toute choſe, celle de ſon vrai caractere. Ces obſervations & les autres qui s'y rapportent, offrent pour réſultat un tempérament mixte formé d'élémens qui pa-

roiſſent contraires : un cœur ſenſible, ardent ou très-inflammable ; un cerveau compacte & lourd, dont les parties ſolides & maſſives ne peuvent être ébranlées que par une agitation du ſang vive & prolongée. Je ne cherche point à lever en phyſicien ces apparentes contradictions, & que m'importe ? Ce qui m'importoit, étoit de m'aſſurer de leur réalité, & c'eſt auſſi tout ce que j'ai fait. Mais ce réſultat, pour paroître à vos yeux dans tout ſon jour a beſoin des explications que je vais tâcher d'y joindre.

J'ai ſouvent ouï reprocher à J. J., comme vous venez de faire, un excès de ſenſibilité, & tirer de-là l'évidente conſéquence qu'il étoit un monſtre. C'eſt ſur-tout le but d'un nouveau livre Anglois intitulé *recherches ſur l'ame*, où, à la faveur de je ne ſais combien de beaux détails anatomiques, & tout-à-fait concluans, on prouve qu'il n'y a point d'ame, puiſque l'auteur n'en a point vu à l'origine des nerfs, & l'on établit en principe que la ſenſibilité dans l'homme eſt la ſeule cauſe de ſes vices & de ſes crimes, & qu'il eſt méchant en raiſon de

cette ſenſibilité, quoique par une exception à la regle l'auteur accorde que cette même ſenſibilité peut quelquefois engendrer des vertus. Sans diſputer ſur la doctrine impartiale du philoſophe-chirurgien, tâchons de commencer par bien entendre ce mot de *ſenſibilité*, auquel, faute de notions exactes, on applique à chaque inſtant des idées ſi vagues & ſouvent contradictoires.

La ſenſibilité eſt le principe de toute action. Un être, quoiqu'animé, qui ne ſentiroit rien, n'agiroit point : car où ſeroit pour lui le motif d'agir ? Dieu lui-même eſt ſenſible puiſqu'il agit. Tous les hommes ſont donc ſenſibles, & peut-être au même degré, mais non pas de la même maniere. Il y a une ſenſibilité phyſique & organique, qui, purement paſſive, paroît n'avoir pour fin que la conſervation de notre corps & celle de notre eſpece par les directions du plaiſir & de la douleur. Il y a une autre ſenſibilité que j'appelle active & morale, qui n'eſt autre choſe que la faculté d'attacher nos affections à des êtres qui nous ſont étrangers. Celle-ci, dont l'étude des paires de nerfs

ne donne pas la connoiſſance, ſemble offrir dans les ames une analogie aſſez claire avec la faculté attractive des corps. Sa force eſt en raiſon des rapports que nous ſentons entre nous & les autres êtres, &, ſelon la nature de ces rapports, elle agit tantôt poſitivement par attraction, tantôt négativement par répulſion, comme un aimant par ſes pôles. L'action poſitive ou attirante eſt l'œuvre ſimple de la nature qui cherche à étendre & renforcer le ſentiment de notre être; la négative ou repouſſante qui comprime & rétrécit celui d'autrui eſt une combinaiſon que la réflexion produit. De la premiere naiſſent toutes les paſſions aimantes & douces, de la ſeconde toutes les paſſions haineuſes & cruelles. Veuillez, Monſieur, vous rappeller ici, avec les diſtinctions faites dans nos premiers entretiens entre l'amour de ſoi-même & l'amour-propre, la maniere dont l'un & l'autre agiſſent ſur le cœur humain. La ſenſibilité poſitive dérive immédiatement de l'amour de ſoi. Il eſt très-naturel que celui qui s'aime cherche à étendre ſon être & ſes jouiſſances, & à s'approprier par l'attachement ce qu'il

ſent devoir être un bien pour lui : ceci eſt une pure affaire de ſentiment où la réflexion n'entre pour rien. Mais ſi-tôt que cet amour abſolu dégénere en amour-propre & comparatif, il produit la ſenſibilité négative ; parce qu'auſſi-tôt qu'on prend l'habitude de ſe meſurer avec d'autres, & de ſe tranſporter hors de ſoi pour s'aſſigner la premiere & meilleure place, il eſt impoſſible de ne pas prendre en averſion tout ce qui nous ſurpaſſe, tout ce qui nous rabaiſſe, tout ce qui nous comprime, tout ce qui étant quelque choſe nous empêche d'être tout. L'amour-propre eſt toujours irrité ou mécontent, parce qu'il voudroit que chacun nous préférât à tout & à lui-même, ce qui ne ſe peut : il s'irrite des préférences qu'il ſent que d'autres méritent, quand même ils ne les obtiendroient pas : il s'irrite des avantages qu'un autre a ſur nous, ſans s'appaiſer par ceux dont il ſe ſent dédommagé. Le ſentiment de l'infériorité à un ſeul égard empoiſonne alors celui de la ſupériorité à mille autres, & l'on oublie ce qu'on a de plus pour s'occuper uniquement de ce qu'on a de moins. Vous ſentez

qu'il n'y a pas à tout cela de quoi disposer l'ame à la bienveillance.

Si vous me demandez d'où naît cette disposition à se comparer, qui change une passion naturelle & bonne en une autre passion factice & mauvaise; je vous répondrai qu'elle vient des relations sociales, du progrès des idées, & de la culture de l'esprit. Tant qu'occupé des seuls besoins absolus on se borne à rechercher ce qui nous est vraiment utile, on ne jette gueres sur d'autres un regard oiseux. Mais à mesure que la société se resserre par le lien des besoins mutuels, à mesure que l'esprit s'étend, s'exerce & s'éclaire, il prend plus d'activité, il embrasse plus d'objets, saisit plus de rapports, examine, compare; dans ces fréquentes comparaisons, il n'oublie ni lui-même, ni ses semblables, ni la place à laquelle il prétend parmi eux. Dès qu'on a commencé de se mesurer ainsi l'on ne cesse plus, & le cœur ne sait plus s'occuper désormais qu'à mettre tout le monde au-dessous de nous. Aussi remarque-t-on généralement en confirmation de cette théorie, que les gens d'esprit & sur-tout les gens de lettres sont

de tous les hommes ceux qui ont une plus grande intenſité d'amour-propre, les moins portés à aimer, les plus portés à haïr.

Vous me direz peut-être que rien n'eſt plus commun que des ſots pétris d'amour-propre. Cela n'eſt vrai qu'en diſtinguant. Fort ſouvent les ſots ſont vains, mais rarement ils ſont jaloux, parce que ſe croyant bonnement à la premiere place, ils ſont toujours très-contens de leur lot. Un homme d'eſprit n'a gueres le même bonheur; il ſent parfaitement, & ce qui lui manque, & l'avantage qu'en fait de mérite ou de talens un autre peut avoir ſur lui. Il n'avoue cela qu'à lui-même, mais il le ſent en dépit de lui, & voilà ce que l'amour-propre ne pardonne point.

Ces éclairciſſemens m'ont paru néceſſaires pour jetter du jour ſur ces imputations de ſenſibilité, tournées par les uns en éloges & par les autres en reproches, ſans que les uns ni les autres ſachent trop ce qu'ils veulent dire par-là, faute d'avoir conçu qu'il eſt des genres de ſenſibilité de natures différentes & même contraires, qui ne ſauroient s'allier enſemble dans un même individu. Paſſons maintenant à l'application.

Jean-Jaques

Jean-Jaques m'a paru doué de la ſenſibilité phyſique à un aſſez haut degré. Il dépend beaucoup de ſes ſens, & il en dépendroit bien davantage ſi la ſenſibilité morale n'y faiſoit ſouvent diverſion; & c'eſt même encore ſouvent par celle-ci, que l'autre l'affecte ſi vivement. De beaux ſons, un beau ciel, un beau payſage, un beau lac, des fleurs, des parfums, de beaux yeux, un doux regard; tout cela ne réagit ſi fort ſur ſes ſens, qu'après avoir percé par quelque côté juſqu'à ſon cœur. Je l'ai vu faire deux lieues par jour durant preſque tout un printems pour aller écouter à Berci le roſſignol à ſon aiſe; il falloit l'eau, la verdure, la ſolitude & les bois pour rendre le chant de cet oiſeau touchant à ſon oreille, & la campagne elle-même auroit moins de charme à ſes yeux, s'il n'y voyoit les ſoins de la mere commune qui ſe plaît à parer le ſéjour de ſes enfans. Ce qu'il y a de mixte dans la plupart de ſes ſenſations les tempere, & ôtant à celles qui ſont purement matérielles l'attrait ſéducteur des autres, fait que toutes agiſſent ſur lui plus modérément. Ainſi ſa ſenſualité, quoique vive, n'eſt jamais fou-

gueuſe, & ſentant moins les privations que les jouiſſances, il pourroit ſe dire en un ſens plutôt tempérant que ſobre. Cependant l'abſtinence totale peut lui coûter quand l'imagination le tourmente, au lieu que la modération ne lui coûte plus rien dans ce qu'il poſſéde, parce qu'alors l'imagination n'agit plus. S'il aime à jouir c'eſt ſeulement après avoir deſiré, & il n'attend pas pour ceſſer que le deſir ceſſe, il ſuffit qu'il ſoit attiédi. Ses goûts ſont ſains, délicats même mais non pas rafinés. Le bon vin, les bons mêts lui plaiſent fort, mais il aime par préférence ceux qui ſont ſimples, communs ſans apprêt, mais choiſis dans leur eſpece, & ne fait aucun cas en aucune choſe du prix que donne uniquement la rareté. Il hait les mêts fins & la chere trop recherchée. Il entre bien rarement chez lui du gibier, & il n'y en entreroit jamais s'il y étoit mieux le maître. Ses repas, ſes feſtins ſont d'un plat unique & toujours le même, juſqu'à ce qu'il ſoit achevé. En un mot, il eſt ſenſuel plus qu'il ne faudroit peut-être, mais pas aſſez pour n'être que cela. On dit du mal de ceux qui le ſont. Ce-

pendant ils ſuivent dans toute ſa ſimplicité l'inſtinct de la nature, qui nous porte à rechercher ce qui nous flatte & à fuir ce qui nous répugne : je ne vois pas quel mal produit un pareil penchant. L'homme ſenſuel eſt l'homme de la nature ; l'homme réfléchi eſt celui de l'opinion ; c'eſt celui-ci qui eſt dangereux. L'autre ne peut jamais l'être, quand même il tomberoit dans l'excès. Il eſt vrai qu'il faut borner ce mot de ſenſualité à l'acception que je lui donne, & ne pas l'étendre à ces voluptueux de parade qui ſe font une vanité de l'être, ou qui, pour vouloir paſſer les limites du plaiſir tombent dans la dépravation, ou qui, dans les rafinemens du luxe cherchant moins les charmes de la jouiſſance que ceux de l'excluſion, dédaignent les plaiſirs dont tout homme a le choix, & ſe bornent à ceux qui font envie au peuple.

J. J. eſclave de ſes ſens ne s'affecte pas néanmoins de toutes les ſenſations, & pour qu'un objet lui faſſe impreſſion, il faut qu'à la ſimple ſenſation ſe joigne un ſentiment diſtinct de plaiſir ou de peine, qui l'attire ou qui le repouſſe. Il en eſt

de même des idées qui peuvent frapper ſon cerveau; ſi l'impreſſion n'en pénétre juſqu'à ſon cœur, elle eſt nulle. Rien d'indifférent pour lui ne peut reſter dans ſa mémoire, & à peine peut-on dire qu'il apperçoive ce qu'il ne fait qu'appercevoir. Tout cela fait qu'il n'y eut jamais ſur la terre d'homme moins curieux des affaires d'autrui, & de ce qui ne le touche en aucune ſorte, ni de plus mauvais obſervateur, quoiqu'il ait cru long-tems en être un très-bon, parce qu'il croyoit toujours bien voir quand il ne faiſoit que ſentir vivement. Mais celui qui ne ſait voir que les objets qui le touchent en détermine mal les rapports, & quelque délicat que ſoit le toucher d'un aveugle, il ne lui tiendra jamais lieu de deux bons yeux. En un mot, tout ce qui n'eſt que de pure curioſité, ſoit dans les arts, ſoit dans le monde, ſoit dans la nature, ne tente, ni ne flatte J. J. en aucune ſorte, & jamais on ne le verra s'en occuper volontairement un ſeul moment. Tout cela tient encore à cette pareſſe de penſer, qui déjà trop contrariée pour ſon propre compte, l'empêche d'être affecté des objets indif-

férens. C'eſt auſſi par-là qu'il faut expliquer ces diſtractions continuelles, qui dans les converſations ordinaires l'empêchent d'entendre preſque rien de ce qui ſe dit, & vont quelquefois juſqu'à la ſtupidité. Ces diſtractions ne viennent pas de ce qu'il penſe à autre choſe, mais de ce qu'il ne penſe à rien, & qu'il ne peut ſupporter la fatigue d'écouter ce qu'il lui importe peu de ſavoir : il paroît diſtrait ſans l'être & n'eſt exactement qu'engourdi.

De-là les imprudences & les balourdiſes qui lui échappent à tout moment, & qui lui ont fait plus de mal que ne lui en auroient fait les vices les plus odieux : car ces vices l'auroient forcé d'être attentif ſur lui-même pour les déguiſer aux yeux d'autrui. Les gens adroits, faux, malfaiſans, ſont toujours en garde & ne donnent aucune priſe ſur eux par leurs diſcours. On eſt bien moins ſoigneux de cacher le mal quand on ſent le bien qui le rachete, & qu'on ne riſque rien à ſe montrer tel qu'on eſt. Quel eſt l'honnête homme qui n'ait ni vice ni défaut, & qui ſe mettant toujours à découvert, ne diſe & ne faſſe jamais de choſes répréhenſi-

bles ? L'homme rusé qui ne se montre que tel qu'il veut qu'on le voye, n'en paroît point faire & n'en dit jamais, du moins en public; mais défions-nous des gens parfaits. Même indépendamment des imposteurs qui le défigurent, J. J. eût toujours difficilement paru ce qu'il vaut, parce qu'il ne sait pas mettre son prix en montre, & que sa mal-adresse y met incessamment ses défauts. Tels sont en lui les effets bons & mauvais de la sensibilité physique.

Quant à la sensibilité morale, je n'ai connu aucun homme qui en fût autant subjugué, mais c'est ici qu'il faut s'entendre : car je n'ai trouvé en lui que celle qui agit positivement, qui vient de la nature & que j'ai ci-devant décrite. Le besoin d'attacher son cœur, satisfait avec plus d'empressement que de choix, a causé tous les malheurs de sa vie ; mais quoiqu'il s'anime assez fréquemment & souvent très-vivement, je ne lui ai jamais vu de ces démonstrations affectées & convulsives, de ces singeries à la mode dont on nous fait des maladies de nerfs. Ses émotions s'apperçoivent, quoiqu'il ne s'a-

gite pas : elles ſont naturelles & ſimples comme ſon caractere ; il eſt parmi tous ces énergumenes de ſenſibilité, comme une belle femme ſans rouge, qui n'ayant que les couleurs de la nature paroît pâle au milieu des viſages fardés. Pour la ſenſibilité répulſive qui s'exalte dans la ſociété, (& dont je diſtingue l'impreſſion vive & rapide du premier moment qui produit la colere & non pas la haine,) je ne lui en ai trouvé des veſtiges que par le côté qui tient à l'inſtinct moral ; c'eſt-à-dire, que la haine de l'injuſtice & de la méchanceté peut bien lui rendre odieux l'homme injuſte & le méchant, mais ſans qu'il ſe mêle à cette averſion rien de perſonnel qui tienne à l'amour-propre. Rien de celui d'auteur & d'homme de lettres ne ſe fait ſentir en lui. Jamais ſentiment de haine & de jalouſie contre aucun homme ne prit racine au fond de ſon cœur. Jamais on ne l'ouït dépriſer ni rabaiſſer les hommes célebres pour nuire à leur réputation. De ſa vie il n'a tenté, même dans ſes courts ſuccès, de ſe faire ni parti, ni proſélytes, ni de primer nulle part. Dans toutes les ſociétés où il a vécu il a toujours laiſſé

donner le ton par d'autres, s'attachant lui-même des premiers à leur char, parce qu'il leur trouvoit du mérite & que leur eſprit épargnoit de la peine au ſien; tellement que dans aucune de ces ſociétés on ne s'eſt jamais douté des talens prodigieux dont le public le gratifie aujourd'hui pour en faire les inſtrumens de ſes crimes; & maintenant encore s'il vivoit parmi des gens non prévenus, qui ne ſuſſent point qu'il a fait des livres, je ſuis ſûr que loin de l'en croire capable, tous s'accorderoient à ne lui trouver ni goût, ni vocation pour ce métier.

Ce même naturel ardent & doux ſe fait conſtamment ſentir dans tous ſes écrits comme dans ſes diſcours. Il ne cherche ni n'évite de parler de ſes ennemis. Quand il en parle, c'eſt avec une fierté ſans dédain, avec une plaiſanterie ſans fiel, avec des reproches ſans amertume, avec une franchiſe ſans malignité. Et de même, il ne parle de ſes rivaux de gloire, qu'avec des éloges mérités ſous leſquels aucun venin ne ſe cache; ce qu'on ne dira ſurement pas de ceux qu'ils font quelquefois de lui. Mais ce que j'ai trouvé en lui de plus

rare pour un auteur & même pour tout homme ſenſible, c'eſt la tolérance la plus parfaite en fait de ſentimens & d'opinions, & l'éloignement de tout eſprit de parti, même en ſa faveur; voulant dire en liberté ſon avis & ſes raiſons quand la choſe le demande, & même quand ſon cœur s'échauffe y mettant de la paſſion; mais ne blâmant pas plus qu'on n'adopte pas ſon ſentiment, qu'il ne ſouffre qu'on le lui veuille ôter, & laiſſant à chacun la même liberté de penſer qu'il réclame pour lui-même. J'entends tout le monde parler de tolérance, mais je n'ai connu de vrai tolérant que lui ſeul.

Enfin l'eſpece de ſenſibilité que j'ai trouvée en lui peut rendre peu ſages & très-malheureux ceux qu'elle gouverne, mais elle n'en fait ni des cerveaux brûlés, ni des monſtres : elle en fait ſeulement des hommes inconſéquens & ſouvent en contradiction avec eux-mêmes, quand, uniſſant comme celui-ci un cœur vif & un eſprit lent, ils commencent par ne ſuivre que leurs penchans & finiſſent par vouloir rétrograder, mais trop tard, quand leur raiſon plus tardive les avertit enfin qu'ils s'égarent.

Cette oppoſition entre les premiers élémens de ſa conſtitution, ſe fait ſentir dans la plupart des qualités qui en dérivent, & dans toute ſa conduite. Il y a peu de ſuite dans ſes actions, parce que ſes mouvemens naturels & ſes projets réfléchis ne le menant jamais ſur la même ligne, les premiers le détournent à chaque inſtant de la route qu'il s'eſt tracée, & qu'en agiſſant beaucoup il n'avance point. Il n'y a rien de grand, de beau, de généreux, dont par élans il ne ſoit capable; mais il ſe laſſe bien vîte, & retombe auſſi-tôt dans ſon inertie : c'eſt en vain que les actions nobles & belles ſont quelques inſtans dans ſon courage, la pareſſe & la timidité qui ſuccédent bientôt le retiennent, l'anéantiſſent, & voilà comment avec des ſentimens quelquefois élevés & grands, il fut toujours petit & nul par ſa conduite.

Voulez-vous donc connoître à fond ſa conduite & ſes mœurs? Etudiez bien ſes inclinations & ſes goûts : cette connoiſſance vous donnera l'autre parfaitement; car jamais homme ne ſe conduiſit moins ſur des principes & des regles, & ne ſuivit plus aveuglément ſes penchans. Prudence, rai-

ſon, précaution, prévoyance; tout cela ne ſont pour lui que des mots ſans effet. Quand il eſt tenté, il ſuccombe; quand il ne l'eſt pas, il reſte dans ſa langueur. Par-là vous voyez que ſa conduite doit être inégale & ſautillante, quelques inſtans impétueuſe, & preſque toujours molle ou nulle. Il ne marche pas; il fait des bonds & retombe à la même place, ſon activité même ne tend qu'à le ramener à celle dont la force des choſes le tire, & s'il n'étoit pouſſé que par ſon plus conſtant deſir, il reſteroit toujours immobile. Enfin jamais il n'exiſta d'être plus ſenſible à l'émotion & moins formé pour l'action.

J. J. n'a pas toujours fui les hommes, mais il a toujours aimé la ſolitude. Il ſe plaiſoit avec les amis qu'il croyoit avoir, mais il ſe plaiſoit encore plus avec lui-même. Il chériſſoit leur ſociété; mais il avoit quelquefois beſoin de ſe recueillir, & peut-être eût-il encore mieux aimé vivre toujours ſeul que toujours avec eux. Son affection pour le roman de Robinſon, m'a fait juger qu'il ne ſe fût pas cru ſi malheureux que lui, confiné dans ſon Iſle déſerte. Pour un homme ſenſible, ſans

ambition, & ſans vanité, il eſt moins cruel & moins difficile de vivre ſeul dans un déſert que ſeul parmi ſes ſemblables. Du reſte quoique cette inclination pour la vie retirée & ſolitaire n'ait certainement rien de méchant & de miſanthrope, elle eſt néanmoins ſi ſinguliere, que je ne l'ai jamais trouvée à ce point qu'en lui ſeul, & qu'il en falloit abſolument démêler la cauſe préciſe, ou renoncer à bien connoître l'homme dans lequel je la remarquois.

J'ai bien vu d'abord que la meſure des ſociétés ordinaires où régne une familiarité apparente & une réſerve réelle, ne pouvoit lui convenir. L'impoſſibilité de flatter ſon langage & de cacher les mouvemens de ſon cœur mettoit de ſon côté un déſavantage énorme vis-à-vis du reſte des hommes, qui, ſachant cacher ce qu'ils ſentent & ce qu'ils ſont, ſe montrent uniquement comme il leur convient qu'on les voye. Il n'y avoit qu'une intimité parfaite qui pût entr'eux & lui rétablir l'égalité. Mais quand il l'y a miſe, ils n'en ont mis eux que l'apparence; elle étoit de ſa part une imprudence & de la leur une embûche, & cette tromperie,

dont il fut la victime, une fois ſentie a dû pour jamais le tenir éloigné d'eux.

Mais enfin perdant les douceurs de la ſociété humaine, qu'a-t-il ſubſtitué qui pût l'en dédommager & lui faire préférer ce nouvel état à l'autre, malgré ſes inconvéniens ? Je ſais que le bruit du monde effarouche les cœurs aimans & tendres, qu'ils ſe reſſerrent & ſe compriment dans la foule, qu'ils ſe dilatent & s'épanchent entr'eux, qu'il n'y a de véritable effuſion que dans le tête-à-tête, qu'enfin cette intimité délicieuſe qui fait la véritable jouiſſance de l'amitié ne peut gueres ſe former & ſe nourrir que dans la retraite : mais je ſais auſſi qu'une ſolitude abſolue eſt un état triſte & contraire à la nature : les ſentimens affectueux nourriſſent l'ame, la communication des idées avive l'eſprit. Notre plus douce exiſtence eſt relative & collective, & notre vrai *moi* n'eſt pas tout entier en nous. Enfin telle eſt la conſtitution de l'homme en cette vie qu'on n'y parvient jamais à bien jouir de ſoi ſans le concours d'autrui. Le ſolitaire J. J. devroit donc être ſombre, taciturne, & vivre toujours mécontent,

C'eſt en effet ainſi qu'il paroît dans tous ſes portraits, & c'eſt ainſi qu'on me l'a toujours dépeint depuis ſes malheurs; même on lui fait dire dans une lettre imprimée, qu'il n'a ri dans toute ſa vie que deux fois qu'il cite, & toutes deux d'un rire de méchanceté. Mais on me parloit jadis de lui tout autrement, & je l'ai vu tout autre lui-même ſi-tôt qu'il s'eſt mis à ſon aiſe avec moi. J'ai ſur-tout été frappé de ne lui trouver jamais l'eſprit ſi gai, ſi ſerein, que quand on l'avoit laiſſé ſeul & tranquille, ou au retour de ſa promenade ſolitaire, pourvu que ce ne fût pas un flagorneur qui l'accoſtât. Sa converſation étoit alors encore plus ouverte & douce qu'à l'ordinaire, comme ſeroit celle d'un homme qui ſort d'avoir du plaiſir. De quoi s'occupoit-il donc ainſi ſeul, lui qui, devenu la riſée & l'horreur de ſes contemporains, ne voit dans ſa triſte deſtinée que des ſujets de larmes & de déſeſpoir?

O providence! ô nature! tréſor du pauvre, reſſource de l'infortuné; celui qui ſent, qui connoît vos ſaintes loix & s'y confie, celui dont le cœur eſt en paix

& dont le corps ne ſouffre pas, graces à vous n'eſt point tout entier en proie à l'adverſité. Malgré tous les complots des hommes, tous les ſuccès des méchans, il ne peut être abſolument miſérable. Dépouillé par des mains cruelles de tous les biens de cette vie, l'eſpérance l'en dédommage dans l'avenir, l'imagination les lui rend dans l'inſtant même : d'heureuſes fictions lui tiennent lieu d'un bonheur réel ; & que dis-je ? lui ſeul eſt ſolidement heureux, puiſque les biens terreſtres peuvent à chaque inſtant échapper en mille manieres à celui qui croit les tenir : mais rien ne peut ôter ceux de l'imagination à quiconque ſait en jouir. Il les poſſede ſans riſque & ſans crainte ; la fortune & les hommes ne ſauroient l'en dépouiller.

Foible reſſource, allez-vous dire, que des viſions contre une grande adverſité ! Eh Monſieur, ces viſions ont plus de réalité peut-être que tous les biens apparens dont les hommes font tant de cas, puiſqu'ils ne portent jamais dans l'ame un vrai ſentiment de bonheur, & que ceux qui les poſſedent ſont également forcés

de ſe jetter dans l'avenir faute de trouver dans le préſent des jouiſſances qui les ſatisfaſſent.

Si l'on vous diſoit qu'un mortel, d'ailleurs très-infortuné, paſſe réguliérement cinq ou ſix heures par jour dans des ſociétés délicieuſes, compoſées d'hommes juſtes, vrais, gais, aimables, ſimples avec de grandes lumieres, doux avec de grandes vertus; de femmes charmantes & ſages, pleines de ſentimens & de graces, modeſtes ſans grimace, badines ſans étourderie, n'uſant de l'aſcendant de leur ſexe & de l'empire de leurs charmes que pour nourrir entre les hommes l'émulation des grandes choſes & le zele de la vertu: que ce mortel connu, eſtimé, chéri dans ces ſociétés d'élite y vit avec tout ce qui les compoſe dans un commerce de confiance, d'attachement, de familiarité; qu'il y trouve à ſon choix des amis ſûrs, des maîtreſſes fidelles, de tendres & ſolides amies, qui valent peut-être encore mieux. Penſez-vous que la moitié de chaque jour ainſi paſſée ne racheteroit pas bien les peines de l'autre moitié? Le ſouvenir toujours préſent d'une ſi douce vie & l'eſpoir

l'eſpoir aſſuré de ſon prochain retour n'adouciroit-il pas bien encore l'amertume du reſte du tems, & croyez-vous qu'à tout prendre l'homme le plus heureux de la terre compte dans le même eſpace plus de momens auſſi doux? Pour moi, je penſe & vous penſerez, je m'aſſure, que cet homme pourroit ſe flatter malgré ſes peines de paſſer de cette maniere une vie auſſi pleine de bonheur & de jouiſſance que tel autre mortel que ce ſoit. Hé bien, Monſieur, tel eſt l'état de J. J. au milieu de ſes afflictions & de ſes fictions, de ce J. J. ſi cruellement, ſi obſtinément, ſi indignement noirci, flétri, diffamé, & qu'avec des ſoucis, des ſoins, des frais énormes, ſes adroits, ſes puiſſans perſécuteurs travaillent depuis ſi long-tems ſans relâche à rendre le plus malheureux des êtres. Au milieu de tous leurs ſuccès il leur échappe, & ſe réfugiant dans les régions éthérées, il y vit heureux en dépit d'eux : jamais avec toutes leurs machines ils ne le pourſuivront juſques-là.

Les hommes, livrés à l'amour-propre & à ſon triſte cortege ne connoiſſent plus le charme & l'effet de l'imagination. Ils

pervertiſſent l'uſage de cette faculté conſolatrice, au lieu de s'en ſervir pour adoucir le ſentiment de leurs maux, ils ne s'en ſervent que pour l'irriter. Plus occupés des objets qui les bleſſent que de ceux qui les flattent, ils voient partout quelque ſujet de peine, ils gardent toujours quelque ſouvenir attriſtant; & quand enſuite ils méditent dans la ſolitude ſur ce qui les a le plus affectés, leurs cœurs ulcérés rempliſſent leur imagination de mille objets funeſtes. Les concurrences, les préférences, les jalouſies, les rivalités, les offenſes, les vengeances, les mécontentemens de toute eſpece, l'ambition, les deſirs, les projets, les moyens, les obſtacles rempliſſent de penſées inquiétantes les heures de leurs courts loiſirs; & ſi quelque image agréable oſe y paroître avec l'eſpérance, elle en eſt effacée ou obſcurcie par cent images pénibles que le doute du ſuccès vient bientôt y ſubſtituer.

Mais celui qui, franchiſſant l'étroite priſon de l'intérêt perſonnel & des petites paſſions terreſtres, s'éleve ſur les aîles de l'imagination au-deſſus des vapeurs de notre atmoſphere, celui qui ſans épuiſer

ſa force & ſes facultés à lutter contre la fortune & la deſtinée, ſait s'élancer dans les régions éthérées, y planer & s'y ſoutenir par de ſublimes contemplations, peut de-là braver les coups du ſort & des inſenſés jugemens des hommes. Il eſt au-deſſus de leurs atteintes ; il n'a pas beſoin de leur ſuffrage pour être ſage, ni de leur faveur pour être heureux. Enfin tel eſt en nous l'empire de l'imagination, & telle en eſt l'influence, que d'elle naiſſent non-ſeulement les vertus & les vices, mais les biens & les maux de la vie humaine, & que c'eſt principalement la maniere dont on s'y livre qui rend les hommes bons ou méchans, heureux ou malheureux ici-bas.

Un cœur actif & un naturel pareſſeux doivent inſpirer le goût de la rêverie. Ce goût perce & devient une paſſion très-vive, pour peu qu'il ſoit ſecondé par l'imagination. C'eſt ce qui arrive très-fréquemment aux Orientaux ; c'eſt ce qui eſt arrivé à J. J. qui leur reſſemble à bien des égards. Trop ſoumis à ſes ſens pour pouvoir dans les jeux de la ſienne en ſecouer le joug, il ne s'éleveroit pas ſans peine

à des méditations purement abſtraites, & ne s'y ſoutiendroit pas long-tems. Mais cette foibleſſe d'entendement lui eſt peut-être plus avantageuſe que ne ſeroit une tête plus philoſophique. Le concours des objets ſenſibles rend ſes méditations moins ſéches, plus douces, plus illuſoires, plus appropriées à lui tout entier. La nature s'habille pour lui des formes les plus charmantes, ſe peint à ſes yeux des couleurs les plus vives, ſe peuple pour ſon uſage d'êtres ſelon ſon cœur; & lequel eſt le plus conſolant dans l'infortune de profondes conceptions qui fatiguent, ou de riantes fictions qui raviſſent, & tranſportent celui qui s'y livre au ſein de la félicité? Il raiſonne moins, il eſt vrai, mais il jouit davantage: il ne perd pas un moment pour la jouiſſance, & ſi-tôt qu'il eſt ſeul il eſt heureux.

La rêverie, quelque douce qu'elle ſoit épuiſe & fatigue à la longue, elle a beſoin de délaſſement. On le trouve en laiſſant repoſer ſa tête & livrant uniquement ſes ſens à l'impreſſion des objets extérieurs. Le plus indifférent ſpectacle a ſa douceur par le relâche qu'il nous procure,

& pour peu que l'impreſſion ne ſoit pas tout-à-fait nulle, le mouvement léger dont elle nous agite ſuffit pour nous préſerver d'un engourdiſſement léthargique & nourrir en nous le plaiſir d'exiſter ſans donner de l'exercice à nos facultés. Le contemplatif J. J. en tout autre tems ſi peu attentif aux objets qui l'entourent a ſouvent grand beſoin de ce repos & le goûte alors avec une ſenſualité d'enfant dont nos ſages ne ſe doutent gueres. Il n'apperçoit rien ſinon quelque mouvement à ſon oreille ou devant ſes yeux, mais c'en eſt aſſez pour lui. Non-ſeulement une parade de foire, une revue, un exercice, une proceſſion l'amuſe; mais la grue, le cabeſtan, le mouton, le jeu d'une machine quelconque, un bateau qui paſſe, un moulin qui tourne, un bouvier qui laboure, des joueurs de boule ou de battoir, la riviere qui court, l'oiſeau qui vole, attachent ſes regards. Il s'arrête même à des ſpectacles ſans mouvement, pour peu que la variété y ſupplée. Des colifichets en étalage, des bouquins ouverts ſur les quais & dont il ne lit que les titres, des images contre

les murs qu'il parcourt d'un œil ſtupide ; tout cela l'arrête & l'amuſe quand ſon imagination fatiguée a beſoin de repos. Mais nos modernes ſages qui le ſuivent & l'épient dans tout ce badaudage en tirent des conſéquences à leur mode ſur les motifs de ſon attention & toujours dans l'aimable caractere dont ils l'ont obligeamment gratifié. Je le vis un jour aſſez long-tems arrêté devant une gravure. De jeunes gens inquiets de ſavoir ce qui l'occupoit ſi fort, mais aſſez polis contre l'ordinaire, pour ne pas s'aller interpoſer entre l'objet & lui, attendirent avec une riſible impatience. Si-tôt qu'il partit, ils coururent à la gravure & trouverent que c'étoit le plan des attaques du fort de Kehl. Je les vis enſuite long-tems & vivement occupés d'un entretien fort animé, dans lequel je compris qu'ils fatiguoient leur minerve à chercher quel crime on pouvoit méditer en regardant le plan des attaques du fort de Kehl.

Voilà, Monſieur, une grande découverte & dont je me ſuis beaucoup félicité, car je la regarde comme la clef des autres ſingularités de cet homme. De

cette pente aux douces rêveries, j'ai vu dériver tous les goûts, tous les penchans, toutes les habitudes de J. J., ſes vices mêmes, & les vertus qu'il peut avoir. Il n'a gueres aſſez de ſuite dans ſes idées pour former de vrais projets; mais enflammé par la longue contemplation d'un objet, il fait par fois dans ſa chambre de fortes & promptes réſolutions qu'il oublie ou qu'il abandonne avant d'être arrivé dans la rue. Toute la vigueur de ſa volonté s'épuiſe à réſoudre; il n'en a plus pour exécuter. Tout ſuit en lui d'une premiere inconſéquence. La même oppoſition qu'offrent les élémens de ſa conſtitution ſe retrouve dans ſes inclinations, dans ſes mœurs & dans ſa conduite. Il eſt actif, ardent, laborieux, infatigable; il eſt indolent, pareſſeux, ſans vigueur; il eſt fier, audacieux, téméraire; il eſt craintif, timide, embarraſſé; il eſt froid, dédaigneux, rebutant, juſqu'à la dureté; il eſt doux, careſſant, facile juſqu'à la foibleſſe, & ne ſait pas ſe défendre de faire ou ſouffrir ce qui lui plaît le moins. En un mot, il paſſe d'une extrémité à l'autre avec une incroyable rapidité ſans

même remarquer ce paſſage ni ſe ſouvenir de ce qu'il étoit l'inſtant auparavant, & pour rapporter ces effets divers à leurs cauſes primitives, il eſt lâche & mou tant que la ſeule raiſon l'excite, il devient tout de feu ſi-tôt qu'il eſt animé par quelque paſſion. Vous me direz que c'eſt comme cela que ſont tous les hommes. Je penſe tout le contraire, & vous ne penſeriez pas ainſi vous-même ſi j'avois mis le mot *intérêt* à la place du mot *raiſon* qui dans le fond ſignifie ici la même choſe : car qu'eſt-ce que la raiſon pratique, ſi ce n'eſt le ſacrifice d'un bien préſent & paſſager aux moyens de s'en procurer un jour de plus grands ou de plus ſolides, & qu'eſt-ce que l'intérêt ſi ce n'eſt l'augmentation & l'extenſion continuelle de ces mêmes moyens ? L'homme intéreſſé ſonge moins à jouir qu'à multiplier pour lui l'inſtrument des jouiſſances. Il n'a point proprement de paſſions non plus que l'avare, ou il les ſurmonte & travaille uniquement par un excès de prévoyance à ſe mettre en état de ſatisfaire à ſon aiſe celles qui pourront lui venir un jour. Les véritables paſſions, plus ra-

res qu'on ne penſe parmi les hommes, le deviennent de jour en jour davantage, l'intérêt les élime, les atténue, les engloutit toutes, & la vanité, qui n'eſt qu'une bêtiſe de l'amour-propre, aide encore à les étouffer. La deviſe du Baron de Feneſte ſe lit en gros caracteres ſur toutes les actions des hommes de nos jours *c'eſt pour paroiſtre*. Ces diſpoſitions habituelles ne ſont gueres propres à laiſſer agir les vrais mouvemens du cœur.

Pour J. J., incapable d'une prévoyance un peu ſuivie, & tout entier à chaque ſentiment qui l'agite, il ne connoît pas même pendant ſa durée qu'il puiſſe jamais ceſſer d'en être affecté. Il ne penſe à ſon intérêt, c'eſt-à-dire, à l'avenir que dans un calme abſolu; mais il tombe alors dans un tel engourdiſſement qu'autant vaudroit qu'il n'y penſât point du tout. Il peut bien dire, au contraire de ces gens de l'Evangile & de ceux de nos jours, qu'où eſt le cœur là eſt auſſi ſon tréſor. En un mot ſon ame eſt forte ou foible à l'excès, ſelon les rapports ſous leſquels on l'enviſage. Sa force n'eſt pas dans l'action, mais dans la réſiſtance; toutes

les puiſſances de l'univers ne feroient pas fléchir un inſtant les directions de ſa volonté. L'amitié ſeule eût eu le pouvoir de l'égarer, il eſt à l'épreuve de tout le reſte. Sa foibleſſe ne conſiſte pas à ſe laiſſer détourner de ſon but, mais à manquer de vigueur pour l'atteindre & à ſe laiſſer arrêter tout court par le premier obſtacle qu'elle rencontre, quoique facile à ſurmonter. Jugez ſi ces diſpoſitions le rendroient propre à faire ſon chemin dans le monde où l'on ne marche que par zigzag ?

Tout a concouru dès ſes premieres années à détacher ſon ame des lieux qu'habitoit ſon corps pour l'élever & la fixer dans ces régions éthérées dont je vous parlois ci-devant. Les hommes illuſtres de Plutarque furent ſa premiere lecture dans un âge où rarement les enfans ſavent lire. Les traces de ces hommes antiques firent en lui des impreſſions qui jamais n'ont pu s'effacer. A ces lectures ſuccéda celle de Caſſandre & des vieux Romans qui, tempérant ſa fierté romaine, ouvrirent ce cœur naiſſant à tous les ſentimens expanſifs & tendres auxquels il

n'étoit déjà que trop disposé. Dès-lors il se fit des hommes & de la société, des idées romanesques & fausses dont tant d'expériences funestes n'ont jamais bien pu le guérir. Ne trouvant rien autour de lui qui réalisât ses idées, il quitta sa patrie encore jeune, adolescent, & se lança dans le monde avec confiance, y cherchant les Aristides, les Lycurgues & les Astrées dont il le croyoit rempli. Il passa sa vie à jetter son cœur dans ceux qu'il crut s'ouvrir pour le recevoir, à croire avoir trouvé ce qu'il cherchoit, & à se désabuser. Durant sa jeunesse il trouva des ames bonnes & simples, mais sans chaleur & sans énergie. Dans son âge mûr il trouva des esprits vifs, éclairés & fins, mais faux, doubles & méchans, qui parurent l'aimer tant qu'ils eurent la premiere place, mais qui, dès qu'ils s'en crurent offusqués, n'userent de sa confiance que pour l'accabler d'opprobres & de malheurs. Enfin, se voyant devenu la risée & le jouet de son siecle sans savoir comment ni pourquoi, il comprit que vieillissant dans la haine publique il n'avoit plus rien à espérer des

hommes, & ſe détrompant trop tard des illuſions qui l'avoient abuſé ſi long-tems, il ſe livra tout entier à celles qu'il pouvoit réaliſer tous les jours, & finit par nourrir de ſes ſeules chimeres ſon cœur que le beſoin d'aimer avoit toujours dévoré. Tous ſes goûts, toutes ſes paſſions ont ainſi leurs objets dans une autre ſphere. Cet homme tient moins à celle-ci qu'aucun autre mortel qui me ſoit connu. Ce n'eſt pas de quoi ſe faire aimer de ceux qui l'habitent, & qui ſe ſentant dépendre de tout le monde veulent auſſi que tout le monde dépende d'eux.

Ces cauſes tirées des événemens de ſa vie auroient pu ſeules lui faire fuir la foule & rechercher la ſolitude. Les cauſes naturelles tirées de ſa conſtitution auroient dû ſeules produire auſſi le même effet. Jugez s'il pouvoit échapper au concours de ces différentes cauſes pour le rendre ce qu'il eſt aujourd'hui. Pour mieux ſentir cette néceſſité, écartons un moment tous les faits, ne ſuppoſons connu que le tempérament que je vous ai décrit, & voyons ce qui devroit naturellement en réſulter dans un être fictif dont nous n'aurions aucune autre idée.

Doué d'un cœur très-ſenſible & d'une imagination très-vive, mais lent à penſer, arrangeant difficilement ſes penſées & plus difficilement ſes paroles, il fuira les ſituations qui lui ſont pénibles, & recherchera celles qui lui ſont commodes, il ſe complaira dans le ſentiment de ſes avantages, il en jouira tout à ſon aiſe dans des rêveries délicieuſes, mais il aura la plus forte répugnance à étaler ſa gaucherie dans les aſſemblées, & l'inutile effort d'être toujours attentif à ce qui ſe dit & d'avoir toujours l'eſprit préſent & tendu pour y répondre, lui rendra les ſociétés indifférentes auſſi fatigantes que déplaiſantes. La mémoire & la réflexion renforceront encore cette répugnance, en lui faiſant entendre après-coup des multitudes de choſes qu'il n'a pu d'abord entendre & auxquelles forcé de répondre à l'inſtant, il a répondu de travers faute d'avoir le tems d'y penſer. Mais né pour de vrais attachemens, la ſociété des cœurs & l'intimité lui ſeront très-précieuſes, & il ſe ſentira d'autant plus à ſon aiſe avec ſes amis que, bien connu d'eux ou croyant l'être, il n'aura pas peur qu'ils

le jugent ſur les ſottiſes qui peuvent lui échapper dans le rapide bavardage de la converſation. Auſſi le plaiſir de vivre avec eux excluſivement ſe marquera-t-il ſenſiblement dans ſes yeux & dans ſes manieres ; mais l'arrivée d'un ſurvenant fera diſparoître à l'inſtant ſa confiance & ſa gaîté.

Sentant ce qu'il vaut en-dedans, le ſentiment de ſon invincible ineptie au-dehors pourra lui donner ſouvent du dépit contre lui-même & quelquefois contre ceux qui le forceront de la montrer. Il devra prendre en averſion tout ce flux de complimens qui ne ſont qu'un art de s'en attirer à ſoi-même & de provoquer une eſcrime en paroles. Art ſur-tout employé par les femmes & chéri d'elles, ſures de l'avantage qui doit leur en revenir. Par conſéquent quelque penchant qu'ait notre homme à la tendreſſe, quelque goût qu'il ait naturellement pour les femmes, il n'en pourra ſouffrir le commerce ordinaire où il faut fournir un perpétuel tribut de gentilleſſes qu'il ſe ſent hors d'état de payer. Il parlera peut-être auſſi bien qu'un autre le langage de l'amour

dans le tête-à-tête, mais plus mal que qui que ce ſoit celui de la galanterie dans un cercle.

Les hommes qui ne peuvent juger d'autrui que par ce qu'ils en apperçoivent, ne trouvant rien en lui que de médiocre & de commun tout au plus, l'eſtimeront au-deſſous de ſon prix. Ses yeux animés par intervalles promettroient en vain ce qu'il ſeroit hors d'état de tenir. Ils brilleroient en vain quelquefois d'un feu bien différent de celui de l'eſprit : ceux qui ne connoiſſent que celui-ci ne le trouvant point en lui n'iroient pas plus loin, & jugeant de lui ſur cette apparence, ils diroient ; c'eſt un homme d'eſprit en peinture, c'eſt un ſot en original. Ses amis mêmes pourroient ſe tromper comme les autres ſur ſa meſure, & ſi quelque événement imprévu les forçoit enfin de reconnoître en lui plus de talent & d'eſprit qu'ils ne lui en avoient d'abord accordé, leur amour-propre ne lui pardonneroit point leur premiere erreur ſur ſon compte, & ils pourroient le haïr toute leur vie, uniquement pour n'avoir pas ſu d'abord l'apprécier.

Cet homme, enivré par ſes contemplations des charmes de la nature, l'imagination pleine de types, de vertus, de beautés, de perfections de toute eſpece, chercheroit long-tems dans le monde des ſujets où il trouvât tout cela. A force de deſirer, il croiroit ſouvent trouver ce qu'il cherche; les moindres apparences lui paroîtroient des qualités réelles, les moindres proteſtations lui tiendroient lieu de preuves, dans tous ſes attachemens il croiroit toujours trouver le ſentiment qu'il y porteroit lui-même, toujours trompé dans ſon attente & toujours careſſant ſon erreur, il paſſeroit ſa jeuneſſe à croire avoir réaliſé ſes fictions; à peine l'âge mûr & l'expérience les lui montreroient enfin pour ce qu'elles ſont, & malgré les erreurs, les fautes, & les expiations d'une longue vie, il n'y auroit peut-être que le concours des plus cruels malheurs qui pût détruire ſon illuſion chérie & lui faire ſentir que ce qu'il cherche ne ſe trouve point ſur la terre, ou ne s'y trouve que dans un ordre de choſes bien différent de celui où il l'a cherché.

La vie contemplative dégoûte de l'action.

tion. Il n'y a point d'attrait plus séducteur que celui des fictions d'un cœur aimant & tendre qui dans l'univers qu'il se crée à son gré, se dilate, s'étend à son aise délivré des dures entraves qui le compriment dans celui-ci. La réflexion, la prévoyance, mere des soucis & des peines n'approchent gueres d'une ame enivrée des charmes de la contemplation. Tous les soins fatigans de la vie active lui deviennent insupportables & lui semblent superflus; & pourquoi se donner tant de peines dans l'espoir éloigné d'un succès si pauvre, si incertain, tandis qu'on peut, dès l'instant même, dans une délicieuse rêverie jouir à son aise de toute la félicité dont on sent en soi la puissance & le besoin? Il deviendroit donc indolent, paresseux par goût, par raison même, quand il ne le seroit pas par tempérament. Que si par intervalle quelque projet de gloire ou d'ambition pouvoit l'émouvoir, il le suivroit d'abord avec ardeur, avec impétuosité; mais la moindre difficulté, le moindre obstacle l'arrêteroit, le rebuteroit, le rejetteroit dans l'inaction. La seule incertitude du succès le déta-

cheroit de toute entrepriſe douteuſe. Sa nonchalance lui montreroit de la folie à compter ſur quelque choſe ici-bas, à ſe tourmenter pour un avenir ſi précaire, & de la ſageſſe à renoncer à la prévoyance, pour s'attacher uniquement au préſent, qui ſeul eſt en notre pouvoir.

Ainſi livré par ſyſtême à ſa douce oiſiveté, il rempliroit ſes loiſirs de jouiſſances à ſa mode, & négligeant ces foules de prétendus devoirs que la ſageſſe humaine preſcrit comme indiſpenſables, il paſſeroit pour fouler aux pieds les bienſéances, parce qu'il dédaigneroit les ſimagrées. Enfin, loin de cultiver ſa raiſon pour apprendre à ſe conduire prudemment parmi les hommes, il n'y chercheroit en effet que de nouveaux motifs de vivre éloigné d'eux & de ſe livrer tout entier à ſes fictions.

Cette humeur indolente & voluptueuſe ſe fixant toujours ſur des objets rians, le détourneroit par conſéquent des idées pénibles & déplaiſantes. Les ſouvenirs douloureux s'effaceroient très-promptement de ſon eſprit : les auteurs de ſes maux n'y tiendroient pas plus de place que ces maux

mêmes, & tout cela, parfaitement oublié dans très-peu de tems ſeroit bientôt pour lui comme nul, à moins que le mal ou l'ennemi qu'il auroit encore à craindre ne lui rappellât ce qu'il en auroit déjà ſouffert. Alors il pourroit être extrêmement effarouché des maux à venir, moins préciſément à cauſe de ces maux, que par le trouble du repos, la privation du loiſir, la néceſſité d'agir de maniere ou d'autre, qui s'enſuivroient inévitablement & qui alarmeroient plus ſa pareſſe que la crainte du mal n'épouvanteroit ſon courage. Mais tout cet effroi ſubit & momentané ſeroit ſans ſuite & ſtérile en effets. Il craindroit moins la ſouffrance que l'action. Il aimeroit mieux voir augmenter ſes maux & reſter tranquille que de ſe tourmenter pour les adoucir; diſpoſition qui donneroit beau jeu aux ennemis qu'il pourroit avoir.

J'ai dit que J. J. n'étoit pas vertueux: notre homme ne le ſeroit pas non plus; & comment, foible & ſubjugué par ſes penchans pourroit-il l'être, n'ayant toujours pour guide que ſon propre cœur, jamais ſon devoir ni ſa raiſon? Comment la vertu

qui n'eſt que travail & combat régneroit-elle au ſein de la molleſſe & des doux loiſirs? Il ſeroit bon, parce que la nature l'auroit fait tel; il ſeroit du bien, parce qu'il lui ſeroit doux d'en faire : mais s'il s'agiſſoit de combattre ſes plus chers deſirs & de déchirer ſon cœur pour remplir ſon devoir, le feroit-il auſſi? J'en doute. La loi de la nature, ſa voix du moins ne s'étend pas juſques-là. Il en faut une autre alors qui commande, & que la nature ſe taiſe.

Mais ſe mettroit-il auſſi dans ces ſituations violentes d'où naiſſent des devoirs ſi cruels? J'en doute encore plus. Du tumulte des ſociétés naiſſent des multitudes de rapports nouveaux & ſouvent oppoſés qui tiraillent en ſens contraires ceux qui marchent avec ardeur dans la route ſociale. A peine ont-ils alors d'autre bonne regle de juſtice que de réſiſter à tous leurs penchans, & de faire toujours le contraire de ce qu'ils deſirent, par cela ſeul qu'ils le deſirent. Mais celui qui ſe tient à l'écart & fuit ces dangereux combats, n'a pas beſoin d'adopter cette morale cruelle, n'étant point entraîné par le torrent, ni forcé

de céder à ſa fougue impétueuſe ou de ſe roidir pour y réſiſter, il ſe trouve naturellement ſoumis à ce grand précepte de morale, mais deſtructif de tout l'ordre ſocial, de ne ſe mettre jamais en ſituation à pouvoir trouver ſon avantage dans le mal d'autrui. Celui qui veut ſuivre ce précepte à la rigueur, n'a point d'autre moyen pour cela que de ſe retirer tout-à-fait de la ſociété, & celui qui en vit ſéparé ſuit par cela ſeul ce précepte ſans avoir beſoin d'y ſonger.

Notre homme ne ſera donc pas vertueux, parce qu'il n'aura pas beſoin de l'être, & par la même raiſon il ne ſera ni vicieux, ni méchant. Car l'indolence & l'oiſiveté, qui dans la ſociété ſont un ſi grand vice, n'en ſont plus un dans quiconque a ſu renoncer à ſes avantages pour n'en pas ſupporter les travaux. Le méchant n'eſt méchant qu'à cauſe du beſoin qu'il a des autres, que ceux-ci ne le favoriſent pas aſſez, que ceux-là lui ſont obſtacle, & qu'il ne peut ni les employer, ni les écarter à ſon gré. Le ſolitaire n'a beſoin que de ſa ſubſiſtance, qu'il aime mieux ſe procurer par ſon travail dans la

retraite que par ſes intrigues dans le monde, qui ſeroient un bien plus grand travail pour lui. Du reſte, il n'a beſoin d'autrui que parce que ſon cœur a beſoin d'attachement, il ſe donne des amis imaginaires pour n'en avoir pu trouver de réels; il ne fuit les hommes qu'après avoir vainement cherché parmi eux ce qu'il doit aimer.

Notre homme ne ſera pas vertueux, parce qu'il ſera foible & que la vertu n'appartient qu'aux ames fortes. Mais cette vertu à laquelle il ne peut atteindre, qui eſt-ce qui l'admirera, la chérira, l'adorera plus que lui? Qui eſt-ce qui avec une imagination plus vive s'en peindra mieux le divin ſimulacre? Qui eſt-ce qui avec un cœur plus tendre s'enivrera plus d'amour pour elle? Ordre, harmonie, beauté, perfection, ſont les objets de ſes plus douces méditations. Idolâtre du beau dans tous les genres, reſteroit-il froid uniquement pour la ſuprême beauté? Non, elle ornera de ſes charmes immortels toutes ces images chéries qui rempliſſent ſon ame, qui repaiſſent ſon cœur. Tous ſes premiers mouvemens ſeront vifs & purs; les ſeconds auront ſur lui peu d'empire.

Il voudra toujours ce qui eſt bien, il le fera quelquefois, & ſi ſouvent il laiſſe éteindre ſa volonté par ſa foibleſſe, ce ſera pour retomber dans ſa langueur. Il ceſſera de bien faire, il ne commencera pas même lorſque la grandeur de l'effort épouvantera ſa pareſſe : mais jamais il ne fera volontairement ce qui eſt mal. En un mot, s'il agit rarement comme il doit, plus rarement encore il agira comme il ne doit pas, & toutes ſes fautes, même les plus graves, ne ſeront que des péchés d'omiſſion : mais c'eſt par-là préciſément qu'il ſera le plus en ſcandale aux hommes, qui, ayant mis toute la morale en petites formules, comptent pour rien le mal dont on s'abſtient, pour toute l'étiquette des petits procédés, & ſont bien plus attentifs à remarquer les devoirs auxquels on manque qu'à tenir compte de ceux qu'on remplit.

Tel ſera l'homme doué du tempérament dont j'ai parlé, tel j'ai trouvé celui que je viens d'étudier. Son ame, forte en ce qu'elle ne ſe laiſſe point détourner de ſon objet, mais foible pour ſurmonter les obſtacles, ne prend gueres de mauvai-

ſes directions, mais ſuit lâchement la bonne. Quand il eſt quelque choſe, il eſt bon, mais plus ſouvent il eſt nul, & c'eſt pour cela même que ſans être perſévérant il eſt ferme, que les traits de l'adverſité ont moins de priſe ſur lui qu'ils n'auroient ſur tout autre homme, & que malgré tous ſes malheurs, ſes ſentimens ſont encore plus affectueux que douloureux. Son cœur avide de bonheur & de joie, ne peut garder nulle impreſſion pénible. La douleur peut le déchirer un moment ſans pouvoir y prendre racine. Jamais idée affligeante n'a pu long-tems l'occuper. Je l'ai vu dans les plus grandes calamités de ſa malheureuſe vie paſſer rapidement de la plus profonde affliction à la plus pure joie, & cela ſans qu'il reſtât pour le moment dans ſon ame aucune trace des douleurs qui venoient de la déchirer, qui l'alloient déchirer encore, & qui conſtituoient pour lors ſon état habituel.

Les affections auxquelles il a le plus de pente ſe diſtinguent même par des ſignes phyſiques. Pour peu qu'il ſoit ému ſes yeux ſe mouillent à l'inſtant. Cependant jamais la ſeule douleur ne lui fit verſer

une larme; mais tout ſentiment tendre & doux, ou grand & noble dont la vérité paſſe à ſon cœur, lui en arrache infailliblement. Il ne ſauroit pleurer que d'attendriſſement ou d'admiration : la tendreſſe & la généroſité ſont les deux ſeules cordes ſenſibles par leſquelles on peut vraiment l'affecter. Il peut voir ſes malheurs d'un œil ſec, mais il pleure en penſant à ſon innocence, & au prix qu'avoit mérité ſon cœur.

Il eſt des malheurs auxquels il n'eſt pas même permis à un honnête homme d'être préparé. Tels ſont ceux qu'on lui deſtinoit. En le prenant au dépourvu, ils ont commencé par l'abattre; cela devoit être, mais ils n'ont pu le changer. Il a pu quelques inſtans ſe laiſſer dégrader juſqu'à la baſſeſſe, juſqu'à la lâcheté, jamais juſqu'à l'injuſtice, juſqu'à la fauſſeté, juſqu'à la trahiſon. Revenu de cette premiere ſurpriſe il s'eſt relevé, & vraiſemblablement ne ſe laiſſera plus abattre, parce que ſon naturel a repris le deſſus, que connoiſſant enfin les gens auxquels il a à faire, il eſt préparé à tout, & qu'après avoir épuiſé ſur lui tous les traits de leur rage,

ils ſe ſont mis hors d'état de lui faire pis.

Je l'ai vu dans une poſition unique & preſque incroyable, plus ſeul au milieu de Paris que Robinſon dans ſon Iſle, & ſéqueſtré du commerce des hommes par la foule même empreſſée à l'entourer pour empêcher qu'il ne ſe lie avec perſonne. Je l'ai vu concourir volontairement avec ſes perſécuteurs à ſe rendre ſans ceſſe plus iſolé, & tandis qu'ils travailloient ſans relâche à le tenir ſéparé des autres hommes, s'éloigner des autres & d'eux-mêmes de plus en plus. Ils veulent reſter pour lui ſervir de barriere, pour veiller à tous ceux qui pourroient l'approcher, pour les tromper, les gagner ou les écarter, pour obſerver ſes diſcours, ſa contenance, pour jouir à longs traits du doux aſpect de ſa miſere, pour chercher d'un œil curieux, s'il reſte quelque place en ſon cœur déchiré où ils puiſſent porter encore quelque atteinte. De ſon côté il voudroit les éloigner, ou plutôt s'en éloigner, parce que leur malignité, leur duplicité, leurs vues cruelles bleſſent ſes yeux de toutes parts, & que le ſpectacle de la haine l'afflige & le déchire encore

plus que ſes effets. Ses ſens le ſubjuguent alors, & ſi-tôt qu'ils ſont frappés d'un objet de peine, il n'eſt plus maître de lui. La préſence d'un malveillant le trouble au point de ne pouvoir déguiſer ſon angoiſſe. S'il voit un traître le cajoler pour le ſurprendre, l'indignation le ſaiſit, perce de toutes parts dans ſon accent, dans ſon regard, dans ſon geſte. Que le traître diſparoiſſe, à l'inſtant il eſt oublié, & l'idée des noirceurs que l'un va braſſer ne ſauroit occuper l'autre une minute à chercher les moyens de s'en défendre. C'eſt pour écarter de lui cet objet de peine dont l'aſpect le tourmente, qu'il voudroit être ſeul. Il voudroit être ſeul pour vivre à ſon aiſe avec les amis qu'il s'eſt créés. Mais tout cela n'eſt qu'une raiſon de plus à ceux qui en prennent le maſque pour l'obſéder plus étroitement. Ils ne voudroient pas même, s'il leur étoit poſſible, lui laiſſer dans cette vie la reſſource des fictions.

Je l'ai vu, ſerré dans leurs lacs, ſe débattre très-peu pour en ſortir, entouré de menſonges & de ténebres attendre ſans murmure la lumiere & la vérité, enfermé

vif dans un cercueil, s'y tenir assez tranquille sans même invoquer la mort. Je l'ai vu pauvre passant pour riche, vieux passant pour jeune, doux passant pour féroce, complaisant & foible passant pour inflexible & dur, gai passant pour sombre, simple enfin jusqu'à la bêtise, passant pour rusé jusqu'à la noirceur. Je l'ai vu livré par vos Messieurs à la dérision publique, flagorné, persiflé, moqué des honnêtes gens, servir de jouet à la canaille, le voir, le sentir, en gémir, déplorer la misere humaine & supporter patiemment son état.

Dans cet état devoit-il se manquer à lui-même, au point d'aller chercher dans la société des indignités peu déguisées dont on se plaisoit à l'y charger? devoit-il s'aller donner en spectacle à ces barbares, qui se faisant de ses peines un objet d'amusement, ne cherchoient qu'à lui serrer le cœur par toutes les étreintes de la détresse & de la douleur qui pouvoient lui être les plus sensibles? Voilà ce qui lui rendit indispensable la maniere de vivre à laquelle il s'est réduit, ou pour mieux dire, à laquelle on l'a réduit; car c'est à quoi l'on en vouloit venir & l'on

s'eſt attaché à lui rendre ſi cruelle & ſi déchirante la fréquentation des hommes qu'il fût forcé d'y renoncer enfin tout-à-fait. *Vous me demandez*, diſoit-il, *pourquoi je fuis les hommes ? demandez-le à eux-mêmes, ils le ſavent encore mieux que moi.* Mais une ame expanſive change-t-elle ainſi de nature, & ſe détache-t-elle ainſi de tout ? Tous ſes malheurs ne viennent que de ce beſoin d'aimer qui dévora ſon cœur dès ſon enfance & qui l'inquiéte & le trouble encore au point que, reſté ſeul ſur la terre il attend le moment d'en ſortir pour voir réaliſer enfin ſes viſions favorites, & retrouver dans un meilleur ordre de choſes une patrie & des amis.

Il atteignit & paſſa l'âge mûr ſans ſonger à faire des livres, & ſans ſentir un inſtant le beſoin de cette célébrité fatale qui n'étoit pas faite pour lui, dont il n'a goûté que les amertumes, & qu'on lui a fait payer ſi cher. Ses viſions chéries lui tenoient lieu de tout, & dans le feu de la jeuneſſe ſa vive imagination ſurchargée, accablée d'objets charmans qui venoient inceſſamment la remplir, tenoit ſon cœur dans une ivreſſe continuelle qui ne lui

laiſſoit, ni le pouvoir d'arranger ſes idées, ni celui de les fixer, ni le tems de les écrire, ni le deſir de les communiquer. Ce ne fut que quand ces grands mouvemens commencerent à s'appaiſer, quand ſes idées prenant une marche plus réglée & plus lente, il en put ſuivre aſſez la trace pour la marquer; ce fut dis-je alors ſeulement, que l'uſage de la plume lui devint poſſible, & qu'à l'exemple & à l'inſtigation des gens de lettres avec leſquels il vivoit alors, il lui vint en fantaiſie de communiquer au public ces mêmes idées dont il s'étoit long - tems nourri lui-même, & qu'il crut être utiles au genre-humain. Ce fut même en quelque façon par ſurpriſe & ſans en avoir formé le projet, qu'il ſe trouva jetté dans cette funeſte carriere où dès-lors peut-être on creuſoit déjà ſous ſes pas ces gouffres de malheurs dans leſquels on l'a précipité.

Dès ſa jeuneſſe il s'étoit ſouvent demandé pourquoi il ne trouvoit pas tous les hommes bons, ſages, heureux comme ils lui ſembloient faits pour l'être; il cherchoit dans ſon cœur l'obſtacle qui les

en empêchoit & ne le trouvoit pas. Si tous les hommes, ſe diſoit-il, me reſſembloient, il régneroit ſans doute une extrême langueur dans leur induſtrie ; ils auroient peu d'activité, & n'en auroient que par bruſques & rares ſecouſſes ; mais ils vivroient entr'eux dans une très-douce ſociété. Pourquoi n'y vivent-ils pas ainſi ? Pourquoi toujours accuſant le Ciel de leurs miſeres travaillent-ils ſans ceſſe à les augmenter ? En admirant les progrès de l'eſprit humain, il s'étonnoit de voir croître en même proportion les calamités publiques. Il entrevoyoit une ſecrete oppoſition entre la conſtitution de l'homme & celle de nos ſociétés ; mais c'étoit plutôt un ſentiment ſourd, une notion confuſe qu'un jugement clair & développé. L'opinion publique l'avoit trop ſubjugué lui-même pour qu'il oſât réclamer contre de ſi unanimes déciſions.

Une malheureuſe queſtion d'académie qu'il lut dans un mercure vint tout-à-coup deſſiller ſes yeux, débrouiller ce cahos dans ſa tête, lui montrer un autre univers, un véritable âge d'or, des ſociétés d'hommes ſimples, ſages, heureux,

& réaliſer en eſpérance toutes ſes viſions ; par la deſtruction des préjugés qui l'avoient ſubjugué lui-même ; mais dont il crut en ce moment voir découler les vices & les miſeres du genre-humain. De la vive effervescence qui ſe fit alors dans ſon ame ſortirent des étincelles de génie qu'on a vu briller dans ſes écrits durant dix ans de délire & de fievre ; mais dont aucun veſtige n'avoit paru juſqu'alors, & qui vraiſemblablement n'auroient plus brillé dans la ſuite, ſi cet accès paſſé il eût voulu continuer d'écrire. Enflammé par la contemplation de ces grands objets, il les avoit toujours préſens à ſa penſée, & les comparant à l'état réel des choſes, il les voyoit chaque jour ſous des rapports tout nouveaux pour lui. Bercé du ridicule eſpoir de faire enfin triompher des préjugés & du menſonge la raiſon, la vérité, & de rendre les hommes ſages en leur montrant leur véritable intérêt, ſon cœur, échauffé par l'idée du bonheur futur du genre-humain & par l'honneur d'y contribuer, lui dictoit un langage digne d'une ſi grande entrepriſe. Contraint par-là de s'occuper fortement

&

& long-tems du même ſujet, il aſſujettit ſa tête à la fatigue de la réflexion, il apprit à méditer profondément, & pour un moment il étonna l'Europe, par des productions dans leſquelles les ames vulgaires ne virent que de l'éloquence & de l'eſprit, mais où celles qui habitent nos régions éthérées reconnurent avec joie une des leurs.

LE FRANÇOIS.

Je vous ai laiſſé parler ſans vous interrompre, mais permettez qu'ici je vous arrête un moment.....

ROUSSEAU.

Je devine.... une contradiction, n'eſt-ce pas?

LE FRANÇOIS.

Non, j'en ai vu l'apparence. On dit que cette apparence eſt un piége que J. J. s'amuſe à tendre aux lecteurs étourdis.

ROUSSEAU.

Si cela eſt, il en eſt bien puni par les lecteurs de mauvaiſe foi qui font ſemblant de s'y prendre pour l'accuſer de ne ſavoir ce qu'il dit.

LE FRANÇOIS.

Je ne ſuis point de cette derniere claſſe

& je tâche de ne pas être de l'autre. Ce n'eſt donc point une contradiction qu'ici je vous reproche, mais c'eſt un éclairciſſement que je vous demande. Vous étiez ci-devant perſuadé que les livres qui portent le nom de J. J. n'étoient pas plus de lui que cette traduction du Taſſe ſi fidelle & ſi coulante qu'on répand avec tant d'affectation ſous ſon nom. Maintenant vous paroiſſez croire le contraire. Si vous avez en effet changé d'opinion, veuillez m'apprendre ſur quoi ce changement eſt fondé.

ROUSSEAU.

Cette recherche fut le premier objet de mes ſoins. Certain que l'auteur de ces livres & le monſtre que vous m'avez peint ne pouvoient être le même homme, je me bornois pour lever mes doutes à réſoudre cette queſtion. Cependant je ſuis ſans y ſonger parvenu à la réſoudre par la méthode contraire. Je voulois premiérement connoître l'auteur pour me décider ſur l'homme, & c'eſt par la connoiſſance de l'homme que je me ſuis décidé ſur l'auteur.

Pour vous faire ſentir comment une de

ces deux recherches m'a dispensé de l'autre, il faut reprendre les détails dans lesquels je suis entré pour cet effet ; vous déduirez de vous-même & très-aisément les conséquences que j'en ai tirées.

Je vous ai dit que je l'avois trouvé copiant de la musique à dix sols la page ; occupation peu sortable à la dignité d'auteur, & qui ne ressembloit gueres à celles qui lui ont acquis tant de réputation tant en bien qu'en mal. Ce premier article m'offroit déjà deux recherches à faire : l'une, s'il se livroit à ce travail tout de bon ou seulement pour donner le change au public sur ses véritables occupations : l'autre, s'il avoit réellement besoin de ce métier pour vivre, ou si c'étoit une affectation de simplicité ou de pauvreté pour faire l'Epictete & le Diogene, comme l'assurent vos Messieurs.

J'ai commencé par examiner son ouvrage, bien sûr que s'il n'y vaquoit que par maniere d'acquit, j'y verrois des traces de l'ennui qu'il doit lui donner depuis si long-tems. Sa note mal formée m'a paru faite pesamment, lentement, sans facilité, sans grace, mais avec exactitude. On voit

qu'il tâche de ſuppléer aux diſpoſitions qui lui manquent, à force de travail & de ſoins. Mais ceux qu'il y met ne s'appercevant que par l'examen, & n'ayant leur effet que dans l'exécution, ſur quoi les muſiciens, qui ne l'aiment pas, ne ſont pas toujours ſinceres, ne compenſent pas aux yeux du public les défauts, qui d'abord ſautent à la vue.

N'ayant l'eſprit préſent à rien, il ne l'a pas non plus à ſon travail, ſur-tout forcé par l'affluence des ſurvenans de l'aſſocier avec le babil. Il fait beaucoup de fautes, & il les corrige enſuite en grattant ſon papier avec une perte de tems & des peines incroyables. J'ai vu des pages preſque entieres qu'il avoit mieux aimé gratter ainſi que de recommencer la feuille, ce qui auroit été bien plutôt fait; mais il entre dans ſon tour d'eſprit laborieuſement pareſſeux, de ne pouvoir ſe réſoudre à refaire à neuf ce qu'il a fait une fois quoique mal. Il met à le corriger une opiniâtreté qu'il ne peut ſatisfaire qu'à force de peine & de tems. Du reſte, le plus long, le plus ennuyeux travail ne ſauroit laſſer ſa patience, & ſouvent fai-

ſant faute ſur faute, je l'ai vu gratter & regratter juſqu'à percer le papier ſur lequel enſuite il colloit des pieces. Rien ne m'a fait juger que ce travail l'ennuyât, & il paroît au bout de ſix ans s'y livrer avec le même goût & le même zele que s'il ne faiſoit que de commencer.

J'ai ſu qu'il tenoit regiſtre de ſon travail, j'ai deſiré de voir ce regiſtre; il me l'a communiqué. J'y ai vu que dans ces ſix ans il avoit écrit en ſimple copie plus de ſix mille pages de muſique, dont une partie, muſique de harpe & de clavecin, ou ſolo & concerto de violon très-chargés & en plus grand papier, demande une grande attention & prend un tems conſidérable. Il a inventé, outre ſa note par chiffres, une nouvelle maniere de copier la muſique ordinaire, qui la rend plus commode à lire, & pour prévenir & réſoudre toutes les difficultés, il a écrit de cette maniere une grande quantité de pieces de toute eſpece tant en partition qu'en parties ſéparées.

Outre ce travail & ſon Opéra de Daphnis & Cloé, dont un acte entier eſt fait & une bonne partie du reſte bien

avancée, & le Devin du Village ſur lequel il a refait à neuf une ſeconde muſique preſque en entier, il a dans le même intervalle compoſé plus de cent morceaux de muſique en divers genres, la plupart vocale avec des accompagnemens, tant pour obliger des perſonnes qui lui ont fourni les paroles, que pour ſon propre amuſement. Il a fait & diſtribué des copies de cette muſique tant en partition qu'en parties ſéparées, tranſcrite ſur les originaux qu'il a gardés. Qu'il ait compoſé ou pillé toute cette muſique, ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici. S'il ne l'a pas compoſée, toujours eſt-il certain qu'il l'a écrite & notée pluſieurs fois de ſa main. S'il ne l'a pas compoſée, que de tems ne lui a-t-il pas fallu pour chercher, pour choiſir dans les muſiques déjà toutes faites celle qui convenoit aux paroles qu'on lui fourniſſoit, ou pour l'y ajuſter ſi bien qu'elle y fût parfaitement appropriée, mérite qu'a particuliérement la muſique qu'il donne pour ſienne. Dans un pareil pillage il y a moins d'invention ſans doute; mais il y a plus d'art, de travail, ſur-tout de conſommation de tems, & c'étoit-là

pour lors l'unique objet de ma recherche.

Tout ce travail qu'il a mis ſous mes yeux, ſoit en nature, ſoit par articles exactement détaillés, fait enſemble plus de huit mille pages de muſique (2), toute écrite de ſa main depuis ſon retour à Paris.

Ces occupations ne l'ont pas empêché de ſe livrer à l'amuſement de la botanique, à laquelle il a donné pendant pluſieurs années la meilleure partie de ſon tems. Dans de grandes & fréquentes herboriſations il a fait une immenſe collection de plantes; il les a deſſéchées avec des ſoins infinis; il les a collées avec une grande propreté ſur des papiers qu'il ornoit de cadres rouges. Il s'eſt appliqué à conſerver la figure & la couleur des fleurs & des feuilles, au point de faire de ces herbiers ainſi préparés des recueils de miniatures. Il en a donné, envoyé à diverſes perſonnes, & ce qui lui reſte (3) ſuffiroit pour perſuader à ceux qui ſavent combien ce travail exige de tems & de

(2) Voyez la note 12.

(3) Ce reſte a été donné preſque en entier à M. Malthus qui a acheté mes livres de botanique.

patience, qu'il en fait ſon unique occupation.

LE FRANÇOIS.

Ajoutez le tems qu'il lui a fallu pour étudier à fond les propriétés de toutes ces plantes; pour les piler, les extraire, les diſtiller, les préparer de maniere à en tirer les uſages auxquels il les deſtine; car enfin, quelque prévenu pour lui que vous puiſſiez être, vous comprenez bien je penſe, qu'on n'étudie pas la botanique pour rien.

ROUSSEAU.

Sans doute. Je comprends que le charme de l'étude de la nature eſt quelque choſe pour toute ame ſenſible, & beaucoup pour un ſolitaire. Quant aux préparations dont vous parlez & qui n'ont nul rapport à la botanique, je n'en ai pas vu chez lui le moindre veſtige; je ne me ſuis point apperçu qu'il eût fait aucune étude des propriétés des plantes, ni même qu'il y crût beaucoup. « Je connois, m'a-t-il dit, » l'organiſation végétale & la ſtructure » des plantes ſur le rapport de mes yeux, » ſur la foi de la nature qui me la montre » & qui ne ment point; mais je ne con-

» nois leurs vertus que ſur la foi des » hommes, qui ſont ignorans & menteurs; » leur autorité a généralement ſur moi trop » peu d'empire pour que je lui en donne » beaucoup en cela. D'ailleurs cette étude, » vraie ou fauſſe, ne ſe fait pas en plein » champ comme celle de la botanique, » mais dans des laboratoires & chez les » malades; elle demande une vie appli- » quée & ſédentaire qui ne me plaît ni ne » me convient ». En effet je n'ai rien vu chez lui qui montrât ce goût de pharmacie. J'y ai vu ſeulement des cartons remplis des rameaux de plantes dont je viens de vous parler, & des graines diſtribuées dans de petites boîtes claſſées, comme les plantes qui les fourniſſent, ſelon le ſyſtême de Linnæus.

LE FRANÇOIS.

Ah de petites boîtes! Eh bien, Monſieur, ces petites boîtes? à quoi ſervent-elles? qu'en dites-vous?

ROUSSEAU.

Belle demande! A empoiſonner les gens à qui il fait avaler en bol toutes ces graines. Par exemple, vous avalerez par mégarde une once ou deux de graine de pa-

vots, qui vous endormira pour toujours, & du reſte comme cela. C'eſt encore la même choſe à-peu-près dans les plantes ; il vous les fait brouter comme du fourage, ou bien il vous en fait boire le jus dans des ſauces.

LE FRANÇOIS.

Eh non, Monſieur ! on ſait bien que ce n'eſt pas de la ſorte que la choſe peut ſe faire, & nos Médecins qui l'ont voulu décider ainſi ſe ſont fait tort chez les gens inſtruits. Une écuellée de jus de ciguë ne ſuffit pas à Socrate ; il en fallut une ſeconde ; il faudroit donc que J. J. fît boire à ſon monde des baſſins de jus d'herbes ou manger des litrons de graines. Oh que ce n'eſt pas ainſi qu'il s'y prend ! Il ſait, à force d'opérations, de manipulations, concentrer tellement les poiſons des plantes qu'ils agiſſent plus fortement que ceux mêmes des minéraux. Il les eſcamote, & vous les fait avaler ſans qu'on s'en apperçoive ; il les fait même agir de loin comme la poudre de ſympathie, & comme le baſilic il ſait empoiſonner les gens en les regardant. Il a ſuivi jadis un cours de chymie, rien n'eſt plus certain. Or vous

comprenez bien ce que c'eſt, ce que ce peut être, qu'un homme qui n'eſt ni Médecin ni Apothicaire & qui néanmoins ſuit des cours de chymie & cultive la botanique ! Vous dites, cependant, n'avoir vu chez lui nuls veſtiges de préparations chymiques. Quoi ! point d'alambics, de fourneaux, de chapiteaux, de cornues ? Rien qui ait rapport à un laboratoire ?

ROUSSEAU.

Pardonnez-moi, vraiment ! J'ai vu dans ſa petite cuiſine un réchaud, des caffetieres de fer-blanc, des plats, des pots, des écuelles de terre.

LE FRANÇOIS.

Des plats, des pots, des écuelles ! Eh mais vraiment ! voilà l'affaire. Il n'en faut pas davantage pour empoiſonner tout le genre-humain.

ROUSSEAU.

Témoin Mignot & ſes ſucceſſeurs.

LE FRANÇOIS.

Vous me direz que les poiſons qu'on prépare dans les écuelles doivent ſe manger à la cuiller, & que les potages ne s'eſçamotent pas.....

ROUSSEAU.

Oh non ! je ne vous dirai point tout cela, je vous jure, ni rien de ſemblable : je me contenterai d'admirer. O la ſavante, la méthodique marche que d'apprendre la botanique pour ſe faire empoiſonneur ! C'eſt comme ſi l'on apprenoit la géométrie pour ſe faire aſſaſſin.

LE FRANÇOIS.

Je vous vois ſourire bien dédaigneuſement. Vous paſſionnerez-vous toujours pour cet homme-là ?

ROUSSEAU.

Me paſſionner ! moi ! Rendez-moi plus de juſtice, & ſoyez même aſſuré que jamais Rouſſeau ne défendra J. J. accuſé d'être un empoiſonneur.

LE FRANÇOIS.

Laiſſons donc tous ces perſiflages, & reprenez vos récits. J'y prête une oreille attentive. Ils m'intéreſſent de plus en plus.

ROUSSEAU.

Ils vous intéreſſeroient davantage encore, j'en ſuis très-ſûr, s'il m'étoit poſſible ou permis ici de tout dire. Ce ſeroit abuſer de votre attention que de l'occuper à tous les ſoins que j'ai pris pour m'aſſurer

du véritable emploi de ſon tems ; de la nature de ſes occupations, & de l'eſprit dans lequel il s'y livre. Il vaut mieux me borner à des réſultats, & vous laiſſer le ſoin de tout vérifier par vous-même, ſi ces recherches vous intéreſſent aſſez pour cela.

Je dois pourtant ajouter aux détails dans leſquels je viens d'entrer que J. J., au milieu de tout ce travail manuel, a encore employé ſix mois dans le même intervalle, tant à l'examen de la conſtitution d'une Nation malheureuſe qu'à propoſer ſes idées ſur les corrections à faire à cette conſtitution, & cela ſur les inſtances réitérées juſqu'à l'opiniâtreté d'un des premiers patriotes de cette Nation qui lui faiſoit un devoir d'humanité des ſoins qu'il lui impoſoit.

Enfin, malgré la réſolution qu'il avoit priſe en arrivant à Paris de ne plus s'occuper de ſes malheurs ni de reprendre la plume à ce ſujet, les indignités continuelles qu'il y a ſouffertes, les harcellemens ſans relâche que la crainte qu'il n'écrivît lui a fait eſſuyer, l'impudence avec laquelle on lui attribuoit inceſſamment de

nouveaux livres, & la ſtupide ou maligne crédulité du public à cet égard ayant laſſé ſa patience, & lui faiſant ſentir qu'il ne gagneroit rien pour ſon repos à ſe taire, il a fait encore un effort & s'occupant derechef malgré lui de ſa deſtinée & de ſes perſécuteurs, il a écrit en forme de Dialogue une eſpece de jugement d'eux & de lui aſſez ſemblable à celui qui pourra réſulter de nos entretiens. Il m'a ſouvent proteſté que cet écrit étoit de tous ceux qu'il a faits en ſa vie celui qu'il avoit entrepris avec le plus de répugnance & exécuté avec le plus d'ennui. Il l'eût cent fois abandonné ſi les outrages augmentant ſans ceſſe & pouſſés enfin aux derniers excès ne l'avoient forcé malgré lui de le pourſuivre. Mais loin qu'il ait jamais pu s'en occuper long-tems de ſuite, il n'en eût pas même enduré l'angoiſſe ſi ſon travail journalier ne fût venu l'interrompre & la lui faire oublier. De ſorte qu'il y a rarement donné plus d'un quart-d'heure par jour, & cette maniere d'écrire coupée & interrompue eſt une des cauſes du peu de ſuite & des répétitions continuelles qui regnent dans cet écrit.

Après m'être assuré que cette copie de musique n'étoit point un jeu, il me restoit à savoir si en effet elle étoit nécessaire à sa subsistance, & pourquoi, ayant d'autres talens qu'il pouvoit employer plus utilement pour lui-même & pour le public, il s'étoit attaché de préférence à celui-là ? Pour abréger ces recherches, sans manquer à mes engagemens envers vous, je lui marquai naturellement ma curiosité, & sans lui dire tout ce que vous m'aviez appris de son opulence, je me contentai de lui répéter ce que j'avois ouï dire mille fois, que du seul produit de ses livres, & sans avoir rançonné ses libraires, il devoit être assez riche pour vivre à son aise de son revenu.

Vous avez raison, me dit-il, *si vous ne voulez dire en cela que ce qui pouvoit être; mais si vous prétendez en conclure que la chose est réellement ainsi & que je suis riche en effet, vous avez tort, tout au moins; car un sophisme bien cruel pourroit se cacher sous cette erreur.*

Alors il entra dans le détail articulé de ce qu'il avoit reçu de ses libraires pour chacun de ses livres, de toutes les res-

ſources qu'il avoit pu avoir d'ailleurs ; des dépenſes auxquelles il avoit été forcé pendant huit ans qu'on s'eſt amuſé à le faire voyager à grands frais, lui & ſa compagne aujourd'hui ſa femme, & de tout cela bien calculé & bien prouvé il réſulta, qu'avec quelque argent comptant provenant tant de ſon accord avec l'Opéra que de la vente de ſes livres de botanique, & du reſte d'un fonds de mille écus qu'il avoit à Lyon & qu'il retira pour s'établir à Paris, toute ſa fortune préſente conſiſte en huit cents francs de rente viagere incertaine, & dont il n'a aucun titre, & trois cents francs de rente auſſi viagere mais aſſurée, du moins autant que la perſonne qui doit la payer ſera ſolvable. « Voilà très-fidellement, me » dit-il, à quoi ſe borne toute mon opu- » lence. Si quelqu'un dit me ſavoir au- » cun autre fonds ou revenu de quel- » que eſpece que ce puiſſe être ; je dis » qu'il ment & je me montre ; & ſi quel- » qu'un dit en avoir à moi, qu'il m'en » donne le quart & je lui fais quittance » du tout.

» Vous pourriez, continua-t-il, dire » comme

» comme tant d'autres que pour un Phi-
» loſophe auſtere onze cents francs de
» rente devroient, au moins tandis que
» je les ai, ſuffire à ma ſubſiſtance, ſans
» avoir beſoin d'y joindre un travail au-
» quel je ſuis peu propre, & que je fais
» avec plus d'oſtentation que de néceſſité.
» A cela je réponds, premiérement que
» je ne ſuis ni Philoſophe ni auſtere, &
» que cette vie dure dont il plaît à vos
» Meſſieurs de me faire un devoir, n'a
» jamais été ni de mon goût, ni dans mes
» principes, tant que par des moyens juſ-
» tes & honnêtes j'ai pu éviter de m'y
» réduire; en me faiſant copiſte de mu-
» ſique je n'ai point prétendu prendre un
» état auſtere & de mortification, mais
» choiſir au contraire une occupation de
» mon goût, qui ne fatigât pas mon eſ-
» prit pareſſeux, & qui pût me fournir
» les commodités de la vie que mon mince
» revenu ne pouvoit me procurer ſans ce
» ſupplément. En renonçant & de grand
» cœur à tout ce qui eſt de luxe & de
» vanité je n'ai point renoncé aux plai-
» ſirs réels, & c'eſt même pour les goû-
» ter dans toute leur pureté que j'en ai

» détaché tout ce qui ne tient qu'à l'opi-
» nion. Les diſſolutions ni les excès n'ont
» jamais été de mon goût ; mais ſans
» avoir jamais été riche, j'ai toujours
» vécu commodément ; & il m'eſt de
» toute impoſſibilité de vivre commo-
» dément dans mon petit ménage avec
» onze cents francs de rente quand même
» ils ſeroient aſſurés, bien moins encore
» avec trois cents auxquels d'un jour à
» l'autre je puis être réduit. Mais écar-
» tons cette prévoyance. Pourquoi vou-
» lez-vous que ſur mes vieux jours je
» faſſe ſans néceſſité le dur apprentiſſage
» d'une vie plus que frugale à laquelle
» mon corps n'eſt point accoutumé ; tan-
» dis qu'un travail qui n'eſt pour moi
» qu'un plaiſir, me procure la continua-
» tion de ces mêmes commodités dont
» l'habitude m'a fait un beſoin, & qui de
» toute autre maniere ſeroient moins à
» ma portée ou me coûteroient beaucoup
» plus cher ? Vos Meſſieurs, qui n'ont
» pas pris pour eux cette auſtérité qu'ils
» me preſcrivent, font bien d'intriguer ou
» emprunter, plutôt que de s'aſſujettir à
» un travail manuel qui leur paroît igno-

» ble, uſurier, inſupportable, & ne pro-
» cure pas tout-d'un-coup des raffles de
» cinquante mille francs. Mais moi qui
» ne penſe pas comme eux ſur la vérita-
» ble dignité ; moi qui trouve une jouiſ-
» ſance très-douce dans le paſſage alter-
» natif du travail à la récréation ; par une
» occupation de mon goût que je meſure
» à ma volonté, j'ajoute ce qui manque
» à ma petite fortune pour me procurer
» une ſubſiſtance aiſée, & je jouis des
» douceurs d'une vie égale & ſimple au-
» tant qu'il dépend de moi. Un déſœu-
» vrement abſolu m'aſſujettiroit à l'en-
» nui, me forceroit peut-être à chercher
» des amuſemens toujours coûteux, ſou-
» vent pénibles, rarement innocens, au
» lieu qu'après le travail le ſimple re-
» pos a ſon charme, & ſuffit avec la
» promenade pour l'amuſement dont j'ai
» beſoin. Enfin c'eſt peut-être un ſoin
» que je me dois dans une ſituation auſſi
» triſte, d'y jetter du moins tous les agré-
» mens qui reſtent à ma portée pour
» tâcher d'en adoucir l'amertume, de
» peur que le ſentiment de mes peines
» aigri par une vie auſtere ne fermentât

» dans mon ame & n'y produisît des
» dispositions haineuses & vindicatives,
» propres à me rendre méchant & plus
» malheureux. Je me suis toujours bien
» trouvé d'armer mon cœur contre la
» haine par toutes les jouissances que j'ai
» pu me procurer. Le succès de cette
» méthode me la rendra toujours chere,
» & plus ma destinée est déplorable,
» plus je m'efforce à la parsemer de dou-
» ceurs, pour me maintenir toujours
» bon.

» Mais, disent-ils, parmi tant d'occu-
» pations dont il a le choix, pourquoi
» choisir par préférence celle à laquelle
» il paroît le moins propre, & qui doit
» lui rendre le moins ? Pourquoi copier
» de la musique au lieu de faire des li-
» vres ? Il y gagneroit davantage & ne
» se dégraderoit pas. Je répondrois vo-
» lontiers à cette question en la renver-
» sant. Pourquoi faire des livres au lieu
» de copier de la musique, puisque
» ce travail me plaît & me convient
» plus que tout autre, & que son pro-
» duit est un gain juste, honnête &
» qui me suffit ? Penser est un travail

» pour moi très-pénible, qui me fatigue,
» me tourmente & me déplaît; travailler
» de la main & laiſſer ma tête en repos
» me récrée & m'amuſe. Si j'aime quel-
» quefois à penſer, c'eſt librement &
» ſans gêne, en laiſſant aller à leur gré mes
» idées ſans les aſſujettir à rien. Mais
» penſer à ceci ou à cela par devoir,
» par métier, mettre à mes productions
» de la correction, de la méthode, eſt
» pour moi le travail d'un galérien, &
» penſer pour vivre me paroît la plus
» pénible ainſi que la plus ridicule de
» toutes les occupations. Que d'autres
» uſent de leurs talens comme il leur
» plaît, je ne les en blâme pas; mais
» pour moi je n'ai jamais voulu proſti-
» tuer les miens tels quels en les mettant
» à prix, ſûr que cette vénalité même
» les auroit anéantis. Je vends le travail
» de mes mains, mais les productions de
» mon ame ne ſont point à vendre; c'eſt
» leur déſintéreſſement qui peut ſeul leur
» donner de la force & de l'élévation.
» Celles que je ferois pour de l'argent
» n'en vaudroient gueres & m'en ren-
» droient encore moins.

» Pourquoi vouloir que je faſſe encore
» des livres quand j'ai dit tout ce que
» j'avois à dire, & qu'il ne me reſteroit
» que la reſſource trop chétive à mes
» yeux de retourner & répéter les mê-
» mes idées ? A quoi bon redire une ſe-
» conde fois & mal, ce que j'ai dit une
» fois de mon mieux ? Ceux qui ont la
» démangeaiſon de parler toujours trou-
» vent toujours quelque choſe à dire ;
» cela eſt aiſé pour qui ne veut qu'a-
» gencer des mots ; mais je n'ai jamais
» été tenté de prendre la plume que pour
» dire des choſes grandes, neuves & né-
» ceſſaires, & non pas pour rabâcher.
» J'ai fait des livres, il eſt vrai, mais
» jamais je ne fus un livrier. Pourquoi
» faire ſemblant de vouloir que je faſſe
» encore des livres, quand en effet on
» craint tant que je n'en faſſe & qu'on
» met tant de vigilance à m'en ôter tous
» les moyens. On me ferme l'abord de
» toutes les maiſons, hors celles des
» fauteurs de la ligue. On me cache avec
» le plus grand ſoin la demeure & l'a-
» dreſſe de tout le monde. Les ſuiſſes &
» les portiers ont tous pour moi des or-

» dres ſecrets autres que ceux de leurs
» maîtres ; on ne me laiſſe plus de com-
» munication avec les humains, même
» pour parler, me permettroit-on d'é-
» crire ? On me laiſſeroit peut-être ex-
» primer ma penſée afin de la ſavoir,
» mais très-certainement on m'empêche-
» roit bien de la dire au public.

» Dans la poſition où je ſuis, ſi j'avois
» à faire des livres, je n'en devrois &
» n'en voudrois faire que pour la défenſe
» de mon honneur, pour confondre &
» démaſquer les impoſteurs qui le diffa-
» ment : il ne m'eſt plus permis ſans me
» manquer à moi-même de traiter aucun
» autre ſujet. Quand j'aurois les lumieres
» néceſſaires pour percer cet abyme de
» ténebres où l'on m'a plongé, & pour
» éclairer toutes ces trames ſouterraines,
» y a-t-il du bon ſens à ſuppoſer qu'on
» me laiſſeroit faire, & que les gens qui
» diſpoſent de moi ſouffriroient que j'inſ-
» truiſiſſe le public de leurs manœuvres
» & de mon ſort ? A qui m'adreſſerois-
» je pour me faire imprimer qui ne fût
» un de leurs émiſſaires ou qui ne le de-
» vînt auſſi-tôt ? M'ont-ils laiſſé quel-

» qu'un à qui je puſſe me confier ? Ne
» fait-on pas tous les jours, à toutes les
» heures à qui j'ai parlé, ce que j'ai dit,
» & doutez-vous que depuis nos entre-
» vues-vous même ne ſoyez auſſi ſur-
» veillé que moi ? Quelqu'un peut-il ne
» pas voir qu'inveſti de toutes parts,
» gardé à vue comme je le ſuis, il m'eſt
» impoſſible de faire entendre nulle part
» la voix de la juſtice & de la vérité ? Si
» l'on paroiſſoit m'en laiſſer le moyen,
» ce ſeroit un piége. Quand j'aurois dit
» *blanc* on me feroit dire *noir* ſans même
» que j'en ſuſſe rien (4), & puiſqu'on
» falſifie tout ouvertement mes anciens
» écrits qui ſont dans les mains de tout
» le monde, manqueroit-on de falſifier
» ceux qui n'auroient point encore paru,
» & dont rien ne pourroit conſtater la
» falſification, puiſque mes proteſtations
» ſont comptées pour rien ? Eh Mon-
» ſieur, pouvez-vous ne pas voir que le
» grand, le ſeul crime qu'ils redoutent de

(4) Comme on fera certainement du contenu de cet écrit, ſi ſon exiſtence eſt connue du public & qu'il tombe entre les mains de ces Meſſieurs, ce qui paroit naturellement inévitable.

» moi, crime affreux dont l'effroi les » tient dans des tranſes continuelles, eſt » ma juſtification ?

» Faire des livres pour ſubſiſter eût » été me mettre dans la dépendance du » public. Il eût été dès-lors queſtion, » non d'inſtruire & de corriger, mais » de plaire & de réuſſir. Cela ne pou- » voit plus ſe faire en ſuivant la route » que j'avois priſe ; les tems étoient trop » changés & le public avoit trop changé » pour moi. Quand je publiai mes pre- » miers écrits, encore livré à lui-même, » il n'avoit point en total adopté de ſecte » & pouvoit écouter la voix de la vérité » & de la raiſon. Mais aujourd'hui ſub- » jugué tout entier, il ne penſe plus, » il ne raiſonne plus, il n'eſt plus rien » par lui-même, & ne ſuit plus que les » impreſſions que lui donnent ſes guides. » L'unique doctrine qu'il peut goûter dé- » ſormais eſt celle qui met ſes paſſions à » leur aiſe, & couvre d'un vernis de ſa- » geſſe le déréglement de ſes mœurs. Il » ne reſte plus qu'une route pour qui- » conque aſpire à lui plaire. C'eſt de ſui- » vre à la piſte les brillans auteurs de

» ce ſiecle, & de prêcher comme eux dans
» une morale hypocrite, l'amour des
» vertus & la haine du vice, mais après
» avoir commencé par prononcer comme
» eux que tout cela ſont des mots vides
» de ſens, faits pour amuſer le peuple,
» qu'il n'y a ni vice ni vertu dans le
» cœur de l'homme, puiſqu'il n'y a ni
» liberté dans ſa volonté, ni moralité
» dans ſes actions, que tout juſqu'à cette
» volonté même eſt l'ouvrage d'une aveu-
» gle néceſſité, qu'enfin la conſcience &
» les remords ne ſont que préjugés &
» chimeres, puiſqu'on ne peut, ni s'ap-
» plaudir d'une bonne action qu'on a été
» forcé de faire, ni ſe reprocher un
» crime dont on n'a pas eu le pouvoir
» de s'abſtenir (5). Et quelle chaleur,
» quelle véhémence, quel ton de perſua-
» ſion & de vérité pourrois-je mettre,
» quand je le voudrois, dans ces cruel-

(5) Voilà ce qu'ils ont ouvertement enſeigné & publié juſqu'ici, ſans qu'on ait ſongé à les décréter pour cette doctrine. Cette peine étoit réſervée au *Syſtême impie de la Religion naturelle.* A préſent c'eſt à J. J. qu'ils font dire tout cela; eux ſe taiſent, ou crient à l'impie, & le public avec eux. *Riſum teneatis, amici!*

» les doctrines qui, flattant les heureux
» & les riches, accablent les infortunés
» & les pauvres, en ôtant aux uns tout
» frein, toute crainte, toute retenue,
» aux autres toute espérance, toute con-
» solation; & comment enfin les accor-
» derois-je avec mes propres écrits pleins
» de la réfutation de tous ces sophismes?
» Non, j'ai dit ce que je savois, ce que
» je croyois du moins être vrai, bon,
» consolant, utile. J'en ai dit assez pour
» qui voudra m'écouter en sincérité de
» cœur, & beaucoup trop pour le siecle
» où j'ai eu le malheur de vivre. Ce que
» je dirois de plus ne feroit aucun effet,
» & je le dirois mal, n'étant animé ni
» par l'espoir du succès comme les auteurs
» à la mode, ni comme autrefois par
» cette hauteur de courage qui met au-
» dessus, & qu'inspire le seul amour de
» la vérité sans mélange d'aucun intérêt
» personnel ».

Voyant l'indignation dont il s'enflam-moit à ces idées, je me gardai de lui parler de tous ces fatras de livres & de brochures qu'on lui fait barbouiller & publier tous les jours avec autant de

ſecret que de bon ſens. Par quelle inconcevable bêtiſe pourroit-il eſpérer, ſurveillé comme il eſt, de pouvoir garder un ſeul moment l'anonyme, & lui à qui l'on reproche tant de ſe défier à tort de tout le monde, comment auroit-il une confiance auſſi ſtupide en ceux qu'il chargeroit de la publication de ſes manuſcrits, & s'il avoit en quelqu'un cette inepte confiance, eſt-il croyable qu'il ne s'en ſerviroit, dans la poſition terrible où il eſt, que pour publier d'arides traductions & de frivoles brochures (6)? Enfin peut-on penſer que ſe voyant ainſi journellement découvert, il ne laiſſât pas d'aller toujours ſon train avec le même myſtere, avec le même ſecret ſi bien gardé, ſoit en continuant de ſe confier aux mêmes traîtres, ſoit en choiſiſſant de nouveaux confidens tout auſſi fidelles?

J'entends inſiſter. Pourquoi ſans reprendre ce métier d'auteur qui lui déplaît tant, ne pas choiſir au moins pour reſſource quelque talent plus honorable ou plus

(6) Aujourd'hui ce ſont des livres en forme; mais il y a dans l'œuvre qui me regarde un progrès qu'il n'étoit pas aiſé de prévoir.

lucratif? Au lieu de copier de la musique; s'il étoit vrai qu'il la sût, que n'en faisoit-il, ou que ne l'enseignoit-il? S'il ne la savoit pas, il avoit ou passoit pour avoir d'autres connoissances dont il pouvoit donner leçon. L'italien, la géographie, l'arithmétique, que sais-je moi! Tout, puisqu'on a tant de facilités à Paris pour enseigner ce qu'on ne sait pas soi-même; les plus médiocres talens valoient mieux à cultiver pour s'aider à vivre que le moindre de tous qu'il possédoit mal & dont il tiroit si peu de profit, même en taxant si haut son ouvrage. Il ne se fût point mis, comme il a fait, dans la dépendance de quiconque vient armé d'un chiffon de musique lui débiter son amphigouri, ni des valets insolens qui viennent dans leur arrogant maintien lui déceler les sentimens cachés des maîtres. Il n'eût point perdu si souvent le salaire de son travail, ne se fût point fait mépriser du peuple & traiter de juif par le philosophe D***. pour ce travail même. Tous ces profits mésquins sont méprisés des grandes ames. L'illustre D***. qui ne souille point ses mains d'un travail mer-

cenaire & dédaigne les petits gains uſuriers, eſt aux yeux de l'Europe entiere un ſage auſſi vertueux que déſintéreſſé ; & le copiſte J. J. prenant dix ſols par page de ſon travail pour s'aider à vivre, eſt un juif que ſon avidité fait univerſellement mépriſer. Mais en dépit de ſon âpreté la fortune paroît avoir ici tout remis dans l'ordre, & je ne vois point que les uſures du juif J. J. l'aient rendu fort riche, ni que le déſintéreſſement du philoſophe D***. l'ait appauvri. Eh ! comment peut-on ne pas ſentir que ſi J. J. eût pris cette occupation de copier de la muſique uniquement pour donner le change au public ou par affectation, il n'eût pas manqué pour ôter cette arme à ſes ennemis & ſe faire un mérite de ſon métier, de le faire au prix des autres, ou même au-deſſous ?

LE FRANÇOIS.

L'avidité ne raiſonne pas toujours bien.

ROUSSEAU.

L'animoſité raiſonne ſouvent plus mal encore. Cela ſe ſent à merveilles quand on examine les allures de vos Meſſieurs, & leurs ſinguliers raiſonnemens qui les

déceleroient bien vîte aux yeux de quiconque y voudroit regarder & ne partageroit pas leur paſſion.

Toutes ces objections m'étoient préſentes quand j'ai commencé d'obſerver notre homme : mais en le voyant familiérement j'ai ſenti bientôt & je ſens mieux chaque jour que les vrais motifs qui le déterminent dans toute ſa conduite ſe trouvent rarement dans ſon plus grand intérêt & jamais dans les opinions de la multitude. Il les faut chercher plus près de lui ſi l'on ne veut s'abuſer ſans ceſſe.

D'abord comment ne ſent-on pas que pour tirer parti de tous ces petits talens dont on parle, il en faudroit un qui lui manque, ſavoir celui de les faire valoir. Il faudroit intriguer, courir à ſon âge de maiſon en maiſon, faire ſa cour aux Grands, aux riches, aux femmes, aux artiſtes, à tous ceux dont on le laiſſeroit approcher ; car on mettroit le même choix aux gens dont on lui permettroit l'accès, qu'on met à ceux à qui l'on permet le ſien, & parmi leſquels je ne ſerois pas ſans vous.

Il a fait aſſez d'expériences de la façon

dont le traiteroient les muſiciens, s'il ſe mettoit à leur merci pour l'exécution de ſes ouvrages, comme il y ſeroit forcé pour en pouvoir tirer parti. J'ajoute que quand même à force de manége il pourroit réuſſir, il devroit toujours trouver trop chers des ſuccès achetés à ce prix. Pour moi du moins penſant autrement que le public ſur le véritable honneur, j'en trouve beaucoup plus à copier chez ſoi de la muſique à tant la page, qu'à courir de porte en porte pour y ſouffrir les rebuffades des valets, les caprices des maîtres & faire par-tout le métier de cajoleur & de complaiſant. Voilà ce que tout eſprit judicieux devroit ſentir lui-même; mais l'étude particuliere de l'homme ajoute un nouveau poids à tout cela.

J. J. eſt indolent, pareſſeux comme tous les contemplatifs : mais cette pareſſe n'eſt que dans ſa tête. Il ne penſe qu'avec effort, il ſe fatigue à penſer, il s'effraye de tout ce qui l'y force à quelque foible degré que ce ſoit, & s'il faut qu'il réponde à un bonjour dit avec quelque tournure il en ſera tourmenté. Cependant il eſt vif, laborieux à ſa maniere. Il ne peut

ſouffrir

ſouffrir une oiſiveté abſolue : il faut que ſes mains, que ſes pieds, que ſes doigts agiſſent, que ſon corps ſoit en exercice, & que ſa tête reſte en repos. Voilà d'où vient ſa paſſion pour la promenade ; il y eſt en mouvement ſans être obligé de penſer. Dans la rêverie on n'eſt point actif. Les images ſe tracent dans le cerveau, s'y combinent comme dans le ſommeil ſans le concours de la volonté : on laiſſe à tout cela ſuivre ſa marche, & l'on jouit ſans agir. Mais quand on veut arrêter, fixer les objets, les ordonner, les arranger, c'eſt autre choſe ; on y met du ſien. Si-tôt que le raiſonnement & la réflexion s'en mêlent, la méditation n'eſt plus un repos ; elle eſt une action très-pénible, & voilà la peine qui fait l'effroi de J. J. & dont la ſeule idée l'accable & le rend pareſſeux. Je ne l'ai jamais trouvé tel que dans toute œuvre où il faut que l'eſprit agiſſe, quelque peu que ce puiſſe être. Il n'eſt avare ni de ſon tems, ni de ſa peine, il ne peut reſter oiſif ſans ſouffrir ; il paſſeroit volontiers ſa vie à bêcher dans un jardin pour y rêver à ſon aiſe : mais ce ſeroit pour lui

le plus cruel ſupplice de la paſſer dans un fauteuil en fatigant ſa cervelle à chercher des riens pour amuſer les femmes.

De plus il déteſte la gêne autant qu'il aime l'occupation. Le travail ne lui coûte rien, pourvu qu'il le faſſe à ſon heure & non pas à celle d'autrui. Il porte ſans peine le joug de la néceſſité des choſes, mais non celui de la volonté des hommes. Il aimera mieux faire une tâche double en prenant ſon tems qu'une ſimple au moment preſcrit.

A-t-il une affaire, une viſite, un voyage à faire, il ira ſur le champ ſi rien ne le preſſe; s'il faut aller à l'inſtant il regimbera. Le moment où renonçant à tout projet de fortune pour vivre au jour la journée, il ſe défit de ſa montre, fut un des plus doux de ſa vie. Graces au Ciel, s'écria-t-il dans un tranſport de joie, je n'aurai plus beſoin de ſavoir l'heure qu'il eſt!

S'il ſe plie avec peine aux fantaiſies des autres, ce n'eſt pas qu'il en ait beaucoup de ſon chef. Jamais homme ne fut moins imitateur & cependant moins capricieux. Ce n'eſt pas ſa raiſon qui l'empêche de

l'être, c'eſt ſa pareſſe; car les caprices ſont des ſecouſſes de la volonté dont il craindroit la fatigue. Rebelle à toute autre volonté, il ne ſait pas même obéir à la ſienne, ou plutôt il trouve ſi fatigant même de vouloir, qu'il aime mieux dans le courant de la vie ſuivre une impreſſion purement machinale qui l'entraîne, ſans qu'il ait la peine de la diriger. Jamais homme ne porta plus pleinement & dès ſa jeuneſſe le joug propre des ames foibles & des vieillards, ſavoir celui de l'habitude. C'eſt par elle qu'il aime à faire encore aujourd'hui ce qu'il fit hier, ſans autre motif ſi ce n'eſt qu'il le fit hier. La route étant déjà frayée, il a moins de peine à la ſuivre qu'à l'effort d'une nouvelle direction. Il eſt incroyable à quel point cette pareſſe de vouloir le ſubjugue. Cela ſe voit juſques dans ſes promenades. Il répétera toujours la même juſqu'à ce que quelque motif le force abſolument d'en changer: ſes pieds le reportent d'eux-mêmes où ils l'ont déjà porté. Il aime à marcher toujours devant lui, parce que cela ſe fait ſans avoir beſoin d'y penſer. Il iroit de cette façon

toujours rêvant juſqu'à la Chine ſans s'en appercevoir ou ſans s'ennuyer. Voilà pourquoi les longues promenades lui plaiſent; mais il n'aime pas les jardins où à chaque bout d'allée une petite direction eſt néceſſaire pour tourner & revenir ſur ſes pas, & en compagnie il ſe met ſans y penſer à la ſuite des autres pour n'avoir pas beſoin de penſer à ſon chemin; auſſi n'en a-t-il jamais retenu aucun qu'il ne l'eût fait ſeul.

Tous les hommes ſont naturellement pareſſeux, leur intérêt même ne les anime pas, & les plus preſſans beſoins ne les font agir que par ſecouſſes; mais à meſure que l'amour-propre s'éveille, il les excite, les pouſſe, les tient ſans ceſſe en haleine parce qu'il eſt la ſeule paſſion qui leur parle toujours: c'eſt ainſi qu'on les voit tous dans le monde. L'homme en qui l'amour-propre ne domine pas & qui ne va point chercher ſon bonheur loin de lui eſt le ſeul qui connoiſſe l'incurie & les doux loiſirs, & J. J. eſt cet homme-là autant que je puis m'y connoître. Rien n'eſt plus uniforme que ſa maniere de vivre: il ſe leve, ſe couche, mange, tra-

vaille, ſort & rentre aux mêmes heures, ſans le vouloir & ſans le ſavoir. Tous les jours ſont jettés au même moule ; c'eſt le même jour toujours répété ; ſa routine lui tient lieu de toute autre regle : il la ſuit très-exactement ſans y manquer & ſans y ſonger. Cette molle inertie n'influe pas ſeulement ſur ſes actions indifférentes, mais ſur toute ſa conduite, ſur les affections mêmes de ſon cœur, & lorſqu'il cherchoit ſi paſſionnément des liaiſons qui lui convinſſent, il n'en forma réellement jamais d'autres que celles que le haſard lui préſenta. L'indolence & le beſoin d'aimer ont donné ſur lui un aſcendant aveugle à tout ce qui l'approchoit. Une rencontre fortuite, l'occaſion, le beſoin du moment, l'habitude trop rapidement priſe, ont déterminé tous ſes attachemens & par eux toute ſa deſtinée. En vain ſon cœur lui demandoit un choix, ſon humeur trop facile ne lui en laiſſa point faire. Il eſt peut-être le ſeul homme au monde des liaiſons duquel on ne peut rien conclure ; parce que ſon propre goût n'en forma jamais aucune, & qu'il ſe trouva toujours ſubjugué avant d'avoir eu le tems de choi-

ſir. Du reſte l'habitude ne finit point en lui par l'ennui. Il vivroit éternellement du même mets, répéteroit ſans ceſſe le même air, reliroit toujours le même livre, ne verroit toujours que la même perſonne. Enfin je ne l'ai jamais vu ſe dégoûter d'aucune choſe qui une fois lui eût fait plaiſir.

C'eſt par ces obſervations & d'autres qui s'y rapportent, c'eſt par l'étude attentive du naturel & des goûts de l'individu, qu'on apprend à expliquer les ſingularités de ſa conduite, & non par des fureurs d'amour-propre qui rongent les cœurs de ceux qui le jugent ſans avoir jamais approché du ſien. C'eſt par pareſſe, par nonchalance, par averſion de la dépendance & de la gêne que J. J. copie de la muſique. Il fait ſa tâche quand & comment il lui plaît, il ne doit compte de ſa journée, de ſon tems, de ſon travail, de ſon loiſir à perſonne. Il n'a beſoin de rien arranger, de rien prévoir, de prendre aucun ſouci de rien, il n'a nulle dépenſe d'eſprit à faire, il eſt lui & à lui tous les jours, tout le jour; & le ſoir quand il ſe délaſſe & ſe pro-

mene, ſon ame ne ſort du calme que pour ſe livrer à des émotions délicieuſes ſans qu'il ait à payer de ſa perſonne, & à ſoutenir le faix de la célébrité par de brillantes ou ſavantes converſations qui feroient le tourment de ſa vie ſans flatter ſa vanité.

Il travaille lentement, peſamment, fait beaucoup de fautes, efface ou recommence ſans ceſſe, cela l'a forcé de taxer haut ſon ouvrage, quoiqu'il en ſente mieux que perſonne l'imperfection. Il n'épargne cependant ni frais, ni ſoins pour lui faire valoir ſon prix, & il y met des attentions qui ne ſont pas ſans effet & qu'on attendroit en vain des autres copiſtes. Ce prix même quelque fort qu'il ſoit ſeroit peut-être au-deſſous du leur, ſi l'on en déduiſoit ce qu'on s'amuſe à lui faire perdre, ſoit en ne retirant ou en ne payant point l'ouvrage qu'on lui fait faire, ſoit en le détournant de ſon travail en mille manieres dont les autres copiſtes ſont exempts. S'il abuſe en cela de ſa célébrité, il le ſent, & s'en afflige; mais c'eſt un bien petit avantage contre tant de maux qu'elle lui attire, & il ne ſauroit

faire autrement ſans s'expoſer à des inconvéniens qu'il n'a pas le courage de ſupporter. Au lieu qu'avec ce modique ſupplément acheté par ſon travail, ſa ſituation préſente eſt du côté de l'aiſance telle préciſément qu'il la faut à ſon humeur. Libre des chaînes de la fortune, il jouit avec modération de tous les biens réels qu'elle donne ; il a retranché ceux de l'opinion, qui ne ſont qu'apparens & qui ſont les plus coûteux. Plus pauvre il ſentiroit des privations, des ſouffrances ; plus riche il auroit l'embarras des richeſſes, des ſoucis, des affaires, il faudroit renoncer à l'incurie, pour lui la plus douce des voluptés : en poſſédant davantage il jouiroit beaucoup moins.

Il eſt vrai qu'avancé déjà dans la vieilleſſe il ne peut eſpérer de vaquer longtems encore à ſon travail ; ſa main déjà tremblotante lui refuſe un ſervice aiſé, ſa note ſe déforme, ſon activité diminue, il fait moins d'ouvrage & moins bien dans plus de tems, un moment viendra (7) s'il vieillit beaucoup qui, lui

(7) Un autre inconvénient très-grave me forcera d'abandonner enfin ce travail, que d'ailleurs la mauvaiſe volonté

ôtant les reſſources qu'il s'eſt ménagées le forcera de faire un tardif & dur apprentiſſage d'une frugalité bien auſtere. Il ne doute pas même que vos Meſſieurs n'ayent déjà pour ce tems qui s'approche & qu'ils ſauront peut-être accélérer, un nouveau plan de bénéficence, c'eſt-à-dire, de nouveaux moyens de lui faire manger le pain d'amertume & boire la coupe d'humiliation. Il ſent & prévoit très-bien tout cela, mais ſi près du terme de la vie il n'y voit plus un fort grand inconvénient. D'ailleurs comme cet inconvénient eſt inévitable, c'eſt folie de s'en tourmenter, & ce ſeroit s'y précipiter d'avance que de chercher à le prévenir. Il pourvoit au préſent en ce qui dépend de lui, & laiſſe le ſoin de l'avenir à la providence.

J'ai donc vu J. J. livré tout entier aux occupations que je viens de vous décrire, ſe promenant toujours ſeul, penſant peu, rêvant beaucoup; travaillant preſ-

---

du public me rend plus onéreux qu'utile. C'eſt l'abord fréquent de Quidams étrangers ou inconnus qui s'introduiſent chez moi ſous ce prétexte, & qui ſavent enſuite s'y cramponner malgré moi ſans que je puiſſe pénétrer leur deſſein.

que machinalement, ſans ceſſe occupé des mêmes choſes ſans s'en rebuter jamais ; enfin plus gai, plus content, ſe portant mieux en menant cette vie preſque automate, qu'il ne fit tout le tems qu'il conſacra ſi cruellement pour lui & ſi peu utilement pour les autres, au triſte métier d'Auteur.

Mais n'apprécions pas cette conduite au-deſſus de ſa valeur. Dès que cette vie ſimple & laborieuſe n'eſt pas jouée, elle ſeroit ſublime dans un célebre écrivain qui pourroit s'y réduire. Dans J. J. elle n'eſt que naturelle, parce qu'elle n'eſt l'ouvrage d'aucun effort, ni celui de la raiſon, mais une ſimple impulſion du tempérament déterminé par la néceſſité. Le ſeul mérite de celui qui s'y livre eſt d'avoir cédé ſans réſiſtance au penchant de la nature, & de ne s'être pas laiſſé détourner par une mauvaiſe honte, ni par une ſotte vanité. Plus j'examine cet homme dans le détail de l'emploi de ſes journées, dans l'uniformité de cette vie machinale, dans le goût qu'il paroît y prendre, dans le contentement qu'il y trouve, dans l'avantage qu'il en tire pour ſon hu-

meur & pour ſa ſanté ; plus je vois que cette maniere de vivre étoit celle pour laquelle il étoit né. Les hommes, le figurant toujours à leur mode en ont fait tantôt un profond génie, tantôt un petit charlatan, d'abord un prodige de vertu, puis un monſtre de ſcélérateſſe, toujours l'être du monde le plus étrange & le plus bizarre. La nature n'en a fait qu'un bon artiſan, ſenſible, il eſt vrai, juſqu'au tranſport, idolâtre du beau, paſſionné pour la juſtice, dans de courts momens d'efferveſcence capable de vigueur & d'élévation, mais dont l'état habituel fut & ſera toujours l'inertie d'eſprit & l'activité machinale, & pour tout dire en un mot, qui n'eſt rare que parce qu'il eſt ſimple. Une des choſes dont il ſe félicite eſt de ſe retrouver dans ſa vieilleſſe à-peu-près au même rang où il eſt né, ſans avoir jamais beaucoup ni monté, ni deſcendu dans le cours de ſa vie. Le ſort l'a remis où l'avoit placé la nature, il s'applaudit chaque jour de ce concours.

Ces ſolutions ſi ſimples & pour moi ſi claires de mes premiers doutes m'ont fait ſentir de plus en plus que j'avois pris la

ſeule bonne route, pour aller à la ſource des ſingularités de cet homme tant jugé & ſi peu connu. Le grand tort de ceux qui le jugent n'eſt pas de n'avoir point deviné les vrais motifs de ſa conduite; des gens ſi fins ne s'en douteront jamais (8), mais c'eſt de n'avoir pas voulu les apprendre, d'avoir concouru de tout leur cœur aux moyens pris pour empêcher, lui de les dire & eux de les ſavoir. Les gens même les plus équitables ſont portés à chercher des cauſes bizarres à une conduite extraordinaire, & au contraire, c'eſt à force d'être naturelle que celle de J. J. eſt peu commune : mais c'eſt ce qu'on ne peut ſentir qu'après avoir fait une étude attentive de ſon tempérament, de ſon humeur, de ſes goûts, de toute

(8) Les gens ſi fins, totalement transformés par l'amour-propre, n'ont plus la moindre idée des vrais mouvemens de la nature, & ne connoîtront jamais rien aux ames honnêtes, parce qu'ils ne voyent par-tout que le mal excepté dans ceux qu'ils ont intérêt de flatter. Auſſi les obſervations des gens fins ne s'accordant avec la vérité que par haſard, ne font point autorité chez les ſages.

Je ne connois pas deux François qui puſſent parvenir à me connoître, quand même ils le deſireroient de tout leur cœur; la nature primitive de l'homme eſt trop loin de toutes leurs idées. Je ne dis pas néanmoins qu'il n'y en a point; je dis ſeulement que je n'en connois pas deux.

ſa conſtitution. Les hommes n'y font pas tant de façon pour ſe juger entr'eux. Ils s'attribuent réciproquement les motifs qui pourroient faire agir le jugeant comme fait le jugé s'il étoit à ſa place, & ſouvent ils rencontrent juſte parce qu'ils ſont tous conduits par l'opinion, par les préjugés, par l'amour-propre, par toutes les paſſions factices qui en ſont le cortege, & ſur-tout par ce vif intérêt prévoyant & pourvoyant, qui les jette toujours loin du préſent & qui n'eſt rien pour l'homme de la nature.

Mais ils ſont ſi loin de remonter aux pures impulſions de cette nature & de les connoître, que s'ils parvenoient à comprendre enfin que ce n'eſt point par oſtentation que J. J. ſe conduit ſi différemment qu'ils ne font, le plus grand nombre en concluroit auſſi-tôt que c'eſt donc par baſſeſſe d'ame, quelques-uns peut-être que c'eſt par une héroïque vertu, & tous ſe tromperoient également. Il y a de la baſſeſſe à choiſir volontairement un emploi digne de mépris, ou à recevoir par aumône ce qu'on peut gagner par ſon travail; mais il n'y en a point à vivre d'un

travail honnête plutôt que d'aumônes, ou plutôt que d'intriguer pour parvenir. Il y a de la vertu à vaincre ſes penchans pour faire ſon devoir, mais il n'y en a point à les ſuivre pour ſe livrer à des occupations de ſon goût, quoiqu'ignobles aux yeux des hommes.

La cauſe des faux jugemens portés ſur J. J. eſt qu'on ſuppoſe toujours qu'il lui a fallu de grands efforts pour être autrement que les autres hommes, au lieu que, conſtitué comme il eſt, il lui en eût fallu de très-grands pour être comme eux. Une de mes obſervations les plus certaines & dont le public ſe doute le moins eſt qu'impatient, emporté, ſujet aux plus vives coleres, il ne connoît pas néanmoins la haine, & que jamais deſir de vengeance n'entra dans ſon cœur. Si quelqu'un pouvoit admettre un fait ſi contraire aux idées qu'on a de l'homme, on lui donneroit auſſi-tôt pour cauſe un effort ſublime, la pénible victoire ſur l'amour-propre, la grande mais difficile vertu du pardon des ennemis, & c'eſt ſimplement un effet naturel du tempérament que je vous ai décrit. Toujours occupé de lui-même ou

pour lui-même, & trop avide de ſon propre bien pour avoir le tems de ſonger au mal d'un autre, il ne s'aviſe point de ces jalouſes comparaiſons d'amour-propre, d'où naiſſent les paſſions haineuſes dont j'ai parlé. J'oſe même dire qu'il n'y a point de conſtitution plus éloignée que la ſienne de la méchanceté; car ſon vice dominant eſt de s'occuper de lui plus que des autres, & celui des méchans, au contraire, eſt de s'occuper plus des autres que d'eux; & c'eſt préciſément pour cela qu'à prendre le mot d'*égoïſme* dans ſon vrai ſens, ils ſont tous égoïſtes & qu'il ne l'eſt point, parce qu'il ne ſe met ni à côté, ni au-deſſus, ni au-deſſous de perſonne, & que le déplacement de perſonne n'eſt néceſſaire à ſon bonheur. Toutes ſes méditations ſont douces parce qu'il aime à jouir. Dans les ſituations pénibles il n'y penſe que quand elles l'y forcent; tous les momens qu'il peut leur dérober ſont donnés à ſes rêveries; il ſait ſe ſouſtraire aux idées déplaiſantes & ſe tranſporter ailleurs qu'où il eſt mal. Occupé ſi peu de ſes peines, comment le ſeroit-il beaucoup de ceux qui les lui font ſouffrir? Il s'en venge en

n'y penſant point, non par eſprit de vengeance, mais pour ſe délivrer d'un tourment. Pareſſeux & voluptueux, comment ſeroit-il haineux & vindicatif? Voudroit-il changer en ſupplices ſes conſolations, ſes jouiſſances & les ſeuls plaiſirs qu'on lui laiſſe ici-bas? Les hommes bilieux & méchans ne cherchent la retraite que quand ils ſont triſtes, & la retraite les attriſte encore plus. Le levain de la vengeance fermente dans la ſolitude par le plaiſir qu'on prend à s'y livrer; mais ce triſte & cruel plaiſir dévore & conſume celui qui s'y livre; il le rend inquiet, actif, intrigant: la ſolitude qu'il cherchoit fait bientôt le ſupplice de ſon cœur haineux & tourmenté, il n'y goûte point cette aimable incurie, cette douce nonchalance qui fait le charme des vrais ſolitaires, ſa paſſion animée par ſes chagrines réflexions cherche à ſe ſatisfaire, & bientôt quittant ſa ſombre retraite il court attiſer dans le monde le feu dont il veut conſumer ſon ennemi. S'il ſort des écrits de la main d'un tel ſolitaire, ils ne reſſembleront ſurement ni à l'Emile, ni à l'Héloïſe, ils porteront, quelque art qu'emploie l'auteur à ſe déguiſer,

guiſer, la teinte de la bile amere qui les dicta. Pour J. J. les fruits de ſa ſolitude atteſtent les ſentimens dont il s'y nourrit; il eut de l'humeur tant qu'il vécut dans le monde, il n'en eut plus auſſi-tôt qu'il vécut ſeul.

Cette répugnance à ſe nourrir d'idées noires & déplaiſantes ſe fait ſentir dans ſes écrits comme dans ſa converſation, & ſur-tout dans ceux de longue haleine où l'auteur avoit plus le tems d'être lui, & où ſon cœur s'eſt mis, pour ainſi dire, plus à ſon aiſe. Dans ſes premiers ouvrages entraîné par ſon ſujet, indigné par le ſpectacle des mœurs publiques, excité par les gens qui vivoient avec lui & qui dès-lors, peut-être, avoient déjà leurs vues, il s'eſt permis quelquefois de peindre les méchans & les vices en traits vifs & poignans, mais toujours prompts & rapides, & l'on voit qu'il ne ſe complaiſoit que dans les images riantes dont il aima de tout tems à s'occuper. Il ſe félicite à la fin de l'Héloïſe d'en avoir ſoutenu l'intérêt durant ſix volumes, ſans le concours d'aucun perſonnage méchant ni d'aucune mauvaiſe action. C'eſt-là, ce me ſemble, le

témoignage le moins équivoque des véritables goûts d'un auteur.

LE FRANÇOIS.

Eh comme vous vous abuſez ! Les bons peignent les méchans ſans crainte ; ils n'ont pas peur d'être reconnus dans leurs portraits : mais un méchant n'oſe peindre ſon ſemblable ; il redoute l'application.

ROUSSEAU.

Monſieur, cette interprétation ſi naturelle eſt-elle de votre façon ?

LE FRANÇOIS.

Non, elle eſt de nos Meſſieurs. Oh moi, je n'aurois jamais eu l'eſprit de la trouver !

ROUSSEAU.

Du moins, l'admettez-vous ſérieuſement pour bonne ?

LE FRANÇOIS.

Mais, je vous avoue que je n'aime point à vivre avec les méchans, & je ne crois pas qu'il s'enſuive de-là que je ſois un méchant moi-même.

ROUSSEAU.

Il s'enſuit tout le contraire, & non-ſeulement les méchans aiment à vivre entr'eux, mais leurs écrits comme leurs diſ-

cours ſont remplis de peintures effroyables de toutes ſortes de méchancetés. Quelquefois les bons s'attachent de même à les peindre mais ſeulement pour les rendre odieuſes : au lieu que les méchans ne ſe ſervent des mêmes peintures que pour rendre odieux, moins les vices que les perſonnages qu'ils ont en vue. Ces différences ſe font bien ſentir à la lecture, & les cenſures vives mais générales des uns s'y diſtinguent facilement des ſatires perſonnelles des autres. Rien n'eſt plus naturel à un auteur que de s'occuper par préférence des matieres qui ſont le plus de ſon goût. Celui de J. J. en l'attachant à la ſolitude atteſte par les productions dont il s'y eſt occupé, quelle eſpece de charme a pu l'y attirer & l'y retenir. Dans ſa jeuneſſe & durant ſes courtes proſpérités n'ayant encore à ſe plaindre de perſonne, il n'aima pas moins la retraite qu'il l'aime dans ſa miſere. Il ſe partageoit alors avec délices entre les amis qu'il croyoit avoir & la douceur du recueillement. Maintenant ſi cruellement déſabuſé, il ſe livre à ſon goût dominant ſans partage. Ce goût ne le tourmente, ni ne le ronge ;

il ne le rend ni triſte, ni ſombre; jamais il ne fut plus ſatisfait de lui-même, moins ſoucieux des affaires d'autrui, moins occupé de ſes perſécuteurs, plus content, ni plus heureux, autant qu'on peut l'être de ſon propre fait vivant dans l'adverſité. S'il étoit tel qu'on nous le repréſente, la proſpérité de ſes ennemis, l'opprobre dont ils l'accablent, l'impuiſſance de s'en venger l'auroient déjà fait périr de rage. Il n'eût trouvé dans la ſolitude qu'il cherche que le déſeſpoir & la mort. Il y trouve le repos d'eſprit, la douceur d'ame, la ſanté, la vie. Tous les myſtérieux argumens de vos Meſſieurs n'ébranleront jamais la certitude qu'opere celui-là dans mon eſprit.

Mais y a-t-il quelque vertu dans cette douceur? aucune. Il n'y a que la pente d'un naturel aimant & tendre qui, nourri de viſions délicieuſes, ne peut s'en détacher pour s'occuper d'idées funeſtes & de ſentimens déchirans. Pourquoi s'affliger quand on peut jouir? Pourquoi noyer ſon cœur de fiel & de bile, quand on peut l'abreuver de bienveillance & d'amour? Ce choix ſi raiſonnable n'eſt pourtant fait,

ni par la raiſon, ni par la volonté ; il eſt l'ouvrage d'un pur inſtinct. Il n'a pas le mérite de la vertu, ſans doute, mais il n'en a pas non plus l'inſtabilité. Celui qui durant ſoixante ans s'eſt livré aux ſeules impreſſions de la nature, eſt bien ſûr de n'y réſiſter jamais.

Si ces impulſions ne le menent pas toujours dans la bonne route, rarement elles le menent dans la mauvaiſe. Le peu de vertus qu'il a n'ont jamais fait de grands biens aux autres, mais ſes vices bien plus nombreux ne font de mal qu'à lui ſeul. Sa morale eſt moins une morale d'action que d'abſtinence : ſa pareſſe la lui a donnée, & ſa raiſon l'y a ſouvent confirmé : ne jamais faire de mal lui paroît une maxime plus utile, plus ſublime & beaucoup plus difficile que celle-même de faire du bien : car ſouvent le bien qu'on fait ſous un rapport devient un mal ſous mille autres : mais dans l'ordre de la nature, il n'y a de vrai mal que le mal poſitif. Souvent il n'y a d'autre moyen de s'abſtenir de nuire que de s'abſtenir tout-à-fait d'agir, & ſelon lui, le meilleur régime, tant moral que phyſique, eſt un régime purement

négatif. Mais ce n'eſt pas celui qui convient à une philoſophie oſtentatrice, qui ne veut que des œuvres d'éclat & n'apprend rien tant à ſes ſectateurs qu'à beaucoup ſe montrer. Cette maxime de ne point faire de mal tient de bien près à une autre qu'il doit encore à ſa pareſſe, mais qui ſe change en vertu pour quiconque s'en fait un devoir. C'eſt de ne ſe mettre jamais dans une ſituation qui lui faſſe trouver ſon avantage dans le préjudice d'autrui. Nul homme ne redoute une ſituation pareille. Ils ſont tous trop forts, trop vertueux, pour craindre jamais que leur intérêt ne les tente contre leur devoir, & dans leur fiere confiance ils provoquent ſans crainte les tentations auxquelles ils ſe ſentent ſi ſupérieurs. Félicitons-les de leurs forces, mais ne blâmons pas le foible J. J. de n'oſer ſe fier à la ſienne, & d'aimer mieux fuir les tentations que d'avoir à les vaincre, trop peu ſûr du ſuccès d'un pareil combat.

Cette ſeule indolence l'eût perdu dans la ſociété quand il n'y eût pas apporté d'autres vices. Les petits devoirs à remplir la lui ont rendue inſupportable, &

ces petits devoirs négligés lui ont fait cent fois plus de tort que des actions injuſtes ne lui en auroient pu faire. La morale du monde a été miſe comme celle des dévots en menues pratiques, en petites formules, en étiquettes de procédés qui diſpenſent du reſte. Quiconque s'attache avec ſcrupule à tous ces petits détails, peut au ſurplus être noir, faux, fourbe, traître & méchant, peu importe; pourvu qu'il ſoit exact aux regles des procédés, il eſt toujours aſſez honnête homme. L'amour-propre de ceux qu'on néglige en pareil cas leur peint cette omiſſion comme un cruel outrage, ou comme une monſtrueuſe ingratitude, & tel qui donneroit pour un autre ſa bourſe & ſon ſang, n'en ſera jamais pardonné pour avoir omis dans quelque rencontre une attention de civilité. J. J. en dédaignant tout ce qui eſt de pure formule & que ſont également bons & mauvais, amis & indifférens, pour ne s'attacher qu'aux ſolides devoirs qui n'ont rien de l'uſage ordinaire & ſont peu de ſenſation, a fourni les prétextes que vos Meſſieurs ont ſi habilement employés. Il eût pu remplir ſans

bruit de grands devoirs dont jamais perſonne n'auroit rien dit : mais la négligence des petits ſoins inutiles a cauſé ſa perte. Ces petits ſoins ſont auſſi quelquefois des devoirs qu'il n'eſt pas permis d'enfreindre, & je ne prétends pas en cela l'excuſer. Je dis ſeulement que ce mal même, qui n'en eſt pas un dans ſa ſource & qui n'eſt tombé que ſur lui, vient encore de cette indolence de caractere qui le domine & ne lui fait pas moins négliger ſes intérêts que ſes devoirs.

J. J. paroît n'avoir jamais convoité fort ardemment les biens de la fortune, non par une modération dont on puiſſe lui faire honneur, mais parce que ces biens, loin de procurer ceux dont il eſt avide en ôtent la jouiſſance & le goût. Les pertes réelles, ni les eſpérances truſtrées ne l'ont jamais fort affecté. Il a trop deſiré le bonheur pour deſirer beaucoup la richeſſe, & s'il eut quelques momens d'ambition, ſes deſirs comme ſes efforts ont été vifs & courts. Au premier obſtacle qu'il n'a pu vaincre du premier choc, il s'eſt rebuté, & retombant auſſi-tôt dans ſa langueur, il a oublié ce qu'il ne pouvoit attendre. Il

fut toujours ſi peu agiſſant, ſi peu propre au manége néceſſaire pour réuſſir en toute entrepriſe, que les choſes les plus faciles pour d'autres devenant toujours difficiles pour lui, ſa pareſſe les lui rendoit impoſſibles pour lui épargner les efforts indiſpenſables pour les obtenir. Un autre oreiller de pareſſe dans toute affaire un peu longue quoiqu'aiſée, étoit pour lui l'incertitude que le tems jette ſur les ſuccès qui dans l'avenir ſemblent les plus aſſurés; mille empêchemens imprévus pouvant à chaque inſtant faire avorter les deſſeins les mieux concertés. La ſeule inſtabilité de la vie réduit pour nous tous les événemens futurs à de ſimples probabilités. La peine qu'il faut prendre eſt certaine, le prix en eſt toujours douteux, & les projets éloignés ne peuvent paroître que des leurres de dupes à quiconque a plus d'indolence que d'ambition. Tel eſt & fut toujours J. J.; ardent & vif par tempérament, il n'a pu dans ſa jeuneſſe être exempt de toute eſpece de convoitiſe, & c'eſt beaucoup s'il l'eſt toujours, même aujourd'hui. Mais quelque deſir qu'il ait pu former, & quel qu'en ait pu être l'objet, ſi du premier

effort il n'a pu l'atteindre, il fut toujours incapable d'une longue perſévérance à y aſpirer.

Maintenant il paroît ne plus rien deſirer. Indifférent ſur le reſte de ſa carriere il en voit avec plaiſir approcher le terme, mais ſans l'accélérer même par ſes ſouhaits. Je doute que jamais mortel ait mieux & plus ſincérement dit à Dieu, *que ta volonté ſoit faite*, & ce n'eſt pas, ſans doute, une réſignation fort méritoire à qui ne voit plus rien ſur la terre qui puiſſe flatter ſon cœur. Mais dans ſa jeuneſſe où le feu du tempérament & de l'âge dût ſouvent enflammer ſes deſirs, il en put former d'aſſez vifs, mais rarement d'aſſez durables pour vaincre les obſtacles quelquefois très-ſurmontables qui l'arrêtoient. En deſirant beaucoup il dût obtenir fort peu, parce que ce ne ſont pas les ſeuls élans du cœur qui font atteindre à l'objet, & qu'il y faut d'autres moyens qu'il n'a jamais ſu mettre en œuvre. La plus incroyable timidité, la plus exceſſive indolence, auroient cédé quelquefois peut-être à la force du deſir, s'il n'eût trouvé dans cette force même l'art d'éluder les ſoins qu'elle ſembloit

exiger, & c'eſt encore ici des clefs de ſon caractere celle qui en découvre le mieux les reſſorts. A force de s'occuper de l'objet qu'il convoite, à force d'y tendre par ſes deſirs, ſa bienfaiſante imagination arrive au terme en ſautant par-deſſus les obſtacles qui l'arrêtent ou l'effarouchent. Elle fait plus; écartant de l'objet tout ce qu'il a d'étranger à ſa convoitiſe, elle ne le lui préſente qu'approprié de tout point à ſon deſir. Par-là ſes fictions lui deviennent plus douces que des réalités mêmes; elles en écartent les défauts avec les difficultés, elles les lui livrent préparées tout exprès pour lui, & font que deſirer & jouir ne ſont pour lui qu'une même choſe. Eſt-il étonnant qu'un homme ainſi conſtitué ſoit ſans goût pour la vie active? Pour lui pourchaſſer au loin quelques jouiſſances imparfaites & douteuſes, elle lui ôteroit celles qui valent cent fois mieux & ſont toujours en ſon pouvoir. Il eſt plus heureux & plus riche par la poſſeſſion des biens imaginaires qu'il crée, qu'il ne le ſeroit par celle des biens plus réels ſi l'on veut, mais moins deſirables qui exiſtent réellement.

Mais cette même imagination ſi riche en tableaux rians & remplis de charmes, rejette obſtinément les objets de douleur & de peine, ou du moins elle ne les lui peint jamais ſi vivement que ſa volonté ne les puiſſe effacer. L'incertitude de l'avenir & l'expérience de tant de malheurs peuvent l'effaroucher à l'excès des maux qui le menacent, en occupant ſon eſprit des moyens de les éviter. Mais ces maux ſont-ils arrivés ? Il les ſent vivement un moment & puis les oublie. En mettant tout au pis dans l'avenir il ſe ſoulage & ſe tranquilliſe. Quand une fois le malheur eſt arrivé, il faut le ſouffrir ſans doute, mais on n'eſt plus forcé d'y penſer pour s'en garantir; c'eſt un grand tourment de moins dans ſon ame. En comptant d'avance ſur le mal qu'il craint, il en ôte la plus grande amertume; ce mal arrivant le trouve tout prêt à le ſupporter, & s'il n'arrive pas, c'eſt un bien qu'il goûte avec d'autant plus de joie qu'il n'y comptoit point du tout. Comme il aime mieux jouir que ſouffrir, il ſe refuſe aux ſouvenirs triſtes & déplaiſans qui ſont inutiles, pour livrer ſon cœur tout entier

à ceux qui le flattent; quand sa destinée s'est trouvée telle qu'il n'y voyoit plus rien d'agréable à se rappeller, il en a perdu toute la mémoire & rétrogradant vers les tems heureux de son enfance & de sa jeunesse, il les a souvent recommencés dans ses souvenirs. Quelquefois s'élançant dans l'avenir qu'il espere & qu'il sent lui être dû, il tâche de s'en figurer les douceurs en les proportionnant aux maux qu'on lui fait souffrir injustement en ce monde. Plus souvent, laissant concourir ses sens à ses fictions, il se forme des êtres selon son cœur, & vivant avec eux dans une société dont il se sent digne, il plane dans l'empirée au milieu des objets charmans & presque angéliques dont il s'est entouré. Concevez-vous que dans une ame tendre ainsi disposée les levains haineux fermentent facilement? Non, non, Monsieur, comptez que celui qui put sentir un moment les délices habituelles de J. J. ne méditera jamais de noirceurs.

La plus sublime des vertus, celle qui demande le plus de grandeur de courage & de force d'ame, est le pardon des inju-

res & l'amour de ſes ennemis. Le foible J. J., qui n'atteint pas même aux vertus médiocres iroit-il juſqu'à celle-là ? Je ſuis auſſi loin de le croire que de l'affirmer. Mais qu'importe, ſi ſon naturel aimant & paiſible le mene où l'auroit mené la vertu ? Qu'eût pu faire en lui la haine s'il l'avoit connue ? Je l'ignore ; il l'ignore lui-même. Comment ſauroit-il où l'eût conduit un ſentiment qui jamais n'approcha de ſon cœur ? Il n'a point eu là-deſſus de combat à rendre, parce qu'il n'a point eu de tentation. Celle d'ôter ſes facultés à ſes jouiſſances pour les livrer aux paſſions iraſcibles & déchirantes n'en eſt pas même une pour lui. C'eſt le tourment des cœurs dévorés d'amour-propre & qui ne connoiſſent point d'autre amour. Ils n'ont pas cette paſſion par choix, elle les tyranniſe, & n'en laiſſe point d'autre en leur pouvoir.

Lorſqu'il entreprit ſes confeſſions, cette œuvre unique parmi les hommes, dont il a profané la lecture en la prodigant aux oreilles les moins faites pour l'entendre, il avoit déjà paſſé la maturité de l'âge & ignoroit encore l'adverſité. Il a

dignement exécuté ce projet jusqu'au tems des malheurs de sa vie; dès-lors il s'est vu forcé d'y renoncer. Accoutumé à ses douces rêveries, il ne trouva ni courage, ni force pour soutenir la méditation de tant d'horreurs; il n'auroit même pu s'en rappeller l'effroyable tissu quand il s'y seroit obstiné. Sa mémoire a refusé de se souiller de ces affreux souvenirs; il ne peut se rappeller l'image que des tems qu'il verroit renaître avec plaisir. Ceux où il fut la proie des méchans en seroient pour jamais effacés avec les cruels qui les ont rendus si funestes, si les maux qu'ils continuent à lui faire ne réveilloient quelquefois malgré lui l'idée de ceux qu'ils lui ont déjà fait souffrir. En un mot, un naturel aimant & tendre, une langueur d'ame qui le porte aux plus douces voluptés, lui faisant rejetter tout sentiment douloureux écarte de son souvenir tout objet désagréable. Il n'a pas le mérite de pardonner les offenses, parce qu'il les oublie; il n'aime pas ses ennemis, mais il ne pense point à eux. Cela met tout l'avantage de leur côté, en ce que ne le perdant jamais de vue, sans cesse occupés de lui

pour l'enlacer de plus en plus dans leurs piéges, & ne le trouvant ni assez attentif pour les voir, ni assez actif pour s'en défendre, ils sont toujours sûrs de le prendre au dépourvu quand & comme il leur plaît sans crainte de représailles. Tandis qu'il s'occupe avec lui-même, eux s'occupent aussi de lui. Il s'aime & ils le haïssent; voilà l'occupation des uns & des autres; il est tout pour lui-même, il est aussi tout pour eux: car quant à eux ils ne sont rien, ni pour lui, ni pour eux-mêmes, & pourvu que J. J. soit misérable, ils n'ont pas besoin d'autre bonheur. Ainsi ils ont, eux & lui chacun de leur côté deux grandes expériences à faire; eux, de toutes les peines qu'il est possible aux hommes d'accumuler dans l'ame d'un innocent, & lui, de toutes les ressources que l'innocence peut tirer d'elle seule pour les supporter. Ce qu'il y a d'impayable dans tout cela est d'entendre vos benins Messieurs, se lamenter au milieu de leurs horribles trames, du mal que fait la haine à celui qui s'y livre, & plaindre tendrement leur ami J. J. d'être la proie d'un sentiment aussi tourmentant.

Il

Il faudroit qu'il fût insensible ou stupide pour ne pas voir & sentir son état ; mais il s'occupe trop peu de ses peines pour s'en affecter beaucoup. Il se console avec lui-même des injustices des hommes ; en rentrant dans son cœur il y trouve des dédommagemens bien doux. Tant qu'il est seul, il est heureux, & quand le spectacle de la haine le navre, ou quand le mépris & la dérision l'indignent, c'est un mouvement passager qui cesse aussi-tôt que l'objet qui l'excite a disparu. Ses émotions sont promptes & vives, mais rapides & peu durables, & cela se voit. Son cœur transparent comme le cristal ne peut rien cacher de ce qui s'y passe ; chaque mouvement qu'il éprouve se transmet à ses yeux & sur son visage. On voit quand & comment il s'agite ou se calme, quand & comment il s'irrite ou s'attendrit, & si-tôt que ce qu'il voit ou ce qu'il entend l'affecte, il lui est impossible d'en retenir ou dissimuler un moment l'impression. J'ignore comment il put s'y prendre pour tromper quarante ans tout le monde sur son caractere ; mais pour peu qu'on le tire de sa chere iner-

tie, ce qui par malheur n'eſt que trop aiſé, je le défie de cacher à perſonne ce qui ſe paſſe au fond de ſon cœur, & c'eſt néanmoins de ce même naturel auſſi ardent qu'indiſcret qu'on a tiré par un préſtige admirable, le plus habile hypocrite & le plus ruſé fourbe qui puiſſe exiſter.

Cette remarque étoit importante, & j'y ai porté la plus grande attention. Le premier art de tous les méchans eſt la prudence, c'eſt-à-dire, la diſſimulation. Ayant tant de deſſeins & de ſentimens à cacher, ils ſavent compoſer leur extérieur, gouverner leurs regards, leur air, leur maintien, ſe rendre maîtres des apparences. Ils ſavent prendre leurs avantages & couvrir d'un vernis de ſageſſe les noires paſſions dont ils ſont rongés. Les cœurs vifs ſont bouillans, emportés, mais tout s'évapore au-dehors; les méchans ſont froids, poſés, le venin ſe dépoſe & ſe cache au fond de leurs cœurs pour n'agir qu'en tems & lieu: juſqu'alors rien ne s'exhale, & pour rendre l'effet plus grand ou plus ſûr ils le retardent à leur volonté. Ces différences ne vien-

nent pas seulement des tempéramens, mais aussi de la nature des passions. Celles des cœurs ardens & sensibles étant l'ouvrage de la nature, se montrent en dépit de celui qui les a; leur premiere explosion purement machinale est indépendante de sa volonté. Tout ce qu'il peut faire à force de résistance est d'en arrêter le cours avant qu'elle ait produit son effet, mais non pas avant qu'elle se soit manifestée ou dans ses yeux, ou par sa rougeur, ou par sa voix, ou par son maintien, ou par quelque autre signe sensible.

Mais l'amour-propre & les mouvemens qui en dérivent, n'étant que des passions secondaires produites par la réflexion n'agissent pas si sensiblement sur la machine. Voilà pourquoi ceux que ces sortes de passions gouvernent sont plus maîtres des apparences que ceux qui se livrent aux impulsions directes de la nature. En général si les naturels ardens & vifs sont plus aimans, ils sont aussi plus emportés, moins endurans, plus coleres; mais ces emportemens bruyans sont sans conséquence, & si-tôt que le signe de la co-

lere s'efface ſur le viſage, elle eſt éteinte auſſi dans le cœur. Au contraire les gens flegmatiques & froids, ſi doux, ſi patiens, ſi modérés à l'extérieur, en-dedans ſont haineux, vindicatifs, implacables; ils ſavent conſerver, déguiſer, nourrir leur rancune juſqu'à ce que le moment de l'aſſouvir ſe préſente. En général les premiers aiment plus qu'ils ne haïſſent, les ſeconds haïſſent beaucoup plus qu'ils n'aiment, ſi tant eſt qu'ils ſachent aimer. Les ames d'une haute trempe ſont néanmoins très-ſouvent de celles-ci, comme ſupérieures aux paſſions. Les vrais ſages ſont des hommes froids, je n'en doute pas; mais dans la claſſe des hommes vulgaires, ſans le contrepoids de la ſenſibilité, l'amour-propre emportera toujours la balance, & s'ils ne reſtent nuls, il les rendra méchans.

Vous me direz qu'il y a des hommes vifs & ſenſibles qui ne laiſſent pas d'être méchans, haineux & rancuniers. Je n'en crois rien, mais il faut s'entendre. Il y a deux ſortes de vivacité; celle des ſentimens & celle des idées. Les ames ſenſibles s'affectent fortement & rapidement,

Le ſang enflammé par une agitation ſubite porte à l'œil, à la voix, au viſage ces mouvemens impétueux qui marquent la paſſion. Il eſt au contraire des eſprits vifs qui s'aſſocient avec des cœurs glacés, & qui ne tirent que du cerveau l'agitation qui paroît auſſi dans les yeux, dans le geſte & accompagne la parole, mais par des ſignes tout différens, pantomimes & comédiens plutôt qu'animés & paſſionnés. Ceux-ci, riches d'idées, les produiſent avec une facilité extrême : ils ont la parole à commandement, leur eſprit toujours préſent & pénétrant leur fournit ſans ceſſe des penſées neuves, des ſaillies, des réponſes heureuſes; quelque force & quelque fineſſe qu'on mette à ce qu'on peut leur dire, ils étonnent par la promptitude & le ſel de leurs réparties, & ne reſtent jamais court. Dans les choſes même de ſentiment ils ont un petit babil ſi bien agencé, qu'on les croiroit émus juſqu'au fond du cœur, ſi cette juſteſſe même d'expreſſion n'atteſtoit que c'eſt leur eſprit ſeul qui travaille. Les autres, tout occupés de ce qu'ils ſentent, ſoignent trop peu leur paroles pour les

arranger avec tant d'art. La pesante succession du discours leur est insupportable; ils se dépitent contre la lenteur de sa marche; il leur semble dans la rapidité des mouvemens qu'ils éprouvent que ce qu'ils sentent devroit se faire jour & pénétrer d'un cœur à l'autre sans le froid ministere de la parole. Les idées se présentent d'ordinaire aux gens d'esprit en phrases tout arrangées; il n'en est pas ainsi des sentimens. Il faut chercher, combiner, choisir un langage propre à rendre ceux qu'on éprouve, & quel est l'homme sensible qui aura la patience de suspendre le cours des affections qui l'agitent pour s'occuper à chaque instant de ce triage? Une violente émotion peut suggérer quelquefois des expressions énergiques & vigoureuses; mais ce sont d'heureux hasards que les mêmes situations ne fournissent pas toujours. D'ailleurs un homme vivement ému est-il en état de prêter une attention minutieuse à tout ce qu'on peut lui dire, à tout ce qui se passe autour de lui, pour y approprier sa réponse ou son propos? Je ne dis pas que tous seront aussi distraits, aussi étour-

dis, auſſi ſtupides que J. J., mais je doute que quiconque a reçu du Ciel un naturel vraiment ardent, vif, ſenſible & tendre, ſoit jamais un homme bien preſte à la ripoſte.

N'allons donc pas prendre, comme on fait dans le monde, pour des cœurs ſenſibles des cerveaux brûlés dont le ſeul deſir de briller anime les diſcours, les actions, les écrits, & qui pour être applaudis des jeunes gens & des femmes, jouent de leur mieux la ſenſibilité qu'ils n'ont point. Tout entiers à leur unique objet, c'eſt-à-dire, à la célébrité, ils ne s'échauffent ſur rien au monde, ne prennent un véritable intérêt à rien; leurs têtes agitées d'idées rapides laiſſent leurs cœurs vides de tout ſentiment, excepté celui de l'amour-propre qui leur étant habituel, ne leur donne aucun mouvement ſenſible & remarquable au-dehors. Ainſi tranquilles & de ſang-froid ſur toutes choſes, ils ne ſongent qu'aux avantages relatifs à leur petit individu, & ne laiſſant jamais échapper aucune occaſion, s'occupent ſans ceſſe avec un ſuccès qui n'a rien d'étonnant, à rabaiſſer leurs rivaux, à

écarter leurs concurrens, à briller dans le monde, à primer dans les lettres, & à déprimer tout ce qui n'eſt pas attaché à leur char. Que de tels hommes ſoient méchans ou malfaiſans, ce n'eſt pas une merveille, mais qu'ils éprouvent d'autre paſſion que l'égoïſme qui les domine, qu'ils aient une véritable ſenſibilité, qu'ils ſoient capables d'attachement, d'amitié, même d'amour, c'eſt ce que je nie. Ils ne ſavent pas ſeulement s'aimer eux-mêmes; ils ne ſavent que haïr ce qui n'eſt pas eux.

Celui qui ſait régner ſur ſon propre cœur, tenir toutes ſes paſſions ſous le joug, ſur qui l'intérêt perſonnel & les deſirs ſenſuels n'ont aucune puiſſance, & qui, ſoit en public, ſoit tout ſeul & ſans témoin ne fait en toute occaſion que ce qui eſt juſte & honnête, ſans égard aux vœux ſecrets de ſon cœur: celui-là ſeul eſt homme vertueux. S'il exiſte, je m'en réjouis pour l'honneur de l'eſpece humaine. Je ſais que des foules d'hommes vertueux ont jadis exiſté ſur la terre; je ſais que Fénélon, Catinat, d'autres moins connus, ont honoré les ſiecles modernes, & parmi

nous j'ai vu George Keith ſuivre encore leurs ſublimes veſtiges. A cela près je n'ai vu dans les apparentes vertus des hommes, que forfanterie, hypocriſie & vanité. Mais ce qui ſe rapproche un peu plus de nous, ce qui eſt du moins beaucoup plus dans l'ordre de la nature, c'eſt un mortel bien né qui n'a reçu du Ciel que des paſſions expanſives & douces, que des penchans aimans & aimables, qu'un cœur ardent à deſirer, mais ſenſible, affectueux dans ſes deſirs, qui n'a que faire de gloire ni de tréſors, mais de jouiſſances réelles, de véritables attachemens, & qui comptant pour rien l'apparence des choſes, & pour peu l'opinion des hommes, cherche ſon bonheur en-dedans ſans égard aux uſages ſuivis & aux préjugés reçus. Cet homme ne ſera pas vertueux, puiſqu'il ne vaincra pas ſes penchans, mais en les ſuivant il ne fera rien de contraire à ce que feroit, en ſurmontant les ſiens, celui qui n'écoute que la vertu. La bonté, la commiſération, la généroſité, ces premieres inclinations de la nature, qui ne ſont que des émanations de l'amour de ſoi,

ne s'érigeront point dans ſa tête en d'auſteres devoirs ; mais elles ſeront des beſoins de ſon cœur qu'il ſatisfera plus pour ſon propre bonheur que par un principe d'humanité qu'il ne ſongera gueres à réduire en regles. L'inſtinct de la nature eſt moins pur peut-être, mais certainement plus ſûr que la loi de la vertu : car on ſe met ſouvent en contradiction avec ſon devoir, jamais avec ſon penchant pour mal faire.

L'homme de la nature éclairé par la raiſon a des appétits plus délicats, mais non moins ſimples que dans ſa premiere groſſiéreté. Les fantaiſies d'autorité, de célébrité, de prééminence ne ſont rien pour lui ; il ne veut être connu que pour être aimé, il ne veut être loué que de ce qui eſt vraiment louable & qu'il poſſéde en effet. L'eſprit, les talens ne ſont pour lui que des ornemens du mérite & ne le conſtituent pas. Ils ſont des développemens néceſſaires dans le progrès des choſes & qui ont leurs avantages pour les agrémens de la vie, mais ſubordonnés aux facultés plus précieuſes qui rendent l'homme vraiment ſociable

& bon, & qui lui font priſer l'ordre, la juſtice, la droiture & l'innocence au-deſſus de tous les autres biens. L'homme de la nature apprend à porter en toute choſe le joug de la néceſſité & à s'y ſoumettre, à ne murmurer jamais contre la providence qui commença par le combler de dons précieux, qui promet à ſon cœur des biens plus précieux encore, mais qui pour réparer les injuſtices de la fortune & des hommes choiſit ſon heure & non pas la nôtre, & dont les vues ſont trop au-deſſus de nous pour qu'elle nous doive compte de ſes moyens. L'homme de la nature eſt aſſujetti par elle & pour ſa propre conſervation à des tranſports iraſcibles & momentanés, à la colere, à l'emportement, à l'indignation ; jamais à des ſentimens haineux & durables, nuiſibles à celui qui en eſt la proie, & à celui qui en eſt l'objet, & qui ne menent qu'au mal & à la deſtruction ſans ſervir au bien ni à la conſervation de perſonne ; enfin l'homme de la nature, ſans épuiſer ſes débiles forces à ſe conſtruire ici-bas des tabernacles, des machines énormes de bonheur ou de plaiſir, jouit de lui-

même & de ſon exiſtence, ſans grand ſouci de ce qu'en penſent les hommes, & ſans grand ſoin de l'avenir.

Tel j'ai vu l'indolent J. J. ſans affectation, ſans apprêt, livré par goût à ſes douces rêveries, penſant profondément quelquefois, mais toujours avec plus de fatigue que de plaiſir, & aimant mieux ſe laiſſer gouverner par une imagination riante, que de gouverner avec effort ſa tête par la raiſon. Je l'ai vu mener par goût une vie égale, ſimple & routiniere, ſans s'en rebuter jamais. L'uniformité de cette vie & la douceur qu'il y trouve, montrent que ſon ame eſt en paix. S'il étoit mal avec lui-même, il ſe laſſeroit enfin d'y vivre; il lui faudroit des diverſions que je ne lui vois point chercher, & ſi par un tour d'eſprit difficile à concevoir, il s'obſtinoit à s'impoſer ce genre de ſupplice, on verroit à la longue l'effet de cette contrainte ſur ſon humeur, ſur ſon teint, ſur ſa ſanté. Il jauniroit, il languiroit, il deviendroit triſte & ſombre, il dépériroit. Au contraire (9)

(9) Tout a ſon terme ici-bas. Si ma ſanté décline & ſuccombe enfin ſous tant d'afflictions ſans relâche, il reſtera toujours étonnant qu'elle ait réſiſté ſi long-tems.

il ſe porte mieux qu'il ne fit jamais. Il n'a plus ces ſouffrances habituelles, cette maigreur, ce teint pâle, cet air mourant qu'il eut conſtamment dix ans de ſa vie, c'eſt-à-dire, pendant tout le tems qu'il ſe mêla d'écrire, métier auſſi funeſte à ſa conſtitution que contraire à ſon goût, & qui l'eût enfin mis au tombeau s'il l'eût continué plus long-tems. Depuis qu'il a repris les doux loiſirs de ſa jeuneſſe il en a repris la ſérénité ; il occupe ſon corps & repoſe ſa tête ; il s'en trouve bien à tous égards. En un mot, comme j'ai trouvé dans ſes livres l'homme de la nature, j'ai trouvé dans lui l'homme de ſes livres, ſans avoir eu beſoin de chercher expreſſément s'il étoit vrai qu'il en fût l'auteur.

Je n'ai eu qu'une ſeule curioſité que j'ai voulu ſatisfaire ; c'eſt au ſujet du Devin du Village. Ce que vous m'aviez dit là-deſſus m'avoit tellement frappé que je n'aurois pas été tranquille, ſi je ne m'en fuſſe particuliérement éclairci. On ne conçoit gueres comment un homme doué de quelque génie & de talens, par leſquels il pourroit aſpirer à une gloire méritée,

pour ſe parer effrontément d'un talent qu'il n'auroit pas, iroit ſe fourrer ſans néceſſité dans toutes les occaſions de montrer là-deſſus ſon ineptie. Mais qu'au milieu de Paris & des artiſtes les moins diſpoſés pour lui à l'indulgence, un tel homme ſe donne ſans façon pour l'auteur d'un ouvrage qu'il eſt incapable de faire ; qu'un homme auſſi timide, auſſi peu ſuffiſant s'érige parmi les maîtres en précepteur d'un art auquel il n'entend rien & qu'il les accuſe de ne pas entendre, c'eſt aſſurément une choſe des plus incroyables que l'on puiſſe avancer. D'ailleurs il y a tant de baſſeſſe à ſe parer ainſi des dépouilles d'autrui, cette manœuvre ſuppoſe tant de pauvreté d'eſprit, une vanité ſi puérile, un jugement ſi borné, que quiconque peut s'y réſoudre ne fera jamais rien de grand, d'élevé, de beau dans aucun genre, & que malgré toutes mes obſervations, il ſeroit toujours reſté impoſſible à mes yeux que J. J. ſe donnant fauſſement pour l'auteur du Devin du Village, eût fait aucun des autres écrits qu'il s'attribue, & qui certainement ont trop de force & d'élévation pour avoir

pu ſortir de la petite tête d'un petit pillard impudent. Tout cela me ſembloit tellement incompatible que j'en revenois toujours à ma premiere conſéquence de *tout ou rien.*

Une choſe encore animoit le zele de mes recherches. L'auteur du Devin du Village, n'eſt pas, quel qu'il ſoit, un auteur ordinaire, non plus que celui des autres ouvrages qui portent le même nom. Il y a dans cette piece une douceur, un charme, une ſimplicité ſur-tout qui la diſtinguent ſenſiblement de toute autre production du même genre. Il n'y a dans les paroles ni ſituations vives, ni belles ſentences, ni pompeuſe morale : il n'y a dans la muſique ni traits ſavans, ni morceaux de travail, ni chants tournés, ni harmonie pathétique. Le ſujet en eſt plus comique qu'attendriſſant, & cependant la piece touche, remue, attendrit juſqu'aux larmes ; on ſe ſent ému ſans ſavoir pourquoi. D'où ce charme ſecret qui coule ainſi dans les cœurs tire-t-il ſa ſource ? Cette ſource unique, où nul autre n'a puiſé, n'eſt pas celle de l'hypocrene : elle vient d'ailleurs. L'auteur doit être auſſi

ſingulier que la piece eſt originale. Si connoiſſant déjà J. J. j'avois vu pour la premiere fois le Devin du Village ſans qu'on m'en nommât l'auteur, j'aurois dit ſans balancer, c'eſt celui de la nouvelle Héloïſe, c'eſt J. J., & ce ne peut être que lui. Colette intéreſſe & touche comme Julie ſans magie de ſituations, ſans apprêts d'événemens romaneſques; même naturel, même douceur, même accent; elles ſont ſœurs ou je ſerois bien trompé. Voilà ce que j'aurois dit ou penſé. Maintenant on m'aſſure au contraire que J. J. ſe donne fauſſement pour l'auteur de cette piece & qu'elle eſt d'un autre: qu'on me le montre donc cet autre-là, que je voye comment il eſt fait. Si ce n'eſt pas J. J., il doit du moins lui reſſembler beaucoup, puiſque leurs productions ſi originales, ſi caractériſées ſe reſſemblent ſi fort. Il eſt vrai que je ne puis avoir vu des productions de J. J. en muſique, puiſqu'il n'en fait pas faire; mais je ſuis ſûr que s'il en ſavoit faire, elles auroient un caractere très-approchant de celui-là. A m'en rapporter à mon propre jugement, cette muſique eſt de lui; par les preuves que l'on

l'on me donne, elle n'en eſt pas : que dois-je croire ? Je réſolus de m'éclaircir ſi bien par moi-même ſur cet article, qu'il ne me pût reſter là-deſſus aucun doute, & je m'y ſuis pris de la façon la plus courte, la plus ſure pour y parvenir.

LE FRANÇOIS.

Rien n'eſt plus ſimple. Vous avez fait comme tout le monde ; vous lui avez préſenté de la muſique à lire, & voyant qu'il ne faiſoit que barbouiller, vous avez tiré la conſéquence, & vous vous en êtes tenu là.

ROUSSEAU.

Ce n'eſt point là ce que j'ai fait, & ce n'étoit point de cela non plus qu'il s'agiſſoit ; car il ne s'eſt pas donné, que je ſache, pour un croqueſol, ni pour un chantre de Cathédrale. Mais en donnant de la muſique pour être de lui, il s'eſt donné pour en ſavoir faire. Voilà ce que j'avois à vérifier. Je lui ai donc propoſé de la muſique non à lire mais à faire. C'étoit aller, ce me ſemble, auſſi directement qu'il étoit poſſible au vrai point de la queſtion. Je l'ai prié de compoſer cette muſique en ma préſence ſur des paroles

qui lui étoient inconnues & que je lui ai fournies sur le champ.

LE FRANÇOIS.

Vous aviez bien de la bonté ; car enfin vous assurer qu'il ne savoit pas lire la musique, n'étoit-ce pas vous assurer de reste qu'il n'en savoit pas composer ?

ROUSSEAU.

Je n'en sais rien ; je ne vois nulle impossibilité qu'un homme trop plein de ses propres idées ne sache ni saisir, ni rendre celles des autres ; & puisque ce n'est pas faute d'esprit qu'il sait si mal parler, ce peut aussi n'être pas par ignorance qu'il lit si mal la musique. Mais ce que je sais bien, c'est que si de l'acte au possible la conséquence est valable, lui voir sous mes yeux composer de la musique, étoit m'assurer qu'il en savoit composer.

LE FRANÇOIS.

D'honneur, voici qui est curieux ! Hé bien, Monsieur, de quelle défaite vous paya-t-il ? Il fit le fier, sans doute, & rejetta la proposition avec hauteur ?

ROUSSEAU.

Non, il voyoit trop bien mon motif

pour pouvoir s'en offenſer, & me parut même plus reconnoiſſant qu'humilié de ma propoſition. Mais il me pria de comparer les ſituations & les âges. « Conſi-» dérez, me dit-il, quelle différence » vingt-cinq ans d'intervalle, de longs » ſerremens de cœur, les ennuis, le dé-» couragement, la vieilleſſe doivent met-» tre dans les productions du même » homme. Ajoutez à cela la contrainte » que vous m'impoſez, & qui me plaît » parce que j'en vois la raiſon, mais qui » n'en met pas moins des entraves aux » idées d'un homme qui n'a jamais ſu les » aſſujettir, ni rien produire qu'à ſon » heure, à ſon aiſe & à ſa volonté ».

LE FRANÇOIS.

Somme toute, avec de belles paroles il refuſa l'épreuve propoſée ?

ROUSSEAU.

Au contraire, après ce petit préambule il s'y ſoumit de tout ſon cœur, & s'en tira mieux qu'il n'avoit eſpéré lui-même. Il me fit avec un peu de lenteur, mais moi toujours préſent, de la muſique auſſi fraîche, auſſi chantante, auſſi bien traitée

que celle du Devin, & dont le ſtyle aſſez ſemblable à celui de cette piece, mais moins nouveau qu'il n'étoit alors, eſt tout auſſi naturel, tout auſſi expreſſif & tout auſſi agréable. Il fut ſurpris lui-même de ſon ſuccès. « Le deſir, me dit-il, que » je vous ai vu de me voir réuſſir m'a » fait réuſſir davantage. La défiance m'é- » tourdit, m'appeſantit, & me reſſerre » le cerveau comme le cœur; la con- » fiance m'anime, m'épanouit & me fait » planer ſur des aîles. Le Ciel m'avoit » fait pour l'amitié : elle eût donné un » nouveau reſſort à mes facultés, & j'au- » rois doublé de prix par elle ».

Voilà, Monſieur, ce que j'ai voulu vérifier par moi-même. Si cette expérience ne ſuffit pas pour prouver qu'il a fait le Devin du Village, elle ſuffit au moins pour détruire celle des preuves qu'il ne l'a pas fait, à laquelle vous vous en êtes tenu. Vous ſavez pourquoi toutes les autres ne font point autorité pour moi : mais voici une autre obſervation qui acheve de détruire mes doutes, & me confirme ou me ramene dans mon ancienne perſuaſion.

Après cette épreuve, j'ai examiné toute la muſique qu'il a compoſée depuis ſon retour à Paris & qui ne laiſſe pas de faire un recueil conſidérable, & j'y ai trouvé une uniformité de ſtyle & de faire qui tomberoit quelquefois dans la monotonie ſi elle n'étoit autoriſée ou excuſée par le grand rapport des paroles dont il a fait choix le plus ſouvent. J. J. avec un cœur trop porté à la tendreſſe eut toujours un goût vif pour la vie champêtre. Toute ſa muſique, quoique variée ſelon les ſujets, porte une empreinte de ce goût. On croit entendre l'accent paſtoral des pipeaux, & cet accent ſe fait par-tout ſentir le même que dans le Devin du Village. Un connoiſſeur ne peut pas plus s'y tromper qu'on ne ſe trompe au faire des Peintres. Toute cette muſique a d'ailleurs une ſimplicité, j'oſerois dire une vérité, que n'a parmi nous nulle autre muſique moderne. Non-ſeulement elle n'a beſoin ni de trilles, ni de petites notes, ni d'agrémens ou de fleurtis d'aucune eſpece, mais elle ne peut même rien ſupporter de tout cela. Toute ſon expreſſion eſt dans les ſeules nuances du fort & du

doux, vrai caractere d'une bonne mélodie ; cette mélodie y eſt toujours une & bien marquée, les accompagnemens l'animent ſans l'offuſquer. On n'a pas beſoin de crier ſans ceſſe aux accompagnateurs ; *doux, plus doux*. Tout cela ne convient encore qu'au ſeul Devin du Village. S'il n'a pas fait cette piece, il faut donc qu'il en ait l'auteur toujours à ſes ordres pour lui compoſer de nouvelle muſique, toutes les fois qu'il lui plaît d'en produire ſous ſon nom, car il n'y a que lui ſeul qui en faſſe comme celle-là. Je ne dis pas qu'en épluchant bien toute cette muſique, on n'y trouvera ni reſſemblances, ni réminiſcences, ni traits pris ou imités d'autres auteurs ; cela n'eſt vrai d'aucune muſique que je connoiſſe. Mais, ſoit que ces imitations ſoient des rencontres fortuites ou de vrais pillages, je dis que de la maniere dont l'auteur les emploie les lui approprie ; je dis que l'abondance des idées dont il eſt plein & qu'il aſſocie à celles-là, ne peut laiſſer ſuppoſer que ce ſoit par ſtérilité de ſon propre fonds qu'il ſe les attribue ; c'eſt pareſſe ou précipitation, mais ce n'eſt pas pauvreté : il lui

eſt trop aiſé de produire pour avoir jamais beſoin de piller (10).

Je lui ai conſeillé de raſſembler toute cette muſique, & de chercher à s'en défaire pour s'aider à vivre quand il ne

(10) Il y a trois ſeuls morceaux dans le Devin du Village qui ne ſont pas uniquement de moi ; comme dès le commencement je l'ai dit ſans ceſſe à tout le monde ; tous trois dans le divertiſſement. 1°. Les paroles de la chanſon qui ſont, en partie, & du moins l'idée & le refrain de M. Collé. 2°. Les paroles de l'Ariette qui ſont de M. Cahuſac, lequel m'engagea à faire après coup cette Ariette pour complaire à Mlle. Fel qui ſe plaignoit qu'il n'y avoit rien de brillant pour ſa voix dans ſon rôle ; 3°. & l'entrée des Bergeres que, ſur les vives inſtances de M. d'Holbach, j'arrangeai ſur une piece de Clavecin d'un recueil qu'il me préſenta. Je ne dirai pas quelle étoit l'intention de M. d'Holbach, mais il me preſſa ſi fort d'employer quelque choſe de ce recueil que je ne pus, dans cette bagatelle, réſiſter obſtinément à ſon deſir. Pour la romance, qu'on m'a fait tirer tantôt de Suiſſe, tantôt de Languedoc, tantôt de nos Pſeaumes & tantôt je ne ſais où, je ne l'ai tirée que de ma tête ainſi que toute la piece. Je la compoſai revenu depuis peu d'Italie, paſſionné pour la muſique que j'y avois entendue, & dont on n'avoit encore aucune connoiſſance à Paris. Quand cette connoiſſance commença de s'y répandre, on auroit bientôt découvert mes pillages ſi j'avois fait comme font les Compoſiteurs François, parce qu'ils ſont pauvres d'idées, qu'ils ne connoiſſent pas même le vrai chant & que leurs accompagnemens ne ſont que du barbouillage. On a eu l'impudence de mettre en grande pompe dans le recueil de mes écrits la romance de M. Vernes pour faire croire au public que je me l'attribuois. Toute ma réponſe a été de faire à cette romance deux autres airs meilleurs que celui-là. Mon argument eſt ſimple. Celui qui a fait les deux meilleurs airs n'avoit pas beſoin de s'attribuer fauſſement le moindre.

pourra plus continuer ſon travail, mais de tâcher ſur toute choſe que ce recueil ne tombe qu'en des mains fidelles & ſures qui ne le laiſſent ni détruire ni diviſer: car quand la paſſion ceſſera de dicter les jugemens qui le regardent, ce recueil fournira, ce me ſemble, une forte preuve que toute la muſique qui le compoſe eſt d'un ſeul & même auteur (11).

Tout ce qui eſt ſorti de la plume de J. J. durant ſon effervescence porte une empreinte impoſſible à méconnoître & plus impoſſible à imiter. Sa muſique, ſa proſe, ſes vers, tout dans ces dix ans eſt d'un coloris, d'une teinte qu'un autre ne

(11) J'ai mis fidellement dans ce recueil toute la muſique de toute eſpece que j'ai compoſée depuis mon retour à Paris, & dont j'aurois beaucoup retranché ſi je n'y avois laiſſé que ce qui me paroit bon. Mais j'ai voulu ne rien omettre de ce que j'ai réellement fait, afin qu'on en pût diſcerner tout ce qu'on m'attribue auſſi fauſſement qu'impudemment, même en ce genre, dans le public, dans les journaux & juſques dans les recueils de mes propres écrits. Pourvu que les paroles ſoient groſſieres & malhonnêtes, pourvu que les airs ſoient mauſſades & plats, on m'accordera volontiers le talent de compoſer de cette muſique-là. On affectera même de m'attribuer des airs d'un bon chant faits par d'autres, pour faire croire que je me les attribue moi-même, & que je m'approprie les ouvrages d'autrui. M'ôter mes productions & m'attribuer les leurs, a été depuis vingt ans la manœuvre la plus conſtante de ces Meſſieurs & la plus ſure pour me décrier.

trouvera jamais. Oui, je le répete, ſi j'ignorois quel eſt l'auteur du Devin du Village, je le ſentirois à cette conformité. Mon doute levé ſur cette piece acheve de lever ceux qui pouvoient me reſter ſur ſon auteur. La force des preuves qu'on a qu'elle n'eſt pas de lui, ne ſert plus qu'à détruire dans mon eſprit celle des crimes dont on l'accuſe, & tout cela ne me laiſſe plus qu'une ſurpriſe ; c'eſt comment tant de menſonges peuvent être ſi bien prouvés.

J. J. étoit né pour la muſique ; non pour y payer de ſa perſonne dans l'exécution, mais pour en hâter les progrès & y faire des découvertes. Ses idées dans l'art & ſur l'art ſont fécondes, intariſſables. Il a trouvé des méthodes plus claires, plus commodes, plus ſimples qui facilitent, les unes la compoſition, les autres l'exécution, & auxquelles il ne manque pour être admiſes que d'être propoſées par un autre que lui. Il a fait dans l'harmonie une (*) découverte qu'il ne

(*) Les Editeurs ſont perſuadés que l'Auteur a laiſſé quelques écrits ſur la découverte intéreſſante dont il parle, mais il ne leur a pas été poſſible de les recouvrer.

daigne pas même annoncer, ſûr d'avance qu'elle ſeroit rebutée, ou ne lui attireroit comme le Devin du Village que l'imputation de s'emparer du bien d'autrui. Il fera dix airs ſur les mêmes paroles, ſans que cette abondance lui coûte ou l'épuiſe. Je l'ai vu lire auſſi fort bien la muſique, mieux que pluſieurs de ceux qui la profeſſent. Il aura même en cet art l'*impromptu* de l'exécution, qui lui manque en toute autre choſe, quand rien ne l'intimidera, quand rien ne troublera cette préſence d'eſprit qu'il a ſi rarement, qu'il perd ſi aiſément, & qu'il ne peut plus rappeller dès qu'il l'a perdue. Il y a trente ans qu'on l'a vu dans Paris chanter tout à livre ouvert. Pourquoi ne le peut-il plus aujourd'hui ? C'eſt qu'alors perſonne ne doutoit du talent qu'aujourd'hui tout le monde lui refuſe, & qu'un ſeul ſpectateur malveillant ſuffit pour troubler ſa tête & ſes yeux. Qu'un homme auquel il aura confiance lui préſente de la muſique qu'il ne connoiſſe point. Je parie, à moins qu'elle ne ſoit baroque ou qu'elle ne diſe rien, qu'il la déchiffre encore à la premiere vue & la chante paſſablement. Mais

ſi, liſant dans le cœur de cet homme il le voit mal intentionné, il n'en dira pas une note, & voilà parmi les ſpectateurs la concluſion tirée ſans autre examen. J. J. eſt ſur la muſique & ſur les choſes qu'il ſait le mieux, comme il étoit jadis aux échecs. Jouoit-il avec un plus fort que lui qu'il croyoit plus foible, il le battoit le plus ſouvent; avec un plus foible qu'il croyoit plus fort, il étoit battu; la ſuffiſance des autres l'intimide & le démonte infailliblement. En ceci l'opinion l'a toujours ſubjugué, ou plutôt, en toute choſe, comme il le dit lui-même, c'eſt au degré de ſa confiance que ſe monte celui de ſes facultés. Le plus grand mal eſt ici que ſentant en lui ſa capacité, pour déſabuſer ceux qui en doutent, il ſe livre ſans crainte aux occaſions de la montrer, comptant toujours pour cette fois reſter maître de lui-même, & toujours intimidé quoi qu'il faſſe, il ne montre que ſon ineptie. L'expérience là-deſſus a beau l'inſtruire, elle ne l'a jamais corrigé.

Les diſpoſitions d'ordinaire annoncent l'inclination & réciproquement. Cela eſt encore vrai chez J. J. Je n'ai vu nul hom-

me auſſi paſſionné que lui pour la muſique, mais ſeulement pour celle qui parle à ſon cœur ; c'eſt pourquoi il aime mieux en faire qu'en entendre, ſur-tout à Paris, parce qu'il n'y en a point d'auſſi bien appropriée à lui que la ſienne. Il la chante avec une voix foible & caſſée, mais encore animée & douce ; il l'accompagne non ſans peine, avec des doigts tremblans, moins par l'effet des ans que d'une invincible timidité. Il ſe livre à cet amuſement depuis quelques années avec plus d'ardeur que jamais, & il eſt aiſé de voir qu'il s'en fait une aimable diverſion à ſes peines. Quand des ſentimens douloureux affligent ſon cœur, il cherche ſur ſon clavier les conſolations que les hommes lui refuſent. Sa douleur perd ainſi ſa ſéchereſſe & lui fournit à la fois des chants & des larmes. Dans les rues il ſe diſtrait des regards inſultans des paſſans en cherchant des airs dans ſa tête ; pluſieurs romances de ſa façon d'un chant triſte & languiſſant, mais tendre & doux n'ont point eu d'autre origine. Tout ce qui porte le même caractere lui plaît & le charme. Il eſt paſſionné pour le chant du roſſignol, il aime

les gémiſſemens de la tourterelle & les a parfaitement imités dans l'accompagnement d'un de ſes airs : les regrets qui tiennent à l'attachement l'intéreſſent. Sa paſſion la plus vive & la plus vaine étoit d'être aimé ; il croyoit ſe ſentir fait pour l'être : il ſatisfait du moins cette fantaiſie avec les animaux. Toujours il prodiga ſon tems & ſes ſoins à les attirer, à les careſſer ; il étoit l'ami, preſque l'eſclave de ſon chien, de ſa chatte, de ſes ſereins : il avoit des pigeons qui le ſuivoient par-tout, qui lui voloient ſur les bras, ſur la tête juſqu'à l'importunité : il apprivoiſoit les oiſeaux, les poiſſons avec une patience incroyable, & il eſt parvenu à Monquin à faire nicher des hirondelles dans ſa chambre avec tant de confiance, qu'elles s'y laiſſoient même enfermer ſans s'effaroucher. En un mot, ſes amuſemens, ſes plaiſirs ſont innocens & doux comme ſes travaux, comme ſes penchans ; il n'y a pas dans ſon ame un goût qui ſoit hors de la nature, ni coûteux ou criminel à ſatisfaire, & pour être heureux autant qu'il eſt poſſible ici-bas, la fortune lui eût été inutile, encore plus la célébrité, il ne lui falloit que la ſanté, le néceſſaire, le repos & l'amitié.

Je vous ai décrit les principaux traits de l'homme que j'ai vu, & je me ſuis borné dans mes deſcriptions, non-ſeulement à ce qui peut de même être vu de tout autre, s'il porte à cet examen un œil attentif & non prévenu, mais à ce qui n'étant ni bien, ni mal en ſoi, ne peut être affecté long-tems par hypocriſie. Quant à ce qui quoique vrai n'eſt pas vraiſemblable, tout ce qui n'eſt connu que du Ciel & de moi, mais eût pu mériter de l'être des hommes, ou ce qui, même connu d'autrui, ne peut être dit de ſoi-même avec bienſéance, n'eſpérez pas que je vous en parle, non plus que ceux dont il eſt connu; ſi tout ſon prix eſt dans les ſuffrages des hommes, c'eſt à jamais autant de perdu. Je ne vous parlerai pas non plus de ſes vices; non qu'il n'en ait de très-grands; mais parce qu'ils n'ont jamais fait de mal qu'à lui, & qu'il n'en doit aucun compte aux autres: le mal qui ne nuit point à autrui peut ſe taire, quand on tait le bien qui le rachete. Il n'a pas été ſi diſcret dans ſes Confeſſions, & peut-être n'en a-t-il pas mieux fait. A cela près, tous les détails que je pourrois ajouter aux précédens n'en ſont

que des conſéquences, qu'en raiſonnant bien, chacun peut aiſément ſuppléer. Ils ſuffiſent pour connoître à fond le naturel de l'homme & ſon caractere. Je ne ſaurois aller plus loin, ſans manquer aux engagemens par leſquels vous m'avez lié. Tant qu'ils dureront, tout ce que je puis exiger & attendre de J. J. eſt qu'il me donne, comme il a fait, une explication naturelle & raiſonnée de ſa conduite en toute occaſion; car il ſeroit injuſte & abſurde d'exiger qu'il répondît aux charges qu'il ignore, & qu'on ne permet pas de lui déclarer; & tout ce que je puis ajouter du mien à cela eſt de m'aſſurer, que cette explication qu'il me donne, s'accorde avec tout ce que j'ai vu de lui par moi-même, en y donnant toute mon attention. Voilà ce que j'ai fait: ainſi je m'arrête. Ou faites-moi ſentir en quoi je m'abuſe, ou montrez-moi comment mon J. J. peut s'accorder avec celui de vos Meſſieurs, ou convenez enfin que deux êtres ſi différens ne furent jamais le même homme.

LE FRANÇOIS.

Je vous ai écouté avec une attention dont vous devez être content. Au lieu de vous croiſer par mes idées, je vous ai

ſuivi dans les vôtres, & ſi quelquefois je vous ai machinalement interrompu, c'étoit, lorſqu'étant moi-même de votre avis, je voulois avoir votre réponſe à des objections ſouvent rebattues que je craignois d'oublier. Maintenant je vous demande en retour un peu de l'attention que je vous ai donnée. J'éviterai d'être diffus; évitez, ſi vous pouvez, d'être impatient.

Je commence par vous accorder pleinement votre conſéquence, & je conviens franchement que votre J. J. & celui de nos Meſſieurs ne ſauroient être le même homme. L'un, j'en conviens encore, ſemble avoir été fait à plaiſir pour le mettre en oppoſition avec l'autre. Je vois même entr'eux des incompatibilités qui ne frapperoient peut-être nul autre que moi. L'empire de l'habitude & le goût du travail manuel ſont par exemple à mes yeux des choſes inalliables avec les noires & fougueuſes paſſions des méchans, & je réponds que jamais un déterminé ſcélérat ne fera de jolis herbiers en miniature & n'écrira en ſix ans huit mille pages de muſique (12). Ainſi

(12) Ayant fait une partie de ce calcul d'avance & ſeulement par comparaiſon, j'ai mis tout trop au rabais, & dès

dès la premiere eſquiſſe nos Meſſieurs & vous ne pouvez vous accorder. Il y a certainement erreur ou menſonge d'une des deux parts ; le menſonge n'eſt pas de la vôtre, j'en ſuis très - ſûr ; mais l'erreur y peut être. Qui m'aſſurera qu'elle n'y eſt pas en effet ? Vous accuſez nos Meſſieurs d'être prévenus quand ils le décrient, n'eſt-ce point vous qui l'êtes quand vous l'honorez ? Votre penchant pour lui rend ce doute très - raiſonnable. Il faudroit, pour démêler ſurement la vérité, des obſervations impartiales, & quelques précautions que vous ayez priſes, les vôtres ne le ſont pas plus que les leurs. Tout le monde, quoique vous en puiſſiez dire, n'eſt pas entré dans le complot. Je connois d'honnêtes gens qui ne haïſſent pas J. J., c'eſt-à-dire, qui ne profeſſent point pour lui cette bienveillance traîtreſſe qui ſelon vous n'eſt qu'une haine plus meurtriere. Ils eſtiment ſes talens ſans aimer ni haïr ſa perſonne, & n'ont pas une grande confiance

c'eſt ce que je découvre bien ſenſiblement à meſure que j'avance dans mon regiſtre, puiſqu'au bout de cinq ans & demi ſeulement j'ai déjà plus de neuf mille pages bien articulées, & ſur leſquelles on ne peut conteſter.

en toute cette généroſité ſi bruyante qu'on admire dans nos Meſſieurs. Cependant ſur bien des points, ces perſonnes équitables s'accordent à penſer comme le public à ſon égard. Ce qu'elles ont vu par elles-mêmes, ce qu'elles ont appris les unes des autres, donne une idée peu favorable de ſes mœurs, de ſa droiture, de ſa douceur, de ſon humanité, de ſon déſintéreſſement, de toutes les vertus qu'il étaloit avec tant de faſte. Il faut lui paſſer des défauts, même des vices, puiſqu'il eſt homme; mais il en eſt de trop bas pour pouvoir germer dans un cœur honnête. Je ne cherche point un homme parfait, mais je mépriſe un homme abject, & ne croirai jamais que les heureux penchans que vous trouvez dans J. J. puiſſent compatir avec des vices tels que ceux dont il eſt chargé. Vous voyez que je n'inſiſte pas ſur des faits auſſi prouvés qu'il y en ait au monde; mais dont l'omiſſion affectée d'une ſeule formalité énerve ſelon vous toutes les preuves. Je ne dis rien des créatures qu'il s'amuſe à violer, quoique rien ne ſoit moins néceſſaire; des écus qu'il eſcroque aux paſſans dans les tavernes, & qu'il nie

enſuite d'avoir empruntés ; des copies qu'il fait payer deux fois, de celles où il fait de faux comptes, de l'argent qu'il eſcamote dans les payemens qu'on lui fait, de mille autres imputations pareilles. Je veux que tous ces faits, quoique prouvés, ſoient ſujets à chicane comme les autres ; mais ce qui eſt généralement vu par tout le monde ne ſauroit l'être. Cet homme en qui vous trouvez une modeſtie, une timidité de vierge eſt ſi bien connu pour un ſatyre plein d'impudence, que dans les maiſons même où l'on tâchoit de l'attirer à ſon arrivée à Paris, on faiſoit, dès qu'il paroiſſoit, retirer la fille de la maiſon, pour ne pas l'expoſer à la brutalité de ſes propos & de ſes manieres. Cet homme qui vous paroît ſi doux, ſi ſociable, fuit tout le monde ſans diſtinction, dédaigne toutes les careſſes, rebute toutes les avances, & vit ſeul comme un loup-garou. Il ſe nourrit de viſions, ſelon vous, & s'extaſie avec des chimeres : mais s'il mépriſe & repouſſe les humains, ſi ſon cœur ſe ferme à leur ſociété, que leur importe celle que vous lui prêtez avec des êtres imaginaires ? Depuis qu'on s'eſt aviſé de

l'éplucher avec plus de ſoin, on l'a trouvé non-ſeulement différent de ce qu'on le croyoit, mais contraire à tout ce qu'il prétendoit être. Il ſe diſoit honnête, modeſte, on l'a trouvé cynique & débauché; il ſe vantoit de bonnes mœurs, & il eſt pourri de vérole; il ſe diſoit déſintéreſſé, & il eſt de la plus baſſe avidité; il ſe diſoit humain, compatiſſant, il repouſſe durement tout ce qui lui demande aſſiſtance; il ſe diſoit pitoyable & doux, il eſt cruel & ſanguinaire; il ſe diſoit charitable, & il ne donne rien à perſonne; il ſe diſoit liant, facile à ſubjuguer, & il rejette arrogamment toutes les honnêtetés dont on le comble. Plus on le recherche, plus on en eſt dédaigné : on a beau prendre en l'accoſtant, un air béat, un ton patelin, dolent, lamentable, lui écrire des lettres à faire pleurer, lui ſignifier net qu'on va ſe tuer à l'inſtant ſi l'on n'eſt admis, il n'eſt ému de rien, il ſeroit homme à laiſſer faire ceux qui ſeroient aſſez ſots pour cela, & les plaignans qui affluent à ſa porte s'en retournent tous ſans conſolation. Dans une ſituation pareille à la ſienne, ſe voyant obſervé de ſi près, ne devroit-il pas s'at-

tacher à rendre contens de lui tous ceux qui l'abordent, à leur faire perdre à force de douceur & de bonnes manieres, les noires impreſſions qu'ils ont ſur ſon compte, à ſubſtituer dans leurs ames la bienveillance à l'eſtime qu'il a perdue, & à les forcer au moins à le plaindre, ne pouvant plus l'honorer. Au lieu de cela il concourt par ſon humeur ſauvage & par ſes rudes manieres à nourrir, comme à plaiſir, la mauvaiſe opinion qu'ils ont de lui. En le trouvant ſi dur, ſi repouſſant, ſi peu traitable, ils reconnoiſſent aiſément l'homme féroce qu'on leur a peint, & ils s'en retournent convaincus par eux-mêmes, qu'on n'a point exagéré ſon caractere & qu'il eſt auſſi noir que ſon portrait.

Vous me répéterez ſans doute que ce n'eſt point là l'homme que vous avez vu : mais c'eſt l'homme qu'a vu tout le monde excepté vous ſeul. Vous ne parlez, dites-vous, que d'après vos propres obſervations. La plupart de ceux que vous démentez, ne parlent non plus que d'après les leurs. Ils ont vu noir où vous voyez blanc ; mais ils ſont tous d'accord ſur cette couleur noire, la blanche ne frappe nuls

autres yeux que les vôtres ; vous êtes seul contre tous ; la vraisemblance est-elle pour vous ? La raison permet - elle de donner plus de force à votre unique suffrage qu'aux suffrages unanimes de tout le public ? Tout est d'accord sur le compte de cet homme que vous vous obstinez seul à croire innocent, malgré tant de preuves auxquelles vous-même ne trouvez rien à répondre ? Si ces preuves sont autant d'impostures & de sophismes, que faut-il donc penser du genre-humain ? Quoi, toute une génération s'accorde à calomnier un innocent, à le couvrir de fange, à le suffoquer pour ainsi dire, dans le bourbier de la diffamation ? Tandis qu'il ne faut, selon vous, qu'ouvrir les yeux sur lui pour se convaincre de son innocence & de la noirceur de ses ennemis ? Prenez garde, Monsieur Rousseau ; c'est vous-même qui prouvez trop. Si J. J. étoit tel que vous l'avez vu, seroit-il possible que vous fussiez le premier & le seul à l'avoir vu sous cet aspect ? Ne reste-t-il donc que vous seul d'homme juste & sensé sur la terre ? S'il en reste un autre qui ne pense pas ici comme vous, toutes vos observations sont

anéanties, & vous reſtez ſeul chargé de l'accuſation que vous intentez à tout le monde, d'avoir vu ce que vous deſiriez de voir, & non ce qui étoit en effet. Répondez à cette ſeule objection, mais répondez juſte, & je me rends ſur tout le reſte.

ROUSSEAU.

Pour vous rendre ici franchiſe pour franchiſe, je commence par vous déclarer que cette ſeule objection à laquelle vous me ſommez de répondre, eſt à mes yeux un abyme de ténebres où mon entendement ſe perd. J. J. lui-même n'y comprend rien non plus que moi. Il s'avoue incapable d'expliquer, d'entendre la conduite publique à ſon égard. Ce concert avec lequel toute une génération s'empreſſe d'adopter un plan ſi exécrable, la lui rend incompréhenſible. Il n'y voit ni des bons, ni des méchans, ni des hommes: il y voit des êtres dont il n'a nulle idée. Il ne les honore, ni ne les mépriſe, ni ne les conçoit; il ne ſait pas ce que c'eſt. Son ame incapable de haine aime mieux ſe repoſer dans cette entiere ignorance, que de ſe livrer par des interprétations cruelles, à des ſen-

timens toujours pénibles à celui qui les éprouve, quand ils ont pour objet des êtres qu'il ne peut eſtimer. J'approuve cette diſpoſition, & je l'adopte autant que je puis pour m'épargner un ſentiment de mépris pour mes contemporains. Mais au fond je me ſurprends ſouvent à les juger malgré moi : ma raiſon fait ſon office en dépit de ma volonté, & je prends le Ciel à témoin que ce n'eſt pas ma faute ſi ce jugement leur eſt ſi déſavantageux.

Si donc vous faites dépendre votre aſſentiment au réſultat de mes recherches de la ſolution de votre objection, il y a grande apparence que me laiſſant dans mon opinion vous reſterez dans la vôtre; car j'avoue que cette ſolution m'eſt impoſſible, ſans néanmoins que cette impoſſibilité puiſſe détruire en moi la perſuaſion commencée par la marche clandeſtine & tortueuſe de vos Meſſieurs, & confirmée enſuite par la connoiſſance immédiate de l'homme. Toutes vos preuves contraires tirées de plus loin ſe briſent contre cet axiome qui m'entraîne irréſiſtiblement, que la même choſe ne ſauroit être & n'être pas, & tout ce que

disent avoir vu vos Messieurs est, de votre propre aveu, entiérement incompatible avec ce que je suis certain d'avoir vu moi-même.

J'en use dans mon jugement sur cet homme comme dans ma croyance en matiere de foi. Je cede à la conviction directe sans m'arrêter aux objections que je ne puis résoudre; tant parce que ces objections sont fondées sur des principes moins clairs, moins solides dans mon esprit, que ceux qui operent ma persuasion, que parce qu'en cédant à ces objections je tomberois dans d'autres encore plus invincibles. Je perdrois donc à ce changement la force de l'évidence, sans éviter l'embarras des difficultés. Vous dites que ma raison choisit le sentiment que mon cœur préfere, & je ne m'en défends pas. C'est ce qui arrive dans toute délibération où le jugement n'a pas assez de lumieres pour se décider sans le concours de la volonté. Croyez-vous, qu'en prenant avec tant d'ardeur le parti contraire, vos Messieurs soient déterminés par un motif plus impartial?

Ne cherchant pas à vous surprendre je

vous devois d'abord cette déclaration. A préſent jettons un coup-d'œil ſur vos difficultés, ſi ce n'eſt pour les réſoudre, au moins pour y chercher s'il eſt poſſible, quelque ſorte d'explication.

La principale & qui fait la baſe de toutes les autres, eſt celle que vous m'avez ci-devant propoſée ſur le concours unanime de toute la génération préſente à un complot d'impoſtures & d'iniquité, contre lequel il ſeroit, ou trop injurieux au genre-humain de ſuppoſer qu'aucun mortel ne réclame s'il en voyoit l'injuſtice, ou, cette injuſtice étant auſſi évidente qu'elle me paroît, trop orgueilleux à moi, trop humiliant pour le ſens commun de croire qu'elle n'eſt apperçue par perſonne autre.

Faiſons pour un moment cette ſuppoſition triviale que tous les hommes ont la jauniſſe & que vous ſeul ne l'avez pas..... Je préviens l'interruption que vous me préparez..... *Quelle plate comparaiſon ! qu'eſt-ce que c'eſt que cette jauniſſe ?... Comment tous les hommes l'ont-ils gagnée excepté vous ſeul ? C'eſt poſer la même queſtion en d'autres termes, mais ce*

n'eſt pas la réſoudre, ce n'eſt pas même l'éclaircir. Vouliez-vous dire autre choſe en m'interrompant ?

LE FRANÇOIS.

Non ; pourſuivez.

ROUSSEAU.

Je réponds donc. Je crois l'éclaircir quoique vous en puiſſiez dire, lorſque je fais entendre qu'il eſt, pour ainſi dire, des épidémies d'eſprit qui gagnent les hommes de proche en proche comme une eſpece de contagion ; parce que l'eſprit humain naturellement pareſſeux aime à s'épargner de la peine en penſant d'après les autres, ſur-tout en ce qui flatte ſes propres penchans. Cette pente à ſe laiſſer entraîner ainſi s'étend encore aux inclinations, aux goûts, aux paſſions des hommes ; l'engoüement général, maladie ſi commune dans votre nation, n'a point d'autre ſource, & vous ne m'en dédirez pas quand je vous citerai pour exemple à vous-même. Rappellez-vous l'aveu que vous m'avez fait ci-devant dans la ſuppoſition de l'innocence de J. J., que vous ne lui pardonneriez point votre injuſtice envers lui. Ainſi par la peine que vous

donneroit ſon ſouvenir, vous aimeriez mieux l'aggraver que la réparer. Ce ſentiment, naturel aux cœurs dévorés d'amour-propre, peut-il l'être au vôtre où regne l'amour de la juſtice & de la raiſon? Si vous euſſiez réfléchi là-deſſus pour chercher en vous-même la cauſe d'un ſentiment ſi injuſte, & qui vous eſt ſi étranger, vous auriez bientôt trouvé que vous haïſſiez dans J. J. non-ſeulement le ſcélérat qu'on vous avoit peint, mais J. J. lui-même, que cette haine excitée d'abord par ſes vices, en étoit devenue indépendante, s'étoit attachée à ſa perſonne, & qu'innocent ou coupable, il étoit devenu, ſans que vous vous en apperçuſſiez vous-même, l'objet de votre averſion. Aujourd'hui que vous me prêtez une attention plus impartiale, ſi je vous rappellois vos raiſonnemens dans nos premiers entretiens, vous ſentiriez qu'ils n'étoient point en vous l'ouvrage du jugement, mais celui d'une paſſion fougueuſe qui vous dominoit à votre inſçu. Voilà, Monſieur, cette cauſe étrangere qui ſéduiſoit votre cœur ſi juſte, & faſcinoit votre jugement ſi ſain dans leur état naturel. Vous trou-

viez une mauvaiſe face à tout ce qui venoit de cet infortuné, & une bonne à tout ce qui tendoit à le diffamer ; les perfidies, les trahiſons, les menſonges perdoient à vos yeux toute leur noirceur lorſqu'il en étoit l'objet, & pourvu que vous n'y trempaſſiez pas vous-même, vous vous étiez accoutumé à les voir ſans horreur dans autrui : mais ce qui n'étoit en vous qu'un égarement paſſager, eſt devenu pour le public un délire habituel, un principe conſtant de conduite, une jauniſſe univerſelle, fruit d'une bile âcre & répandue, qui n'altere pas ſeulement le ſens de la vue, mais corrompt toutes les humeurs, & tue enfin tout-à-fait l'homme moral qui ſeroit demeuré bien conſtitué ſans elle. Si J. J. n'eût point exiſté, peut-être la plupart d'entr'eux n'auroient-ils rien à ſe reprocher. Otez ce ſeul objet d'une paſſion qui les tranſporte, à tout autre égard ils ſont honnêtes gens, comme tout le monde.

Cette animoſité, plus vive, plus agiſſante que la ſimple averſion, me paroît à l'égard de J. J. la diſpoſition générale de toute la génération préſente. L'air ſeul dont

il eſt regardé paſſant dans les rues, montre évidemment cette diſpoſition qui ſe gêne & ſe contraint quelquefois dans ceux qui le rencontrent, mais qui perce & ſe laiſſe appercevoir malgré eux. A l'empreſſement groſſier & badaut de s'arrêter, de ſe retourner, de le fixer, de le ſuivre, au chuchotement ricaneur qui dirige ſur lui le concours de leurs impudens regards, on les prendroit moins pour d'honnêtes gens qui ont le malheur de rencontrer un monſtre effrayant, que pour des tas de bandits tout joyeux de tenir leur proie, & qui ſe font un amuſement digne d'eux d'inſulter à ſon malheur. Voyez-le entrant au ſpectacle entouré dans l'inſtant d'une étroite enceinte de bras tendus & de cannes, dans laquelle vous pouvez penſer comme il eſt à ſon aiſe ! A quoi ſert cette barriere ? S'il veut la forcer réſiſtera-t-elle ? Non ſans doute. A quoi ſert-elle donc ? Uniquement à ſe donner l'amuſement de le voir enfermé dans cette cage, & à lui bien faire ſentir que tous ceux qui l'entourent, ſe font un plaiſir d'être, à ſon égard, autant d'argouzins & d'archers. Eſt-ce auſſi par bonté qu'on

ne manque pas de cracher sur lui, toutes les fois qu'il passe à portée, & qu'on le peut sans être apperçu de lui ? Envoyer le vin d'honneur au même homme sur qui l'on crache, c'est rendre l'honneur encore plus cruel que l'outrage. Tous les signes de haine, de mépris, de fureur même, qu'on peut tacitement donner à un homme, sans y joindre une insulte ouverte & directe, lui sont prodigués de toutes parts, & tout en l'accablant des plus fades complimens, en affectant pour lui les petits soins mielleux qu'on rend aux jolies femmes, s'il avoit besoin d'une assistance réelle, on le verroit périr avec joie, sans lui donner le moindre secours. Je l'ai vu dans la rue St. Honoré faire presque sous un carrosse une chûte très-périlleuse; on court à lui, mais si-tôt qu'on reconnoît J. J. tout se disperse, les passans reprennent leur chemin, les marchands rentrent dans leurs boutiques, & il seroit resté seul dans cet état, si un pauvre mercier rustre & mal instruit, ne l'eût fait asseoir sur son petit banc, & si une servante tout aussi peu philosophe, ne lui eût apporté un verre d'eau. Tel

eſt en réalité l'intérêt ſi vif & ſi tendre dont l'heureux J. J. eſt l'objet.

Une animoſité de cette eſpece ne ſuit pas, quand elle eſt forte & durable, la route la plus courte, mais la plus ſure pour s'aſſouvir. Or cette route étant déjà toute tracée dans le plan de vos Meſſieurs, le public qu'ils ont mis avec art dans leur confidence, n'a plus eu qu'à ſuivre cette route, & tous avec le même ſecret entr'eux, ont concouru de concert à l'exécution de ce plan. C'eſt-là ce qui s'eſt fait; mais comment cela s'eſt-il pu faire? Voilà votre difficulté qui revient toujours. Que cette animoſité une fois excitée, ait altéré les facultés de ceux qui s'y ſont livrés, au point de leur faire voir la bonté, la généroſité, la clémence dans toutes les manœuvres de la plus noire perfidie, rien n'eſt plus facile à concevoir. Chacun ſait trop que les paſſions violentes, commençant toujours par égarer la raiſon, peuvent rendre l'homme injuſte & méchant dans le fait, & pour ainſi dire, à l'inſçu de lui-même, ſans avoir ceſſé d'être juſte & bon dans l'ame, ou du moins d'aimer la juſtice & la vertu.

Mais

Mais cette haine envenimée comment eſt-on venu à bout de l'allumer? Comment a-t-on pu rendre odieux à ce point, l'homme du monde le moins fait pour la haine, qui n'eut jamais ni intérêt, ni deſir de nuire à autrui, qui ne fit, ne voulut, ne rendit jamais de mal à perſonne, qui ſans jalouſie, ſans concurrence, n'aſpirant à rien & marchant toujours ſeul dans ſa route, ne fut en obſtacle à nul autre, & qui au lieu des avantages attachés à la célébrité, n'a trouvé dans la ſienne qu'outrages, inſultes, miſere & diffamation. J'entrevois bien dans tout cela la cauſe ſecrete qui a mis en fureur les auteurs du complot. La route que J. J. avoit priſe étoit trop contraire à la leur, pour qu'ils lui pardonnaſſent de donner un exemple qu'ils ne vouloient pas ſuivre, & d'occaſionner des comparaiſons qu'il ne leur convenoit pas de ſouffrir. Outre ces cauſes générales, & celles que vous-même avez aſſignées, cette haine primitive & radicale de vos Dames & de vos Meſſieurs, en a d'autres particulieres & relatives à chaque individu qu'il n'eſt ni convenable de dire, ni facile à croire,

& dont je m'abſtiendrai de parler, mais que la force de leurs effets rend trop ſenſibles pour qu'on puiſſe douter de leur réalité, & l'on peut juger de la violence de cette même haine par l'art qu'on met à la cacher en l'aſſouviſſant. Mais plus cette haine individuelle ſe décele, moins on comprend comment on eſt parvenu à y faire participer tout le monde, & ceux même ſur qui nul des motifs qui l'on fait naître ne pouvoit agir. Malgré l'adreſſe des chefs du complot, la paſſion qui les dirigeoit étoit trop viſible pour ne pas mettre à cet égard le public en garde contre tout ce qui venoit de leur part. Comment, écartant des ſoupçons ſi légitimes, l'ont-ils fait entrer ſi aiſément, ſi pleinement dans toutes leurs vues, juſqu'à le rendre auſſi ardent qu'eux-mêmes à les remplir? Voilà ce qui n'eſt pas facile à comprendre & à expliquer.

Leurs marches ſouterraines ſont trop ténébreuſes pour qu'il ſoit poſſible de les y ſuivre. Je crois ſeulement appercevoir, d'eſpace en eſpace, au-deſſus de ces gouffres, quelques ſoupiraux qui peuvent en

indiquer les détours. Vous m'avez décrit vous-même dans notre premier entretien plusieurs de ces manœuvres que vous supposiez légitimes, comme ayant pour objet de démasquer un méchant; destinées au contraire à faire paroître tel, un homme qui n'est rien moins, elles auront également leur effet. Il sera nécessairement haï soit qu'il mérite ou non de l'être, parce qu'on aura pris des mesures certaines pour parvenir à le rendre odieux. Jusques-là ceci se comprend encore; mais ici l'effet va plus loin : il ne s'agit pas seulement de haine, il s'agit d'animosité; il s'agit d'un concours très-actif de tous à l'exécution du projet concerté par un petit nombre, qui seul doit y prendre assez d'intérêt pour agir aussi vivement.

L'idée de la méchanceté est effrayante par elle-même. L'impression naturelle qu'on reçoit d'un méchant dont on n'a pas personnellement à se plaindre, est de le craindre & de le fuir. Content de n'être pas sa victime, personne ne s'avise de vouloir être son bourreau. Un méchant en place, qui peut & veut faire

beaucoup de mal, peut exciter l'animoſité par la crainte, & le mal qu'on en redoute peut inſpirer des efforts pour le prévenir; mais l'impuiſſance jointe à la méchanceté ne peut produire que le mépris & l'éloignement; un méchant ſans pouvoir peut donner de l'horreur, mais point d'animoſité. On frémit à ſa vue, loin de le pourſuivre on le fuit, & rien n'eſt plus éloigné de l'effet que produit ſa rencontre qu'un ſouris inſultant & moqueur. Laiſſant au miniſtere public le ſoin du châtiment qu'il mérite, un honnête homme ne s'avilit pas juſqu'à vouloir y concourir. Quand il n'y auroit même dans ce châtiment d'autre peine afflictive que l'ignominie & d'être expoſé à la riſée publique, quel eſt l'homme d'honneur qui voudroit prêter la main à cette œuvre de juſtice & attacher le coupable au carcan? Il eſt ſi vrai qu'on n'a point généralement d'animoſité contre les malfaiteurs, que ſi l'on en voit un pourſuivi par la juſtice & près d'être pris, le plus grand nombre, loin de le livrer, le fera ſauver s'il peut, ſon péril faiſant oublier qu'il eſt criminel pour ſe ſouvenir qu'il eſt homme.

Voilà tout ce qu'opere la haine que les bons ont pour les méchans ; c'eſt une haine de répugnance & d'éloignement, d'horreur même & d'effroi, mais non pas d'animoſité. Elle fuit ſon objet, en détourne les yeux, dédaigne de s'en occuper : mais la haine contre J. J. eſt active, ardente, infatigable ; loin de fuir ſon objet, elle le cherche avec empreſſement pour en faire à ſon plaiſir. Le tiſſu de ſes malheurs, l'œuvre combinée de ſa diffamation montre une ligue très-étroite & très-agiſſante où tout le monde s'empreſſe d'entrer. Chacun concourt avec la plus vive émulation à le circonvenir, à l'environner de trahiſons & de piéges, à empêcher qu'aucun avis utile ne lui parvienne, à lui ôter tout moyen de juſtification, toute poſſibilité de repouſſer les atteintes qu'on lui porte, de défendre ſon honneur & ſa réputation, à lui cacher tous ſes ennemis, tous ſes accuſateurs, tous leurs complices. On tremble qu'il n'écrive pour ſa défenſe, on s'inquiéte de tout ce qu'il dit, de tout ce qu'il fait, de tout ce qu'il peut faire ; chacun paroît agité de l'effroi de voir paroître de

lui quelque apologie. On l'observe, on l'épie avec le plus grand soin pour tâcher d'éviter ce malheur. On veille exactement à tout ce qui l'entoure, à tout ce qui l'approche, à quiconque lui dit un seul mot. Sa santé, sa vie sont de nouveaux sujets d'inquiétude pour le public: on craint qu'une vieillesse aussi fraîche ne démente l'idée des maux honteux dont on se flattoit de le voir périr; on craint qu'à la longue les précautions qu'on entasse ne suffisent plus pour l'empêcher de parler. Si la voix de l'innocence alloit enfin se faire entendre à travers les huées, quel malheur affreux ne seroit-ce point pour le Corps des Gens de lettres, pour celui des Médecins, pour les Grands, pour les Magistrats, pour tout le monde? Oui, si forçant ses contemporains à le reconnoître honnête homme, il parvenoit à confondre enfin ses accusateurs, sa pleine justification seroit la désolation publique.

Tout cela prouve invinciblement que la haine dont J. J. est l'objet, n'est point la haine du vice & de la méchanceté, mais celle de l'individu. Méchant ou bon,

il n'importe ; consacré à la haine publique il ne lui peut plus échapper, & pour peu qu'on connoisse les routes du cœur humain, l'on voit que son innocence reconnue ne serviroit qu'à le rendre plus odieux encore, & à transformer en rage l'animosité dont il est l'objet. On ne lui pardonne pas maintenant de secouer le pesant joug dont chacun voudroit l'accabler, on lui pardonneroit bien moins les torts qu'on se reprocheroit envers lui, & puisque vous-même avez un moment éprouvé un sentiment si injuste, ces gens si pétris d'amour-propre supporteroient-ils sans aigreur l'idée de leur propre bassesse comparée à sa patience & à sa douceur? Eh soyez certain que si c'étoit en effet un monstre on le fuiroit davantage, mais on le haïroit beaucoup moins.

Quant à moi, pour expliquer de pareilles dispositions je ne puis penser autre chose sinon, qu'on s'est servi pour exciter dans le public cette violente animosité, de motifs semblables à ceux qui l'avoient fait naître dans l'ame des auteurs du complot. Ils avoient vu cet

homme, adoptant des principes tout contraires aux leurs, ne vouloir, ne ſuivre ni parti, ni ſecte, ne dire que ce qui lui ſembloit vrai, bon, utile aux hommes, ſans conſulter en cela ſon propre avantage ni celui de perſonne en particulier. Cette marche & la ſupériorité qu'elle lui donnoit ſur eux fut la grande ſource de leur haine. Ils ne purent lui pardonner de ne pas plier comme eux ſa morale à ſon profit, de tenir ſi peu à ſon intérêt & au leur, & de montrer tout franchement l'abus des lettres & la forfanterie du métier d'auteur, ſans ſe ſoucier de l'application qu'on ne manqueroit pas de lui faire à lui-même des maximes qu'il établiſſoit, ni de la fureur qu'il alloit inſpirer à ceux qui ſe vantent d'être les arbitres de la renommée, les diſtributeurs de la gloire & de la réputation des actions des hommes, mais qui ne ſe vantent pas, que je ſache, de faire cette diſtribution avec juſtice & déſintéreſſement. Abhorrant la ſatire autant qu'il aimoit la vérité, on le vit toujours diſtinguer honorablement les particuliers & les combler de ſinceres éloges, lorſ-

qu'il avançoit des vérités générales dont ils auroient pu s'offenſer. Il faiſoit ſentir que le mal tenoit à la nature des choſes & le bien aux vertus des individus. Il faiſoit & pour ſes amis & pour les auteurs qu'il jugeoit eſtimables, les mêmes exceptions qu'il croyoit mériter, & l'on ſent en liſant ſes ouvrages, le plaiſir que prenoit ſon cœur à ces honorables exceptions. Mais ceux qui s'en ſentoient moins dignes qu'il ne les avoit crus, & dont la conſcience repouſſoit en ſecret ces éloges, s'en irritant à meſure qu'ils les méritoient moins, ne lui pardonnerent jamais d'avoir ſi bien démêlé les abus d'un métier qu'ils tâchoient de faire admirer au vulgaire, ni d'avoir par ſa conduite déprisé tacitement, quoiqu'involontairement la leur. La haine envenimée que ces réflexions firent naître dans leurs cœurs, leur ſuggéra le moyen d'en exciter une ſemblable dans les cœurs des autres hommes.

Ils commencerent par dénaturer tous ſes principes, par traveſtir un républicain ſévere en un brouillon ſéditieux, ſon amour pour la liberté légale en une li-

cence effrénée, & ſon reſpect pour les loix en averſion pour les Princes. Ils l'accuſerent de vouloir renverſer en tout l'ordre de la ſociété parce qu'il s'indignoit, qu'oſant conſacrer ſous ce nom les plus funeſtes déſordres, on inſultât aux miſeres du genre-humain en donnant les plus criminels abus pour les loix dont ils ſont la ruine. Sa colere contre les brigandages publics, ſa haine contre les puiſſans fripons qui les ſoutiennent, ſon intrépide audace à dire des vérités dures à tous les états, furent autant de moyens employés à les irriter tous contre lui. Pour le rendre odieux à ceux qui les rempliſſent, on l'accuſa de les mépriſer perſonnellement. Les reproches durs mais généraux qu'il faiſoit à tous furent tournés en autant de ſatires particulieres dont on fit avec art les plus malignes applications.

Rien n'inſpire tant de courage que le témoignage d'un cœur droit, qui tire de la pureté de ſes intentions, l'audace de prononcer hautement & ſans crainte, des jugemens dictés par le ſeul amour de la juſtice & de la vérité : mais rien

n'expoſe en même tems à tant de dangers & de riſques de la part d'ennemis adroits, que cette même audace, qui précipite un homme ardent dans tous les piéges qu'ils lui tendent, & le livrant à une impétuoſité ſans regle, lui fait faire contre la prudence mille fautes où ne tomba qu'une ame franche & généreuſe, mais qu'ils ſavent transformer en autant de crimes affreux. Les hommes vulgaires, incapables de ſentimens élevés & nobles, n'en ſuppoſent jamais que d'intéreſſés dans ceux qui ſe paſſionnent, & ne pouvant croire que l'amour de la juſtice & du bien public puiſſe exciter un pareil zele, ils leur controuvent toujours des motifs perſonnels, ſemblables à ceux qu'ils cachent eux-mêmes ſous des noms pompeux, & ſans leſquels on ne les verroit jamais s'échauffer ſur rien.

La choſe qui ſe pardonne le moins, eſt un mépris mérité. Celui que J. J. avoit marqué pour tout cet ordre ſocial prétendu, qui couvre en effet les plus cruels déſordres, tomboit bien plus ſur la conſtitution des différens états que ſur les ſujets qui les rempliſſent, & qui, par

cette conſtitution même, ſont néceſſités à être ce qu'ils ſont. Il avoit toujours fait une diſtinction très-judicieuſe entre les perſonnes & les conditions, eſtimant ſouvent les premieres quoique livrées à l'eſprit de leur état, lorſque le naturel reprenoit de tems à autre quelque aſcendant ſur leur intérêt, comme il arrive aſſez fréquemment à ceux qui ſont bien nés. L'art de vos Meſſieurs fut de préſenter les choſes ſous un tout autre point de vue, & de montrer en lui comme haine des hommes, celle que pour l'amour d'eux, il porte aux maux qu'ils ſe font. Il paroît qu'ils ne s'en ſont pas tenus à ces imputations générales, mais que, lui prêtant des diſcours, des écrits, des œuvres conformes à leurs vues, ils n'ont épargné ni fictions, ni menſonges pour irriter contre lui l'amour-propre, & dans tous les états, & chez tous les individus.

J. J. a même une opinion qui, ſi elle eſt juſte, peut aider à expliquer cette animoſité générale. Il eſt perſuadé que dans les écrits qu'on fait paſſer ſous ſon nom, l'on a pris un ſoin particulier de

lui faire insulter brutalement tous les états de la société, & de changer en odieuses personnalités les reproches francs & forts qu'il leur fait quelquefois. Ce soupçon lui est venu (13) sur ce que dans plusieurs lettres, anonymes & autres, on lui rappelle des choses, comme étant de ses écrits, qu'il n'a jamais songé à y mettre. Dans l'une, il a, dit-on, mis *fort plaisamment en question si les marins étoient des hommes* ? Dans une autre, un officier lui avoue modestement que, selon l'expression de lui J. J., lui militaire *radote de bonne foi comme la plupart de ses camarades.* Tous les jours il reçoit ainsi des citations de passages qu'on lui attribue faussement, avec la plus grande confiance, & qui sont toujours outrageans pour quelqu'un. Il apprit il y a peu de tems qu'un homme de lettres de sa plus ancienne connoissance, & pour lequel il avoit conservé de l'estime, ayant trop marqué peut-être un reste d'affection pour

(13) C'est ce qu'il m'est impossible de vérifier, parce que ces Messieurs ne laissent parvenir jusqu'à moi aucun exemplaire des écrits qu'ils fabriquent ou font fabriquer sous mon nom.

lui, on l'en guérit en lui perſuadant que J. J. travailloit à une critique amere de ſes écrits.

Tels ſont à-peu-près les reſſorts qu'on a pu mettre en jeu pour allumer & fomenter cette animoſité ſi vive & ſi générale dont il eſt l'objet, & qui, s'attachant particuliérement à ſa diffamation, couvre d'un faux intérêt pour ſa perſonne, le ſoin de l'avilir encore par cet air de faveur & de commiſération. Pour moi je n'imagine que ce moyen d'expliquer les différens degrés de la haine qu'on lui porte, à proportion que ceux qui s'y livrent, ſont plus dans le cas de s'appliquer les reproches qu'il fait à ſon ſiecle & à ſes contemporains. Les fripons publics, les intrigans, les ambitieux dont il dévoile les manœuvres, les paſſionnés deſtructeurs de toute religion, de toute conſcience, de toute liberté, de toute morale, atteints plus au vif par ſes cenſures, doivent le haïr & le haïſſent en effet encore plus que ne font les honnêtes gens trompés. En l'entendant ſeulement nommer, les premiers ont peine à ſe contenir, & la modération qu'ils

tâchent d'affecter, ſe dément bien vîte, s'ils n'ont pas beſoin de maſque pour aſſouvir leur paſſion. Si la haine de l'homme n'étoit que celle du vice, la proportion ſe renverſeroit, la haine des gens de bien ſeroit plus marquée, les méchans ſeroient plus indifférens. L'obſervation contraire eſt générale, frappante, inconteſtable, & pourroit fournir bien des conſéquences : contentons-nous ici de la confirmation que j'en tire, de la juſteſſe de mon explication.

Cette averſion une fois inſpirée, s'étend, ſe communique de proche en proche, dans les familles, dans les ſociétés, & devient en quelque ſorte un ſentiment inné qui s'affermit dans les enfans par l'éducation, & dans les jeunes gens par l'opinion publique. C'eſt encore une remarque à faire, qu'excepté la confédération ſecrete de vos Dames & de vos Meſſieurs, ce qui reſte de la génération dans laquelle il a vécu, n'a pas pour lui une haine auſſi envenimée que celle qui ſe propage dans la génération qui ſuit. Toute la jeuneſſe eſt nourrie dans ce ſentiment par un ſoin particulier de vos

Meſſieurs dont les plus adroits ſe ſont chargés de ce département. C'eſt d'eux que tous les apprentifs philoſophes prennent l'attache, c'eſt de leurs mains que ſont placés les gouverneurs des enfans, les ſecrétaires des peres, les confidens des meres; rien dans l'intérieur des familles ne ſe fait que par leur direction, ſans qu'ils paroiſſent ſe mêler de rien; ils ont trouvé l'art de faire circuler leur doctrine & leur animoſité dans les ſéminaires, dans les colleges, & toute la génération naiſſante leur eſt dévouée dès le berceau. Grands imitateurs de la marche des Jéſuites ils furent leurs plus ardens ennemis, ſans doute par jalouſie de métier, & maintenant, gouvernant les eſprits avec le même empire, avec la même dextérité que les autres gouvernoient les conſciences, plus fins qu'eux en ce qu'ils ſavent mieux ſe cacher en agiſſant, & ſubſtituant peu-à-peu l'intolérance philoſophique à l'autre, ils deviennent, ſans qu'on s'en apperçoive, auſſi dangereux que leurs prédéceſſeurs. C'eſt par eux que cette génération nouvelle qui doit certainement à J. J. d'être moins tourmentée

mentée dans son enfance, plus saine & mieux constituée dans tous les âges, loin de lui en savoir gré, est nourrie dans les plus odieux préjugés & dans les plus cruels sentimens à son égard. Le venin d'animosité qu'elle a sucé presque avec le lait, lui fait chercher à l'avilir & le déprimer avec plus de zele encore que ceux mêmes qui l'ont élevée dans ces dispositions haineuses. Voyez dans les rues & aux promenades l'infortuné J. J. entouré de gens qui, moins par curiosité que par dérision, puisque la plupart l'ont déjà vu cent fois, se détournent, s'arrêtent pour le fixer d'un œil qui n'a rien assurément de l'urbanité françoise : vous trouverez toujours que les plus insultans, les plus moqueurs, les plus acharnés sont de jeunes gens qui, d'un air ironiquement poli, s'amusent à lui donner tous les signes d'outrage & de haine qui peuvent l'affliger, sans les compromettre.

Tout cela eût été moins facile à faire dans tout autre siecle. Mais celui-ci est particuliérement un siecle haineux & malveillant par caractere (14). Cet esprit

(14) Fréron vient de mourir. On demandoit qui feroit

cruel & méchant ſe fait ſentir dans toutes les ſociétés, dans toutes les affaires publiques, il ſuffit ſeul pour mettre à la mode, & faire briller dans le monde ceux qui ſe diſtinguent par-là. L'orgueilleux deſpotiſme de la philoſophie moderne a porté l'égoïſme de l'amour-propre à ſon dernier terme. Le goût qu'a pris toute la jeuneſſe pour une doctrine ſi commode, la lui a fait adopter avec fureur & prêcher avec la plus vive intolérance. Ils ſe ſont accoutumés à porter dans la ſociété ce même ton de maître ſur lequel ils prononcent les oracles de leur ſecte, & à traiter avec un mépris apparent, qui n'eſt qu'une haine plus inſolente, tout ce qui oſe héſiter à ſe ſoumettre à leurs déciſions. Ce goût de domination n'a pu manquer d'animer toutes les paſſions iraſcibles qui tiennent à l'amour-propre. Le même fiel qui coule avec l'encre dans les écrits des maîtres, abreuve les cœurs des diſciples. Devenus eſclaves pour être tyrans, ils ont fini par preſ-

---

ſon épitaphe. *Le premier qui crachera ſur ſa tombe*, répondit à l'inſtant M. M***. Quand on ne m'auroit pas nommé l'auteur de ce mot, j'aurois deviné qu'il partoit d'une bouche philoſophe, & qu'il étoit de ce ſiecle-ci.

crire en leur propre nom les loix que ceux-là leur avoient dictées, & à voir dans toute réſiſtance la plus coupable rebellion. Une génération de deſpotes ne peut être ni fort douce ni fort paiſible, & une doctrine ſi hautaine, qui d'ailleurs n'admet ni vice ni vertu dans le cœur de l'homme, n'eſt pas propre à contenir par une morale indulgente pour les autres, & réprimante pour ſoi, l'orgueil de ſes ſectateurs. De-là les inclinations haineuſes qui diſtinguent cette génération. Il n'y a plus ni modération dans les ames, ni vérité dans les attachemens. Chacun hait tout ce qui n'eſt pas lui plutôt qu'il ne s'aime lui-même. On s'occupe trop d'autrui pour ſavoir s'occuper de ſoi; on ne ſait plus que haïr, & l'on ne tient point à ſon propre parti par attachement, encore moins par eſtime, mais uniquement par haine du parti contraire. Voilà les diſpoſitions générales dans leſquelles vos Meſſieurs ont trouvé ou mis leurs contemporains, & qu'ils n'ont eu qu'à tourner enſuite contre J. J. (15) qui, tout auſſi

(15) Dans cette génération nourrie de philoſophie & de fiel, rien n'eſt ſi facile aux intrigans que de faire tomber

peu propre à recevoir la loi qu'à la faire; ne pouvoit par cela seul manquer dans ce nouveau système, d'être l'objet de la haine des chefs & du dépit des disciples: la foule empressée à suivre une route qui l'égare, ni voit pas avec plaisir ceux qui, prenant une route contraire, semblent par-là lui reprocher son erreur (16).

Qui connoîtroit bien toutes les causes concourantes, tous les différens ressorts mis en œuvre pour exciter dans tous les états cet engoüement haineux, seroit moins surpris de le voir de proche en proche devenir une contagion générale. Quand une fois le branle est donné, chacun suivant le torrent, en augmente l'impulsion. Comment se défier de son sentiment, quand on le voit être celui de

---

sur qui il leur plaît cet appétit général de haïr. Leurs succès prodigieux en ce point, prouvent encore moins leurs talens que la disposition du public, dont les apparens témoignages d'estime & d'attachement pour les uns, ne sont en effet que des actes de haine pour d'autres.

(16) J'aurois dû peut-être insister ici sur la ruse favorite de mes persécuteurs, qui est de satisfaire à mes dépens, leurs passions haineuses, de faire le mal par leurs satellites & de faire en sorte qu'il me soit imputé. C'est ainsi qu'ils m'ont successivement attribué le *système de la nature*, *la philosophie de la nature*, la note du roman de Madame d'Ormoy, &c, &c.

tout le monde, comment douter que l'objet d'une haine auſſi univerſelle ſoit réellement un homme odieux? Alors plus les choſes qu'on lui attribue ſont abſurdes & incroyables, plus on eſt prêt à les admettre. Tout fait qui le rend odieux ou ridicule eſt par cela ſeul aſſez prouvé. S'il s'agiſſoit d'une bonne action qu'il eût faite, nul n'en croiroit à ſes propres yeux, ou bientôt une interprétation ſubite la changeroit du blanc au noir. Les méchans ne croyent ni à la vertu ni même à la bonté; il faut être déjà bon ſoi-même pour croire d'autres hommes meilleurs que ſoi, & il eſt preſque impoſſible qu'un homme réellement bon, demeure ou ſoit reconnu tel dans une génération méchante.

Les cœurs ainſi diſpoſés, tout le reſte devint facile. Dès-lors vos Meſſieurs auroient pu ſans aucun détour, perſécuter ouvertement J. J. avec l'approbation publique, mais ils n'auroient aſſouvi qu'à demi leur vengeance, & ſe compromettre vis-à-vis de lui, étoit riſquer d'être découverts. Le ſyſtême qu'ils ont adopté, remplit mieux toutes leurs vues & pré-

vient tous les inconvéniens. Le chef-d'œuvre de leur art a été de transformer en ménagemens pour leur victime, les précautions qu'ils ont prises pour leur sureté. Un vernis d'humanité couvrant la noirceur du complot, acheva de séduire le public, & chacun s'empressa de concourir à cette bonne œuvre ; il est si doux d'assouvir saintement une passion, & de joindre au venin de l'animosité le mérite de la vertu ! Chacun se glorifiant en lui-même de trahir un infortuné, se disoit avec complaisance ; « ah que je suis » généreux ! C'est pour son bien que je » le diffame, c'est pour le protéger que » je l'avilis ; & l'ingrat loin de sentir mon » bienfait s'en offense ! mais cela ne m'em» pêchera pas d'aller mon train & de le » servir de la sorte en dépit de lui ». Voilà comment sous le prétexte de pourvoir à sa sureté, tous en s'admirant eux-mêmes, se font contre lui les satellites de vos Messieurs, &, comme écrivoit J. J. à M***. *sont si fiers d'être des traîtres.* Concevez-vous qu'avec une pareille disposition d'esprit, on puisse être équitable & voir les choses comme elles sont ? On

verroit Socrate, Ariſtide, on verroit un Ange, on verroit Dieu même avec des yeux ainſi faſcinés, qu'on croiroit toujours voir un monſtre infernal.

Mais quelque facile que ſoit cette pente; il eſt toujours bien étonnant, dites-vous, qu'elle ſoit univerſelle, que tous la ſuivent ſans exception, que pas un ſeul n'y réſiſte & ne proteſte, que la même paſſion entraîne en aveugle une génération toute entiere, & que le conſentement ſoit unanime dans un tel renverſement du droit de la nature & des gens.

Je conviens que le fait eſt très-extraordinaire, mais en le ſuppoſant très-certain, je le trouverois bien plus extraordinaire encore, s'il avoit la vertu pour principe : car il faudroit que toute la génération préſente ſe fût élevée par cette unique vertu, à une ſublimité qu'elle ne montre aſſurément en nulle autre choſe, & que parmi tant d'ennemis qu'a J. J., il ne s'en trouvât pas un ſeul qui eût la maligne franchiſe de gâter la merveilleuſe œuvre de tous les autres. Dans mon explication, un petit nombre de gens adroits, puiſſans, intrigans, concertés de longue

main, abusant les uns par de fausses apparences, & animant les autres par des passions auxquelles ils n'ont déjà que trop de pente, fait tout concourir contre un innocent qu'on a pris soin de charger de crimes, en lui ôtant tout moyen de s'en laver. Dans l'autre explication, il faut que de toutes les générations la plus haineuse se transforme tout-d'un-coup toute entiere, & sans aucune exception, en autant d'Anges célestes en faveur du dernier des scélérats qu'on s'obstine à protéger & à laisser libre, malgré les attentats & les crimes qu'il continue de commettre tout à son aise, sans que personne au monde ose, tant on craint de lui déplaire, songer à l'en empêcher, ni même à les lui reprocher. Laquelle de ces deux suppositions vous paroît la plus raisonnable & la plus admissible?

Au reste, cette objection tirée du concours unanime de tout le monde à l'exécution d'un complot abominable, a peut-être plus d'apparence que de réalité. Premiérement l'art des moteurs de toute la trame a été de ne la pas dévoiler également à tous les yeux. Ils en ont gardé

le principal ſecret entre un petit nombre de conjurés ; ils n'ont laiſſé voir au reſte des hommes que ce qu'il falloit pour les y faire concourir. Chacun n'a vu l'objet que par le côté qui pouvoit l'émouvoir, & n'a été initié dans le complot qu'autant que l'exigeoit la partie de l'exécution qui lui étoit confiée. Il n'y a peut-être pas dix perſonnes qui ſachent à quoi tient le fond de la trame, & de ces dix, il n'y en a peut-être pas trois qui connoiſſent aſſez leur victime, pour être ſûrs qu'ils noirciſſent un innocent. Le ſecret du premier complot eſt concentré entre deux hommes qui n'iront pas le révéler. Tout le reſte des complices, plus ou moins coupables, ſe fait illuſion ſur des manœuvres qui, ſelon eux, tendent moins à perſécuter l'innocence qu'à s'aſſurer d'un méchant. On a pris chacun par ſon caractere particulier, par ſa paſſion favorite. S'il étoit poſſible que cette multitude de coopérateurs ſe raſſemblât & s'éclairât par des confidences réciproques, ils ſeroient frappés eux-mêmes des contradictions abſurdes qu'ils trouveroient dans les faits qu'on a prouvés à chacun d'eux, & des

motifs non-ſeulement différens, mais ſouvent contraires, par leſquels on les a fait concourir tous à l'œuvre commune, ſans qu'aucun d'eux en vît le vrai but. J. J. lui-même ſait bien diſtinguer d'avec la canaille à laquelle il a été livré à Motiers, à Trye, à Monquin, des perſonnes d'un vrai mérite, qui, trompées plutôt que ſéduites, &, ſans être exemptes de blâme, à plaindre dans leur erreur, n'ont pas laiſſé, malgré l'opinion qu'elles avoient de lui, de le rechercher avec le même empreſſement que les autres, quoique dans de moins cruelles intentions. Les trois quarts, peut-être, de ceux qu'on a fait entrer dans le complot, n'y reſtent que parce qu'ils n'en ont pas vu toute la noirceur. Il y a même plus de baſſeſſe que de malice dans les indignités dont le grand nombre l'accable, & l'on voit à leur air, à leur ton, dans leurs manieres, qu'ils l'ont bien moins en horreur comme objet de haine, qu'en dériſion comme infortuné.

De plus; quoique perſonne ne combatte ouvertement l'opinion générale, ce qui ſeroit ſe compromettre à pure perte,

penſez-vous que tout le monde y acquieſce réellement ? Combien de particuliers, peut-être, voyant tant de manœuvres & de mines ſouterraines, s'en indignent, refuſent d'y concourir, & gémiſſent en ſecret ſur l'innocence opprimée ! Combien d'autres ne ſachant à quoi s'en tenir ſur le compte d'un homme enlacé dans tant de piéges, refuſent de le juger ſans l'avoir entendu, & jugeant ſeulement ſes adroits perſécuteurs, penſent que des gens à qui la ruſe, la fauſſeté, la trahiſon coûtent ſi peu, pourroient bien n'être pas plus ſcrupuleux ſur l'impoſture. Suſpendus entre la force des preuves qu'on leur allégue, & celles de la malignité des accuſateurs, ils ne peuvent accorder tant de zele pour la vérité avec tant d'averſion pour la juſtice, ni tant de généroſité pour celui qu'ils accuſent, avec tant d'art à gauchir devant lui & ſe ſouſtraire à ſes défenſes. On peut s'abſtenir de l'iniquité, ſans avoir le courage de la combattre. On peut refuſer d'être complice d'une trahiſon, ſans oſer démaſquer les traîtres. Un homme juſte, mais foible, ſe retire alors de la foule, reſte dans ſon coin, & n'o-

ſant s'expoſer, plaint tout bas l'opprimé, craint l'oppreſſeur, & ſe tait. Qui peut ſavoir combien d'honnêtes gens ſont dans ce cas ? ils ne ſe font ni voir, ni ſentir : ils laiſſent le champ libre à vos Meſſieurs juſqu'à ce que le moment de parler ſans danger arrive. Fondé ſur l'opinion que j'eus toujours de la droiture naturelle du cœur humain, je crois que cela doit être. Sur quel fondement raiſonnable peut-on ſoutenir que cela n'eſt pas ? Voilà, Monſieur, tout ce que je puis répondre à l'unique objection à laquelle vous vous réduiſez, & qu'au reſte je ne me charge pas de réſoudre à votre gré, ni même au mien, quoiqu'elle ne puiſſe ébranler la perſuaſion directe qu'ont produit en moi mes recherches.

Je vous ai vu prêt à m'interrompre, & j'ai compris que c'étoit pour me reprocher le ſoin ſuperflu de vous établir un fait dont vous convenez ſi bien vous-même, que vous le tournez en objection contre moi, ſavoir qu'il n'eſt pas vrai que tout le monde ſoit entré dans le complot. Mais remarquez qu'en paroiſſant nous accorder ſur ce point, nous ſommes

néanmoins de ſentimens tout contraires, en ce que, ſelon vous, ceux qui ne ſont pas du complot penſent ſur J. J. tout comme ceux qui en ſont, & que, ſelon moi, ils doivent penſer tout autrement. Ainſi votre exception que je n'admets pas, & la mienne que vous n'admettez pas non plus, tombant ſur des perſonnes différentes, s'excluent mutuellement ou du moins ne s'accordent pas. Je viens de vous dire ſur quoi je fonde la mienne; examinons la vôtre à préſent.

D'honnêtes gens, que vous dites ne pas entrer dans le complot & ne pas haïr J. J., voyent cependant en lui tout ce que diſent y voir ſes plus mortels ennemis; comme s'il en avoit qui convinſſent de l'être & ne ſe vantaſſent pas de l'aimer! En me faiſant cette objection, vous ne vous êtes pas rappellé celle-ci qui la prévient & la détruit. S'il y a complot, tout par ſon effet devient facile à prouver à ceux mêmes qui ne ſont pas du complot, & quand ils croyent voir par leurs yeux, ils voyent, ſans s'en douter, par les yeux d'autrui.

Si ces perſonnes dont vous parlez ne

ſont pas de mauvaiſe foi ; du moins elles ſont certainement prévenues comme tout le public, & doivent par cela ſeul voir & juger comme lui. Et comment vos Meſſieurs ayant une fois la facilité de faire tout croire, auroient-ils négligé de porter cet avantage auſſi loin qu'il pouvoit aller ? Ceux qui dans cette perſuaſion générale ont écarté la plus ſure épreuve pour diſtinguer le vrai du faux, ont beau n'être pas à vos yeux du complot, par cela ſeul ils en ſont aux miens ; & moi qui ſens dans ma conſcience, qu'où ils croyent voir la certitude & la vérité, il n'y a qu'erreur, menſonge, impoſture, puis-je douter qu'il n'y ait de leur faute dans leur perſuaſion, & que s'ils avoient aimé ſincérement la vérité, ils ne l'euſſent bientôt démêlée à travers les artifices des fourbes qui les ont abuſés. Mais ceux qui ont d'avance irrévocablement jugé l'objet de leur haine, & qui n'en veulent pas démordre, ne voyant en lui que ce qu'ils y veulent voir, tordent & détournent tout au gré de leur paſſion, & à force de ſubtilités, donnent aux choſes les plus contraires à leurs idées, l'interprétation qui

les y peut ramener. Les perſonnes que vous croyez impartiales ont-elles pris les précautions néceſſaires pour ſurmonter ces illuſions ?

LE FRANÇOIS.

Mais, M. Rouſſeau, y penſez-vous, & qu'exigez-vous là du public ? Avez-vous pu croire qu'il examineroit la choſe auſſi ſcrupuleuſement que vous ?

ROUSSEAU.

Il en eût été diſpenſé ſans doute, s'il ſe fût abſtenu d'une déciſion ſi cruelle. Mais en prononçant ſouverainement ſur l'honneur & ſur la deſtinée d'un homme, il n'a pu ſans crime négliger aucun des moyens eſſentiels & poſſibles de s'aſſurer qu'il prononçoit juſtement.

Vous mépriſez, dites-vous, un homme abject, & ne croirez jamais que les heureux penchans que j'ai cru voir dans J. J. puiſſent compatir avec des vices auſſi bas que ceux dont il eſt accuſé. Je penſe exactement comme vous ſur cet article ; mais je ſuis auſſi certain que d'aucune vérité qui me ſoit connue, que cette abjection que vous lui reprochez eſt de tous les vices le plus éloigné de ſon naturel.

Bien plus près de l'extrémité contraire, il a trop de hauteur dans l'ame pour pouvoir tendre à l'abjection. J. J. eſt foible ſans doute & peu capable de vaincre ſes paſſions! Mais il ne peut avoir que les paſſions relatives à ſon caractere, & des tentations baſſes ne ſauroient approcher de ſon cœur. La ſource de toutes ſes conſolations eſt dans l'eſtime de lui-même. Il ſeroit le plus vertueux des hommes, ſi ſa force répondoit à ſa volonté. Mais avec toute ſa foibleſſe il ne peut être un homme vil, parce qu'il n'y a pas dans ſon ame un penchant ignoble auquel il fût honteux de céder. Le ſeul qui l'eût pu mener au mal eſt la mauvaiſe honte, contre laquelle il a lutté toute ſa vie avec des efforts auſſi grands qu'inutiles, parce qu'elle tient à ſon humeur timide qui préſente un obſtacle invincible aux ardens deſirs de ſon cœur, & le force à leur donner le change en mille façons ſouvent blâmables. Voilà l'unique ſource de tout le mal qu'il a pu faire; mais dont rien ne peut ſortir de ſemblable aux indignités dont vous l'accuſez. Eh! comment ne voyez-vous pas combien vos Meſſieurs eux-mêmes

ſont

ſont éloignés de ce mépris qu'ils veulent vous inſpirer pour lui ? Comment ne voyez-vous pas que ce mépris qu'ils affectent n'eſt point réel, qu'il n'eſt que le voile bien tranſparent d'une eſtime qui les déchire & d'une rage qu'ils cachent très-mal ? La preuve en eſt manifeſte. On ne s'inquiéte point ainſi des gens qu'on mépriſe. On en détourne les yeux, on les laiſſe pour ce qu'ils ſont ; on fait à leur égard, non pas ce que font vos Meſſieurs à l'égard de J. J., mais ce que lui-même fait au leur. Il n'eſt pas étonnant qu'après l'avoir chargé de pierres, ils le couvrent auſſi de boue : tous ces procédés ſont très-concordans de leur part ; mais ceux qu'ils lui imputent ne le ſont gueres de la ſienne, & ces indignités auxquelles vous revenez, ſont-elles mieux prouvées que les crimes ſur leſquels vous n'inſiſtez plus ? Non, Monſieur, après nos diſcuſſions précédentes, je ne vois plus de milieu poſſible entre tout admettre & tout rejetter.

Des témoignages que vous ſuppoſez impartiaux, les uns portent ſur des faits abſurdes & faux, mais rendus croyables à

force de prévention : tels que le viol, la brutalité, la débauche, la cynique impudence, les baſſes friponneries : les autres ſur des faits vrais, mais fauſſement interprétés ; tels que ſa dureté, ſon dédain, ſon humeur colere & repouſſante, l'obſtination de fermer ſa porte aux nouveaux viſages, ſur-tout aux quidams cajoleurs & pleureux, & aux arrogans mal-appris.

Comme je ne défendrai jamais J. J. accuſé d'aſſaſſinat & d'empoiſonnement, je n'entends pas non plus le juſtifier d'être un violateur de filles, un monſtre de débauche, un petit filou. Si vous pouvez adopter ſérieuſement de pareilles opinions ſur ſon compte, je ne puis que le plaindre, & vous plaindre auſſi, vous qui careſſez des idées dont vous rougiriez comme ami de la juſtice, en y regardant de plus près, & faiſant ce que j'ai fait. Lui débauché, brutal, impudent, cynique auprès du ſexe ! Eh ! j'ai grand'peur que ce ne ſoit l'excès contraire qui l'a perdu, & que s'il eût été ce que vous dites, il ne fût aujourd'hui bien moins malheureux. Il eſt bien aiſé de faire à ſon arrivée, retirer les filles de la maiſon ;

mais qu'eſt-ce que cela prouve, ſinon la maligne diſpoſition des parens envers lui ?

A-t-on l'exemple de quelque fait qui ait rendu néceſſaire une précaution ſi bizarre & ſi affectée ? & qu'en dût-il penſer à ſon arrivée à Paris, lui qui venoit de vivre à Lyon très-familiérement dans une maiſon très-eſtimable, où la mere & trois filles charmantes, toutes trois dans la fleur de l'âge & de la beauté, l'accabloient à l'envi d'amitiés & de careſſes ? Eſt-ce en abuſant de cette familiarité près de ces jeunes perſonnes, eſt-ce par des manieres ou des propos libres avec elles qu'il mérita l'indigne & nouvel accueil qui l'attendoit à Paris en les quittant ; & même encore aujourd'hui, des meres très-ſages craignent-elles de mener leurs filles chez ce terrible ſatyre, devant lequel ces autres-là n'oſent laiſſer un moment les leurs, chez elles & en leur préſence ? En vérité, que des farces auſſi groſſieres puiſſent abuſer un moment les gens ſenſés, il faut en être témoin pour le croire.

Suppoſons un moment qu'on eût oſé publier tout cela dix ans plutôt & lorſque l'eſtime des honnêtes gens qu'il eut

toujours dès ſa jeuneſſe, étoit montée au plus haut degré : ces opinions, quoique ſoutenues des mêmes preuves, auroient-elles acquis le même crédit chez ceux qui maintenant s'empreſſent de les adopter ? Non, ſans doute ; ils les auroient rejettées avec indignation. Ils auroient tous dit ; « quand un homme eſt parvenu juſ-» qu'à cet âge avec l'eſtime publique, » quand ſans patrie, ſans fortune & ſans » aſyle, dans une ſituation gênée, & for-» cé, pour ſubſiſter, de recourir ſans ceſſe » aux expédiens, on n'en a jamais em-» ployés que d'honorables, & qu'on » s'eſt fait toujours conſidérer & bien » vouloir dans ſa détreſſe, on ne com-» mence pas après l'âge mûr, & quand » tous les yeux ſont ouverts ſur nous, » à ſe dévoyer de la droite route pour » s'enfoncer dans les ſentiers bourbeux » du vice, on n'aſſocie point la baſſeſſe » des plus vils fripons avec le courage » & l'élévation des ames fieres, ni l'amour » de la gloire aux manœuvres des filoux ; » & ſi quarante ans d'honneur permet-» toient à quelqu'un de ſe démentir ſi » tard à ce point, il perdroit bientôt

» cette vigueur de ſentiment, ce reſſort,
» cette franchiſe intrépide qu'on n'a point
» avec des paſſions baſſes, & qui jamais
» ne ſurvit à l'honneur. Un fripon peut
» être lâche, un méchant peut être arro-
» gant; mais la douceur de l'innocence
» & la fierté de la vertu ne peuvent s'unir
» que dans une belle ame ».

Voilà ce qu'ils auroient tous dit ou penſé, & ils auroient certainement refuſé de le croire atteint de vices auſſi bas, à moins qu'il n'en eût été convaincu ſous leurs yeux. Ils auroient du moins voulu l'étudier eux mêmes avant de le juger ſi décidément & ſi cruellement. Ils auroient fait ce que j'ai fait, & avec l'impartialité que vous leur ſuppoſez, ils auroient tiré de leurs recherches la même concluſion que je tire des miennes. Ils n'ont rien fait de tout cela; les preuves les plus ténébreuſes, les témoignages les plus ſuſpects leur ont ſuffi pour ſe décider en mal ſans autre vérification, & ils ont ſoigneuſement évité tout éclairciſſement qui pouvoit leur montrer leur erreur. Donc quoique vous en puiſſiez dire, ils ſont du complot; car ce que j'appelle en être n'eſt

pas ſeulement être dans le ſecret de vos Meſſieurs, je préſume que peu de gens y ſont admis; mais c'eſt adopter leur inique principe : c'eſt ſe faire, comme eux, une loi de dire à tout le monde & de cacher au ſeul accuſé le mal qu'on penſe ou qu'on feint de penſer de lui, & les raiſons ſur leſquelles on fonde ce jugement, afin de le mettre hors d'état d'y répondre, & de faire entendre les ſiennes : car ſi-tôt qu'on s'eſt laiſſé perſuader qu'il faut le juger, non-ſeulement ſans l'entendre, mais ſans en être entendu, tout le reſte eſt forcé, & il n'eſt pas poſſible qu'on réſiſte à tant de témoignages ſi bien arrangés & mis à l'abri de l'inquiétante épreuve des réponſes de l'accuſé. Comme tout le ſuccès de la trame dépendoit de cette importante précaution, ſon auteur aura mis toute la ſagacité de ſon eſprit à donner à cette injuſtice le tour le plus ſpécieux, & à la couvrir même d'un vernis de bénéficence & de généroſité qui n'eût ébloui nul eſprit impartial, mais qu'on s'eſt empreſſé d'admirer à l'égard d'un homme qu'on n'eſtimoit que par force, & dont les ſingularités n'étoient vues de bon œil par qui que ce fût.

Tout tient à la premiere accuſation qui l'a fait déchoir tout d'un coup du titre d'honnête homme qu'il avoit porté juſqu'alors, pour y ſubſtituer celui du plus affreux ſcélérat. Quiconque a l'ame ſaine & croit vraiment à la probité, ne ſe départ pas aiſément de l'eſtime fondée qu'il a conçue pour un homme de bien. Je verrois commettre un crime, s'il étoit poſſible, ou faire une action baſſe à Milord Maréchal (17) que je n'en croirois pas à mes yeux. Quand j'ai cru de J. J. tout ce que vous m'avez prouvé, c'étoit en le ſuppoſant convaincu. Changer à ce point, ſur le compte d'un homme eſtimé durant toute ſa vie, n'eſt pas une choſe facile. Mais auſſi ce premier pas fait, tout le reſte va de lui-même. De crime en crime, un homme coupable d'un ſeul devient, comme vous l'avez dit, capable de tous. Rien n'eſt moins ſurprenant que le paſſage de la méchanceté à l'abjection, & ce n'eſt pas la

(17) Il eſt vrai que Milord Maréchal eſt d'une illuſtre naiſſance, & J. J. un homme du peuple; mais il faut penſer que Rouſſeau qui parle ici, n'a pas en général une opinion bien ſublime de la haute vertu des gens de qualité, & que l'hiſtoire de J. J. ne doit pas naturellement agrandir cette opinion.

peine de meſurer ſi ſoigneuſement l'intervalle qui peut quelquefois ſéparer un ſcélérat d'un fripon. On peut donc avilir tout à ſon aiſe l'homme qu'on a commencé par noircir. Quand on croit qu'il n'y a dans lui que du mal, on n'y voit plus que cela, ſes actions bonnes ou indifférentes, changent bientôt d'apparence avec beaucoup de préjugés & un peu d'interprétation, & l'on rétracte alors ſes jugemens avec autant d'aſſurance, que ſi ceux qu'on leur ſubſtitue, étoient mieux fondés. L'amour-propre fait qu'on veut toujours avoir vu ſoi-même ce qu'on ſait ou qu'on croit ſavoir d'ailleurs. Rien n'eſt ſi manifeſte auſſi-tôt qu'on y regarde; on a honte de ne l'avoir pas apperçu plutôt; mais c'eſt qu'on étoit ſi diſtrait ou ſi prévenu qu'on ne portoit pas ſon attention de ce côté; c'eſt qu'on eſt ſi bon ſoi-même qu'on ne peut ſuppoſer la méchanceté dans autrui.

Quand enfin l'engoüement devenu général parvient à l'excès, on ne ſe contente plus de tout croire, chacun pour prendre part à la fête cherche à renchérir, & tout le monde s'affectionnant à ce

ſyſtême, ſe pique d'y apporter du ſien pour l'orner ou pour l'affermir. Les uns ne ſont pas plus empreſſés d'inventer que les autres de croire. Toute imputation paſſe en preuve invincible, & ſi l'on apprenoit aujourd'hui qu'il s'eſt commis un crime dans la lune, il ſeroit prouvé demain, plus clair que le jour, à tout le monde que c'eſt J. J. qui en eſt l'auteur.

La réputation qu'on lui a donnée, une fois bien établie, il eſt donc très-naturel qu'il en réſulte, même chez les gens de bonne foi, les effets que vous m'avez détaillés. S'il fait une erreur de compte, ce ſera toujours à deſſein; eſt-elle à ſon avantage? c'eſt une friponnerie: eſt-elle à ſon préjudice? c'eſt une ruſe. Un homme ainſi vu, quelque ſujet qu'il ſoit aux oublis, aux diſtractions, aux balourdiſes, ne peut plus rien avoir de tout cela: tout ce qu'il fait par inadvertance eſt toujours vu comme fait exprès. Au contraire les oublis, les omiſſions, les bévues des autres à ſon égard, ne trouvent plus créance dans l'eſprit de perſonne; s'il les releve, il ment; s'il les endure, c'eſt à pure perte. Des femmes étourdies, de jeunes gens évapo-

rés feront des quiproquo dont il reſtera chargé ; & ce ſera beaucoup ſi des laquais gagnés ou peu fidelles, trop inſtruits des ſentimens des maîtres à ſon égard, ne ſont pas quelquefois tentés d'en tirer avantage à ſes dépens ; bien ſûrs que l'affaire ne s'éclaircira pas en ſa préſence, & que quand cela arriveroit, un peu d'effronterie aidée des préjugés des maîtres, les tireroit d'affaire aiſément.

J'ai ſuppoſé, comme vous, ceux qui traitent avec lui, tous ſinceres & de bonne foi ; mais ſi l'on cherchoit à le tromper pour le prendre en faute, quelle facilité ſa vivacité, ſon étourderie, ſes diſtractions, ſa mauvaiſe mémoire ne donneroient-elles pas pour cela ?

D'autres cauſes encore ont pu concourir à ces faux jugemens. Cet homme a donné à vos Meſſieurs par ſes confeſſions qu'ils appellent ſes mémoires, une priſe ſur lui qu'ils n'ont eu garde de négliger. Cette lecture qu'il a prodiguée à tant de gens, mais dont ſi peu d'hommes étoient capables, & dont bien moins encore étoient dignes, a initié le public dans toutes ſes foibleſſes, dans toutes ſes fautes les plus

ſecretes. L'eſpoir que ces confeſſions ne ſeroient vues qu'après ſa mort, lui avoit donné le courage de tout dire, & de ſe traiter avec une juſtice ſouvent même trop rigoureuſe. Quand il ſe vit défiguré parmi les hommes au point d'y paſſer pour un monſtre, la conſcience qui lui faiſoit ſentir en lui plus de bien que de mal, lui donna le courage que lui ſeul peut-être eut, & aura jamais de ſe montrer tel qu'il étoit; il crut qu'en manifeſtant à plein l'intérieur de ſon ame, & révélant ſes confeſſions, l'explication ſi franche, ſi ſimple, ſi naturelle de tout ce qu'on a pu trouver de bizarre dans ſa conduite, portant avec elle ſon propre témoignage, feroit ſentir la vérité de ſes déclarations & la fauſſeté des idées horribles & fantaſtiques qu'il voyoit répandre de lui, ſans en pouvoir découvrir la ſource. Bien loin de ſoupçonner alors vos Meſſieurs, la confiance en eux de cet homme ſi défiant alla, non-ſeulement juſqu'à leur lire cette hiſtoire de ſon ame, mais juſqu'à leur en laiſſer le dépôt aſſez longtems.

L'uſage qu'ils ont fait de cette im-

prudence a été d'en tirer parti pour diffamer celui qui l'avoit commiſe, & le plus ſacré dépôt de l'amitié eſt devenu dans leurs mains l'inſtrument de la trahiſon. Ils ont traveſti ſes défauts en vices, ſes fautes en crimes, les foibleſſes de ſa jeuneſſe en noirceurs de ſon âge mûr : ils ont dénaturé les effets, quelquefois ridicules, de tout ce que la nature a mis d'aimable & de bon dans ſon ame, & ce qui n'eſt que des ſingularités d'un tempérament ardent retenu par un naturel timide ; eſt devenu par leurs ſoins une horrible dépravation de cœur & de goût. Enfin toutes leurs manieres de procéder à ſon égard, & des allures dont le vent m'eſt parvenu, me portent à croire que pour décrier ſes confeſſions après en avoir tiré contre lui tous les avantages poſſibles, ils ont intrigué, manœuvré dans tous les lieux où il a vécu & dont il leur a fourni les renſeignemens, pour défigurer toute ſa vie, pour fabriquer avec art des menſonges qui en donnent l'air à ſes confeſſions, & pour lui ôter le mérite de la franchiſe même dans les aveux qu'il fait contre lui. Eh ! puiſqu'ils ſavent empoiſonner ſes

écrits qui ſont ſous les yeux de tout le monde, comment n'empoiſonneroient-ils pas ſa vie, que le public ne connoît que ſur leur rapport?

L'Héloïſe avoit tourné ſur lui les regards des femmes; elles avoient des droits aſſez naturels ſur un homme qui décrivoit ainſi l'amour; mais n'en connoiſſant gueres que le phyſique, elles crurent qu'il n'y avoit que des ſens très-vifs qui puſſent inſpirer des ſentimens ſi tendres, & cela put leur donner de celui qui les exprimoit, plus grande opinion qu'il ne la méritoit peut-être. Suppoſez cette opinion portée chez quelques-uns juſqu'à la curioſité, & que cette curioſité ne fut pas aſſez-tôt devinée ou ſatisfaite par celui qui en étoit l'objet; vous concevrez aiſément dans ſa deſtinée les conſéquences de cette balourdiſe.

Quant à l'accueil ſec & dur qu'il fait aux quidams arrogans ou pleureux qui viennent à lui, j'en ai ſouvent été le témoin moi-même, & je conviens qu'en pareille ſituation, cette conduite ſeroit fort imprudente dans un hypocrite démaſqué qui, trop heureux qu'on voulût

bien feindre de prendre le change, devroit se prêter, avec une dissimulation pareille à cette feinte, & aux apparens ménagemens qu'on feroit semblant d'avoir pour lui. Mais osez-vous reprocher à un homme d'honneur outragé de ne pas se conduire en coupable, & de n'avoir pas dans ses infortunes la lâcheté d'un vil scélérat? De quel œil voulez-vous qu'il envisage les perfides empressemens des traîtres qui l'obsédent, & qui tout en affectant le plus pur zele, n'ont en effet d'autre but que de l'enlacer de plus en plus dans les piéges de ceux qui les employent? Il faudroit pour les accueillir qu'il fût en effet tel qu'ils le supposent; il faudroit qu'aussi fourbe qu'eux & feignant de ne les pas pénétrer, il leur rendît trahison pour trahison. Tout son crime est d'être aussi franc qu'ils sont faux: mais après tout, que leur importe qu'il les reçoive bien ou mal? Les signes les plus manifestes de son impatience ou de son dédain n'ont rien qui les rebute. Il les outrageroit ouvertement qu'ils ne s'en iroient pas pour cela. Tous de concert laissant à sa porte les sentimens d'honneur qu'ils peuvent avoir, ne lui montrent

qu'insensibilité, duplicité, lâcheté, perfidie, & sont auprès de lui comme il devroit être auprès d'eux, s'il étoit tel qu'ils le représentent; & comment voulez-vous qu'il leur montre une estime qu'ils ont pris si grand soin de ne lui pas laisser? Je conviens que le mépris d'un homme qu'on méprise soi-même est facile à supporter: mais encore n'est-ce pas chez lui qu'il faut aller en chercher les marques. Malgré tout ce patelinage insidieux, pour peu qu'il croye appercevoir au fond des ames, des sentimens naturellement honnêtes & quelques bonnes dispositions, il se laisse encore subjuguer. Je ris de sa simplicité & je l'en fais rire lui-même. Il espere toujours qu'en le voyant tel qu'il est, quelques-uns du moins n'auront pas le courage de le haïr, & croit à force de franchise toucher enfin ces cœurs de bronze. Vous concevez comment cela lui réussit; il le voit lui-même, & après tant de tristes expériences, il doit enfin savoir à quoi s'en tenir.

Si vous eussiez fait une fois les réflexions que la raison suggere, & les perquisitions que la justice exige, avant de juger si sévérement un infortuné, vous auriez senti

que dans une ſituation pareille à la ſienne, & victime d'auſſi déteſtables complots, il ne peut plus, il ne doit plus du moins ſe livrer, pour ce qui l'entoure, à ſes penchans naturels, dont vos Meſſieurs ſe ſont ſervis ſi long-tems & avec tant de ſuccès pour le prendre dans leurs filets. Il ne peut plus ſans s'y précipiter lui-même, agir en rien dans la ſimplicité de ſon cœur. Ainſi ce n'eſt plus ſur ſes œuvres préſentes qu'il faut le juger, même quand on pourroit en avoir le narré fidelle. Il faut rétrograder vers les tems où rien ne l'empêchoit d'être lui-même, ou bien le pénétrer plus intimement, *intùs & in cute*, pour y lire immédiatement les véritables diſpoſitions de ſon ame que tant de malheurs n'ont pu aigrir. En le ſuivant dans les tems heureux de ſa vie, & dans ceux même où déjà la proie de vos Meſſieurs, il ne s'en doutoit pas encore, vous euſſiez trouvé l'homme bienfaiſant & doux qu'il étoit & paſſoit pour être, avant qu'on l'eût défiguré. Dans tous les lieux où il a vécu jadis, dans les habitations où on lui a laiſſé faire aſſez de ſéjour pour y laiſſer des traces de ſon caractere, les regrets des habitans

habitans l'ont toujours ſuivi dans ſa retraite, & ſeul peut-être de tous les étrangers qui jamais vécurent en Angleterre, il a vu le peuple de Wootton pleurer à ſon départ. Mais vos Dames & vos Meſſieurs ont pris un tel ſoin d'effacer toutes ces traces, que c'eſt ſeulement tandis qu'elles étoient encore fraîches, qu'on a pu les diſtinguer. Montmorenci plus près de nous offre un exemple frappant de ces différences. Grace à des perſonnes que je ne veux pas nommer, & aux Oratoriens devenus je ne ſais comment les plus ardens ſatellites de la ligue, vous n'y retrouverez plus aucun veſtige de l'attachement, & j'oſe dire de la vénération qu'on y eut jadis pour J. J. & tant qu'il y vécut, & après qu'il en fut parti : mais les traditions du moins en reſtent encore dans la mémoire des honnêtes gens qui fréquentoient alors ce pays-là.

Dans ces épanchemens auxquels il aime encore à ſe livrer & ſouvent avec plus de plaiſir que de prudence, il m'a quelquefois confié ſes peines, & j'ai vu que la patience avec laquelle il les ſupporte, n'ôtoit rien à l'impreſſion qu'elles font ſur ſon cœur,

Celles que le tems adoucit le moins ſe réduiſent à deux principales qu'il compte pour les ſeuls vrais maux que lui aient fait ſes ennemis. La premiere eſt de lui avoir ôté la douceur d'être utile aux hommes & ſecourable aux malheureux, ſoit en lui en ôtant les moyens, ſoit en ne laiſſant plus approcher de lui ſous ce paſſeport, que des fourbes qui ne cherchent à l'intéreſſer pour eux, qu'afin de s'inſinuer dans ſa confiance, l'épier & le trahir. La façon dont ils ſe préſentent, le ton qu'ils prennent en lui parlant, les fades louanges qu'ils lui donnent, le patelinage qu'ils y joignent, le fiel qu'ils ne peuvent s'abſtenir d'y mêler, tout décele en eux de petits hiſtrions grimaciers qui ne ſavent ou ne daignent pas mieux jouer leur rôle. Les lettres qu'il reçoit ne ſont avec des lieux communs de college & des leçons bien magiſtrales ſur ſes devoirs envers ceux qui les écrivent, que de ſottes déclamations contre les Grands & les riches par leſquelles on croit bien le leurrer, d'amers ſarcaſmes ſur tous les états, d'aigres reproches à la fortune de priver un grand homme comme l'auteur de la lettre & par compagnie, l'autre grand homme à

qui elle s'adreſſe, des honneurs & des biens qui leur étoient dûs pour les prodiguer aux indignes ; des preuves tirées delà, qu'il n'exiſte point de providence, de pathétiques déclarations de la prompte aſſiſtance dont on a beſoin, ſuivies de fieres proteſtations de n'en vouloir néanmoins aucune. Le tout finit d'ordinaire par la confidence de la ferme réſolution où l'on eſt de ſe tuer, & par l'avis que cette réſolution ſera miſe en exécution *ſonica*, ſi l'on ne reçoit bien vîte une réponſe ſatisfaiſante à la lettre.

Après avoir été pluſieurs fois très-ſottement la dupe de ces menaçans ſuicides, il a fini par ſe moquer & d'eux & de ſa propre bêtiſe. Mais quand ils n'ont plus trouvé la facilité de s'introduire avec ce pathos, ils ont bientôt repris leur allure naturelle, & ſubſtitué, pour forcer ſa porte, la férocité des tigres à la flexibilité des ſerpens. Il faut avoir vu les aſſauts que ſa femme eſt forcée de ſoutenir ſans ceſſe, les injures & les outrages qu'elle eſſuye journellement de tous ces humbles admirateurs, de tous ces vertueux infortunés à la moindre réſiſtance qu'ils trou-

vent, pour juger du motif qui les amene & des gens qui les envoyent. Croyez-vous qu'il ait tort d'éconduire toute cette canaille & de ne vouloir pas s'en laiſſer ſubjuguer ? Il lui faudroit vingt ans d'application pour lire ſeulement tous les manuſcrits qu'on le vient prier de revoir, de corriger, de refondre ; car ſon tems & ſa peine ne coûtent rien à vos Meſſieurs (18) ; il lui faudroit dix mains & dix ſecrétaires pour écrire les requêtes, placets, lettres, mémoires, complimens, vers, bouquets dont on vient à l'envi le charger, vu la grande éloquence de ſa plume & la grande bonté de ſon cœur ; car c'eſt toujours là l'ordinaire refrain de ces perſonnages ſinceres. Au mot d'humanité qu'ont appris à bourdonner autour de lui des eſſaims de guêpes, elles prétendent le cribler de leurs aiguillons bien à leur aiſe, ſans qu'il oſe s'y dérober,

(18) Je dois pourtant rendre juſtice à ceux qui m'offrent de payer mes peines, & qui ſont en aſſez grand nombre. Au moment même où j'écris ceci, une Dame de province vient de me propoſer douze francs, en attendant mieux, pour lui écrire une belle lettre à un Prince. C'eſt dommage que je ne me ſois pas aviſé de lever boutique ſous les charniers des Innocens. J'y aurois pu faire aſſez bien mes affaires.

& tout ce qui lui peut arriver de plus heureux eſt de s'en délivrer avec de l'argent dont ils le remercient enſuite par des injures.

Après avoir tant réchauffé de ſerpens dans ſon ſein, il s'eſt enfin déterminé par une réflexion très-ſimple à ſe conduire comme il fait avec tous ces nouveaux venus. A force de bontés & de ſoins généreux, vos Meſſieurs parvenus à le rendre exécrable à tout le monde, ne lui ont plus laiſſé l'eſtime de perſonne. Tout homme ayant de la droiture & de l'honneur, ne peut plus qu'abhorrer & fuir un être ainſi défiguré; nul homme ſenſé n'en peut rien eſpérer de bon. Dans cet état, que peut-il donc penſer de ceux qui s'adreſſent à lui par préférence, le recherchent, le comblent d'éloges, lui demandent ou des ſervices ou ſon amitié, qui, dans l'opinion qu'ils ont de lui, deſirent néanmoins d'être liés ou redevables au dernier des ſcélérats? Peuvent-ils même ignorer que loin qu'il ait ni crédit, ni pouvoir, ni faveur auprès de perſonne, l'intérêt qu'il pourroit prendre à eux ne feroit que leur nuire auſſi bien

qu'à lui ; que tout l'effet de ſa recommandation ſeroit, ou de les perdre s'ils avoient eu recours à lui de bonne foi, ou d'en faire de nouveaux traîtres deſtinés à l'enlacer par ſes propres bienfaits. En toute ſuppoſition poſſible, avec les jugemens portés de lui dans le monde, quiconque ne laiſſe pas de recourir à lui, n'eſt-il pas lui-même un homme jugé, & quel honnête homme peut prendre intérêt à de pareils miſérables! S'ils n'étoient pas des fourbes, ne ſeroient-ils pas toujours des infâmes, & qui peut implorer des bienfaits d'un homme qu'il mépriſe, n'eſt-il pas lui-même encore plus mépriſable que lui?

Si tous ces empreſſés ne venoient que pour voir & chercher ce qui eſt, ſans doute il auroit tort de les éconduire ; mais pas un ſeul n'a cet objet, & il faudroit bien peu connoître les hommes & la ſituation de J. J. pour eſpérer de tous ces gens-là ni vérité ni fidélité. Ceux qui ſont payés veulent gagner leur argent, & ils ſavent bien qu'ils n'ont qu'un ſeul moyen pour cela, qui eſt de dire, non ce qui eſt, mais ce qui plaît, & qu'ils

ſeroient mal venus à dire du bien de lui. Ceux qui l'épient de leur propre mouvement, mûs par leur paſſion, ne verront jamais que ce qui la flatte; aucun ne vient pour voir ce qu'il voit, mais pour l'interpréter à ſa mode. Le blanc & le noir, le pour & le contre leur ſervent également. Donne-t-il l'aumône? Ah le caffard! la refuſe-t-il? Voilà cet homme ſi charitable! S'il s'enflamme en parlant de la vertu, c'eſt un tartuffe; s'il s'anime en parlant de l'amour, c'eſt un ſatyre: s'il lit la gazette (19), il médite une conſpiration; s'il cueille une roſe, on cherche quel poiſon la roſe contient. Trouvez à un homme ainſi vu quelque propos qui ſoit innocent, quelque action qui ne ſoit pas un crime, je vous en défie.

Si l'adminiſtration publique elle-même eût été moins prévenue ou de bonne foi, la conſtante uniformité de ſa vie

(19) A la grande ſatisfaction de mes très-inquiets patrons, je renonce à cette triſte lecture, devenue indifférente à un homme qu'on a rendu tout-à-fait étranger ſur la terre. Je n'y ai plus ni patrie ni freres; habitée par des êtres qui ne me ſont rien, elle eſt pour moi comme une autre ſphere, & je ſuis auſſi peu curieux déſormais d'apprendre ce qui ſe fait dans le monde, que ce qui ſe paſſe à Bicêtre ou aux petites maiſons.

égale & ſimple l'eût bientôt déſabuſée ; elle auroit compris qu'elle ne verroit jamais que les mêmes choſes, & que c'étoit bien perdre ſon argent, ſon tems & ſes peines que d'eſpionner un homme qui vivoit ainſi. Mais comme ce n'eſt pas la vérité qu'on cherche, qu'on ne veut que noircir la victime, & qu'au lieu d'étudier ſon caractere on ne veut que le diffamer, peu importe qu'il ſe conduiſe bien ou mal, & qu'il ſoit innocent ou coupable. Tout ce qui importe, eſt d'être aſſez au fait de ſa conduite pour avoir des points fixes ſur leſquels on puiſſe appuyer le ſyſtême d'impoſtures dont il eſt l'objet, ſans s'expoſer à être convaincus de menſonge, & voilà à quoi l'eſpionnage eſt uniquement deſtiné. Si vous me reprochez ici de rendre à ſes accuſateurs les imputations dont ils le chargent, j'en conviendrai ſans peine, mais avec cette différence qu'en parlant d'eux, Rouſſeau ne s'en cache pas. Je ne penſe même & ne dis tout ceci qu'avec la plus grande répugnance. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir croire que le Gouvernement eſt à ſon égard dans l'erreur de

bonne foi, mais c'eſt ce qui m'eſt impoſſible. Quand je n'aurois nulle autre preuve du contraire, la méthode qu'on ſuit avec lui m'en fourniroit une invincible. Ce n'eſt point aux méchans qu'on fait toutes ces choſes là, ce ſont eux qui les font aux autres.

Peſez la conſéquence qui ſuit de-là. Si l'adminiſtration, ſi la police elle-même trempe dans le complot pour abuſer le public ſur le compte de J. J., quel homme au monde, quelque ſage qu'il puiſſe être, pourra ſe garantir de l'erreur à ſon égard ?

Que de raiſons nous font ſentir que dans l'étrange poſition de cet homme infortuné, perſonne ne peut plus juger de lui avec certitude, ni ſur le rapport d'autrui, ni ſur aucune eſpece de preuve. Il ne ſuffit pas même de voir, il faut vérifier, comparer, approfondir tout par ſoi-même, ou s'abſtenir de juger. Ici, par exemple, il eſt clair comme le jour qu'à s'en tenir au témoignage des autres, le reproche de dureté & d'incommiſération, mérité ou non, lui ſeroit toujours également inévitable : car ſuppoſé un moment qu'il remplît de toutes ſes forces

les devoirs d'humanité, de charité, de bienfaisance dont tout homme est sans cesse entouré, qui est-ce qui lui rendroit dans le public la justice de les avoir remplis? Ce ne seroit pas lui-même, à moins qu'il n'y mît cette ostentation philosophique qui gâte l'œuvre par le motif. Ce ne seroit pas ceux envers qui il les auroit remplis, qui deviennent, si-tôt qu'ils l'approchent, ministres & créatures de vos Messieurs; ce seroit encore moins vos Messieurs eux-mêmes, non moins zélés à cacher le bien qu'il pourroit chercher à faire, qu'à publier à grand bruit celui qu'ils disent lui faire en secret. En lui faisant des devoirs à leur mode, pour le blâmer de ne les pas remplir, ils tairoient les véritables qu'il auroit remplis de tout son cœur, & lui feroient le même reproche avec le même succès; ce reproche ne prouve donc rien. Je remarque seulement qu'il étoit bienfaisant & bon quand, livré sans gêne à son naturel, il suivoit en toute liberté ses penchans; & maintenant qu'il se sent entravé de mille piéges, entouré d'espions, de mouches, de surveillans; maintenant qu'il ne fait

pas dire un mot qui ne ſoit recueilli, ne pas faire un mouvement qui ne ſoit noté, c'eſt ce tems qu'il choiſit pour lever le maſque de l'hypocriſie & ſe livrer à cette dureté tardive, à tous ces petits larcins de bandits dont l'accuſe aujourd'hui le public! Convenez que voilà un hypocrite bien bête & un trompeur bien mal-adroit. Quand je n'aurois rien vu par moi-même, cette ſeule réflexion me rendroit ſuſpecte la réputation qu'on lui donne à préſent. Il en eſt de tout ceci comme des revenus qu'on lui prodigue avec tant de magnificence. Ne faudroit-il pas dans ſa poſition qu'il fût plus qu'imbécille pour tenter, s'ils étoient réels, d'en dérober un moment la connoiſſance au public?

Ces réflexions ſur les friponneries qu'il s'eſt mis à faire, & ſur les bonnes œuvres qu'il ne fait plus, peuvent s'étendre aux livres qu'il fait & publie encore, & dont il ſe cache ſi heureuſement que tout le monde, auſſi-tôt qu'ils paroiſſent, eſt inſtruit qu'il en eſt l'auteur. Quoi, Monſieur, ce mortel ſi ombrageux, ſi farouche, qui voit à peine approcher de lui un ſeul homme qu'il ne ſache ou ne croye

être un traître ; qui ſait ou qui croît que le vigilant Magiſtrat, chargé des deux départemens de la police & de la librairie, le tient enlacé dans d'inextricables filets ; ne laiſſe pas d'aller barbouillant éternellement des livres à la douzaine, & de les confier ſans crainte au tiers & au quart pour les faire imprimer en grand ſecret ? Ces livres s'impriment, ſe publient, ſe débitent hautement ſous ſon nom, même avec une affectation ridicule, comme s'il avoit peur de n'être pas connu, & mon butor, ſans voir, ſans ſoupçonner même cette manœuvre ſi publique, ſans jamais croire être découvert, va toujours prudemment ſon train, toujours barbouillant, toujours imprimant, toujours ſe confiant à des confidens ſi diſcrets, & toujours ignorant qu'ils ſe moquent de lui ! Que de ſtupidité pour tant de fineſſe ! que de confiance pour un homme auſſi ſoupçonneux ! Tout cela vous paroît-il donc ſi bien arrangé, ſi naturel, ſi croyable ? Pour moi je n'ai vu dans J. J. aucun de ces deux extrêmes. Il n'eſt pas auſſi fin que vos Meſſieurs, mais il n'eſt pas non plus auſſi bête que

le public, & ne ſe payeroit pas comme lui de pareilles bourdes. Quand un libraire vient en grand appareil s'établir à ſa porte, que d'autres lui écrivent des lettres bien amicales, lui propoſent de belles éditions, affectent d'avoir avec lui des relations bien étroites, il n'ignore pas que ce voiſinage, ces viſites, ces lettres lui viennent de plus loin ; & tandis que tant de gens ſe tourmentent à lui faire faire des livres dont le dernier cuiſtre rougiroit d'être l'auteur, il pleure amérement les dix ans de ſa vie employés à en faire d'un peu moins plats.

Voilà, Monſieur, les raiſons qui l'ont forcé de changer de conduite avec ceux qui l'approchent, & de réſiſter aux penchans de ſon cœur pour ne pas s'enlacer lui-même dans les piéges tendus autour de lui. J'ajoute à cela que ſon naturel timide & ſon goût éloigné de toute oſtentation ne ſont pas propres à mettre en évidence ſon penchant à faire du bien, & peuvent même, dans une ſituation ſi triſte, l'arrêter quand il auroit l'air de ſe mettre en ſcene. Je l'ai vu dans un quartier très-vivant de Paris s'abſtenir malgré

lui d'une bonne œuvre qui ſe préſentoit, ne pouvant ſe réſoudre à fixer ſur lui les regards malveillans de deux cents perſonnes ; & dans un quartier peu éloigné, mais moins fréquenté, je l'ai vu ſe conduire différemment dans une occaſion pareille. Cette mauvaiſe honte, ou cette blâmable fierté me ſemble bien naturelle à un infortuné ſûr d'avance que tout ce qu'il pourra faire de bien ſera mal interprété. Il vaudroit mieux ſans doute braver l'injuſtice du public ; mais avec une ame haute & un naturel timide, qui peut ſe réſoudre en faiſant une bonne action qu'on accuſera d'hypocriſie, de lire dans les yeux des ſpectateurs l'indigne jugement qu'ils en portent ? Dans une pareille ſituation, celui qui voudroit faire encore du bien s'en cacheroit comme d'une mauvaiſe œuvre, & ce ne ſeroit pas ce ſecret là qu'on iroit épiant pour le publier.

Quant à la ſeconde & à la plus ſenſible des peines que lui ont fait les barbares qui le tourmentent, il la dévore en ſecret, elle reſte en réſerve au fond de ſon cœur, il ne s'en eſt ouvert à perſonne & je ne la ſaurois pas moi-même s'il eût

pu me la cacher. C'eſt par elle que lui ôtant toutes les conſolations qui reſtoient à ſa portée, ils lui ont rendu la vie à charge, autant qu'elle peut l'être à un innocent. A juger du vrai but de vos Meſſieurs par toute leur conduite à ſon égard, ce but paroît être de l'amener par degrés, & toujours ſans qu'il y paroiſſe, juſqu'au plus violent déſeſpoir, & ſous l'air de l'intérêt & de la commiſération de le contraindre, à force de ſecretes angoiſſes, à finir par les délivrer de lui. Jamais, tant qu'il vivra, ils ne ſeront, malgré toute leur vigilance, ſans inquiétude de ſe voir découverts. Malgré la triple enceinte de ténebres qu'ils renforcent ſans ceſſe autour de lui, toujours ils trembleront qu'un trait de lumiere ne perce par quelque fiſſure & n'éclaire leurs travaux ſouterrains. Ils eſpérent, quand il n'y ſera plus, jouir plus tranquillement de leur œuvre; mais ils ſe ſont abſtenus juſqu'ici de diſpoſer tout-à-fait de lui, ſoit qu'ils craignent de ne pouvoir tenir cet attentat auſſi caché que les autres, ſoit qu'ils ſe faſſent encore un ſcrupule d'opérer par eux-mêmes l'acte

auquel ils ne s'en font aucun de le forcer, soit enfin qu'attachés au plaisir de le tourmenter encore, ils aiment mieux attendre de sa main la preuve complete de sa misere. Quel que soit leur vrai motif, ils ont pris tous les moyens possibles pour le rendre à force de déchiremens, le ministre de la haine dont il est l'objet. Ils se sont singuliérement appliqués à le navrer de profondes & continuelles blessures par tous les endroits sensibles de son cœur. Ils savoient combien il étoit ardent & sincere dans tous ses attachemens, ils se sont appliqués sans relâche à ne lui pas laisser un seul ami. Ils savoient que, sensible à l'honneur & à l'estime des honnêtes gens, il faisoit un cas très-médiocre de la réputation qu'on n'acquiert que par des talens, ils ont affecté de prôner les siens en couvrant d'opprobre son caractere. Ils ont vanté son esprit pour déshonorer son cœur. Ils le connoissoient ouvert & franc jusqu'à l'imprudence, détestant le mystere & la fausseté; ils l'ont entouré de trahisons, de mensonges, de ténebres, de duplicité. Ils savoient combien il chérissoit sa patrie; ils n'ont rien

épargné

épargné pour la rendre mépriſable & pour l'y faire haïr. Ils connoiſſoient ſon dédain pour le métier d'Auteur, combien il déploroit le court tems de ſa vie qu'il perdit à ce triſte métier & parmi les brigands qui l'exercent, ils lui font inceſſamment barbouiller des livres, & ils ont grand ſoin que ces livres, très-dignes des plumes dont ils ſortent, déshonorent le nom qu'ils leur font porter. Ils l'ont fait abhorrer du peuple dont il déplore la miſere, des bons dont il honora les vertus, des femmes dont il fut idolâtre, de tous ceux dont la haine pouvoit le plus l'affliger. A force d'outrages ſanglans mais tacites, à force d'attroupemens, de chuchotemens, de ricanemens, de regards cruels & farouches, ou inſultans & moqueurs, ils ſont parvenus à le chaſſer de toute aſſemblée, de tout ſpectacle, des cafés, des promenades publiques; leur projet eſt de le chaſſer enfin des rues, de le renfermer chez lui, de l'y tenir inveſti par leurs ſatellites, & de lui rendre enfin la vie ſi douloureuſe qu'il ne la puiſſe plus endurer. En un mot, en lui portant à la fois toutes les atteintes qu'ils ſavoient lui

être les plus sensibles, sans qu'il puisse en parer aucune, & ne lui laissant qu'un seul moyen de s'y dérober, il est clair qu'ils l'ont voulu forcer à le prendre. Mais ils ont tout calculé sans doute, hors la ressource de l'innocence & de la résignation. Malgré l'âge & l'adversité, sa santé s'est raffermie & se maintient : le calme de son ame semble le rajeunir ; & quoiqu'il ne lui reste plus d'espérance parmi les hommes, il ne fut jamais plus loin du désespoir.

J'ai jetté sur vos objections & vos doutes l'éclaircissement qui dépendoit de moi. Cet éclaircissement, je le répete, n'en peut dissiper l'obscurité, même à mes yeux ; car la réunion de toutes ces causes est trop au-dessous de l'effet, pour qu'il n'ait pas quelque autre cause encore plus puissante, qu'il m'est impossible d'imaginer. Mais je ne trouverois rien du tout à vous répondre que je n'en resterois pas moins dans mon sentiment, non par un entêtement ridicule, mais parce que j'y vois moins d'intermédiaires entre moi & le personnage jugé, & que de tous les yeux auxquels il faut que je m'en rapporte, ceux

dont j'ai le moins à me défier ſont les miens. On nous prouve, j'en conviens, des choſes que je n'ai pu vérifier, & qui me tiendroient peut-être encore en doute, ſi l'on ne prouvoit tout auſſi bien beaucoup d'autres choſes que je ſais très-certainement être fauſſes ; & quelle autorité peut reſter pour être crus en aucune choſe à ceux qui ſavent donner au menſonge tous les ſignes de la vérité ? Au reſte, ſouvenez-vous que je ne prétends point ici que mon jugement faſſe autorité pour vous ; mais après les détails dans leſquels je viens d'entrer, vous ne ſauriez blâmer qu'il la faſſe pour moi, & quelque appareil de preuves qu'on m'étale en ſe cachant de l'accuſé, tant qu'il ne ſera pas convaincu en perſonne, & moi préſent, d'être tel que l'ont peint vos Meſſieurs, je me croirai bien fondé à le juger tel que je l'ai vu moi-même.

A préſent que j'ai fait ce que vous avez deſiré, il eſt tems de vous expliquer à votre tour & de m'apprendre, d'après vos lectures, comment vous l'avez vu dans ſes écrits.

LE FRANÇOIS.

Il eſt tard pour aujourd'hui ; je pars demain pour la campagne : nous nous verrons à mon retour.

Fin du deuxieme Dialogue.

RB50682

Library
of the
University of Toronto